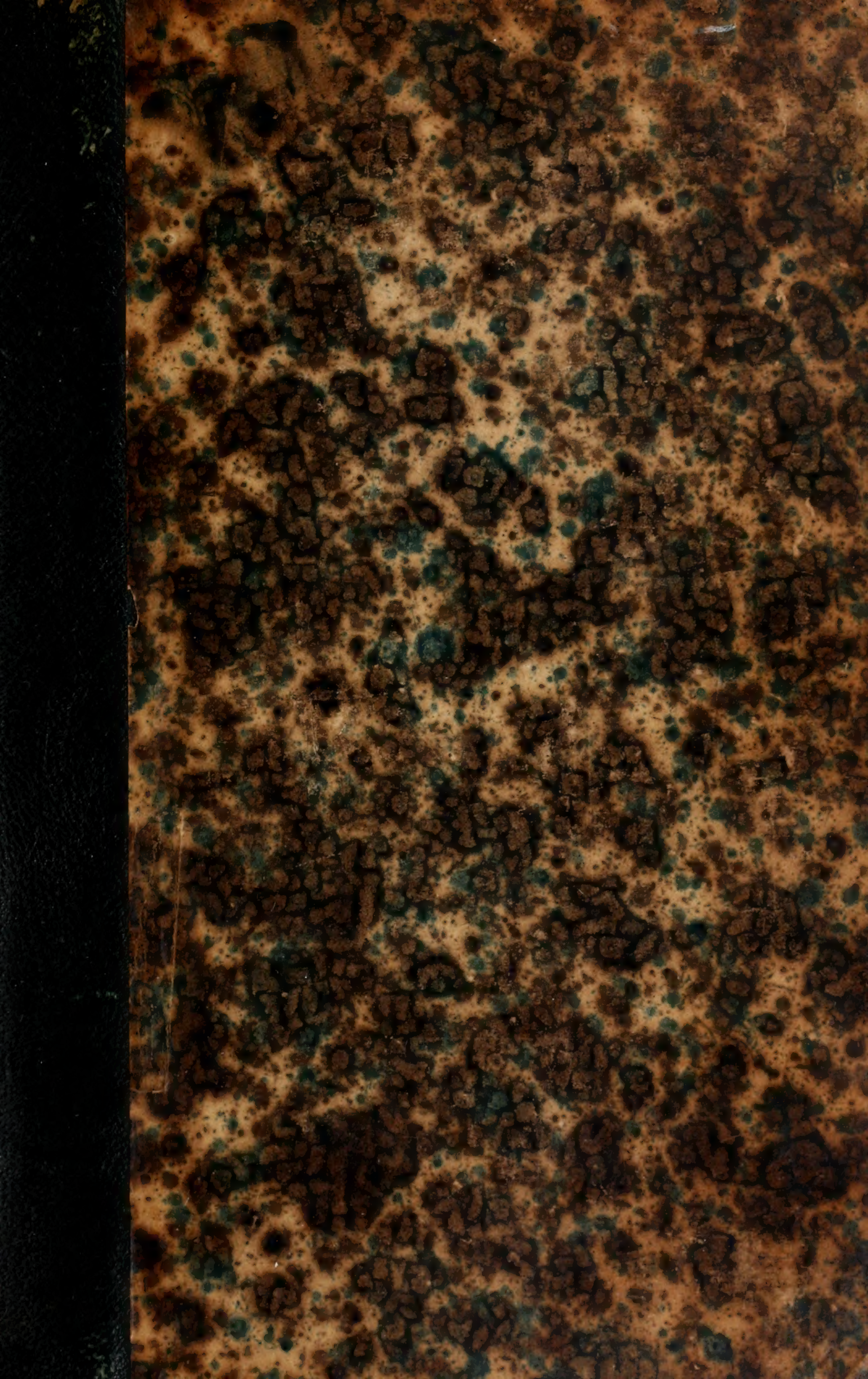
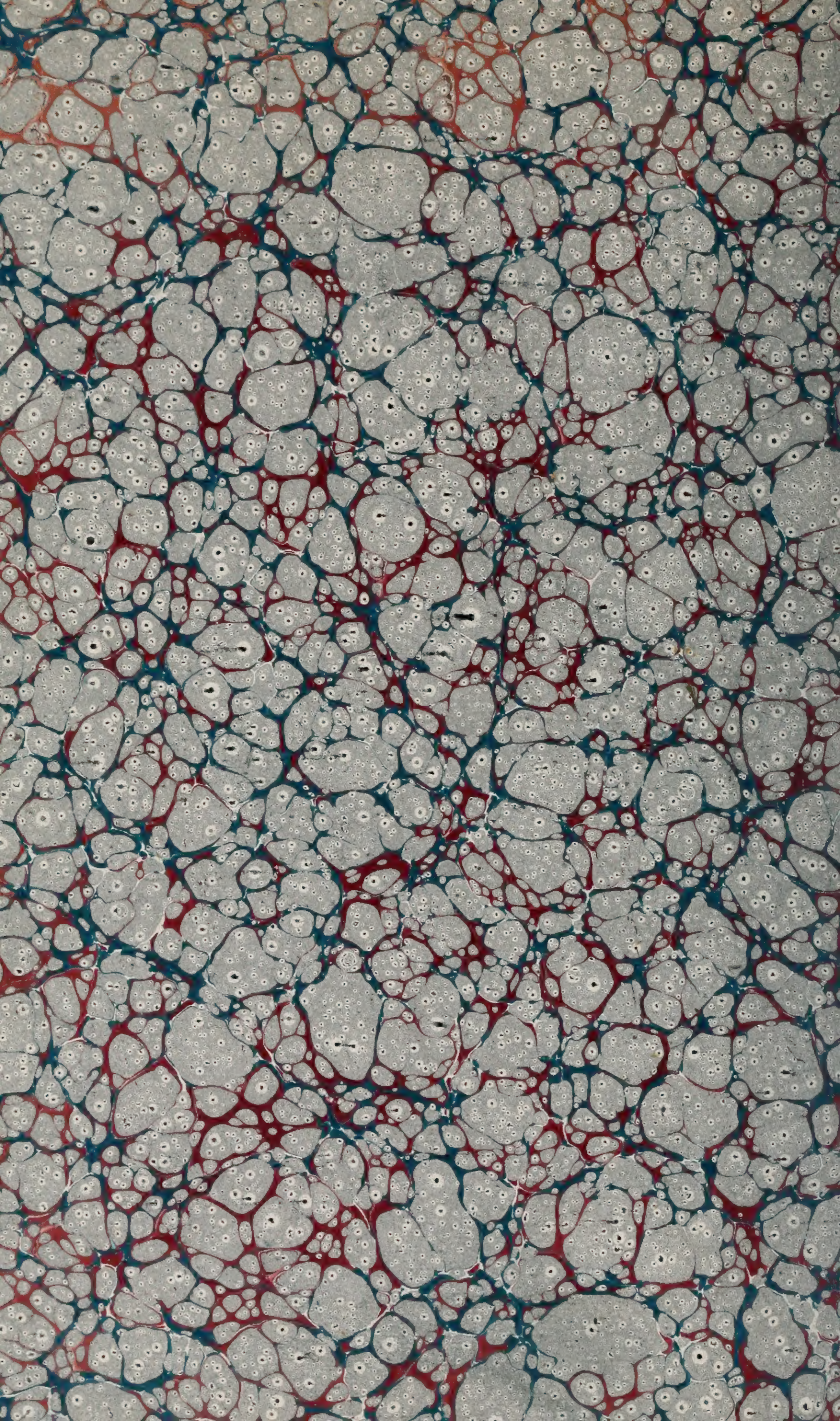
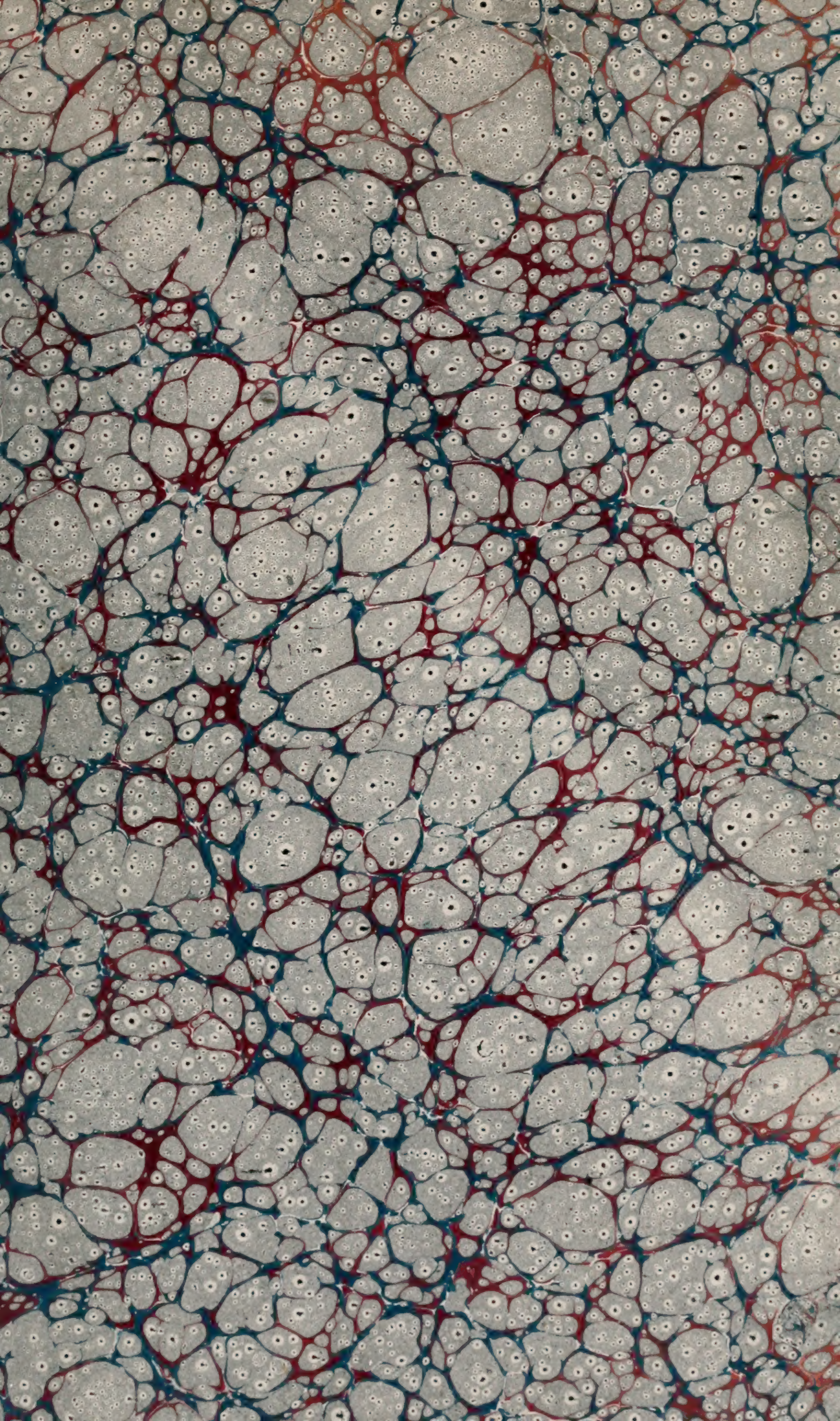






ÉCOLE PROFESSIONNELLE D'IVRY-S-SEINE

—

INSTITUTION POMPÉE

—

22, rue de Seine, 22

1er Prix d'Excellence

Accordé à l'élève Favre, Paul

dans la distribution solennelle des prix du 3 Août 1879.

Le Directeur,

V. BLONDEL

Officier d'Académie

ÉTUDES

SUR LE

PÉLOPONÈSE

DU MÊME AUTEUR :

L'Acropole d'Athènes, 2 volumes grand in-8°, avec huit planches.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

ÉTUDES

SUR LE

PÉLOPONÈSE

PAR E. BEULÉ

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE D'ATHÈNES

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES

PARIS

FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT

1855

AVANT-PROPOS.

Après avoir étudié l'*Acropole d'Athènes*, j'ai désiré comparer aux splendeurs de l'art athénien la pauvreté de Sparte, opposer au peuple le plus poli de la Grèce le peuple réputé le plus rude.

Amené ainsi au cœur du Péloponèse, j'ai cherché dans des pays divers les traits divers de la physionomie grecque : en Arcadie, la simplicité des mœurs au milieu d'une nature belle et pittoresque ; en Élide, l'esprit religieux, qui maintient pendant treize siècles les magnificences du culte ; en Achaïe, la science

du gouvernement; à Sicyone, l'amour de l'art et le respect de la tradition dans les Écoles; à Corinthe, le génie mercantile, le goût du luxe et des jouissances.

On dit qu'après le voyage, la patrie se fait mieux chérir : la dernière page de ce livre ramène la pensée à Athènes, et l'y laisse.

L'ART

A SPARTE.

CHAPITRE I.

DU CARACTÈRE SPARTIATE.

Les races conquérantes et les constitutions militaires répugnent par leur nature aux délicatesses de la civilisation. Les plaisirs de l'intelligence et du goût trouvent difficilement leur place dans une cité qui ressemble à un camp. On dirait que les peuples, comme les particuliers, ont devant eux des routes différentes : ils ne peuvent en préférer une et s'y engager sans s'éloigner des autres. C'est pour cela que l'opinion prête toujours à l'esprit

militaire quelque chose d'austère, d'étroit, de rude, qui est moins l'ignorance que le dédain des belles choses et des jouissances qu'elles procurent. Il y a longtemps que le sage Homère a personnifié cet antagonisme de la force et de la science, du génie de la guerre et du génie des arts, en mettant aux prises Mars et Minerve[1]. L'histoire a justifié par un grand exemple l'allégorie du poëte : Rome conquérante repousse les lettres et les arts, et les étouffe chez ses nouveaux sujets[2]; le jour où elle se laisse séduire à leur charme, c'en est fait des vertus romaines.

Sparte, bien plus encore que Rome, a présenté au monde l'idéal d'une cité guerrière. L'enfant qui ne promet pas un guerrier vigoureux est condamné à mort dès sa naissance : tant la vie des citoyens est jugée inutile, si elle ne peut être consacrée aux combats. L'État décharge les particuliers de tous leurs soucis : il élève leurs enfants, dresse pour eux des tables communes; il leur interdit la culture des terres, l'industrie, le commerce, le travail en un mot, comme pour supprimer l'ambition et l'avarice. La patrie réclame en échange toutes les heures, toutes les pensées de ceux dont elle brise les liens les plus naturels pour se les

[1] Ἄντα δ' Ἐνυαλίοιο θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη.

(*Iliad.*, XX, v. 69.)

[2] Notamment en Étrurie.

mieux enchaîner : ils naissent, ils vivent, ils meurent soldats.

Aussi avons-nous coutume de regarder le Spartiate comme un barbare, surtout au milieu de la Grèce, qui brille de tant de lumières et est ornée de tant de chefs-d'œuvre. Immobile, quand tous poursuivent le progrès, insensible aux jouissances les plus pures et à la gloire qui ne s'achète point par le sang, il ne quitte jamais la lance et le bouclier. Ennemi jaloux des peuples qui grandissent, défenseur des vieilles coutumes et de l'ignorance, il représente pour nous le type le plus complétement opposé au type athénien.

Ce jugement est injuste cependant, et nous devons le tenir pour d'autant plus suspect qu'il nous est inspiré par Athènes elle-même et par ses écrivains. La rivalité d'Athènes et de Sparte dégénéra peu à peu en des haines que la différence des races irritait encore. Une multitude gâtée par la démocratie souffre peu les contradicteurs, et, si elle permet quelquefois qu'on modère ses caprices, elle exige impérieusement qu'on flatte ses passions. Cimon paya de l'exil [1] son estime pour les Lacédémoniens et les éloges qu'il leur donnait à la tribune. Thucydide rabaissa, dans un discours célèbre qu'il prêtait à Périclès, les vertus

[1] Plut., *Vie de Cimon.*

les moins contestables, les plus éclatantes du peuple spartiate, les vertus guerrières. Quels excès n'autorisait pas cette faiblesse d'un homme d'État? Les philosophes prétendirent démontrer les vices des mœurs spartiates et les absurdités de la constitution de Lycurgue; les orateurs calomnièrent éloquemment des ennemis chaque jour plus odieux; les poëtes comiques les tournèrent en ridicule sur la scène, et les firent à plaisir rudes, insociables, ignorants, d'une incapacité égale à leur aversion pour les arts et les lettres, ces fêtes de l'intelligence et la plus belle gloire d'Athènes. Dans ces attaques, ils étaient peut-être de bonne foi; car la haine se nourrit de préjugés, et les préjugés sont toujours sincères. Mais Sparte eût pu répondre comme le lion d'Ésope : « Si nous avions des peintres! »

J'essayerai de mettre en un jour plus vrai et plus favorable le génie spartiate. Je ne prétends point à l'avance le réhabiliter complétement, et lui assigner une place éminente dans l'histoire de l'art et de la pensée. Ce serait passer d'une extrémité à l'autre. Mais j'ai réuni un certain nombre de faits qui paraissent d'autant plus importants que toute cette partie de l'histoire de Sparte a dû rester dans une plus profonde obscurité. Non-seulement ces faits montrent que la poésie, la musique, l'architecture, la sculpture, ont été goûtées et ho-

norées dans la république de Lycurgue, mais ils indiquent un développement particulier de l'art sous la discipline toujours vigilante des lois. Admises ou exclues, encouragées ou réprimées selon les conseils de la morale et de l'utilité, les différentes productions de l'esprit humain connurent, en quelque sorte, une législation; et, si l'on croit avec raison qu'elles ne peuvent briller de tout leur éclat qu'au sein de la richesse, des plaisirs et de la liberté, c'est un spectacle d'autant plus rare de voir comment elles s'accommodent avec le plus pauvre, le plus austère et le plus tyrannique des gouvernements.

Avant d'entrer dans les détails de cette question, il n'est pas inutile de signaler dans les lois et les mœurs des Spartiates ce qu'elles avaient d'élevé et de généreux, ce qui préparait à l'estime des belles choses un peuple qui n'avait pas renoncé, comme on est tenté de le croire, à tous les sentiments et à toutes les délicatesses de la nature humaine. Il ne pouvait appartenir impunément à la race grecque, la plus richement douée de toutes celles qui ont paru sur la scène du monde. Quoique les Ioniens eussent plus d'enthousiasme, plus de fécondité, plus de grâce, les Doriens ont contribué à donner à l'art grec un caractère de sévérité et de grandeur que leurs rivaux eux-mêmes ont reconnu, en attachant le nom *dorien* aux

plus beaux modes de la poésie, de la musique et de l'architecture. Or Sparte, chacun le sait, était la capitale des Doriens.

La réforme de Lycurgue l'isola-t-elle du mouvement général pour ne lui laisser de commun avec les autres peuples doriens que la guerre et les alliances? Cela n'est pas vraisemblable, et Plutarque confond dans la même idée[1] les mœurs doriennes et la constitution de Lycurgue.

Quoi qu'il en soit, le législateur, loin d'étouffer les instincts poétiques de son peuple, les fit concourir à ses sages projets; il voulut les développer, en leur donnant un but moral et un frein salutaire. Nous le verrons appeler Thalétas à Sparte pour célébrer l'obéissance, la concorde et prêter aux rigueurs des nouvelles lois le charme de ses chants. Lui-même apporte de l'Ionie les mâles récits d'Homère. Il fait de la poésie et de la musique des instruments d'éducation; il maintient la danse, cette grâce du corps, à condition qu'elle soit l'image de la guerre et l'ornement des cérémonies saintes. Il chasse les arts inutiles et superflus[2]; mais pouvait-il confondre dans ce nombre l'architecture qui élève les édifices publics et les tem-

[1] Ἐπὶ τὸν σώφρονα καὶ Δώριον ἐκεῖνον τοῦ Λυκούργου νόμον καὶ βίον. (Plut., *Vie de Cléom.*, XVI.)

[2] Τῶν ἀχρήστων καὶ περισσῶν ἐποιεῖτο τεχνῶν ξενηλασίαν. (Plut., *Vie de Lyc.*, IX.)

ples, la sculpture qui modèle les statues des dieux et des héros ?

Si nous examinons ensuite le caractère des Spartiates, nous voyons que l'imagination est comprimée par une vie frugale, active, stoïque ; car les sectes les plus austères n'ont pas traité avec plus de mépris les plaisirs, la douleur et la mort. Mais les grands sentiments, qui sont la vraie poésie de l'âme, n'en ont que plus d'énergie : l'amour de la patrie, accru de toutes les passions qu'une habile constitution ne tuait pas, mais laissait sans objet ; l'amour de la gloire, mais d'une gloire désintéressée qui n'appelait ni la richesse ni la puissance, et que payaient l'éloge des magistrats et l'admiration de la jeunesse ; le mépris du danger poussé jusqu'à l'héroïsme, et l'ivresse guerrière qui marchait au combat en chantant, en sacrifiant aux Muses, en se parant[1] (chose inouïe à Sparte !), comme les autres peuples se parent pour les fêtes. Cherche-t-on des sentiments plus doux ? ce sera la dignité personnelle et la confiance qu'inspire une vie entière passée sous l'œil des lois et de tous les citoyens ; ce sera la vénération dont on entourait la vieillesse, et l'affection paternelle que les vieillards témoignaient à tous les jeunes gens ; ce sera l'amour conjugal, auquel les entraves et le

[1] Plut., *Vie de Lyc.*, XXII

mystère donnaient une sorte de poésie, et cet amour, pour nous incompréhensible, que non-seulement Lycurgue avait sanctionné en le purifiant [1], mais dont il avait fait, à ce qu'il paraît, un principe de perfection morale [2].

Ce n'est pas le lieu de discuter la portée politique d'une loi qui interdit à tous les hommes libres l'industrie, l'agriculture, le commerce. Je ferai remarquer seulement combien de passions mesquines et honteuses elle tue d'un seul coup. La nécessité et l'avarice sont la source de bien des petitesses. Au contraire, le désintéressement, l'oubli de besoins que l'État se charge de satisfaire, donnent aux âmes une insouciance fière et de l'élévation. N'est-ce pas ce que rêvent les artistes et les poëtes?

Les loisirs que la paix imposait n'étaient pas remplis seulement par la chasse et les fatigues corporelles. Les chants, les fêtes, les entretiens communs soit à table, soit dans les gymnases, soit dans les leschés, occupaient agréablement l'esprit. On y louait les belles actions, et la morale

[1] Μηδὲν ἧττον ἐραστὰς παιδικῶν ἀπέχεσθαι ἢ γονεῖς παίδων ἢ καὶ ἀδελφοὶ ἀδελφῶν εἰς ἀφροδίσια ἀπέχονται.

(Xénoph., *Laced.*, *Resp.* II, 13.)

[2] Κοινῇ σπουδάζοντες ὅπως ἄριστον ἀπεργάσαιντο τὸν ἐρώμενον.

(Plut., *Vie de Lyc.*, XVIII.)

Voy., sur ce sujet, le *Voyage d'Anach.*, t. II, ch. 47.

inspirait toutes les paroles que l'enfance était souvent admise à recueillir. Or, ceux qui comprennent et aiment le beau sont capables de le goûter sous plus d'une forme. En sorte que l'oisiveté, à Sparte, c'était le temps qu'on donnait à la pensée et aux plaisirs intellectuels. On se rappelle le mot de ce Spartiate qui, apprenant à Athènes qu'un citoyen venait d'être condamné pour délit d'oisiveté : « Montrez-moi, » dit-il, « celui qu'on punit d'avoir vécu en homme libre[1]. »

En choisissant dans le caractère d'un peuple les traits les plus avantageux et en les mettant seuls en lumière, je n'ai point prétendu tracer un portrait. Je ne fais que répondre à un préjugé trop sévère. Si l'on veut admettre que le génie dorien, même après la réforme de Lycurgue, était encore susceptible de goûter la poésie et les arts, si l'on reconnait que la constitution lacédémonienne était loin de les proscrire et d'en étouffer tout développement, nous verrons tout à l'heure dans quel sens et dans quelles limites ce développement s'est produit.

Il est évident que, dans cette recherche, il faut tenir compte des époques, et ne pas confondre Sparte déjà corrompue avec Sparte conservant intactes, pendant cinq cents ans[2], ses institutions.

[1] Plut., *Vie de Lyc.*, XXXIV.

[2] Ibid., XXIX.

Lysandre, le premier, introduisit dans la république, avec les dépouilles de l'ennemi, l'amour des richesses et du luxe [1]. Ce fut la vengeance d'Athènes vaincue. L'épuisement de l'aristocratie explique cette facile corruption. Au temps de Xénophon, il y avait tel jour où, sur quatre mille hommes qui occupaient la place publique, on ne comptait pas quarante Spartiates [2], y compris les éphores, les sénateurs et les rois. Je m'arrêterai donc à la fin du siècle de Périclès, ou plutôt c'est l'histoire qui s'arrête : si elle présente plus tard deux ou trois noms, ils ne méritent d'être cités qu'en passant et pour compléter une liste déjà courte. Car la décadence politique n'encourage pas d'ordinaire l'essor de l'art. La chute des lois n'ouvrit la carrière qu'aux discordes civiles et aux vices que l'or apportait avec lui.

[1] Plut., *Vie de Lyc.*, XXX. Après la prise d'Athènes, Lysandre remit aux éphores 480 talents, outre les sommes fournies par le jeune Cyrus. Après Ægos Potamos, il avait envoyé par Gylippe 1500 talents. Comme pour avertir ses concitoyens du fléau qu'il leur apportait, le sauveur de Syracuse vola dans les sacs 300 talents.

(Diod., XIII, 106.)

[2] Xénoph., *Hellen.*, III, 3.

CHAPITRE II.

POÉSIE.

Pendant que Lycurgue étudiait les lois de la Crète, il connut *Thalétas*, un des hommes les plus renommés dans le pays par sa sagesse et ses lumières politiques, et lui persuada de se rendre à Sparte. Thalétas se disait poëte lyrique; mais, tout en prétendant composer simplement des vers, il remplissait l'office des plus habiles législateurs [1].

Ainsi la Muse précède à Sparte la réforme de Lycurgue, et ses chants font connaître et aimer tout ensemble le joug des lois; de même que, pen-

[1] Ἕνα δὲ τῶν νομιζομένων ἐκεῖ σοφῶν καὶ πολιτικῶν χάριτι καὶ φιλίᾳ πείσας ἀπέστειλεν εἰς τὴν Σπάρτην, Θάλητα, ποιητὴν μὲν δοκοῦντα λυρικῶν μελῶν καὶ πρόσχημα τὴν τέχνην ταύτην πεποιημένον, ἔργῳ δὲ ἅπερ οἱ κράτιστοι τῶν νομοθετῶν διαπραττόμενον.

Plut., *Vie de Lyc.*, IV.

dant l'âge précédent, les chants des prêtres aèdes avaient su rendre populaires et aimables les dogmes de la religion. C'est dire quel rôle la poésie est appelée à jouer dans la nouvelle république, celui d'une puissance morale, que les institutions, loin de comprimer, recherchent pour alliée.

« Les odes de Thalétas, en effet, » dit Plutarque, « étaient autant d'exhortations à l'obéissance « et à la concorde; le rhythme et l'harmonie prê« taient à la raison tout leur charme; le peuple, « en les écoutant, sentait ses passions se calmer « et s'adoucir sa rudesse; les haines faisaient place « à l'amour du bien. En sorte que le poëte prépara « les voies au législateur [1]. »

Ses bienfaits laissèrent un souvenir si durable parmi les Spartiates, qu'on prétendait plus tard qu'il avait, par la seule vertu de ses chants, fait cesser une peste qui désolait la ville [2]. La reconnaissance publique allait jusqu'à lui prêter un pouvoir surnaturel.

Dans la suite, lorsque de nouveaux troubles s'élevèrent, les magistrats appelèrent encore à leur aide la poésie, et *Terpandre* de Lesbos s'établit à

[1] Ὥστε τρόπον τινὰ τῷ Λυκούργῳ προοδοποιεῖν τὴν παίδευσιν αὐτῶν ἐκεῖνον. (Ibid.)

[2] . . . διὰ μουσικῆς ἰάσασθαι, ἀπαλλάξαι τε τοῦ κατέχοντος λοιμοῦ τὴν Σπάρτην. (Plut., *de Musica*.

son tour à Sparte [1] pour ramener les esprits à la soumission et à la paix. Les États naissants de l'ancienne Grèce étaient comme les enfants : les chants seuls pouvaient les calmer. Sparte fut aussi sensible qu'aucune ville grecque à cette séduction. Si l'on en croit Platon [2], un troisième poëte, un Crétois, vint au secours des lois dans de semblables circonstances, *Nymphée* de Cydonie, nom du reste inconnu. L'oracle de Delphes, sanction révérée qui ne manquait jamais aux gouvernements doriens et aux sages projets, l'avait désigné, ainsi que Terpandre, à la confiance publique.

A mesure, cependant, que l'ordre établi se fortifie, quand l'éducation politique est achevée, la poésie change de ton et de caractère. La raison se montre sans déguisement, plus austère, et ses conseils pénètrent dans la vie privée.

Chilon, fils de Damagète, philosophe et magistrat, mérita d'être mis au nombre des sept sages de la Grèce. La philosophie, dans ce temps-là, c'était une vie pure et l'enseignement d'un certain nombre de préceptes pratiques, que dictaient simplement la justice et le bon sens. L'exemple de Chilon, que sa dignité d'éphore [3] n'empêcha pas de composer des vers, nous montre en quel

[1] Diod., VIII, 28.

[2] Plat. *Hipp. Maj.*, t. III, p. 285.

[3] Diog. Laërt., *In Chil.*

honneur la poésie était à Sparte. Il restait de Chilon, au temps de Diogène de Laërte, deux cents vers élégiaques [1], et le même biographe cite quelques-uns de ses vers gnomiques et de ses dictons favoris. Leur forme est didactique, concise; c'est déjà le laconisme.

Évidemment, l'école de morale à laquelle fut élevé le peuple spartiate eut sur sa pensée et son langage une grande influence. La raison et la loi revêtaient toutes les formes, excepté celles qui frappent l'imagination. Elles ne s'entouraient point de dangereuses fictions et de riants mensonges. Satisfaites de charmer les sens par le rhythme et l'harmonie, elles se gravaient aussi sûrement dans les esprits. L'enfant, après avoir chanté leurs préceptes, apprenait bientôt à faire lui-même l'éloge de la vertu.

« L'irène, après le souper [2], » dit Plutarque, « proposait aux enfants des questions auxquelles « il fallait répondre avec réflexion, par exemple « quel était le plus homme de bien de la ville, ce « qu'il fallait penser de telle action. La réponse « devait être accompagnée de sa démonstration « et de ses preuves, le tout en peu de mots. »

Ainsi le jugement se mûrissait de bonne heure,

[1] Ἐποίησεν ἐλεγεῖα ὡς ἔπη διακόσια.
(Diog. Laërt., *ibid.*)

[2] *Vie de Lyc.*, XVIII.

maintenu dans une voie sûre et étroite. Tout Spartiate était moraliste, et le propre des moralistes, c'est de renfermer en peu de paroles beaucoup de sens. Aussi peut-on dire, en détournant les expressions d'un écrivain ancien, que l'éducation morale fut la source du laconisme [1].

Parmi les étrangers qui prêtèrent aux lois de Lycurgue le charme de leurs chants, et que Sparte révéra comme des hommes *divins* [2], il ne faut pas oublier *Phérécyde*, disciple de Pittacus [3]. Hercule lui avait ordonné en songe de recommander aux Lacédémoniens le mépris de l'or et de l'argent; la même nuit, il avait enjoint aux deux rois de croire tout ce que leur dirait Phérécyde [4]. Ces prodiges disposaient favorablement les esprits.

Lycurgue, en introduisant dans sa cité la poésie morale et philosophique, comprit cependant qu'elle ne suffisait pas au génie dorien. Propre à adoucir les âmes encore sauvages, à calmer leurs passions, à leur persuader l'obéissance et la pra-

[1] Ὥστε καὶ λέγειν τινὰς οὐκ ἀτόπως, ὅτι μᾶλλόν ἐστι τὸ φιλοσοφεῖν... λακωνίζειν. (Plut., *Vie de Lyc.*, XX.)

[2] Plat., *Hipp. Maj.*, p. 345.

[3] Ἐπεὶ Τέρπανδρόν τε καὶ Θάλητα καὶ Φερεκύδην ξένους ὄντας, ὅτι τὰ αὐτὰ τῷ Λυκούργῳ διετέλουν ᾄδοντες καὶ φιλοσοφοῦντες ἐν Σπάρτῃ τιμηθῆναι διαφερόντως.

(Plut., *Vie d'Agis*, X.)

[4] Diog. Laert., *In Pherecyd.*

tique difficile de stoïques vertus, elle sert dans le principe les vues du législateur. Mais plus tard, quand le peuple discipliné et fort veut prendre son essor, elle ne peut devancer son ardeur, l'enflammer de l'amour des grandes choses, célébrer les combats et la gloire : elle ignore ces chants sublimes.

De Crète, Lycurgue fit voile vers l'Asie. Il trouva les poëmes d'Homère, qui étaient conservés par les descendants de Créophile [1]. Frappé des beautés de la poésie épique, et sentant l'influence salutaire que pouvaient exercer sur un peuple de soldats la peinture de la vie héroïque et les enseignements moraux de toute espèce que renferment ces récits guerriers, il s'empressa d'écrire [2] le poëme pour en doter sa patrie. Le nom d'Homère était alors peu connu hors de l'Ionie, et c'est à peine si dans la Grèce occidentale on possédait quelques fragments épars des poésies homériques [3]. Lycurgue, le premier, les fit vraiment connaître [4].

[1] Plut., *Vie de Lyc.*, IV. Héraclide de Pont dit que ce fut à Samos que Lycurgue rencontra les descendants de Créophile.
(Περὶ Πολιτειῶν, II.)

[2] Ἐγράψατο προθύμως καὶ συνήγαγεν ὡς δεῦρο κομιῶν.
(Plut., *ibid.*)

[3] Ibid.

[4] ... γνωρίμην δὲ αὐτὴν καὶ μάλιστα πρῶτος ἐποίησε Λυκοῦργος...
(Ibid.)

Ce témoignage de Plutarque semble contredit formellement par la tradition athénienne[1], qui veut que Solon et Pisistrate aient réuni les premiers l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Mais toutes les difficultés disparaissent, si l'on suppose que Lycurgue ne rapporta lui-même que des fragments assez étendus. Il y a dans Homère certains récits propres à alarmer un réformateur austère. De riants tableaux, qui enchantaient l'Ionie, eussent été déplacés dans une république organisée comme Sparte. Il paraît impossible que Lycurgue n'ait pas fait un choix plein de prudence, n'adoptant que les chants qui s'accordaient avec ses projets. Platon[2], injuste assurément, soumet à une sévère critique les principes de la morale homérique. Mais les philosophes qui veulent façonner les hommes au gré de leurs utopies sont des tyrans bien ombrageux[3].

[1] Solon, qui avait voyagé en Ionie, prescrivit aux rhapsodes l'ordre qu'ils devaient suivre dans leurs récitations aux grandes Panathénées, rétablissant ainsi le plan d'Homère. Pisistrate et son fils Hipparque, aidés d'Onomacrite, d'Orphée, de Zopyre, rassemblèrent les manuscrits partiels, interrogèrent la mémoire des rhapsodes, et donnèrent aux poëmes un corps et l'immortalité.

[2] Voy. la *Dissert.* XXIII de Maxime de Tyr, qui discute cette question : « Platon a-t-il eu raison de chasser Homère « de sa République ? »

[3] Terpandre, qui vécut à Sparte, mit en musique les chants

Quoi qu'il en soit, Homère fut introduit à Sparte par Lycurgue, et bientôt il y eut formé des imitateurs. *Cinæthon,* Lacédémonien qui vivait vers la cinquième olympiade, composa des généalogies ou récits héroïques[1] enchaînés par générations. Le titre d'un de ses poëmes[2] indique même un essai d'épopée nationale qui célébrait les exploits et les conquêtes des Héraclides. Si obscur que soit pour les modernes le nom de Cinæthon, il ne l'était pas pour les anciens. Pausanias cite plusieurs fois son autorité, et son talent était assez renommé pour qu'on pût lui attribuer la *Petite Iliade*[3].

C'est encore à l'influence d'Homère qu'il faut attribuer la naissance de la poésie élégiaque et de la véritable poésie lyrique; car les poésies de Thalétas et de Chilon ne sont que gnomiques et didactiques.

Le premier nom qui se présente est celui de *Tyrtée,* Tyrtée qui ne précéda Terpandre que de

d'Homère. (Plut., *de Mus.* III.) Ils étaient donc connus un siècle avant Pisistrate. — Il y avait dans l'acropole de Sparte deux antiques statues du Sommeil et de la Mort. Les Spartiates regardaient ces génies comme frères, *sur l'autorité de l'Iliade*, κατὰ τὰ ἔπη τὰ ἐν Ἰλιάδι. (Paus., *Lac.*, XVIII.)

[1] Κιναίθων δὲ ὁ Λακεδαιμόνιος (ἐγενεαλόγησε γὰρ καὶ οὗτος ἔπεσιν). (Paus., *Corinth.*)

[2] Ἡράκλεια, scol. d'Apoll. à la fin du l. I.

[3] Scol. Vatic. ad Eurip. *Troad.*, v. 822.

quelques années, mais qui le précéda, puisque Terpandre ne fut vainqueur aux fêtes d'Apollon Carnien que dans la vingt-sixième olympiade, tandis que la seconde guerre de Messénie commence pendant la vingt-troisième.

Il est difficile d'admettre les traditions qui amènent Tyrtée d'Athènes à Sparte. Sparte demandant un général à Athènes, et les Athéniens lui envoyant par dérision un maître d'école boiteux, ce sont là deux faits plus invraisemblables l'un que l'autre. Il suffit de remarquer que ce sont des écrivains athéniens, Platon, Philochorus, Lycurgue, qui racontent les premiers cette histoire, répétée plus tard par Diodore et Pausanias. Combien de fois ne surprend-on pas l'orgueil athénien altérant l'histoire? Un mensonge qui flattait en outre leur haine nationale et cet esprit de dénigrement acharné contre les *grossiers Laconiens*, était deux fois justifié.

Les anciens eux-mêmes avaient douté de la véracité de ce témoignage, et Strabon [1], citant des vers de Tyrtée où il se déclare Dorien,

« Jupiter lui-même a donné cette ville aux Hé-
« raclides, avec lesquels quittant Érinée [2] battue
« des vents, *nous* [3] sommes venus dans la grande

[1] Liv. VIII, p. 362.

[2] Ville de la Doride.

[3] L'emploi de la premiere personne pourrait n'être qu'une

« île de Pélops, » ajoute : « Or il faut, ou regar-« der ces vers comme supposés, ou ne point « croire Philochorus[1], Callisthène[2] et d'autres « historiens qui font venir Tyrtée d'Aphidnes, « bourg de l'Attique. »

Strabon croit plutôt Tyrtée; car il a soin de nous prévenir que ces vers sont tirés du poëme élégiaque intitulé *Eunomie*. Or, si l'on récuse quelques mots d'un vieux poëte conservés par un historien, on ne peut guère suspecter un poëme entier.

Nous avons d'ailleurs d'autres vers de Tyrtée où il se donne encore pour Dorien :

« *Notre* roi, » dit-il quelque part, « *notre* roi « Théopompe, aimé des dieux[3]; » et dans son élégie sur la première de Messénie[4] :

« Pendant dix-neuf ans, les guerriers combat-

tournure poétique, et Tyrtée a le droit de parler au nom des Doriens. Mais évidemment Strabon ne l'entend pas ainsi; il est difficile de ne pas se ranger à son opinion.

[1] Auteur d'une histoire de l'Attique, en dix-sept livres.

[2] L'ouvrage de Callisthène nous est inconnu, à moins que ce ne fussent ses *Helléniques*.

[3] Ἡμετέρῳ βασιλῆι, θεοῖσι φίλῳ Θεοπόμπῳ.

(Thiersch. *Acta Monac.*, III, page 594.)

[4] Ἀμφ' αὐτὴν δ' ἐμάχοντ' ἐννεακαιδέκ' ἔτη
Νωλεμέως αἰεὶ ταλασίφρονα θυμὸν ἔχοντες
Αἰχμηταὶ, πατέρων ἡμετέρων πατέρες.

(*Vers cités* par Paus., *Mess.*, XV.

« tirent pour ce pays avec une constance et un « courage inébranlables, les guerriers pères de *nos* « pères. »

On lit dans le Lexique de Suidas [1] : « Tyrtée, « fils d'Archembrotus, *Laconien* ou *Milésien*, au« teur d'élégies et joueur de flûte, etc., etc. »

Ce témoignage s'accorde avec celui de Strabon, au moins pour contredire les prétentions des Athéniens.

Pourquoi fit-on naître Tyrtée à Milet? Pourquoi les Athéniens songèrent-ils à le réclamer au nom de l'Attique? A ces deux questions on peut faire la même réponse : c'est que ses vers étaient écrits en dialecte *Ionien*. C'est là, en effet, l'objection la plus sérieuse que rencontrent ceux qui voient dans Tyrtée un poëte national, Dorien d'origine comme de cœur.

Mais, à Sparte comme en Asie, l'épopée n'estelle pas le principe de l'élégie guerrière? Homère n'est-il pas le maître de Tyrtée aussi bien que de Callinus? Le dialecte ionien était, à cette époque, la langue commune de la poésie; les Spartiates, auxquels Lycurgue avait apporté les chants d'Homère, la comprenaient aussi aisément qu'ils com-

[1] Τύρταιος· Ἀρχεμβρότου, Λάκων ἢ Μιλήσιος, ἐλεγειοποιὸς καὶ αὐλητής.

Est-il besoin de faire remarquer que le nom d'*Archembrotus* est dorien? De même Cleombrotus.

prirent plus tard Terpandre, le poëte éolien. Il était naturel que Tyrtée repétât les accents qu'il avait entendus dès l'enfance, et s'essayât dans une langue qui semblait consacrée désormais aux sujets héroïques. Le dialecte dorien, encore trop rude pour la Muse lyrique, attendait la réforme d'Alcman.

Nous possédons trois élégies de Tyrtée, trop présentes à toutes les mémoires pour qu'il soit besoin de les citer. On comprend, en les lisant, pourquoi les Grecs plaçaient Tyrtée au premier rang parmi les poëtes, pourquoi Horace le nomme[1] à côté d'Homère. Jamais l'enthousiasme guerrier ne s'est exprimé avec cette fermeté et ce feu contenus; jamais l'amour de la gloire et de la patrie n'a inspiré des chants plus propres à émouvoir; jamais les malheurs et la honte qui poursuivent le lâche n'ont été présentés sous de plus affreuses images. Point de détails ni de mots inutiles, point d'ornements poétiques; tout est saisissant de vérité. L'avenir, la vie elle-même révèlent leurs promesses ou leurs menaces à l'âme du guerrier. Pour le vaincu, c'est l'exil, la fuite avec une vieille mère, une femme et de petits enfants; c'est la misère

[1] Post hos insignis Homerus
Tyrtæusque mares animos in Martia bella
Versibus exacuit.

(*Epist. ad Pis.*, v. 401.)

qui quête en vain un asile et ne trouve que le mépris; tandis que, sur le champ de bataille déserté, les vieillards à la barbe grise rendent leur âme dans la poussière. Pour le brave, au contraire, c'est l'admiration des hommes, l'amour des jeunes filles, la première place dans les assemblées et aux festins, les honneurs tant qu'il vit, l'immortalité quand il descend sous la terre. D'autres méprisent la mort; Tyrtée la voit si belle qu'on l'aime et qu'on y court. Ni le poëte aux grandes images, ni le philosophe qui sait toutes les passions humaines, ne trouvent ces accents : on reconnaît le guerrier qui crie en face de l'ennemi ce qu'il sent dans son cœur. C'est le génie de la guerre, c'est Sparte tout entière qui respire dans ces chants. Plusieurs siècles après les guerres de Messénie [1], les vers de Tyrtée gagnaient encore des batailles.

Tyrtée, dans la cité même, ne rendit pas de moins signalés services. Les ravages de la guerre [2] furent suivis d'une grande disette, et le peuple soulevé réclamait un nouveau partage des terres. Tyrtée, émule alors de Thalétas, ramena les esprits à la raison et à la concorde; il calma des dissen-

[1] Les soldats, la veille du combat, se pressaient autour de la tente du roi pour entendre réciter les vers de Tyrtée.

(Lycurg. *adv. Leocrat.*)

[2] Paus., *Mess.*, XVIII, et Arist., *Polit.*, V, 6.

sions qui pouvaient être si fatales en présence de l'ennemi. Son élégie morale était célèbre dans l'antiquité : on l'appelait tantôt *Eunomie*[1], et tantôt *Politie*[2].

Le recueil de ses différentes poésies comprenait cinq livres.

Terpandre se rencontra à Sparte avec Tyrtée, puisqu'il remporta le prix aux fêtes d'Apollon vers la vingt-sixième olympiade[3], c'est-à-dire pendant la seconde guerre de Messénie. Terpandre est célèbre surtout comme musicien, nous le verrons dans le chapitre suivant; mais c'était en même temps un poëte de talent. Il composa des chants à l'imitation d'Homère et d'Orphée[4]; ses pæans en l'honneur d'Apollon lui valurent de nombreuses couronnes dans les concours solennels. Il eut pour rivaux dans ce genre Alcman et un autre poëte lacédémonien, connu d'ailleurs, *Dionysodote*[5]. Il composa aussi

[1] Ἐκ τῆς Τυρταίου ποιήσεως καλουμένης Εὐνομίας.

(Arist., *Polit.*, V, 6.)

[2] Ἔγραψε Πολιτείαν Λακεδαιμονίοις... καὶ ὑποθήκας δι' ἐλεγείας καὶ μέλη πολεμιστήρια, βιβλία ε'.

(Suid., *in V.* Τυρταῖος.)

[3] Le marbre de Paros (Ep. 34) le fait fleurir dans la 34e olympiade. Les fêtes Carniennes furent donc son début.

[4] Plut., *de Music.*, V.

[5] Ἀδόντων Θαλήτου καὶ Ἀλκμᾶνος ᾄσματα καὶ Διονυσοδότου τοῦ Λάκωνος Παιᾶνας.

(Athen., XV.)

des chants guerriers que conservèrent longtemps les Spartiates. Même au temps d'Épaminondas, ils les tenaient en tel honneur, qu'ils défendaient aux Ilotes [1] de les chanter. Il en était de même des vers du Laconien *Spendon*, encore un poëte national dont nous ne savons que le nom. Mais ce nom, réuni à ceux de Tyrtée, de Dionysodote, d'Alcman, montre le développement qu'avait pris à Sparte la poésie élégiaque.

Alcman était de Messoa, en Laconie [2]. On le fait aussi naître en Lydie [3]. Mais, comme dès son enfance il avait été amené à Sparte, son origine n'a aucune importance. Selon cette tradition, il était esclave d'un Lacédémonien nommé Agésidas [4]. Affranchi par son maître, que frappèrent ses heu-

[1] Εἵλωτας... ᾄδειν τὰ Τερπάνδρου καὶ Ἀλκμᾶνος καὶ Σπένδοντος τοῦ Λάκωνος παραιτεῖσθαι φάσκοντας οὐκ ἐθέλειν τοὺς δεσποσύνους. (Plut., *Vie de Lyc.*, XXVIII. Id. *de Ser. Num. vind.* XIII, et Hesych. Λέσβιος ᾠδός.)

[2] Ἀλκμᾶν Λάκων, ἀπὸ Μεσσόας. Κέχρηται δὲ Δωρίδι διαλέκτῳ καθάπερ Λακεδαιμόνιος. (Suid. *in V.* — Plutarque le dit aussi Laconien. *Vie de Lyc.* XXI.)

[3] Cratès cité par Suidas, *ibid.* — Plat. *Hipp. Maj.*, t. III, p. 285... καὶ Ἀλκμᾶνα αὖ, Λυδὸς γὰρ ἦν. Cette version a été substituée à un texte vicieux (αὐλῳδὸς γὰρ ἦν) par Gronovius.

[4] Ὁ δὲ Ἀλκμὰν οἰκέτης ἦν Ἀγησίδου· εὐφυὴς δὲ ὢν ἠλευθερώθη καὶ ποιητὴς ἀπέβη.

(Heracl. Pont., περὶ Πολιτ. II.)

reuses dispositions pour la poésie, il fut admis parmi les citoyens. L'opinion la plus vraisemblable le fait fleurir à la fin du VII[e] siècle.

Élevé à l'école de Tyrtée et de Terpandre, Alcman ne fut pas seulement Dorien par le sentiment et la pensée, il voulut l'être par la langue. Le dialecte dorien, négligé jusqu'alors par les poëtes spartiates, avait gardé sa rudesse primitive. Alcman le polit, lui donna la souplesse et un agrément [1] qui ne lui enlevait rien de sa mâle énergie; il le fit aussi beau que l'ionien et l'éolien, ses aînés. Ainsi la Grèce dut à Sparte une richesse nouvelle et une langue qui devait être immortalisée par Pindare [2].

Alcman composa des chants guerriers, des pæans, des odes [3], surtout, destinées à être chantées par les chœurs. Celles qui étaient composées pour des chœurs de jeunes filles s'appelaient *Parthénies* [4]. Fut-il en outre l'inventeur de la poésie

[1] Ἀλκμᾶνα· ᾧ ποιήσαντι ᾄσματα, οὐδὲν ἐς ἡδονὴν αὐτῶν ἐλυμήνατο τῶν Λακώνων ἡ γλῶσσα, ἥκιστα παρεχομένη τὸ εὔφωνον.
(Paus., *Lacon.*, XV.)

[2] Πρῶτος δὲ εἰσήγαγε τὸ μὴ ἑξαμέτροις μελῳδεῖν.
(Suid., *ibid.*

[3] Ἐποίησε... χορείαν Ἀλκμᾶν Λακεδαιμόνιος.
(Clem. Alex., *Strom.* I.)

[4] *Voy.* Meurs. *Lac.* IV, 17.

érotique, et, comme le prétend Suidas [1], sa vie fut-elle toute consacrée à l'amour? C'est ce dont il est permit de douter. Les lois de Lycurgue, il est vrai, laissent à l'amour son développement naturel, et tendent même à lui donner plus d'ardeur, en prévenant la satiété aussi bien que la débauche; mais elles n'eussent point permis au poëte de nourrir les âmes d'images voluptueuses, et d'y joindre l'exemple dangereux d'une conduite trop libre. Il ne faut point que le titre de certaines pièces d'Alcman éveille des idées contraires au sens antique. Les *Parthénies* n'étaient point des chants adressés aux jeunes vierges, des éloges de l'amour et de la beauté. C'étaient simplement des odes chantées par des chœurs de jeunes filles [2] dans les cérémonies religieuses et les solennités publiques. Pindare a composé aussi des Parthénies; les fragments qui nous en restent semblent appartenir à des hymnes en l'honneur des dieux.

Un autre titre des poésies d'Alcman, conservé par Suidas, *les Baigneuses* [3], prete encore plus, il

[1] Καὶ ὢν ἐρωτικὸς πάνυ, εὑρετὴς γέγονε τῶν ἐρωτικῶν μελῶν.
Suid., *ibid.*)

[2] Παρθένια... τὰ ἐς θεοὺς καὶ ἀνθρώπους ᾀδόμενα.—Τὰ λεγόμενα Παρθένια χοροῖς παρθένων ἐνεγράφετο.
Phot. *Biblioth.*, p. 310, 3 et 321, 33.

[3] Ἔγραψε βιβλία ἕξ, Μελη, καὶ Κολυμβώσας.
Suid., *ibid.*

est vrai, aux interprétations romanesques. Mais que ce fût un petit poëme, que ce fussent des chants mêlés aux exercices gymnastiques des Lacédémoniennes, je supposerais tout, plutôt qu'un sujet voluptueux. Voici un fait bien digne d'attention. Il nous reste environ quatre-vingt-douze fragments d'Alcman [1], qui forment un ensemble de cent cinquante à cent soixante vers; cependant c'est à peine si, sur tant de vers cités par les auteurs, on en trouve deux ou trois où il soit question d'amour. Athénée, sur la foi de critiques plus anciens, accuse Alcman d'être un poëte érotique; mais il ne justifie son arrêt que par deux vers, où le sentiment me semble pur et modéré [3].

[1] *Voy.* les *Lyriques* de Bergk.

[2] On ne comptera pas comme erotique un vers tiré d'un hymne à Vénus :

Κύπρον ἱμερτὰν λιποῖσα καὶ Πάφον περίῤῥυτον,

non plus que les fameux vers :

Οὔ μ' ἔτι, παρθενικαὶ μελιγάρυες ἱμερόφωνοι,
Γυῖα φέρειν δύναται· βάλε δὴ βάλε κήρυλος εἴην
Ὅς τ' ἐπὶ κύματος... κ. τ. λ.

Infirme, accablé d'années, Alcman porte envie à ces alcyons qui ne peuvent plus voler, mais que les femelles portent sur leurs ailes. (*Voy.* Antig. Caryst., *Hist. mirab.*, c. 27.) Rien de plus charmant et de plus chaste que le souhait du vieux poëte, qui avait formé la jeunesse spartiate et enseigné ses chœurs aux vierges lacédémoniennes.

[3] Ἔρος με δ' αὖτε Κυπριδος ἕκατι
Γλυκὺς κατειβων καρδίαν ἰαίνει.

De sorte qu'il est facile de concilier cette nuance tendre du génie d'Alcman avec les exigences des lois lacédémoniennes. Qui sait, du reste, si ces vers ne sont pas de sa jeunesse? Qui sait s'ils n'ont pas seuls inspiré aux écrivains des âges postérieurs une idée fausse d'un poëte dont ils ignoraient la vie? Lorsqu'on remarque les contradictions des anciens, qui donnent pour père à Alcman tantôt Damas, tantôt Titarus [1], qui le font naître à Sardes ou bien en Laconie, qui en font un Spartiate sévère ou un Ionien voluptueux, un réformateur apprenant à la poésie grecque les mâles accents du dialecte dorien, ou bien un inventeur de chants érotiques, on serait parfois tenté de croire à l'existence de deux personnages de nom semblable et de génie différent, dont les œuvres aussi bien que le souvenir furent plus tard confondus.

Il est naturel de rattacher à l'école d'Alcman *Gitiadas*, architecte et sculpteur distingué dont il sera parlé plus loin. Il composa divers chants en dialecte dorien [2], notamment un hymne à Minerve.

Tel fut l'essor de la poésie à Sparte : didactique avec Thalétas, Terpandre et Nymphée; gnomique

[1] Υἱὸς Δάμαντος ἢ Τιτάρου. (Suid., *ibid.*)

[2] Ἐποίησε δὲ καὶ ᾄσματα Δώρια ὁ Γιτιάδας ἄλλα τε καὶ ὕμνον ἐς τὴν θεόν. (Paus., *Lac.*, XVII.)

avec Chilon et Phérécyde, épique avec Cinæthon; élégiaque avec Tyrtée, Spendon et Dionysodote; lyrique avec Terpandre, Alcman et Gitiadas, elle se produit enfin devant la Grèce avec sa langue nationale, qui devint aussitôt la langue de toute la poésie lyrique, et se place au second rang, derrière la jalouse Athènes.

Tandis que dans les pays libres les esprits produisent au gré de toutes les influences, c'est un spectacle remarquable à Sparte que leur marche disciplinée sous l'œil de l'État. Mais qu'on ne se figure pas un surveillant inquiet et hostile, qui mène par la compression à la stérilité. C'est, au contraire, un protecteur qui ouvre la carrière et qui montre le but; c'est un allié qui reconnaît la puissance de la poésie, et appelle ses plus généreuses inspirations au secours des lois et de la grandeur publique. Elle chante les institutions nouvelles; elle calme les troubles et les dissensions; elle répand ses charmes sur les devoirs de chaque jour, son éclat sur les fêtes et le culte des dieux; elle arrête la défaite, elle appelle la victoire : héroïque à la tête des armées, bienfaisante au sein de la cité. Aussi comprend-on que la république de Lycurgue, loin de chasser ses poëtes, comme la *République* de Platon, accueillît les poëtes étrangers, et les allât demander à l'oracle de Delphes lui-même.

D'un autre côté, dès que le génie ne se pliait pas aux exigences morales ou politiques de Sparte, il n'inspirait que l'inquiétude ou le dédain. Archiloque [1], qui avait jeté son bouclier et ri de sa propre honte, se vit refuser l'entrée de Sparte. Hésiode, pour avoir chanté l'agriculture, était regardé comme le poëte des Ilotes [2]. Les déclamations de la tragédie pouvaient diminuer le respect des lois, les plaisanteries de la comédie altérer la pureté des mœurs : il n'y eut point de théâtre à Sparte [3]. Les spéculations de la philosophie parurent oiseuses : il vaut mieux employer sa vie à pratiquer la vertu qu'à la définir. La rhétorique, qui plaide le juste et l'injuste et sait tromper les hommes, fut jugée dangereuse. Cependant, si l'on méprisait l'art de la parole, on en estimait le talent naturel. Tous les ans on prononçait les oraisons funèbres de Léonidas et de Pausanias [4], et

[1] Voici les vers d'Archiloque; ils sont cités par Plutarque. (*Apophth. lacon.*)

Ἀσπίδι μὲν Σαίων τὶς ἀγάλλεται, ἣν περὶ θάμνῳ
Ἐντὸς ἀμώμητον κάλλιπον οὐκ ἐθέλων.
. . . ἀσπὶς ἐκείνη
Ἐῤῥέτω· ἐξαῦθις κτήσομαι οὐ κακίῳ.

[2] *Apophth. lacon.* Κλεομ.: Ἀναξανδρ.

[3] Il y avait seulement des representations lyriques, où les chœurs se disputaient le prix, et les danses mimiques des Decélistes. (Plut., *Vie d'Agés.*, XXIX.)

[4] Paus., *Lacon.*, XIV.

Brasidas passait pour éloquent, même aux yeux des Athéniens [1].

Ainsi l'inflexible logique qui présida à la constitution de la société lacédémonienne a prévu tous les dangers, toutes les séductions; les plaisirs les plus sérieux de l'intelligence sont écartés, si la morale les désapprouve. Cette censure fut exercée moins par l'autorité que par l'opinion. Le sens public était si droit, son éducation si solide, qu'il dédaignait à l'avance ce que les lois du pays eussent condamné. Je vois dans l'histoire peu d'arrêts rendus par les magistrats; j'en vois beaucoup de formulés par les particuliers [2] avec une hauteur de sentiment toute stoïcienne, avec ce laconisme ironique et mordant que les philosophes cyniques ne surpassèrent pas.

Il faut dire aussi que la vie simple, militaire et toute pratique des Spartiates ignorait les raffinements de civilisation et les besoins d'imagination que les lois compriment en vain et qui finissent toujours par triompher. Cette lutte ne pouvait exister dans la république de Lycurgue, où les lois n'étaient pas faites pour les hommes, mais les hommes façonnés pour les lois.

Il y a pour tous les peuples un temps de jeu-

[1] Thucyd., IV, 84.

[2] *Voy.* surtout les *Apophth. lacon.* de Plutarque.

nesse, d'ignorance naïve, d'enthousiasme : alors la poésie chante, et sa voix toute-puissante les pousse enivrés sous le joug du législateur ou sous le glaive de l'ennemi. A Sparte, exemple unique dans l'histoire, cette jeunesse dura cinq cents ans[1], tant que durèrent les institutions qui la prolongeaient par leur jalouse tutelle. Pendant cinq cents ans, la poésie conserva elle-même toute son influence, tout son prestige : les poëtes étaient morts, mais leurs chants ne cessaient point de retentir.

Au contraire, lorsque l'excès de sa grandeur eut corrompu Sparte, quand, maîtresse de la Grèce, elle prit aux vaincus leurs richesses et leurs vices, la Muse lyrique tomba du même coup dans l'avilissement. L'on vit Lysandre s'entourer de poëtes qui composaient des pæans en son honneur comme s'il eût été dieu[2]; rivalisant de flatterie et de bassesses, ils détrônaient la grande Junon Samienne pour célébrer à sa place le vainqueur d'Athènes.

Les barrières une fois tombées, Sparte suivit le mouvement littéraire de la Grèce; mais elle ne produisit que des talents médiocres, historiens,

[1] Τοσοῦτον ἐπρώτευσεν ἡ πόλις τῆς Ἑλλάδος εὐνομίᾳ καὶ δόξῃ χρόνον ἐτῶν πενταχοσίων τοῖς Λυκούργου χρησαμένη νόμοις.

(Plut., *Vie de Lyc.*, XXVI.

[2] *Voy.* Plut., *Vie de Lysand.*, XVIII.

grammairiens, rhéteurs, sophistes, dont les noms mêmes nous seraient inconnus, si quelque auteur étranger ne les eût cités par hasard [1]. Son génie, florissant sous un régime austère et despotique, alla s'éteindre au sein de la liberté.

[1] *Voy.* la liste de Meurs. *Lacon.*, IV, 17 :

Apsines, rhéteur.

Aréus, poëte.

Aristocrate, auteur d'une histoire de Lacédémone.

Callicratidas, philosophe.

Démétrius, épicurien.

Dicæarque, grammairien.

Diophante, archéologue (14 livres d'antiquités).

Pausanias, historien.

Sosibius, grammairien.

Timocrate, auteur d'un traité ou poëme sur le *Jeu de balle*.

CHAPITRE III.

MUSIQUE. — DANSE.

La musique a joué dans les sociétés grecques un rôle si important, que les modernes ont peine à le comprendre, eux qui ne demandent le plus souvent à cet art que des émotions délicates et un délassement.

La musique a sur les natures, je ne dirai pas grossières (c'est un mot qu'on ne saurait en aucun temps appliquer à la race grecque), mais primitives, plus de puissance que la poésie. La poésie, en effet, s'adresse à l'intelligence et ne la trouve pas toujours prête, tandis que la musique parle immédiatement aux sens; en les saisissant, elle a saisi l'âme; au lieu de persuader, elle enivre.

Aux origines de l'histoire, la musique est un instrument de civilisation générale; ses bienfaits, grandis par l'imagination populaire, deviennent autant de prodiges. Les dieux descendent du ciel pour l'enseigner aux hommes : elle construit les villes, elle entraîne à sa suite les rochers eux-mêmes, elle guérit les maladies et conjure les fléaux qui désolent l'humanité.

Plus tard, quand les États se constituèrent, les législateurs voulurent que la musique devînt une des bases de l'éducation. Propre également à adoucir les mœurs et à enflammer le courage, elle entretenait au dedans la paix et l'harmonie, elle préparait au dehors l'héroïsme et la victoire.

Les habitudes militaires dominaient tellement à Sparte, qu'on ne s'étonnera pas d'y voir honorées en face l'une de l'autre *la lyre et la lance* [1], selon l'expression d'Alcman. En outre, pour retenir cette humeur belliqueuse qui se tourne parfois en férocité, pour tempérer l'austérité des mœurs doriennes [2] et répandre sur la vie com-

[1] Ἕρπει γὰρ ἄντα τὸ καλῶς κιθαρίσδεν τῷ σιδάρῳ.
(Cité par Plut., *Vie de Lyc.*, XXI.)

Μουσικωτάτους γὰρ ἅμα καὶ πολεμικωτάτους ἀποφαίνουσιν αὐτούς.
(Plut., *ibid.*)

[2] L'exemple le plus remarquable de l'action de la musique sur un peuple, c'est ce que Polybe raconte des Arcadiens (IV, 20 et 21). La loi les forçait d'apprendre la musique jusqu'à

mune du charme et de la gaieté, Lycurgue mêla la musique à toutes les occupations comme à tous les plaisirs, aux exercices du gymnase comme aux causeries de la table, aux funérailles et au culte comme aux joies et aux fêtes. Aucun âge n'exemptait de figurer dans les chœurs, et l'on voyait s'avancer ces trois troupes si célèbres [1] de vieillards, d'hommes faits et d'enfants. Le vainqueur de l'Asie lui-même, Agésilas, prenait place dans un des chœurs et chantait avec tout le monde, le jour des *Hyacinthies*, l'hymne à Apollon [2].

Il ne suffisait pas que la musique fût vivement goûtée [3] par les Spartiates : c'était une des parties les plus soignées de leur éducation [4].

On ne sera donc pas surpris de voir l'art musical lui-même se former et grandir dans une ville où tout conspirait à son développement. On s'attend aussi, d'un autre côté, à ce que l'État exerce sur ce développement une surveillance systématique, lui traçant à la fois sa voie et ses limites.

trente ans, combattant ainsi l'influence d'un ciel âpre, d'un pays montagneux, d'une vie laborieuse et agreste.

[1] Plut., *Vie de Lyc.*, XXI.

[2] Xénoph., *Vie d'Agésil.*

[3] Arist., *Polit.*, VIII, 4 ; Athén., XIII, p. 628.

[4] Ἡ δὲ περὶ τὰς ᾠδὰς καὶ τὰ μέλη παίδευσις οὐχ ἧττον ἐσπουδάζετο τῆς ἐν τοῖς λόγοις εὐζηλίας καὶ καθαριότητος.

(Plut., *Vie de Lyc.*, XXI.)

Les séductions des sens sont aussi dangereuses que les fantaisies de l'imagination, pour une société qui prévient les passions plutôt qu'elle ne les réprime.

L'ancienneté de la musique chez les Doriens nous est indiquée par la lyre, attribut d'Apollon, Apollon, divinité nationale s'il en fut, ou plutôt personnification du génie et des mœurs doriennes. Il est donc inutile d'en chercher l'origine à Sparte. La flûte, quoique d'invention phrygienne, y fut également connue de bonne heure; car la profession de joueur de flûte était héréditaire, comme celle des hérauts[1], descendants de Talthybius. Lorsqu'on marchait à l'ennemi, l'air de Castor, le vieil air national, était joué par les flûtes[2]. Cette coutume remontait à l'invasion des Héraclides[3].

Il est difficile de se faire une idée de la musique qui accompagnait les anciennes poésies. Sans doute elle consistait simplement en mouvements vifs ou lents, en intonations tristes ou gaies, qui se réglaient d'instinct sur les sentiments eux-mêmes. Tyrtée et Spendon n'étaient en musique que des

[1] Οἱ κήρυκες αὐτῶν καὶ αὐληταὶ ἐκδέχονται τὰς πατρωΐας τέχνας. (Hérod., VI, 60.)

[2] Ὁ βασιλεὺς ἅμα τοὺς αὐλητὰς αὐλεῖν ἐκέλευε τὸ Καστόρειον μέλος. (Plut., *Vie de Lyc.*, XXII.)

Παρ' οἷς τὸ Καστόρειον ηὐλεῖτο μέλος. (Id., *de Mus.*, XXVI.)

[3] Polyæn., *Strat.*, I.

improvisateurs comme les aèdes et les rhapsodes.

Thalétas paraît avoir apporté de Crète quelques éléments de science musicale. Plutarque le cite plusieurs fois parmi les vieux maîtres, dans son traité sur la Musique [1]. Mais *Terpandre* de Lesbos fut en réalité le créateur de l'art musical à Sparte [2], et, de Sparte, le progrès s'étendit au reste de la Grèce, où l'on admira l'originalité [3] du talent de Terpandre, le grand caractère qu'il imprima à la musique; son nom marque une époque de l'art.

Terpandre, poëte en même temps, comme nous l'avons vu plus haut, commença par régler l'union de la poésie et de la musique en donnant à ses vers et à ceux d'Homère des *nomes* [4] déterminés. C'est-à-dire, si je ne me trompe, que non-seulement il composa les airs sur lesquels on chantait les différents morceaux, mais que ces airs furent les types, les lois de chaque genre. Leur mode, leur tonalité, leur composition [5] même, étaient

[1] Ch. VII, IX, X.

[2] Ἡ μὲν οὖν πρώτη κατάστασις τῶν περὶ τὴν μουσικὴν ἐν τῇ Σπάρτῃ Τερπάνδρου καταστήσαντος, γεγένηται.

(Plut., *de Music.*, IX.)

[3] Προτέρα μὲν γὰρ ἡ Τερπάνδρου καινοτομία καλόν τινα τρόπον εἰς τὴν μουσικὴν εἰσήγαγε. (Ibid., XII.)

[4] Κατὰ νόμον ἕκαστον τοῖς ἔπεσι τοῖς ἑαυτοῦ καὶ τοῖς Ὁμήρου μέλη περιτιθέντα. (Ibid., III.)

[5] Νόμοι γὰρ προσηγορεύθησαν, ἐπειδὴ οὐκ ἐξῆν παραβῆναι

un modèle qu'il fallait suivre. Ainsi le chanteur devait débuter par les louanges des dieux ; ensuite il passait aux vers d'Homère ou d'un autre poëte. Terpandre avait écrit de ces préludes [1] ou exordes religieux en vers hexamètres. Pindare [2] lui attribuait aussi l'invention des *Scolies*. Ce fut lui encore qui désigna les nomes par des titres différents [3] : le béotien, l'éolien, le trochaïque, l'aigu, le tétraédien, le nome de Terpandre, celui de Cépion. Cépion était son élève favori, et avait perfectionné la forme de la lyre [4].

Aussi habile joueur de lyre que célèbre compositeur, Terpandre remporta le prix dans tous les concours solennels. A Delphes, il fut quatre fois vainqueur [5] ; il le fut, à Sparte, aux fêtes d'Apollon Carnien. Ce dernier concours n'est pas un des faits les moins remarquables de l'histoire musicale de Sparte. Il avait pour but évident d'attirer les

καθ' ἕκαστον νενομισμένον εἶδος τῆς τάσεως. Τὸ γὰρ πρὸς τοὺς θεοὺς ὡς βούλονται ἀφωσιάμενοι, ἐξέβαινον εὐθὺς ἐπί τε τῆς Ὁμήρου καὶ τῶν ἄλλων ποίησιν. Δῆλον δὲ τοῦτ' ἔστι διὰ τῶν Τερπάνδρου προοιμίων. (Plut., *de Music.*, VI.)

[1] Πεποίηται δὲ τῷ Τερπάνδρῳ καὶ προοίμια κιθαρῳδικὰ ἐν ἔπεσιν. (Ibid., IV.)

[2] Ἔτι δὲ, καθάπερ Πίνδαρός φησι, καὶ τῶν σκολιῶν μελῶν Τέρπανδρος εὑρετὴς ἦν. (Ibid., XVIII.)

[3] Ibid., IV.

[4] Ibid., VI.

[5] Ibid., IV.

artistes étrangers et de hâter les progrès de l'art. L'école de Lesbos, qui se rattachait à Terpandre, ne cessa pas d'envoyer ses maîtres les plus distingués disputer la couronne. *Périclitus* en fut le dernier représentant [1]. Quant aux artistes laconiens, l'histoire n'en a pas conservé les noms. On ne connaît que *Xénodamus* de Cythère [2], qui institua les gymnopédies et composa des pæans.

Quoique Terpandre fût étranger et sortît d'une école éolienne, il ne faut pas se méprendre sur le caractère de ses œuvres; car, si les anciens ne nous ont laissé que d'obscurs renseignements [3] sur la partie technique de sa musique, ils nous disent nettement combien son caractère général était en harmonie avec les mœurs spartiates, grave, plein de simplicité [4], et, loin de se sentir de la mollesse orientale, respirant les mâles traditions des Doriens. Le mode dorique dut au talent de Terpandre le grand style et la noblesse qui lui étaient

[1] Plut., *de Music.*, VI.

[2] Ibid., IX.

[3] Dans son chapitre sur la musique grecque (*Littérat. de l'anc. Grèce*, XII), je crois qu'Ott. Müller interprète bien librement les textes; les considérations qu'il présente ne doivent être accueillies qu'avec beaucoup de defiance. Pour moi, je ne fais ici que recueillir les faits qui se rapportent à Sparte.

[4] Ἡ μὲν κατὰ Τέρπανδρον κιθαρῳδία παντελῶς ἁπλῆ τις οὖσα διετέλει. (Plut., *de Music.*, VI.

propres[1]. C'est pour cela que Platon le croyait fait à la fois pour des guerriers et pour des sages, et particulièrement favorable au maintien des républiques[2].

Ce caractère conservateur, la musique dorienne le dut surtout à l'influence sévère et à la véritable censure à laquelle Sparte la soumit constamment. Ainsi le musicien *Phrynis*[3] parut un jour avec une lyre à neuf cordes : l'éphore Ecprépès en coupa deux aussitôt. La même chose arriva à *Timothée*[4], artiste plein de dédain[5] pour la vieille musique, et qui semblait trop épris des nouveautés. Il se présenta avec douze cordes[6] aux fêtes Carniennes.

[1] Τῇ Δωριστὶ, ἐπεὶ τὸ μεγαλοπρεπὲς καὶ ἀξιωματικὸν ἀποδίδωσιν.
(Ibid., XVI.)

[2] Ὁ Πλάτων... τὴν Δωριστὶ ὡς πολεμικοῖς ἀνδράσι καὶ σώφροσιν, ἁρμόζουσαν εἵλετο. — Ὅτι χρήσιμον ἦν πρὸς πολιτειῶν φυλακήν.
(Plut., *de Music.*, XVII.)

[3] Plut., *Vie d'Agésil.*, X.

[5] Id., *Vie d'Agis.*

[6] Κρέξος δὲ καὶ Τιμόθεος... φορτικώτεροι καὶ φιλόκαινοι γεγόνασι... τὴν γὰρ ὀλιγοχορδίαν καὶ τὴν ἁπλότητα καὶ σεμνότητα τῆς μουσικῆς παντελῶς ἀρχαϊκὴν εἶναι συμβέβηκεν.
(Id., *de Mus.*, XII.)

[7] La Musique se plaint de Timothée à la Justice :

Κἂν ἐντύχῃ πού μοι βαδιζούσῃ μόνῃ
Ἀπέδυσε, κἀνέλυσε χορδαῖς δώδεκα.

(Vers du comiq. Phérécrate, cités par Plut., *de Mus.*, XXX.)
On a cru posséder le decret qui condamnait Timothée.

Un des éphores prit un couteau, et lui demanda de quel côté il préférait retrancher tout ce qui dépassait le nombre fixé par la loi.

Le fait suivant prouve que ces rigueurs n'étaient point seulement provoquées par l'esprit novateur et le relâchement des traditions, mais que la politique spartiate avait arrêté à l'avance les limites étroites où devait se renfermer un art trop enclin à flatter les sens. Terpandre lui-même, Terpandre, le grand artiste si honoré à Lacédémone, fut mis un jour à l'amende pour avoir ajouté une seule corde, et sa lyre fut confisquée [1]. Ainsi le créateur de la musique est puni au nom des lois qu'il avait établies.

Du reste, cette contrainte n'empêcha point la musique de prendre un vigoureux essor; comme ces corps dont une éducation sévère assure la beauté, en leur défendant la mollesse, la parure et même la grâce. Encore au temps de Plutarque, si corrompu que fût le goût, on admirait [2] la grande et simple manière de Terpandre et de son école. On reconnaissait que, sur la lyre à trois cordes,

O. Müller, qui le cite (*Die Dorier*, t. II, p. 317), a raison d'en nier l'authenticité et de l'attribuer à l'imagination de quelque grammairien.

[1] Plut., *Instit. lacon.*, § XVII, et *Vie d'Agis*, X.

[2] *Voy.* le ch. XVIII du traité de Plutarque sur la musique; c'est de ce chapitre que sont tirées ces réflexions.

leur musique produisait plus d'effet que tous les instruments compliqués et toute la science des modernes. Les artistes du temps ne pouvaient même plus imiter ces vieux maîtres, gâtés qu'ils étaient par les raffinements et l'affectation.

La musique militaire n'avait pas moins de caractère; l'on vantait les *marches*[1] spartiates, dont les plus belles étaient attribuées à Alcman : elles faisaient bondir, aussi bien que les poésies de Tyrtée, le cœur des combattants.

Une tradition[2] attribuait même aux bergers laconiens l'invention des chants bucoliques. On voit donc que le développement musical particulier à Sparte ne fut ni sans éclat ni sans charme; Pindare s'écrie en nommant la ville de Lycurgue :

Ἔνθα βουλαὶ γερόντων καὶ νέων ἀνδρῶν ἀριστεύοντι αἰχμαὶ,
Καὶ χοροὶ καὶ Μοῦσα καὶ Ἀγλαΐα[3].

« C'est là que brillent les conseils des vieillards,

[1] Ἐμβατήρια (Max. de Tyr, XXIII) ; Μεσσηνιακά (Mar. Vict., *Art. Gramm.*, l. II) ; Ἐνόπλια (Athen., XIV). Nous avons déjà parlé de la marche de Castor, l'air national. (*Voy.* le ch. XI du 2e livre des *Miscell. lacon.* de Meurs.)

Tyrtée lui-même avait composé des Ἐμβατήρια. Nous en avons un qui commence par ce vers :

Ἄγετ', ὦ Σπάρτας εὐάνδρου
Κοῦροι... κ. τ. λ.

(*Poetæ lyrici*, ed. Bergk., p. 313.)

[2] Diomed. III, et Serv. ad Virg., *in Bucol.*

[3] Vers cités par Plutarque, *Vie de Lyc.*, XXI.

les lances d'une valeureuse jeunesse, les chœurs, la Muse et les Grâces. »

Ce sont, du reste, à peu près les vers de Terpandre :

> Ἔνθ' αἰχμά τε νέων θάλλει καὶ Μοῦσα λίγεια,
> Καὶ δίκα εὐρυάγυια.

La danse, comme la musique, était un des côtés sérieux de l'éducation antique, au contraire des idées modernes, qui n'y voient qu'un amusement.

La danse était avant tout un exercice gymnastique : elle perfectionnait le corps, qui ne rapportait de la palestre que la force, et lui donnait la légèreté, la mesure, l'attitude, la grâce, en un mot tout ce qu'on pourrait appeler la poésie de la matière. En même temps, la danse était l'ornement des cérémonies religieuses ou des fêtes publiques. L'élite de la jeunesse s'avançait en ordre harmonieux, tantôt grave et recueillie pour honorer les dieux, tantôt animée, frémissante, pour charmer par l'image de la guerre les regards des hommes.

La corruption des mœurs amena plus tard, dans le reste de la Grèce, une licence que la loi ne prétendait point poursuivre jusque dans la vie privée. La scène qui termine le *Banquet* de Xéno-

phon montre que Socrate lui-même cédait à l'entraînement général. A Sparte, au contraire, pourquoi aurait-il été moins aisé de discipliner le geste que la pensée? Comment les institutions, qui avaient contenu l'imagination des poëtes, n'eussent-elles pas réglé les mouvements d'une docile jeunesse? La répression n'eut pas même lieu de s'exercer, parce que l'abus n'était pas possible.

Je passe sous silence les danses ordinaires, et celles qui n'étaient que la marche cadencée des chœurs [1], et celles qui n'avaient qu'un caractère gymnastique, comme la *bibasis* [2], dont Aristophane [3] ne manque pas de saisir le côté ridicule.

La danse la plus célèbre à Sparte était la *pyrrhique,* qu'on regardait comme très-propre à former les guerriers; car les danseurs simulaient un combat, parant les coups, évitant les traits, reculant, sautant en l'air, se baissant, ou bien cherchant à frapper leur ennemi de près ou de loin, et à déjouer toutes ses ruses [4]. La pyrrhique est

[1] Par exemple, la *Gymnopédique.* Ἡ δὲ γυμνοπαιδικὴ παρεμφερής ἐστι τῇ τραγικῇ ὀρχήσει ἥτις Ἐμμέλεια καλεῖται.

(Athen., XIV, p. 631.)

[2] Pollux, IV, 15.

[3] Γυμνάδδομαί γα καὶ ποτὶ πυγὰν ἅλλομαι.

(Lysistr., v. 83.)

[4] Τάς τε εὐλαβείας πασῶν πληγῶν καὶ βολῶν ἐκνεύσεσι καὶ ὑπείξει πάσῃ καὶ ἐκπηδήσεσιν ἐν ὕψει καὶ ταπεινώσει μιμουμένην, καὶ τὰς

figurée sur deux bas-reliefs antiques : l'un se trouve à Athènes; j'ai eu le bonheur de le découvrir dans des fouilles récentes ; l'autre à Rome. Le premier montre les guerriers divisés en deux troupes, et partant en ordre pour commencer le combat. Le second les fait voir déjà aux prises, toujours dansant et se frappant en mesure.

Cette gymnastique militaire entrait si bien dans l'éducation spartiate, que, dès l'âge de cinq ans[1], tous les enfants apprenaient la pyrrhique; tandis qu'au contraire les autres peuples n'y voyaient qu'un spectacle, et que les Athéniens chargeaient des choréges de préparer une troupe de danseurs pour les grandes Panathénées.

La pyrrhique était donc la danse nationale. Elle avait été inventée par un Lacédémonien nommé *Pyrrichus*[2], quoique les Athéniens en attribuassent l'idée à Minerve.

Après la danse guerrière, il y avait la danse religieuse, dont l'origine remontait[3] à Castor et à Pollux. On l'appelait *Caryatide*, parce que c'était

ταύταις ἐναντιας, τὰς ἐπὶ τὰ δραστικὰ φερομένας αὖ σχήματα ἐν ταῖς τῶν τόξων βολαῖς καὶ πασῶν πληγῶν μιμήματα ἐπιχειρούσας μιμεῖσθαι. (Plat., *de Leg*, VII, 815.)

[1] Παρὰ μόνοις δὲ Λακεδαιμονίοις διαμένει προγύμνασμα οὖσα τοῦ πολέμου. Ἐκμανθάνουσι τε πάντες ἐν τῇ Σπάρτῃ ἀπο πέντε ἐτῶν πυῤῥιχίζειν. (Athen., XIV.

[2] Eust., *ad Iliad.*, V, Athen., IV.

[3] Luc. *de Salt.*; Paus., *Lacon.*; Athen., IV, 15

à Caryes, aux fêtes de Diane, que les vierges lacédémoniennes l'avaient dansée pour la première fois.

Sans entrer dans plus de détails, il importe de remarquer que la danse, comme la poésie et la musique, avait un but moral conforme au génie du peuple et aux tendances de sa constitution. C'était un exercice gymnastique, un apprentissage de la guerre, une cérémonie du culte : rien de plus. Platon, qui, tout en condamnant la république de Lycurgue, est allé souvent y chercher ses inspirations, nous apprend comment le despotisme des lois peut maintenir dans de sages limites un plaisir qui dégénère facilement en volupté.

« Le législateur, » dit-il, « doit établir des règles « et proposer un type pour chaque genre, nom- « mer un conservateur pour en assurer le main- « tien, choisir la musique propre aux danses et les « danses propres à chaque fête, à chaque sacri- « fice. Aussitôt, il déclare sacrées ces dispositions, « afin qu'on ne puisse rien changer par la suite « ni à la musique, ni au chant, ni à la danse, mais « que la même ville voie revenir éternellement le « cercle des mêmes plaisirs [1]. »

[1] Plat., *de Leg.*, VII, p. 816.

CHAPITRE IV.

DESCRIPTION DE LA VILLE.

« Si quelque jour, » dit Thucydide, « Lacédé-« mone devenait déserte, et qu'il ne restât que « les temples et l'espace occupé par les édifices, « la postérité croirait difficilement à la puissance « tant vantée du peuple spartiate..... En effet, « c'est moins une ville qu'une réunion de bourgs, « et l'on n'a cherché la magnificence ni pour ses « temples ni pour ses autres monuments; tandis « qu'Athènes..., etc. [1]. »

C'est ainsi que s'exprimait un Athénien, en comparant la ville de Lycurgue [2] avec la ville de Ci-

[1] Thucyd., I, 10.

[2] Sparte n'avait pas de fortifications, et son circuit était de quarante-huit stades (deux lieues environ). Les puissantes

mon et de Périclès, avec sa patrie récemment décorée des chefs-d'œuvre du grand siècle, brillante de marbres, de statues d'or et d'ivoire, de peintures innombrables et présentant à l'admiration des siècles les Propylées et le Parthénon.

Sparte était-elle, en effet, si pauvre et d'un aspect si misérable? Lycurgue, en ordonnant de ne travailler la charpente des maisons qu'avec la hache et les portes qu'avec la scie [1], avait-il défendu de construire pour les dieux, les rois, le sénat, des demeures un peu moins grossières? En d'autres termes, l'architecture avait-elle été condamnée par un législateur qui admettait la poésie, la musique, la danse? Cet art d'utilité, j'allais dire de nécessité publique, avait-il été proscrit avec les arts superflus et dangereux qui excitent le luxe ou flattent la mollesse?

Il n'en est rien, et il est aisé de montrer que Sparte avait autant de temples que la plupart des grandes villes grecques, qu'elle avait aussi ses places décorées de portiques et de statues, ses monuments curieux qui attiraient par leur originalité l'attention du voyageur. Nous verrons qu'il

murailles d'Athènes, avec les longs murs qui les reliaient au Pirée, avaient cent quarante-huit stades de tour (plus de six lieues).

[1] Ὅπως οἰκία πᾶσα τὴν μὲν ὀροφὴν ἀπὸ πελέκεως εἰργασμένην ἔχῃ, τὰς δὲ θύρας ἀπὸ πρίονος μόνου. (Plut., *Vie de Lyc.*, VIII.

y a eu dans cette république un art, si simple qu'on le suppose, des architectes, étrangers et laconiens. Les anciens eux-mêmes étaient loin de voir Sparte d'un œil aussi dédaigneux que Thucydide, puisque Polémon, le célèbre périégète [1], avait écrit un ouvrage spécial sur ses monuments. Pausanias, bien qu'il annonce en arrivant ne vouloir décrire que les choses les plus remarquables, ne consacre pas moins de huit chapitres à cette rapide énumération.

C'est à lui que nous devons de pouvoir nous faire une idée de ce qu'était une ville dont les débris mêmes ont aujourd'hui disparu. Tandis qu'Athènes a conservé ses plus magnifiques monuments, tandis que les plus grands noms de la Grèce sont encore signalés par quelque belle ruine ou par tant de fragments épars, Sparte a péri tout entière. Car je ne compte ni les fondations d'un théâtre refait en partie par les Romains, ni un débris de pont, ni quelques murs d'époque romaine. Seul, un grand tombeau survit à l'ancienne Sparte, comme pour laisser à l'imagination le plaisir d'évoquer le nom de Léonidas.

On peut essayer, toutefois, de reconstruire, avec l'aide de Pausanias, une ville qui ne méritait

[1] Ὥς φησι Πολέμων ὁ περιηγητὴς περὶ τῶν ἐν Λακεδαίμονι ἀναθημάτων. Athen., XIII.

point d'être effacée du monde. Nous distinguerons, autant que le permettront ses paroles, les monuments antérieurs à la décadence des institutions et des mœurs : ceux-là seuls, évidemment construits pendant les beaux siècles de l'art dorique, particulièrement les VIe et Ve siècles, nous apprendront jusqu'à quel point la législation et la politique spartiate avaient laissé l'architecture décorer la cité de Lycurgue. Athènes, rasée par Xerxès, Corinthe, détruite par Mummius, s'étaient relevées, l'une dans un âge de perfection pour l'art, l'autre dans un âge de décadence, mais toutes deux renouvelées; la plupart de leurs vieux monuments avaient disparu. Sparte n'avait point connu ces désastres; elle se présenta complète au voyageur Pausanias. De plus, les richesses introduites par Lysandre et Agésilas ne servirent qu'aux jouissances des particuliers, et furent stériles pour la grandeur publique; car le mouvement que semble avoir provoqué Lysandre ne fut que l'empressement d'artistes salariés, qui devaient immortaliser l'image et les actions d'un seul homme. Les Romains, de leur côté, témoignèrent peu de faveur à Sparte, et ne s'appliquèrent point à l'embellir comme Athènes. De sorte que la ville dorienne conservait encore le caractère que lui avait imprimé son gouvernement tombé depuis plusieurs siècles. Quelques temples, quelques au-

tels élevés aux empereurs et aux nouveaux dieux, sont faciles à reconnaître.

Pausanias décrit d'abord la place publique, « et c'est, » dit-il en commençant sa description [1], « quelque chose qui mérite d'être vu. »

On sait quelle est la sécheresse de Pausanias, avec quelle froideur cet esprit curieux surtout de fables et de superstitions passe devant les plus célèbres chefs-d'œuvre. « Cela mérite d'être vu (θέας ἄξιον) » est l'expression la plus forte que trouve son admiration. Le Parthénon, le Jupiter de Phidias, les fresques de Polygnote, ne sauraient lui arracher un autre éloge.

Pausanias fut donc frappé de l'aspect de l'Agora. Fut-ce de sa grandeur, de sa disposition, de la beauté des édifices? Je l'ignore : mais le fait qu'il importe de noter, c'est l'admiration de Pausanias.

D'un côté, il vit les édifices réservés aux grands corps de l'État et aux magistrats, au sénat, aux éphores, aux gardiens des lois, aux présidents des gymnases. En avant, s'élevait le monument le plus magnifique de l'Agora [2], le portique des

[1] Λακεδαιμονίων τοῖς Σπάρτην ἔχουσίν εστιν ἀγορὰ θέας ἀξία (*Lacon.*, XI.)

[2] Ἐπιφανέστατον δὲ τῆς ἀγορᾶς ἐστιν ἣν στοὰν Περσικὴν ὀνομάζουσιν. (Ibid.)

Perses. Le butin rapporté de Platées en avait payé la construction, et, pour rappeler éternellement le triomphe de la Grèce sur les barbares, au-dessus de la colonnade on avait placé les statues des principaux parmi les Perses. Ainsi on reconnaissait Mardonius et Artémise, la belliqueuse reine d'Halicarnasse. Ces statues, et d'autres assez nombreuses, étaient en marbre blanc. Il est vrai que le portique avait été agrandi à une époque postérieure, et qu'on y avait ajouté des embellissements, mais sans changer le plan primitif. Les statues qui surmontaient chaque colonne n'étaient point, comme on pourrait le croire, une invention plus récente. Car, au temps de Xerxès, la sculpture était aussi florissante à Sparte qu'en aucun lieu de la Grèce; nous le verrons plus loin. Le témoignage de Vitruve [1] ne laisse, du reste, aucun doute sur l'époque à laquelle cette œuvre si originale fut exécutée. Ce fut après la bataille de Platées que les architectes lacédémoniens imaginèrent de faire soutenir la pente du toit par des bar-

[1] Non minus Lacones, Platæo prælio pauca manu infinitum numerum exercitus Persarum cum superavissent, acto cum gloria triumpho, porticum Persicam ex manubiis, laudis et virtutis civium indicem, posteris pro tropæo constituerunt, ibique captivorum simulacra barbarico vestis ornatu, sustinentia tectum collocaverunt

(Vitr., I, 1.)

bares à la robe traînante. Ils devancèrent les Erréphores d'Athènes, les Télamons d'Agrigente, et résolurent, peut-être les premiers [1], un des problèmes les plus remarquables de l'art grec, l'union de la sculpture avec l'architecture.

Il est facile de restaurer par la pensée le portique des Perses. Il a deux étages : le premier est formé par une longue colonnade dorique. Les colonnes sont unies par leurs architraves; sur ces architraves [2], et correspondant à chacune des colonnes, sont posées les statues qui soutiennent à leur tour les architraves plus ornées [3] du second étage, la corniche et le toit. Un tel monument, quel que soit le mérite d'exécution, est déjà bien remarquable par sa nouveauté.

Sur une autre partie de la place, un grand espace est réservé devant les trois statues d'Apollon Pythien, de Diane et de Latone. C'est ce qu'on appelle *le Chœur*. C'est là qu'avaient lieu, aux

[1] Itaque *ex eo multi* statuas Persicas sustinentes epistylia et *ornamenta* eorum collocaverunt. (Vitr., I, 1.) Il faut remarquer que les Caryatides furent également imaginées après les guerres médiques, et que Caryes est une ville de Laconie.

[2] Εἰσὶ δὲ ἐπὶ τῶν κιόνων Πέρσαι.

(Paus., *Lacon.*, XI.)

[3] Il faut supprimer la frise, comme au petit portique de l'Erechtheion d'Athènes. L'entablement complet eût trop chargé la tête des statues.

beaux temps de Sparte, les gymnopédies, et que les jeunes gens formaient des chœurs en l'honneur d'Apollon.

A peu de distance, trois temples sont rangés à la suite l'un de l'autre. Chacun d'eux est occupé par deux divinités à la fois : association familière aux âges reculés, et qui s'accorde avec les surnoms donnés évidemment aux principaux dieux dès l'établissement de l'Agora. Jupiter, protecteur de l'Agora, est adoré en commun avec la Terre ; Minerve Agoræa partage sa demeure avec Neptune [1], Apollon avec Junon. Il faut supposer à ces temples une grandeur, une disposition, une décoration différentes. Ils sont d'ordre dorique naturellement, mais ici présentant six colonnes de front, là deux colonnes entre deux antes; ici précédés d'un portique, là sans péristyle et engageant leurs colonnes dans les murs de la cella. Qui ne sait combien les Grecs multipliaient, par la variété des proportions et des combinaisons, les ressources d'une architecture sévère qui n'admettait qu'un petit nombre d'éléments?

Je me figure à l'extrémité de la place, et la dominant du haut de son vaste piédestal, cette sta-

[1] La réunion de Minerve et de Neptune dans le même temple est un usage qui se retrouve dans toute la Grèce, et particulièrement à Athènes dans l'Érechthéion.

tue colossale qui représente le peuple spartiate [1]. Près de là, Mercure tenant dans ses bras Bacchus enfant; dans le fond, l'édifice qu'on appelait les anciennes Éphories. De ce côté encore sera le temple des Parques; à sa droite, le tombeau d'Oreste; à sa gauche, l'enceinte où les Lacédémoniens se réunissent pour les repas nommés Phidities. A l'entrée, se tiennent Jupiter protecteur des étrangers et Minerve hospitalière.

Ceux qui se rappellent l'Agora de Pompéi s'imaginent facilement combien de petits édifices, d'autels, de statues, d'inscriptions, il faut ajouter par la pensée à l'énumération de Pausanias. En tenant compte de la différence qui existe entre un municipe gréco-romain et une puissante ville dorienne, on apprend aussi à Pompéi quel système présidait à l'embellissement d'une place publique, comment les édifices et les temples se pressaient autour de ce centre, non pas avec une régularité symétrique, mais avec une apparence de désordre qui donne à l'ensemble du mouvement, de la variété, et qui n'exclut pas l'harmonie.

Trois rues principales partent de la grande place : l'une se dirige vers le couchant et traverse

[1] Ἀνάκειται δὲ καὶ Δήμου τοῦ Σπαρτιάτου ἀνδριάς, μεγέθει μέγας. (Paus., *loc. cit.*)

la place Théomélide; les autres sont la rue de la Scias et la rue Aphétaïs.

Dans la rue Aphétaïs, on remarque d'abord les *Boonètes*, antique demeure du roi Polydore. Le palais des présidents des gymnases est en face, à l'angle de la rue : sa façade regarde l'Agora. A côté, se trouve un temple de Minerve, dont la statue a été consacrée par Ulysse. Après avoir vaincu ses rivaux dans la course dont Pénélope fut le prix, il éleva à Minerve trois temples, à quelque distance les uns des autres [1].

Plus avant dans la rue Aphétaïs, on voit les monuments héroïques d'Iopus, d'Amphiaraüs, de Lélex, de Talthybius. Il ne faut point se figurer de simples tombeaux, mais des constructions considérables, comme les savait faire l'art des premiers âges, des tours carrées, de petites pyramides, des chambres sépulcrales dont l'entrée est quelquefois élégamment décorée, comme à Mycènes, quoique leur principal caractère soit la simplicité et la puissance [2].

A quelques pas plus loin est le *Ténarium*, sanc-

[1] Ἱδρύσατο δὲ τῆς Κελευθείας ἱερὰ ἀριθμῷ τρία διεστηκότα ἀπ' ἀλλήλων. (Paus., *Lacon.*, XII.)

[2] Tels sont les monuments héroïques qu'on trouve à Mycènes, à Ligourio (près d'Épidaure), à Sparte même (le tombeau de Léonidas).

tuaire de Neptune Ténarien. Près de là, une statue de Minerve consacrée par Tarente et les colonies italiennes. L'*Hellénium* est une vaste enceinte où les députés de la Grèce se réunirent à deux époques différentes, avant la guerre de Troie et au moment des guerres médiques. Au bout de la rue, on trouve le temple de Dictynne et les tombeaux de la famille royale des Eurypontides. Ici, nous sommes près du mur d'enceinte de la ville [1]; mais ce mur est une construction récente, puisque les lois de Lycurgue ont toujours défendu que Sparte fût fortifiée. Ses seuls remparts devaient être les rangs de ses guerriers. Au contraire, les monuments que nous avons nommés précédemment remontent, la plupart, à une haute antiquité.

Si nous revenons sur nos pas dans la rue Aphétaïs jusqu'à l'Hellénium et prenons une rue transversale, nous trouvons le temple d'Arsinoé, belle-sœur de Castor et de Pollux, le temple de Diane, voisin des corps de garde, puis le tombeau des devins éléens, le monument de Maron et d'Alphée, les plus braves parmi les compagnons de Léonidas; enfin les temples de Jupiter Tropæus et de la grande Cybèle.

La rue de *la Scias* part, comme nous l'avons

[1] Ἐπὶ δὲ τῷ πέρατι τῆς Ἀφεταΐδος, ἐγγυτάτω ἤδη τοῦ τείχους.
Paus., *ibid.*

dit, de la place publique. La Scias, qui lui donne son nom, est une grande salle circulaire où se tiennent encore, au temps de Pausanias, les assemblées. *Théodore de Samos*, architecte et sculpteur célèbre, l'avait construite, et avait donné à la toiture la forme d'une tente[1]. Ainsi, à la fin du VIIIe siècle, on avait déjà réalisé à Sparte une idée que les artistes de Périclès ne firent peut-être que reproduire : car on admirait particulièrement dans l'Odéon d'Athènes la toiture, qui imitait la tente du grand Roi[2].

Près de la Scias est un édifice rond, qui renferme les statues de Jupiter Olympien et de Vénus Olympienne, très-ancien, puisque Épiménide l'a construit. Le tombeau et le temple de Castor sont à peu de distance. En face de Vénus Olympienne est le temple de Proserpine consacré, dit-on, par Orphée.

Ensuite s'ouvre une place carrée, entourée complétement de portiques[3], disposition d'une belle régularité et vraiment monumentale. C'était anciennement un marché. Des autels y sont consacrés à Jupiter, à Minerve, aux Dioscures. Tout auprès s'élèvent les temples de Bacchus, de Ju-

[1] Etym. in Σκίας.

[2] Εἰκόνα λέγουσι γενέσθαι καὶ μίμημα τῆς τοῦ Βασιλέως σκηνῆς. Plut., *Vie de Péricl.*, XIII.

[3] Χώριον ἔχον στοὰς ἐν τετραγώνῳ τῷ σχήματι.

piter, et, sur une colline, le temple de Junon Argienne, un des plus anciens de Sparte. Dans un autre temple non moins ancien, la déesse est adorée sous le nom de Vénus-Junon ; sa statue est en bois, comme toutes celles que créa la sculpture dans son enfance.

La troisième rue qui sort de l'Agora traverse la partie orientale de la ville, et particulièrement la place *Théomélide*. Elle passe devant le théâtre ; mais ce théâtre est postérieur aux beaux siècles, non-seulement parce qu'il est construit en marbre blanc [1] et remarquable par sa richesse, mais parce que nous savons que les lois de Lycurgue proscrivaient les représentations dramatiques. Quant aux chœurs, ils se mêlaient aux fêtes sacrées devant le temple des dieux, et les gymnopédies avaient leur place et comme leur scène réservée sur l'Agora.

En face du théâtre, sont les tombeaux de Léonidas et de Pausanias, et une grande stèle où se lisent les noms des trois cents Spartiates morts aux Thermopyles. Les enfants venaient si souvent les épeler qu'ils les savaient tous par cœur [2].

Sur la place Théomélide on voit réunis les tombeaux de la famille royale des Agiades [3]. D'époque

[1] Τὸ θέατρον λίθου λευκοῦ θέας ἄξιον. (*Lacon.*, XIV.)

[2] Plut., *Vie de Lycurg.*

[3] De même, à Vérone, on voit réunis sur une place les tom

et d'architecture différente, ils présentent un ensemble majestueux et plein de variété. Ainsi les morts sont mêlés partout aux vivants, et tant de monuments funèbres contribuent à augmenter le caractère austère de la ville dorienne. La même place est décorée d'une de ces leschés où les vieillards de l'ancienne Sparte se réunissaient pour charmer les heures par ces sages et aimables causeries dont parle Plutarque [1]. Il faut donc se figurer la lesché des Crotanes avec de vastes salles, des portiques, une promenade, la vue du Taygète : c'est un lieu de plaisance destiné à la vieillesse.

Dans les environs, on compte quatre temples : les temples d'Esculape, de Neptune, de Diane Éginète [2] et de Diane Issoria. Plus loin, il y en a deux autres, consacrés à Thétis et à Cérès.

Nous sommes ainsi amenés, en négligeant quelques monuments moins importants, aux vastes terrains réservés aux exercices de la jeunesse. C'est là qu'étaient le stade, les gymnases.

beaux des seigneurs de Vérone. Les Campi-Santi en Italie, loin d'offrir la tristesse de nos cimetières du Nord, sont quelquefois la plus belle décoration d'une ville ; ainsi à Naples, à Pise.

[1] Εἰς ταύτας τὰς λέσχας συνιόντες ἐπιεικῶς ἐσχόλαζον μετ' ἀλλήλων... Τὸ πλεῖστον ἦν τῆς τοιαύτης διατριβῆς ἔργον ἐπαινεῖν τι τῶν καλῶν ἢ τῶν αἰσχρῶν ψέγειν, μετὰ παιδιᾶς καὶ γέλωτος.

Vie de Lyc., XXV.

[2] On sait que Sparte accueillit les Éginètes chassés de leur île par les Athéniens.

Hors du stade, près d'une statue très-ancienne d'Hercule, on montre la maison de Ménélas : elle appartient maintenant à un particulier. En s'éloignant encore[1], on aperçoit les temples des Dioscures et des Grâces, d'Apollon Carnien et de Diane. A droite, au contraire, en sortant du stade, c'est le temple d'Esculape, avec une antique statue en bois d'agnus castus. On passe ensuite devant un trophée érigé par Pollux, devant les statues des Dioscures, devant le temple de Neptune Domatite, et l'on arrive au *Plataniste*, ainsi nommé des beaux platanes qui l'ombragent, île factice qui servait jadis de champ de bataille à la jeunesse spartiate. Deux ponts y conduisent : l'un porte la statue d'Hercule, l'autre celle de Lycurgue.

Auprès du Plataniste est un portique, et derrière ce portique on remarque plusieurs monuments héroïques. Deux d'entre eux donnent leur nom à la place Sébrium et à la fontaine Dorcéa qui décore cette place. A droite est le tombeau du poëte Alcman, puis le temple d'Hélène et celui d'Hercule, qui touche aux murs de la ville.

Il faut donc revenir encore sur nos pas et repasser par le stade. Deux chemins nouveaux se présentent, le premier vers l'orient[2], qui mène au

[1] Προελθοῦσι δὲ ἀπὸ τοῦ Δρόμου.

[2] Ἰόντι δὲ ἐκ τοῦ Δρόμου πρὸς ἀνίσχοντα ἥλιον.

temple consacré par Hercule à Minerve Axiopœné; le second qui conduit à un autre temple de Minerve, et de là au temple d'Hipposthène [1]. Vis-à-vis, une vieille statue représente Mars avec des fers aux pieds. Par cette violence, Sparte croyait enchaîner le génie de la guerre, et la victoire avec lui.

En rentrant dans le quartier du Théâtre, on aperçoit une nouvelle lesché. Je ne sais pourquoi on l'appelait *Pœcile*. Était-elle décorée de peintures comme le Pœcile d'Athènes, ou bien construite avec des marbres de couleur variée? Dans les deux cas, il y a lieu de la croire postérieure au siècle de Périclès. Car les lois de Lycurgue proscrivaient la peinture, et le mélange des marbres est un goût romain.

En se rapprochant du Théâtre, on aperçoit un temple d'Esculape, le plus somptueux [2] de tous ceux que les Lacédémoniens ont consacrés à ce dieu. A quelques pas de là, sur une petite éminence, est un vieux temple d'une construction curieuse. Car il a deux étages, exemple unique

[1] Hipposthène vivait vers la 37[e] olympiade. Il remporta plusieurs fois le prix de la lutte à Olympie. L'oracle ordonna qu'on lui rendît les mêmes honneurs qu'à Neptune.

(Paus., *Lacon.*, XV.)

[2] Τῶν δὲ Ἀσκληπιείων τὸ ἐπιφανέστατον πεποίηταί σφισι πρὸς τοῖς βοωνήτοις. (Ibid.)

dans l'architecture grecque [1]. Au premier, est une statue en bois de Vénus *armée;* au second, une statue en cèdre de Vénus *Morpho*. Cette dernière est assise, la tête voilée et les pieds enchaînés, symbole des vertus domestiques et de la fidélité conjugale.

Le temple d'Hilaïre et de Phœbé se trouve dans le voisinage. Il renferme encore deux statues de style archaïque. Cependant le visage de l'une d'elles a été refait d'après les règles d'un art plus moderne.

De là jusqu'aux portes de la ville, on trouve seulement quelques monuments héroïques [2].

Dans le quartier du *Marais*, on doit signaler d'abord le temple élevé à Lycurgue par ses concitoyens. On lui rendait les mêmes honneurs qu'à un dieu, et le sévère Aristote [3] ne trouvait pas que ces témoignages de reconnaissance eussent rien d'exagéré. De ce côté sont les tombeaux de Théopompe, d'Eurybiade, le vainqueur de Salamine.

On nomme proprement *Marais* une place consacrée à Diane Orthia. C'est devant la statue de

[1] Ναῶν δὲ, ὧν οἶδα, μόνῳ τούτῳ καὶ ὑπερῷον ἄλλο ἐπῳκοδόμηται Μορφοῦς ἱερόν.

[2] Ceux de Chilon, un des sept sages, d'Athenæus, de Dorieus.

[3] Aristote, cité par Plutarque, *Vie de Lyc.* XXXI.

la déesse, apportée de Tauride par Iphigénie, que l'on fouettait les enfants jusqu'au sang.

L'acropole de Sparte est peu élevée; elle n'a ni la force des acropoles d'Argos et de Corinthe, ni la richesse de l'acropole d'Athènes. Cependant, les Spartiates n'ont pas négligé d'embellir un lieu que les villes grecques soignaient religieusement, comme leur berceau, leur refuge et le sanctuaire de leur divinité protectrice.

Parmi les différents édifices qui décorent l'acropole, le plus remarquable est le temple de Minerve Chalciœcos. Il est en bronze, ainsi que la statue de la déesse [1], et a été construit à la fin du VI[e] siècle par le Lacédémonien *Gitiadas*, qui était à la fois poëte, sculpteur et architecte. L'artiste ne s'est pas contenté d'imaginer un monument si extraordinaire [2]; il a représenté de tous côtés sur le bronze une série de grands sujets. En outre, dans l'acropole de Sparte, comme dans celle d'Athènes, un temple est consacré à Minerve Ergané, déesse des arts.

Deux portiques tournés, l'un vers le midi, l'autre vers le couchant, c'est-à-dire regardant tous deux

[1] Τόν τε ναὸν ὁμοίως καὶ τὸ ἄγαλμα ἐποιήσαντο χαλκοῦν.

(*Lac.*, XVII.)

[2] On ne peut citer d'analogue en Grèce que le troisième temple de Delphes. Encore l'attribuait-on à Vulcain, et il avait été détruit dès les temps fabuleux. (Paus., *Phocid.*, V.)

la plaine de Laconie et la longue chaîne du Taygète, ne sont pas un des moindres ornements de la ville haute. Ils sont anciens, car ils existaient déjà au temps de Lysandre, qui y a consacré deux victoires portées par deux aigles : ce sont les victoires d'Éphèse et d'Ægos-Potamos.

Entre le portique du midi et Minerve Chalciœcos, s'élève le temple de Jupiter Cosmétas, et devant le temple, le tombeau de Tyndarée. A gauche de Minerve Chalciœcos, on trouve le temple des Muses et celui de Vénus Guerrière, qui renferme des statues en bois aussi anciennes que tout ce qu'on peut voir en Grèce [1]. A droite aussi est un Jupiter en bronze, la plus ancienne statue qu'on connaisse de ce métal [2]. Elle est composée de morceaux travaillés séparément et ajustés avec des clous. C'est l'œuvre de Cléarque de Rhégium.

Plus loin, s'élève l'édifice qu'on appelle le *Pavillon :* sa forme, mais non ses proportions, rappelle la Scias. Du même côté, est le temple de Minerve Ophthalmitide ou plutôt Optilétide, comme disaient les Doriens de Sparte [3]. Lycurgue le bâtit en souvenir de l'émeute où il perdit un œil.

[1] Τὰ δὲ ξόανα ἀρχαῖα, εἴπερ τι ἄλλο ἐν Ἕλλησι.

[2] Παλαιότατον πάντων, ὁπόσα ἐστὶ χαλκοῦ.

[3] Τοὺς γὰρ ὀφθαλμοὺς ὀπτίλους οἱ τῇδε Δωριεῖς καλοῦσιν.

Plut., *Vie de Lyc.*, XI.

Je citerai, en finissant, quelques temples que Pausanias a passés sous silence, et dont par conséquent on ignore la position : les temples de Jupiter Hellénien et de Minerve Hellénienne [1], le temple des Furies [2], celui de Pasiphaé [3], les temples de la Crainte, de la Mort, du Rire [4]. Ce dernier Lycurgue l'avait consacré lui-même, comme pour déclarer que ses lois ne chassaient point de Sparte tout ce qui rend la vie plus douce et plus aimable.

[1] Plut., *Vie de Lyc.*, VI.

[2] Hérod., IV, 149.

[3] Plut., *Vie de Cléom.*, VII.

[4] Plut., *ibid.* IX et *Vie de Lyc.*, XXV.

CHAPITRE V.

ARCHITECTURE.

Le tableau de Sparte que je viens d'esquisser réfute naturellement la critique injuste d'un Athénien, et surtout les conclusions qu'en pourraient tirer les préjugés ordinaires contre les Spartiates. Pausanias, après avoir déclaré qu'il ne signalera que les monuments les plus dignes d'attention, nomme encore, dans une rapide énumération, *cinquante-quatre* temples, dont six ou sept à peine sont d'une époque récente ; *vingt-deux* édifices publics, leschés, portiques, lieux d'assemblée, palais, gymnases, parmi lesquels je ne vois de modernes qu'un gymnase, le théâtre et le Pœcile ; *trente-trois* monuments héroïques, la plupart antérieurs à Lycurgue, et des tombeaux élevés de tous côtés aux rois et aux grands hommes du pays :

enfin de nombreuses statues qui décoraient les rues, les places publiques, et, par conséquent, rentraient dans les dispositions de l'architecture et en secondaient les effets.

D'un autre côté, comme Pausanias ne fait que nommer, sans les décrire, la plupart des monuments, l'imagination a toute liberté de s'en exagérer l'importance et la perfection. Les mots seuls d'édifice public, de portique, de temple, lui présentent des idées grandioses que la réalité eût rarement justifiées.

Évidemment, l'attention de Pausanias est attirée aussi bien par l'antiquité d'un monument, par une tradition curieuse, par une singularité de construction, que par une beauté d'art. Les temples des divinités secondaires pouvaient être fort petits, les bâtiments d'utilité publique fort simples, les statues archaïques fort barbares.

Aussi n'ai-je point la prétention de prouver que Sparte était remplie de chefs-d'œuvre, et que l'art y avait pris un essor remarquable. Il suffit d'établir que la ville de Lycurgue n'était pas seulement un amas de maisons grossières; que l'architecture, loin d'en être bannie, y était honorée autant que dans la plupart des villes grecques. Interdite aux particuliers, qui ne lui demandent que de petites jouissances, elle ne s'en était que mieux développée au service de l'État, qui seul

lui commande de grands travaux. Elle avait créé, dans la mesure des besoins publics et sous l'influence de mœurs sévères, des œuvres quelquefois belles, toujours sérieuses, et qui, par leur nature même, appellent les proportions, le style, en un mot tout ce qui constitue l'art.

Un portique, par exemple, un temple, si simples qu'on se les figure, ont nécessairement ces colonnes, ces entablements qui exigent les principes de la science et le talent d'un architecte. Qu'on emploie la pierre au lieu du marbre, qu'on n'orne point les frises de sculptures, qu'on ne couvre point les parois de peintures, les lois essentielles de la construction restent les mêmes : la nudité n'en doit être que plus belle. L'ordre dorique, le moins riche des trois ordres grecs, en est le plus savant. Sa sévérité cache des raffinements profonds et une harmonie dont le génie grec a emporté le secret. Était-il seul adopté dans une ville dorienne par excellence? C'est une conjecture assez vraisemblable : mais cette préférence exclusive dispenserait l'art de variété et non de perfection. On pourrait même soutenir que l'étude avait été poussée à Sparte jusqu'au progrès, puisque nous voyons ses architectes s'élever à des créations originales.

Le portique des Perses, admiré par Pausanias, et qu'il décrit assez pour que nous puissions l'ad-

mirer nous-mêmes, avait fait époque dans l'antiquité. Vitruve ne dit-il pas que beaucoup d'artistes le prirent pour modèle, et qu'il devint comme un type classique [1] ? Le temple de Minerve Chalciœcos offrait aussi une double nouveauté : sa construction même, dont nous ne pouvons nous former aucune idée, mais qui devait être conçue tout différemment du système ordinaire, pour se prêter à l'emploi du bronze; le rôle important qu'y jouait la sculpture, admise, non-seulement à décorer l'édifice, mais à y tenir la place principale.

Ces deux monuments donnèrent peut-être les premières solutions du problème que j'ai déjà signalé : l'union de la sculpture et de l'architecture; car l'histoire cite peu d'exemples de cette alliance dont l'Érechthéion d'Athènes nous présente encore aujourd'hui l'idéal.

Que dire du temple de Vénus armée et de ses deux étages, disposition que Pausanias déclare n'avoir trouvée nulle part [2], lui qui avait parcouru

[1] Itaque *ex eo multi* statuas persicas sustinentes epistylia et ornamenta eorum collocaverunt. (Vitr., I, ch. 1.)

[2] *Voy.* dans la topographie d'Athènes par le colonel Leake, l'énumération des pays que connaissait Pausanias. Il avait visité l'Arabie, l'Égypte, la Syrie, une partie de l'Asie, la Grèce, la Macédoine, la Thrace, la Sicile, l'Italie. *Top. of Athen.*, 2e edit., p. 29 et 30.)

le monde? Était-ce la naïveté d'un art primitif? était-ce l'audace d'une science consommée?

Nous avons remarqué encore la Scias, vaste salle des Assemblées, qui affectait la forme d'une tente. Ce genre de construction suppose une couverture en métal, autre innovation; et lorsqu'on sait que l'architecte était Théodore de Samos[1], le premier qui eût découvert le moyen de fondre le fer, ce soupçon tend à se changer en certitude. Le *Pavillon* qui s'élevait au sommet de l'acropole, si toutefois son nom n'est pas un indice trompeur, n'était-il pas lui-même une imitation de la Scias? Les esprits pour lesquels le paradoxe a du charme pourraient s'appuyer sur ces faits répétés, et prétendre que l'architecture avait jeté à Sparte autant d'éclat qu'on lui prête communément d'obscurité. Il est plus sage d'y voir simplement la preuve qu'elle ne fut ni sans mouvement ni sans fécondité; car, loin de rester étrangère au progrès général de l'art grec, elle l'a devancé quelquefois.

Lorsque l'art a créé dans une ville quelques œuvres remarquables ou originales, on est fondé, ce me semble, à ne pas les croire isolées et à les

[1] Il faut noter que c'est à propos de la Scias que Pausanias fait cette remarque.

Ταύτην τὴν Σκιάδα Θεοδώρου τοῦ Σαμίου φασὶν εἶναι ποίημα, ὃς πρῶτος διαχέαι σίδηρον εὗρε. Paus., *Lac.*, XII.

entourer d'autres monuments d'un moindre mérite, mais qui sortent également de mains savantes; car il n'y a point de sommet sans base.

Ainsi, quand Pausanias, le plus indifférent des hommes, éprouve à la vue de l'Agora un sentiment voisin de l'admiration, je n'hésite point à me figurer une magnifique place, dont le portique des Perses n'est pas la seule richesse, mais où les autres édifices, disposés sur un plan grandiose, concourent par des beautés différentes à l'effet général. Lorsqu'il dit que, parmi les temples d'Esculape, celui qui touche aux Boonètes est le plus remarquable, on se le représente involontairement semblable aux beaux temples de la Grèce et de la Sicile.

Si on lit que des portiques s'élevaient au sommet de l'acropole, tournés vers le midi et le couchant, c'est-à-dire vers la plaine fertile de Sparte et le majestueux Taygète, on croit qu'une si admirable situation avait été choisie par un artiste, et que l'exécution d'édifices destinés au délassement public répondait à ce choix.

D'autres portiques forment les quatre côtés d'une place. Peut-on admettre, avec un plan si monumental, des constructions grossières et des colonnes sans nom? Peut-on ne pas accorder aussi quelque élégance à ces leschés où venaient se reposer les vieillards et les magistrats, à celle

du moins qui regardait les frais ombrages et les jeux du Plataniste? La place Théomélide, couverte par les tombeaux de toute une dynastie de rois, n'aura-t-elle pas un aspect grave et poétique? Ou bien ces monuments seront-ils accumulés sans ordre, leurs proportions seront-elles mesquines et leur forme simple jusqu'à la rusticité?

Les temples enfin, dont Pausanias cite un si grand nombre, j'avoue qu'il m'est impossible de les croire tous humbles et insignifiants. Qu'il y en eût d'antiques jusqu'à la barbarie, qu'il y en eût d'exigus, que quelques-uns fussent en bois, cela n'a rien que de naturel. Mais comment nous persuader que les grandes divinités n'avaient pas des demeures dignes d'elles? Jupiter, Apollon, Minerve, auraient donc été plus mal traités qu'Esculape, et l'architecture, si habile pour immortaliser une victoire et satisfaire un besoin public, eût été impuissante au service des dieux! Mettons donc hardiment çà et là de vrais temples : ceux-ci avec des péristyles et des façades majestueuses; ceux-là plus petits, mais se distinguant par la variété des plans et l'élégance des proportions. Quelques-uns sont des premiers temps de l'art dorique : leurs chapiteaux plus renflés, leurs colonnes plus courtes, leurs entablements plus lourds, leur donnent un caractère de puissance un

peu massive, mais immuable. D'autres seront d'une époque plus récente, et présenteront une perfection qui substitue la grandeur à la force, une harmonie qui ne nuit en rien à la sévérité du style.

Mais, dira-t-on peut-être, si l'architecture a été véritablement honorée à Sparte, pourquoi l'histoire n'a-t-elle pas conservé les noms d'un plus grand nombre d'architectes? — L'histoire entre peu dans ces détails, et il fallait toute la splendeur des monuments de Périclès pour que Plutarque songeât à nommer les artistes qu'il employait. D'ordinaire, c'était le soin des archéologues. Or l'ouvrage que Polémon avait consacré à Sparte est perdu. Pline ne s'occupe, dans sa rapide énumération, que des sculpteurs et des peintres; car l'antiquité n'avait point autant d'estime pour l'architecture que pour les autres arts. Pausanias lui-même, si exact à rechercher les auteurs de toutes les statues qu'il rencontre, s'inquiète rarement du nom des architectes. A Sparte, par exemple, il cite Théodore et Gitiadas[1], sans

[1] On connaît, par une inscription trouvée à Sparte, le nom d'un troisième architecte lacédémonien, *Cléon*, fils de Péricidas, mais d'une époque postérieure.

(Raoul-Rochette, *Lettre à M. Schorn*, p. 256.)

Je ne parle pas de Batrachus et de Saura, qui vivaient à Rome du temps d'Auguste. (Plin., XXXVI, 5.)

doute parce qu'ils étaient en même temps sculpteurs; mais il ne dit point par qui avait été construit le portique des Perses, cette création si originale et si admirée. C'est une injustice naturelle à tous les temps [1] : un monument nous fait plutôt songer à la magnificence et au goût d'un peuple qu'à l'artiste qui l'a élevé.

Enfin, un rapprochement anticipé me paraît de nature à lever bien des doutes. Nous verrons, dans le chapitre suivant, que la sculpture a été cultivée à Sparte avec assez de succès pour produire, non-seulement des œuvres distinguées, mais une école qui a tenu son rang parmi les cinq ou six écoles de la Grèce. Comment donc n'eût-on pas encouragé l'architecture, cet art de nécessité publique, qui embellissait la ville sans corrompre les mœurs des citoyens?

Le seul danger, c'était qu'elle favorisât le luxe et servît ses caprices. Mais cette crainte devenait chimérique avec une constitution dont la base était la pauvreté des particuliers. L'État, seul riche, était le seul arbitre du développement qu'il convenait de donner à l'architecture et du caractère qu'elle devait conserver. Ses ressources intérieures, accrues par le produit de guerres conti-

[1] Seule, peut-être, l'Italie moderne a conservé religieusement les noms et l'histoire de tous ses architectes.

nuelles, lui permettaient même la magnificence. Les richesses conquises ne pouvaient avoir d'autre emploi. C'est ainsi que le portique des Perses fut payé par le butin de Platées.

CHAPITRE VI.

SCULPTURE.

La beauté du corps était si universellement admirée par les Grecs, de tous les peuples le plus amoureux de la beauté, qu'on ne semblait en avoir revêtu les dieux que pour avoir le droit de l'adorer. Un peuple voué à la guerre était entraîné par son génie même à s'éprendre avec plus de passion encore des qualités qui brillent dans les combats comme dans les gymnases, et les Doriens avait fait d'Apollon, leur type national, le plus beau des dieux.

Lycurgue, loin de condamner ce culte de la forme, avait voulu le développer, et jusqu'à l'excès. L'enfant n'était pas né, qu'il éveillait déjà la sollicitude des lois. Elles prétendaient diriger par de secrètes influences l'action de la nature. La chambre de la jeune mère était ornée des sta-

tues d'Hyacinthe, de Narcisse, de Castor, de Pollux [1], afin que ces images idéales, réfléchies intérieurement par les sens, marquassent à leur empreinte le fruit de ses entrailles. Tant de prévoyance était elle déçue? Une difformité était l'arrêt de mort du nouveau-né.

Ainsi la sculpture se trouvait en quelque sorte appelée à former elle-même les modèles qu'elle devait plus tard étudier avec tant de loisir. Car, s'il est vrai que les mœurs grecques aient contribué à donner à l'art sa science infaillible du nu, où cette influence a-t-elle été plus continue qu'à Sparte? où le talent s'est-il plus constamment nourri de sensations? où a-t-il rencontré une plus belle jeunesse, qui sans cesse vivait nue sous son regard, lui présentant tour à tour le mouvement ou le calme, la force ou la grâce, tous les développements si variés de la nature humaine? A-t-il même trouvé ailleurs ces troupes de vierges qui s'exposaient sans voiles, mêlant aux danses les luttes du gymnase, et rehaussant les formes délicates de la femme par la vigueur et la fermeté d'un autre sexe, beauté dont Diane était le type, comme Apollon était le type de la beauté virile?

La sculpture a jeté à Sparte assez d'éclat pour qu'il soit inutile de prêter aux faits l'appui des

[1] App., *de Venat.*, I, v. 357.

théories et des raisonnements. Il suffira tout à l'heure de les recueillir. Il y a plutôt lieu de se préoccuper du fait général que nous poursuivons à travers les différentes manifestations du génie spartiate, et de se demander quelle a dû être l'action de l'État sur la sculpture, à quelle surveillance les lois l'avaient soumise, à quelles entraves.

L'art était encore trop près de sa naissance au temps de Lycurgue, pour que la prévoyance du législateur pût s'étendre sur la carrière qu'il allait parcourir, et deviner s'il présenterait quelque danger, le jour où il coulerait le bronze en mille formes exquises et donnerait au marbre toutes les séductions de la nature vivante.

Cependant n'est-on pas tenté d'attribuer à l'inspiration de Lycurgue ces antiques statues de Vénus dont parle Pausanias[1] ? L'une s'appelait Vénus armée, l'autre Vénus la belle, et cette dernière avait la tête enveloppée et les pieds enchaînés; allégories naïves qui semblaient transmettre aux âges suivants la pensée du législateur : les artistes devaient se proposer pour idéal la beauté mâle et sérieuse, mais comprimer et ensevelir dans l'oubli toutes les images de la mollesse et tous les rêves voluptueux.

[1] *Lacon.*, XV.

En effet, parmi les œuvres que Sparte vit naître ou que ses sculpteurs exécutèrent au dehors, on en cherche en vain une seule qui s'écarte de cette morale rigoureuse; et c'est là ce qui chez elle constitue, pour la sculpture, un caractère propre que j'appellerai *dorien*, et qui correspond à la sévérité de l'ordre dorique dans l'architecture.

Mais, si cette contrainte était salutaire pour maintenir la pureté des traditions et du style, il n'en était pas de même des entraves que les institutions politiques mettaient à la fécondité de l'art.

On sait combien l'État était jaloux de conserver parmi les citoyens l'égalité, la simplicité et toutes les vertus d'abnégation qui formaient la base la plus sûre de son despotisme. Or les distinctions ne contribuent pas moins que le luxe à élever certains hommes, d'abord au-dessus des autres, et bientôt au-dessus des lois. La beauté, la bravoure, le dévouement même n'obtenaient que ces applaudissements flatteurs, ces éloges si doux à l'oreille, dont le murmure expire déjà le lendemain du triomphe. Au contraire, les monuments durables qui servent moins à enflammer le zèle qu'à nourrir l'orgueil, les inscriptions, les statues, les tableaux, étaient refusés aux plus glorieux services. Il fallut l'immense éclat des Thermopyles pour que les noms des Trois cents

fussent écrits sur une simple stèle [1]. Les morts eux-mêmes n'échappaient point à une loi inexorable. L'art ne pouvait retracer ni leurs exploits ni leurs traits ; un nom seulement, et quelquefois un lion [2], emblème banal du courage, ornaient le tombeau des plus braves guerriers. Par je ne sais quelle ironie de la fortune, Pausanias seul, un traître, eut deux statues : mais c'était une expiation commandée par l'oracle.

Ce mépris des prétentions personnelles avait jeté dans les mœurs de si profondes racines, qu'il survécut à leur relâchement et à la ruine de la constitution de Lycurgue. Lysandre, qui se laissait élever des autels dans les villes alliées, n'osa montrer à Sparte que l'image de ses victoires : ce fut à Delphes [3] qu'il consacra sa propre statue. Agésilas respecta l'opinion de ses concitoyens, même en pays étranger [4], et son fils Archidamus fut le premier roi auquel les Lacédémoniens élevèrent une statue à Olympie [5]. Encore

[1] Paus., *Lacon.*, XIV.

[2] Ælian., *Var. Hist.*, VI, 5.

[3] Paus., *Phoc.*, IV.

[4] Καὶ τοῦ μὲν σώματος εἰκόνα στήσασθαι ἀπέσχετο, πολλῶν αὐτῷ τοῦτο δωρεῖσθαι θελόντων. (Xenoph., *in Agesil.*, XI.)

[5] Πρὸ δὲ τοῦ Ἀρχιδάμου τούτου τοῦ βασιλέως, εἰκόνα οὐδενὸς ἔν γε τῇ ὑπερορίᾳ Λακεδαιμονίους αναθέντας εὕρισκον.

(Paus., *Elid.* II, c. IV.)

était-il mort chez un peuple barbare, et n'avait-il pu recevoir à Sparte les honneurs de la sépulture.

Cependant la sculpture puisa dans le génie et les mœurs spartiates assez de vie et d'inspiration pour grandir au milieu des obstacles. La persistance des traditions racheta le petit nombre des artistes. Les lacunes, qui s'expliquent si naturellement par la négligence de l'histoire, n'empêchent point de reconnaître dans l'art ce développement suivi qui constitue une École.

L'État, du reste, s'efforçait de réparer par ses encouragements le dommage involontaire qui résultait de sa politique. Il appelait la sculpture à reproduire les images des dieux, à décorer les monuments publics, à faire revivre les héros et les sages des temps passés. Il accueillait avec faveur les artistes étrangers qui hâtaient le progrès de l'art. Les artistes spartiates, à leur tour, voyaient les autres peuples recourir à leur talent, les Arcadiens [1], les Mégariens [2], les Éléens [3]. C'était à Olympie surtout que leurs œuvres trouvaient place, pour immortaliser les victoires soit des villes, soit des athlètes [4]. Là, Sparte elle-même

[1] Paus., *Elid.*, I, c. XXIII.

[2] Ibid., II, c. XIX.

[3] Ibid., I, c. IX.

[4] Paus., *Elid.*, l. I, c. XVII, XXIII, XXIV; l. II, c. I, II, IX, X, XV, XVI, XIX.

déposait sa sévérité et accordait aux héros du stade et de la palestre des honneurs qu'elle savait être sans danger [1].

Ces considérations étaient nécessaires pour jeter quelque lumière sur l'histoire de la sculpture. C'est cette histoire que nous essayerons maintenant, non pas de reconstruire (un trop grand nombre d'éléments sont perdus), mais d'esquisser, en recueillant les faits qui ne sont que dispersés.

L'enfance de l'art fut à Sparte, comme dans le reste de la Grèce, occupée à sculpter dans le bois les dieux que lui demandait la religion. Ces images, loin de rebuter plus tard par leur grossièreté la vénération publique, étaient, au contraire, consacrées par leur antiquité même. Si les philosophes et les artistes riaient [2] de ces œuvres primitives dont Dédale était l'universel créateur, la multitude et les esprits crédules comme Pausa-

[1] Le Spartiate couronné à Olympie avait le droit de combattre au premier rang. On sait le mot de cet athlète auquel on offrait une somme considérable pour ne pas combattre. « Qu'as-tu gagné de si beau, ô Laconien ? » lui disait quelqu'un après sa victoire. Il répondit en souriant : « Je marcherai à « l'ennemi devant le roi ! »

(Plut., *Vie de Lyc.*, XXIII.)

[2] Ὥσπερ καὶ τὸν Δαίδαλόν φασιν οἱ ἀνδριαντοποιοὶ νῦν... καταγέλαστον ἂν εἶναι. (Plat., *Hipp. Maj.*, au commenc.)

nias leur trouvaient quelque chose de divin [1]. Leur barbarie même était un prestige.

Sparte avait conservé dans ses temples un certain nombre de ces statues [2]. Il s'en trouvait, dans le temple de Vénus guerrière, d'aussi anciennes qu'en aucun lieu de la Grèce [3]. On les habillait, selon la coutume, et les femmes lacédémoniennes tissaient chaque année la tunique [4] d'Apollon Amycléen, de même que les vierges athéniennes brodaient le péplus de Minerve Poliade. Ces mannequins étaient aussi revêtus d'armures, par exemple ceux de Vénus armée [5] et d'Hercule [6]. Ici on leur couvrait la tête d'un voile, là on leur mettait des fers aux pieds. L'art, si cela peut s'appeler de l'art, ne prétendait même pas imiter la nature, il la présentait dans sa plus naïve réalité.

[1] Δαίδαλος δὲ ὁπόσα εἰργάσατο, ἀτοπώτερα μέν ἐστι τὴν ὄψιν, ἐπιπρέπει δὲ ὅμως τὶ καὶ ἔνθεον τούτοις.

(Paus., *Corinth.*, IV.)

[2] Les ξόανα de Minerve Céleuthie, de Junon, de Thétis, d'Hercule, d'Esculape, de Mars, de Vénus armée et de Vénus Morphô, d'Hilaïre et de Phœbé, de Diane Taurique.

[3] Τὰ δὲ ξόανα ἀρχαῖα, εἴπερ τι ἄλλο ἐν Ἕλλησι.

(Paus., *Lac.*, XVII.)

[4] Le bâtiment où elles travaillaient en commun à cet ouvrage s'appelait Χιτών, Tunique. (Ibid., XVI.)

[5] Καὶ Ἀφροδίτης ξόανον ὡπλισμένης. (Ibid., XV.)

[6] Ἐν αὐτῷ δὲ ἄγαλμα Ἡρακλέους ἐστὶν ὡπλισμένον. (Ibid.)

Tout en conservant les traditions, les âges suivants rougirent quelquefois de leurs idoles grossières et de ces mains, de ces pieds que les draperies ne pouvaient toujours cacher. C'est alors qu'on se mit à appliquer aux statues un masque d'ivoire, ou à leur ajuster des têtes et des extrémités en marbre, de sorte qu'en respectant les simulacres eux-mêmes, on leur donnait une beauté nouvelle. Mais il semble que l'esprit conservateur de Sparte ait repoussé cette pieuse altération. Car Pausanias n'y vit aucune statue ainsi rajeunie. Il raconte même qu'une des prêtresses d'Hilaïre et de Phœbé voulut un jour qu'on fît des visages neufs à ces deux déesses [1]. Une des statues était déjà restaurée selon les règles de l'art moderne, lorsqu'un songe força la jeune fille de renoncer à cette entreprise. Ce songe ne cachait-il pas un secret avertissement des magistrats?

Sparte reçut du dehors l'impulsion qui fit sortir la statuaire de cette longue enfance.

Bien que Samos eût été occupée par les Éoliens et les Ioniens, il s'établit, à une certaine époque, entre cette île et Sparte, des relations politiques dont l'histoire ne nous apprend ni l'origine ni toute la suite. L'asile que trouvent dans la ville de Lycurgue les exilés de Samos, et la guerre entre-

[1] Paus., *Lac.*, XVI.

prise en leur faveur contre Polycrate[1], en sont la preuve. C'est à Sparte encore que se réfugie le tyran Méandre, chassé par les Perses[2]. Peut-être une fraction de la grande émigration dorienne qui envahit différentes îles, particulièrement la Crète, Lemnos, Rhodes, s'était-elle fixée à Samos, où bientôt elle fut opprimée par des colonies plus puissantes.

Quoi qu'il en soit, le premier artiste que l'on trouve à Sparte est un Samien, *Théodore*, sculpteur en même temps qu'architecte, qui construisit la Scias. Fils de Rhœcus, frère de Téléclès, il appartient à une famille célèbre[3] qui avait découvert le secret de fondre le fer et le bronze, et l'art d'en faire des statues. On leur attribuait aussi l'invention de la plastique[4], que revendiquaient Sicyone et Corinthe.

Il faut cependant se défier des écrivains anciens lorsqu'ils parlent de temps si reculés. Pausanias,

[1] Hérod., I, 70; III, 39, 44, 54.

[2] Plut., *Apophth. Lacon.* Κλεομ. Ἀναξαν.

[3] Ὃς πρῶτος διαχέαι σίδηρον εὗρε καὶ ἀγάλματα ἀπ' αὐτοῦ πλάσαι.

(Paus., *Lac.*, XII.)

Διέχεον δὲ χαλκὸν πρῶτοι καὶ ἀγάλματα ἐχωνεύσαντο.

(Id., *Arcad.*, XIV.)

[4] Sunt qui in Samo primos omnium plasticen invenisse Rhœcum et Theodorum tradunt, multo ante Bacchiadas Corintho expulsos. (Plin., XXXV, 43.)

par exemple, semble prêter aux œuvres de Théodore, ou du moins à ses procédés, une science et une perfection complètes [1], et bientôt il avoue qu'il ne connaît aucune statue de cet artiste [2], et qu'il n'en a vu qu'une seule de Rhœcus, à Éphèse, d'un style archaïque [3] et d'un travail grossier. Platon, en effet, compare Théodore à Dédale et à Épéus, le constructeur du cheval de Troie [4].

Pour fixer l'époque à laquelle vivait Théodore de Samos, nous préférerons donc l'opinion de Pline, qui le place assez longtemps avant la chute des Bacchiades à Corinthe, c'est-à-dire avant la 29e olympiade. Le rapprochement des faits confirme ce témoignage. Lorsque Pausanias visita Sparte, il n'y restait aucune statue de Théodore, soit qu'elles eussent disparu, soit qu'absorbé par ses travaux d'architecture il n'eût pu en faire aucune pendant un court séjour [5] à Sparte. Mais, du moins, il enseigna à quelques sculpteurs les princi-

[1] Ἐδήλωσα δὲ ἐν τοῖς προτέροις... (αὐτοὺς χαλκὸν ἐς τὸ ἀκριβέστατον τῆξαι. (*Phoc.*, XXXVIII.)

[2] Θεοδώρου μὲν δὴ οὐδὲν ἔτι οἶδα ἐξευρὼν, ὅσα γε χαλκοῦ πεποιημένα. (Ibid.)

[3] Καὶ ἰδεῖν ἔστιν ἀρχαιότερον καὶ ἀργότερον τὴν τέχνην. (Ibid.)

[4] *Ion*, t. I, p. 353.

[5] On le retrouve, en effet, à Ephèse (Diod., I, 78), à Lemnos (Plin., XXXVI, 13). La rareté des artistes à cette époque les faisait rechercher par toutes les villes.

pes et les procédés de son art, et fonda à Sparte une école dont le renom s'étendit dans le Péloponèse et jusqu'à l'opulente Corinthe. Il est naturel de ranger parmi ses élèves *Chartas* et *Syadras*, tous deux Spartiates [1], qui devinrent à leur tour chefs d'école, et auxquels le Corinthien *Euchir* vint demander des leçons. Or Euchir, de retour dans sa patrie, assista précisément à la chute des Bacchiades; il fut même un des artistes qui suivirent Démarate en Étrurie [2].

Si donc on fait fleurir Chartas et Syadras sept ou huit olympiades avant l'exil de leur élève Euchir, si leur maître Théodore n'a dû les précéder eux-mêmes que de quelques olympiades [3], l'époque indiquée par Pline n'a rien que de vraisemblable (cependant il ne faudrait pas donner trop de valeur au mot *multo*). Théodore vivait à Sparte vers la fin du VIII[e] siècle, après la première guerre de Messénie.

[1] Τὸν δὲ Εὔχειρόν (φασιν) εἶναι Κορίνθιον, φοιτῆσαι δὲ ὡς Συάδραν τε καὶ Χάρταν Σπαρτιάτας. (Paus., *Elid.*, II, c. IV.)

[2] Demaratum vero ex eadem urbe profugum comitatos fictores Euchira et Eugrammum; ab iis Italiæ traditam plasticen. (Plin., XXXV, 43.)

[3] L'opinion générale (V. Sillig., *Catal. Art.*, p. 440) place Theodore au début de l'ère des Olympiades. Mais on ne peut ici compter rigoureusement par générations; car Théodore n'a passé que quelques années à Sparte, et, à son départ, Chartas et Syadras se trouvèrent immédiatement chefs d'école.

Euchir, avant de quitter la Grèce et peut-être Sparte, avait formé lui-même *Cléarque* de Rhégium [1], de sorte que l'art se transmit sans interruption. C'est, du moins, ce que dit Pausanias dans son deuxième livre sur Olympie, bien qu'il se démente ailleurs et fasse Cléarque élève, soit de Dipœnus et de Scyllis, soit de Dédale. Cette hésitation est déjà fort étrange. Si l'on considère, en outre, que Dédale est l'inventeur de la sculpture en bois, Dipœnus et Scyllis de la sculpture en marbre, tandis que Cléarque faisait des statues en métal; si l'on réfléchit que Dédale appartient aux temps fabuleux de l'art, Dipœnus et Scyllis, au contraire, aux temps historiques; celui-là contemporain de Thésée, ceux-ci de Pisistrate, on croira plutôt Pausanias lorsqu'il fait Cléarque disciple d'Euchir [2].

[1] Κλεάρχῳ, Ῥηγίνῳ μὲν καὶ αὐτῷ, μαθητῇ δὲ Εὐχείρου.
Paus., *Elid.*, II, c. IV.)

C'est une faute de copiste qui a transformé, dans un autre passage, Cléarque en Léarque.... Καὶ Λέαρχον δὲ ἄνδρα Ῥηγῖνον... (*Lac.*, XVII.) Ce qui rend l'erreur plus evidente encore, c'est la réunion des deux mots καὶ et δὲ et une construction contraire à toutes les habitudes de la langue grecque. Schubart et Walz ont donc raison de lire : Κλέαρχον δὲ ἄνδρα Ῥηγῖνον τὸ ἄγαλμα ποιῆσαι λέγουσιν, ὃν Διποίνου καὶ Σκύλλιδος, οἱ δὲ αὐτοῦ Δαιδάλου φασὶν εἶναι μαθητήν. Edit. de Leipzick.)

[2] Ceux qui admettent le texte fautif de Pausanias et un Learque de Rhegium anterieur à Theodore de Samos, par

Cléarque de Rhégium était le premier de cette école dont les Lacédémoniens pussent encore montrer une statue. C'était celle de Jupiter Hypatus, en bronze, la plus ancienne qu'on connût [1], puisqu'il ne restait rien de Théodore, ni de Chartas, ni de Syadras, ni d'Euchir. Elle n'était pas d'une seule pièce; mais les morceaux, travaillés séparément, avaient été ensuite ajustés avec des clous. Ce procédé était familier aux artistes samiens, et Diodore prétend même [2] que Théodore et son frère l'avaient emprunté à l'Égypte.

Cléarque de Rhégium florissait de la 30e à la 35e olympiade (656 à 636), puisque Euchir, dès la 29e, était perdu pour la Grèce.

Depuis cette époque, l'enchaînement des traditions nous échappe pendant un siècle. Mais l'art ne cessa pas de grandir, comme l'attestent quelques noms et quelques faits, qui, de loin en loin, jettent leur lumière du milieu des ténèbres.

Déjà, dans sa première période, la statuaire en bronze avait osé aborder le genre colossal. Un de ses essais fut l'Apollon d'Amycles, haut de trente

conséquent à l'ère des Olympiades, ne songent pas que Rhégium n'existait pas alors. Cette ville ne fut fondée que la troisième année de la 9e olympiade, au commencement de la guerre de Messénie. (Strab., VI, p. 257.)

[1] Παλαιότατον πάντων ὁπόσα ἐστὶ χαλκοῦ. (Paus., *Lac.*, XVII.)

[2] Diod. Sic., I, 98.

coudées [1], semblable à une colonne [2] à laquelle on aurait ajouté un visage, des pieds, des mains.

Pendant la seconde guerre de Messénie, les Spartiates consacrèrent, à Olympie [3], un Jupiter haut de douze pieds, conception déjà moins grossière.

Plus tard, deux frères spartiates, *Ariston* et *Télestas*, furent chargés par les Clitoriens de fondre une statue de Jupiter plus grande encore : elle avait dix-huit pieds; le piédestal était également en bronze. L'époque à laquelle vivaient ces artistes ne saurait être fixée. Mais l'inscription élégiaque [4] gravée sur le piédestal rappelait les nombreuses victoires de Clitor. La puissance de cette ville date de l'asservissement des Messéniens, voisins jusque-là redoutables; elle s'arrête aux guerres médiques, car dès lors toute la partie

[1] L'Apollon Pythien était exactement semblable : Κατὰ τὰ αὐτὰ τῷ ἐν Ἀμύκλαις πεποιημένον. (Paus., *Lac.*, X.)

[2] Τὸ λοιπὸν χαλκῷ κίονί ἐστιν εἰκασμένον. (Ibid., XIX.)

[3] Au-dessous de la statue, on lisait le distique suivant :

Δέξο, ἄναξ Κρονίδα, Ζεῦ ὀλυμπιε, καλὸν ἄγαλμα
Ἱλάῳ θυμῷ τοῖς Λακεδαιμονίοις.
(Paus., *Elid.*, I, c. XXIV.)

[4] Κλειτόριοι τόδ' ἄγαλμα θεῷ δεκάτην ἀνέθηκαν
Πολλῶν ἐκ πολίων χερσὶ βιασσάμενοι.
Καὶ μέτρα (?) ποιείτην Ἀρίστων ἠδὲ Τελεστὰς
Αὐτοκασίγνητοι καὶ Λακεδαιμόνιοι.

méridionale de l'Arcadie est comme réduite sous la domination de Sparte. C'est donc dans l'intervalle qui sépare Cléarque de Gitiadas que l'on pourrait placer Télestas et Ariston.

Par analogie, n'est-on pas tenté d'attribuer à la même époque la statue colossale du peuple spartiate, qui décorait, comme nous l'avons vu plus haut, la place publique? C'est le propre d'un art qui sent sa force, sans en être bien maître, de substituer la grandeur matérielle à la perfection.

Dans le même temps, sans qu'il soit possible de les désigner toutes, durent être consacrées un certain nombre de statues, tant de divinités que d'athlètes, les unes à Sparte, les autres à Olympie. Parmi ces dernières, je citerai celle d'Eutélidas [1], enfant spartiate qui fut vainqueur dans la 38e olympiade, et la statue d'un jeune Éléen nommé Phyllès, œuvre du Spartiate *Cratinus* [2]. On ne peut, du reste, que conjecturer la date de cette dernière; mais ce fut surtout pendant les olympiades qui suivirent l'institution des luttes pour les enfants [3] qu'on se plut à leur élever des statues. L'époque à laquelle vivait Cratinus n'en demeure pas moins indécise.

[1] Pausan., *Elid.*, II, c. XV.

[2] Ibid., IX.

[3] Elles furent instituées dans la 37e olympiade. (Paus., *Elid.*, I, c. VIII.)

Une preuve évidente que le progrès de la sculpture [1] ne méritait point l'oubli de l'histoire, c'est l'éclat soudain qui le révèle au moment où la sculpture approche de sa maturité. L'art, non plus que la littérature, ne produit point les talents remarquables sans préparation ni sans passé. *Gitiadas* ne se rattache pas seulement aux vieux maîtres de l'école de Sparte, il résume toute la science du siècle qui l'a précédé.

Un texte altéré de Pausanias a donné lieu à de grandes incertitudes sur le temps où vivait Gitiadas. Mais la critique [2] a si bien démontré l'erreur du copiste que personne n'hésite plus à le placer entre la 60e et la 66e olympiade, et à le faire contemporain de Callon d'Égine. Tout en me rangeant à cette opinion, j'indiquerai un détail du

[1] C'est vers cette époque qu'il faudrait placer le fragment de vase sculpté trouvé à Sparte par M. Philippe Le Bas (*Voyage arch. en Asie Mineure et en Grèce;* planche 105). Le sujet représente un combat. Deux guerriers sont aux prises; un cadavre est étendu à leurs pieds; deux autres guerriers paraissent derrière eux; mais là s'interrompt le fragment. Le style de ce bas-relief est archaïque, rude, grossier. Mais on y remarque déjà une certaine science de composition et quelque sentiment de la vérité.

[2] Otf. Müller, Thiersch, Schorn. *Voy.* Sillig. p. 217 et 130, et pour la passage de Pausanias, *Lac.* XVIII § 5 de l'édit. de Leipzick.

récit de Pausanias, qui ferait supposer Gitiadas un peu antérieur à Callon.

Trois trépieds avaient été consacrés à Amycles par l'athlète Ænétus, à l'occasion de trois victoires différentes. Pour les deux premiers, il s'était adressé à Gitiadas; pour le troisième, il eut recours à Callon d'Égine, soit que cet artiste fût venu à Sparte compléter les leçons d'Angélion et de Tectæus, ses premiers maîtres, par celles de Gitiadas, soit que le trépied lui eût été commandé à Égine même. Comme les victoires d'un athlète sont d'ordinaire séparées par des intervalles de plusieurs années, je placerais Gitiadas entre la 57e et la 62e olympiade, avant Callon l'Éginète.

Nous connaissons déjà dans Gitiadas le poëte et l'architecte, le chantre dorien[1] qui célèbre Minerve, et le fondeur audacieux qui lui construit un temple en bronze. Il nous reste à étudier le sculpteur.

Les ouvrages les moins importants sont les trépieds dont il vient d'être question. Cependant ils étaient ornés de sculptures[2], et entre leurs pieds étaient placées deux statues[3], l'une de Vénus,

[1] Ἀνὴρ ἐπιχώριος. (Paus., *Lac*, XVII.)

[2] Γιτιάδα καὶ αὐτοὶ [τρίποδες] τέχνη καὶ τὰ ἐπειργασμένα. (Paus., *Lac.*, XVIII.)

[3] Ὑπὸ μὲν δὴ τῷ πρώτῳ τρίποδι Ἀφροδίτης ἄγαλμα ἑστήκει. Ἄρτεμις δὲ ὑπὸ τῷ δευτέρῳ. (Ibid.)

l'autre de Diane. Les anciens citent encore sa statue en bronze de Minerve Chalciœcos. Mais ce qui les frappait d'admiration, c'étaient les compositions dont il avait décoré le temple de cette déesse.

« On voit représentés sur le métal, » dit Pausanias [1], « les travaux d'Hercule et la plupart des « actions héroïques qu'il entreprit volontaire- « ment, ainsi que divers exploits des fils de « Tyndarée, entre autres l'enlèvement des filles « de Leucippe. Puis, c'est Vulcain délivrant sa « mère des chaînes qui la tiennent suspendue; « Persée allant chercher en Libye la tête de Mé- « duse, et les nymphes lui mettant le casque et les « talonnières qui doivent le porter à travers les airs. « Plus loin, la naissance de Minerve; ensuite Am- « phitrite et Neptune. Tous ces morceaux sont « d'une grande proportion, et, à mon avis, d'une « beauté remarquable. »

Ces sculptures étaient-elles en demi-bosse ou en bas-relief, c'est ce que nous ne saurions deviner; mais comme le travail du bronze aime les modelés vigoureux et les parties qui se détachent, comme, d'autre part, Gitiadas avait assez de talent pour dédaigner la gravure en creux ou la saillie uniforme des bas-reliefs primitifs, sans avoir assez

[1] Ibid., XVII.

de génie pour devancer le bas-relief de Phidias et ses idéales conventions, on concevrait mieux des sculptures en demi-bosse. Leur beauté a pour garant l'admiration de Pausanias, l'homme du monde qui admire le moins. Quant à leur style, on ne doit se le figurer ni trop sec, ni trop archaïque. Les frontons d'Égine et les métopes de Sélinonte[1] attestent à quel point l'art était arrivé à la fin du VIe siècle. S'il n'avait point encore atteint la grandeur et la perfection, il avait la force et une certaine élégance; la vérité, pour être toute matérielle, ne manquait pas toujours de sentiment et de délicatesse.

En outre, le choix des sujets qu'a traités Gitiadas annonce un talent assez sûr de sa souplesse pour ne point craindre les difficultés de composition. Je ne dis rien des difficultés que présentait l'emploi du bronze, parce que deux siècles de progrès avaient dû révéler à l'école spartiate des procédés déjà savants.

Ainsi, pendant que Pisistrate donnait au génie athénien l'impulsion qui le conduisit au siècle de Cimon et de Périclès, Sparte réclamait aussi l'attention de la Grèce. Dans un âge où d'autres cherchaient encore leur voie, elle avait en quel-

[1] On a trouvé à Sélinonte des métopes de trois époques et de trois styles différents. Je parle des plus récentes.

que sorte (si un tel rapprochement est possible) son Phidias et son Parthénon.

Heureuse alors et initiée par une longue éducation politique à tous les bienfaits de la constitution de Lycurgue, elle était puissante au dehors, et sa gloire grandissait chaque jour [1]. Maîtresse des riches campagnes de la Messénie, elle exerçait un véritable empire sur la plupart des villes arcadiennes; elle avait vaincu Tégée et Argos; elle allait délivrer Athènes de ses tyrans, Athènes, dont la faiblesse ne lui annonçait guère une rivale.

Comme si son orgueil eût demandé à l'art des trophées plus magnifiques et l'emploi des richesses que la guerre avait entassées, mais que ses lois rendaient inutiles, elle appela dans son sein, à cette époque, un nouveau genre de sculpture, cultivé déjà dans quelques villes de la Grèce, mais qui reçut pour la première fois, à Sparte, ses proportions grandioses et toute sa splendeur. Je veux parler de la statuaire chryséléphantine, qui employait l'or et l'ivoire, et du trône d'Apollon Amycléen.

Nous nous demandions tout à l'heure si, dans

[1] Ἤδη δέ σφι καὶ ἡ πολλὴ τῆς Πελοποννήσου ἦν κατεστραμμένη.
(Hérod., I, 68.)

Ὑμέας γὰρ πυνθάνομαι προεστάναι τῆς Ἑλλάδος, disait Crésus aux Lacédémoniens par la bouche de ses envoyés. (*Ibid.*, 69.)

la république de Lycurgue, la pauvreté des particuliers n'était pas comme une source de richesse publique. L'on reconnaîtra, du moins, que l'austérité des mœurs, en rendant les richesses inutiles, persuade de les consacrer à de grandes entreprises et à de beaux travaux. Ce qu'Athènes fit plus tard par amour de la gloire, Sparte le fit par nécessité. L'art seul lui offrait un digne emploi de dangereux trésors. C'est pour cela qu'on choisit la branche de l'art qui promettait les dépenses les plus considérables et mettait en œuvre les matériaux les plus précieux, la *toreutique*.

L'offrande fut destinée d'abord à Apollon Pythien ; mais on se ravisa en faveur d'Apollon Amycléen, plus célèbre encore [1]. Seulement, deux choses manquaient pour réaliser cette entreprise : de l'or, métal rare en Grèce à cette époque, et des artistes toreuticiens. Crésus fournit l'or, Magnésie les artistes.

[1] Λακεδαιμονίοις γὰρ ἐπιφανέστερά ἐστι τὰ ἐς τὸν Ἀμυκλαῖον. Ὥστε καὶ τὸν χρυσὸν ὃν Κροῖσος ὁ Λυδὸς τῷ Ἀπόλλωνι ἔπεμψε τῷ Πυθαεῖ τούτῳ ἐς κόσμον τοῦ ἐν Ἀμύκλαις κατεχρήσαντο ἀγάλματος. (Paus., *Lac.*, X.)

Les paroles de Pausanias feraient croire que Crésus avait envoyé son or à Apollon, et non pas aux Lacédémoniens. Le récit d'Hérodote permet de rectifier cette inexactitude :

Πέμψαντες γὰρ οἱ Λακεδαιμόνιοι ἐς Σάρδις χρυσὸν ὠνέοντο ἐς ἄγαλμα βουλόμενοι χρήσασθαι... Κροῖσος δέ σφι ὠνεομένοισι ἔδωκε δωτίνην. (I, 69.)

Mais Crésus, qui recherchait l'alliance de Sparte, donna en présent ce qu'on voulait acheter. C'est alors que les Lacédémoniens, pour ne pas rester en arrière de tant de générosité, firent faire un vase immense qui pouvait tenir 300 amphores. Il était tout en bronze et chargé, à l'extérieur, de frises, de sculptures [1], où l'on reconnaîtra la main de Gitiadas ou de ses élèves. Ce magnifique monument était célèbre avant même d'être sorti de l'atelier, et les Samiens équipaient leurs galères [2] pour surprendre au passage le vaisseau qui le portait à Crésus.

Il est assez peu important de savoir pourquoi ce fut à Magnésie que les Lacédémoniens allèrent chercher les artistes qui leur manquaient. Il suffisait que cette ville fût une de leurs colonies [3], et surtout qu'elle possédât à cette époque des talents renommés. Sur leur invitation, *Bathyclès* vint s'établir en Laconie [4] avec ses élèves, assez

[1] Τοῦτο δὲ ποιησάμενοι κρητῆρα χάλκεον ζωδίων τε ἔξωθεν πλήσαντες περὶ τὸ χεῖλος καὶ μεγάθεϊ τριηκοσίους ἀμφορέας χωρέοντα ἄγον... (Ibid., 70.)

[2] Ibid.

[3] Lacedæmonii in Asia Magnesiam occupavere.

(Vell. Pat., I, 4.)

[4] Le royaume de Lydie fut conquis en 546 par les Perses. Bathyclès vint à Sparte vers la 59e olympiade (540); car c'est peu de temps avant la chute de Crésus que les Lacédémoniens

nombreux pour que leurs statues, placées au sommet du trône d'Apollon, formassent une troupe de danseurs qu'on appelait le *chœur* des Magnésiens [1].

La statue du dieu, nous l'avons vu plus haut, n'était point l'œuvre de Bathyclès; elle était beaucoup plus ancienne et faite sans art [2]. Ce n'était qu'une colonne de bronze avec un visage, des pieds et des mains. On ne pouvait donc l'asseoir sur le trône que lui construisit le sculpteur magnésien. Mais, placée au milieu, elle semblait toujours devoir [3] s'y reposer. C'est une idée assez étrange, et qui a piqué l'imagination des critiques modernes. On verra, dans le Jupiter Olympien de M. Quatremère de Quincy [1], les différentes explications qui ont été proposées.

La statue avait quarante-cinq pieds de hauteur. Le trône, sans être aussi grand, était lui-même colossal. C'étaient ses vastes surfaces que Bathy-

lui demandèrent de l'or. En effet, au moment où le vase qu'ils lui destinaient venait d'être achevé, Sardes était prise. (Hérod., *ibid.* 70.)

[1] Ἀνωτάτω δὲ χορὸς ἐπὶ τῷ θρόνῳ πεποίηται. Μάγνητες οἱ συνειργασμένοι Βαθυκλεῖ τὸν θρόνον. (Paus., *Lac.* XVIII.)

[2] Ἔργον δὲ οὐ Βαθυκλέους ἐστίν, ἀλλὰ ἀρχαῖον καὶ οὐ σὺν τέχνῃ. (Paus., *Lac.*, XIX.)

[3] Τοῦ θρόνου δὲ ἧ καθίζοιτο ἂν ὁ θεός.

[1] Pag. 196 à 210.

clès avait décorées de sculptures où l'or se mélangeait à l'ivoire, suivant les règles de la toreutique, c'est-à-dire que l'ivoire représentait le nu, l'or les draperies et les ornements. Pausanias énumère la plupart des sujets que l'artiste avait représentés :

« Deux Grâces, » dit-il, « et deux Saisons sou-« tiennent le trône par devant et par derrière; à « gauche, on voit Échidné et Typhon; à droite, « des Tritons. Mais une description détaillée des « sculptures fatiguerait le lecteur; je ne ferai que « les désigner brièvement, d'autant que la plu-« part sont des sujets connus.

« On voit donc Taygète, fille d'Atlas, et sa sœur « Alcyone, enlevées par Neptune et Jupiter; à « côté, Atlas; puis, Hercule luttant contre Cycnus « et combattant contre les Centaures chez Pholus. « Je ne sais pourquoi Bathyclès a représenté le « Minotaure enchaîné et traîné vivant par Thésée. « Ensuite, on voit une danse de Phéaciens, Dé-« modocus chantant, Persée coupant la tête à Mé-« duse, Hercule vainqueur du géant Thurius, Tyn-« darée combattant Eurytus, l'enlèvement des « filles de Leucippe, Bacchus enfant, que Mercure « porte au ciel; Hercule, que Minerve guide vers « l'Olympe pour qu'il demeure avec les dieux. « Pélée remet Achille au centaure Chiron pour « qu'il l'élève; Céphale est ravi par l'Aurore, à

« cause de sa beauté; les dieux viennent aux noces « d'Harmonie offrir leurs présents; Achille com- « bat contre Memnon; Hercule châtie Diomède, « en Thrace, et Nessus, sur les bords de l'Événus; « Mercure conduit à Pâris les trois déesses entre « lesquelles il doit se prononcer; Adraste et Ty- « dée font cesser le combat d'Amphiaraüs et de « Lycurgue, fils de Pronax; Junon contemple la « fille d'Inachus, Io, déjà changée en génisse; « Minerve échappe aux poursuites de Vulcain.

« Au-dessus de ces tableaux, on reconnaît la « suite des travaux d'Hercule, l'hydre de Lerne, « Cerbère entraîné; puis Anaxias et Mnasimus sur « leurs coursiers. Un seul cheval porte Mégapen- « thès et Nicostrate, fils de Ménélas; Bellérophon « tue la Chimère; Hercule emmène les bœufs de « Géryon.

« Sur la partie supérieure du trône sont les « deux fils de Tyndarée; sous leurs chevaux, des « sphinx; au-dessus, des bêtes féroces qui cou- « rent; du côté de Castor, un léopard; du côté de « Pollux, une lionne. Tout au haut du trône est un « chœur de danseurs; ce sont les Magnésiens qui « ont aidé Bathyclès à exécuter ce grand ouvrage. « L'intérieur du trône [1], en partant des Tritons,

[1] Il ne faut pas oublier que le trône forme autour de la statue-colonne une sorte d'enceinte qu'elle est bien loin de remplir. *Voy.* le dessin du *Jupiter Olympien*.

« présente la chasse de Calydon, Hercule tuant les « fils d'Actor, Calaïs et Zétès chassant les Harpies « de chez Phinée, Pirithoüs et Thésée qui ont en« levé Hélène, Hercule étranglant le lion, Apollon « et Diane perçant Titye de leurs flèches. On voit « encore le combat d'Hercule contre le centaure « Orénus, celui de Thésée contre le Minotaure, la « lutte d'Hercule et d'Achéloüs, Junon enchaînée « par Vulcain, les jeux célébrés par Acaste aux « funérailles de son père, la fable de Ménélas et « du Protée égyptien, qu'on lit dans l'*Odyssée*. « Les derniers sujets sont Admète qui attelle à « son char un lion et un sanglier, les Troyens qui « font des libations sur le tombeau d'Hector. »

Quelque intéressantes que soient les indications de Pausanias, quelque propres qu'elles soient à nous faire concevoir la richesse de ce monument et l'inépuisable fécondité des artistes, on regrette qu'il ne dise rien du style des sculptures et de leur beauté. Il est vraisemblable, du reste, qu'après Gitiadas l'art ne souffrait plus rien de médiocre. Bathyclès était un des maîtres les plus célèbres de l'école asiatique, qui avait devancé jusqu'alors les écoles de la Grèce. Aussi ne peut-on s'empêcher de penser, avec M. Quatremère, que le trône d'Amycles a servi de modèle au trône d'Olympie, c'est-à-dire à Phidias.

Les Magnésiens complétèrent leur œuvre en dé-

corant le tombeau d'Hyacinthe. Il servait de base à la statue d'Apollon [1] et avait la forme d'un autel. Une porte de bronze s'ouvrait sur le côté gauche; c'était par là qu'on offrait les sacrifices funèbres. Sur cet autel étaient représentés : « Biris, « Neptune, Amphitrite, Jupiter et Mercure con- « versant ensemble, Bacchus et Sémélé debout « auprès d'eux, Ino près de Sémélé, puis Cérès, « Proserpine et Pluton ; au-dessus on voit les Par- « ques, les Saisons, et avec elles Vénus, Minerve « et Diane qui emportent au ciel Hyacinthe et sa « sœur Polybée, qui mourut vierge, dit-on. »

Tant de travaux demandèrent nécessairement pour être terminés plusieurs années. C'est pourquoi il est permis de rechercher quelle influence eut sur l'école de Sparte le séjour prolongé de Bathyclès. Nous ne pouvons apprécier toute l'étendue de cette influence, parce que l'histoire est silencieuse sur ce point comme sur tant d'autres. Du moins, quelques noms échappés à Pausanias nous la révèlent et montrent que Bathyclès trouva des artistes spartiates qui recueillirent les principes et les traditions de son art.

A cette époque, vivaient à Lacédémone plu-

[1] Τοῦ δὲ ἀγάλματος τὸ βάθρον παρέχεται μὲν βωμοῦ σχῆμα. τετάφθαι δὲ τὸν Ὑάκινθον λέγουσιν ἐν αὐτῷ.

(Paus., *Lacon.*, XIX.)

sieurs sculpteurs qui avaient suivi le progrès général de la Grèce. Dédaignant le travail du bronze et les exemples glorieux de Gitiadas, avides de nouveauté, ils avaient été chercher à Sicyone les leçons de Dipœnus et de Scyllis, maîtres célèbres par leur habileté à travailler le marbre [1], qui pour la première fois répandaient en Grèce le goût des œuvres de ce genre. Nous citerons d'abord deux frères, *Dorycleidas* et *Médon* [2], puis *Théoclès*, fils d'Hégylus, enfin *Dontas* [3], tous quatre Lacédémoniens. De retour dans leur patrie, ils appliquaient la science nouvelle qu'ils rapportaient de l'étranger [4], lorsque arriva Bathyclès.

Ce furent eux précisément qui, toujours ardents pour le progrès de l'art, se firent élèves une seconde fois, et apprirent des Magnésiens à mettre en œuvre l'or et l'ivoire. Quoiqu'à la fin de leur siècle, et surtout dans le siècle qui suivit, les vrais artistes fussent universels, fondeurs à la fois, sculpteurs et toreuticiens, il est à remarquer que les seuls ouvrages de ces quatre Spartiates signalés

[1] Marmore scalpendo primi omnium inclaruerunt Dipœnus et Scyllis... Ii Sicyonem se contulere. (Plin., XXXVI, 4.)

[2] Paus., *Elid.* I, c. XVII. Le passage est trop long pour être cité, et d'une clarté telle qu'il suffit de le lire.

[3] *Ibid.*, l. II, c. XIX.

[4] Sillig les classe vers la 58e olympiade. (*Voy.* leurs noms dans le *Cat. artif.*)

par Pausanias sont des statues en or et en ivoire. Telles étaient les cinq Hespérides de Théoclès, la Thémis de Doryclidas, la Minerve de Médon dans l'Héræum d'Olympie [1].

Dontas, pour les sculptures qui ornaient le trésor des Mégariens, avait employé le cèdre et l'or, ce qui n'est qu'une variété de la toreutique.

S'il est impossible de ne pas reconnaître dans ces productions l'influence magnésienne, on ne doit pas supposer pour cela que la sculpture en marbre, à peine importée à Sparte, ait été aussitôt abandonnée. Elle eut aussi son légitime développement et sa part d'honneur. En faut-il une autre preuve que le portique des Perses et les nombreuses statues de marbre blanc qui le décoraient ?

Mais l'histoire, à laquelle nous avons pu jusqu'ici surprendre de loin en loin quelques témoignages, devient complétement muette sur l'art lacédémonien. On dirait, quand le siècle de Périclès commence, qu'elle n'a plus d'attention que pour les créations du génie athénien. Croit-on pourtant que, pendant l'âge le plus fécond de la civilisation grecque, Sparte soit devenue tout à coup stérile et barbare; que la sculpture se soit arrêtée d'épuise-

[1] Τὰ μὲν δὴ κατειλεγμένα ἐστὶν ἐλέφαντος καὶ χρυσοῦ.
(Paus., *Elid.* I, c. XVII.)

ment, après avoir produit comme dernier effort le portique des Perses et les deux statues de Pausanias placées dans l'acropole? Quel est ce *Gorgias de Laconie*, que Pline [1] nomme à côté de Polyclète et de Myron? Pourquoi ne connaissons-nous aucune des œuvres d'un maître qui marquait ainsi une des grandes époques de l'art?

Il est impossible de pénétrer cette obscurité [2]; mais, après les faits que nous avons recueillis, il est permis de ne point la considérer comme la condamnation d'un peuple qui n'a eu le plus souvent pour annales que les annales de ses ennemis.

[1] XXXIV, 19. Il faut évidemment effacer une virgule : Deinde, olympiade LXXXVI, Ageladas, Polycletus, Gorgias [,] Lacon, Myron... (V. Sillig, *Gorgias.*)

[2] Je ne parle point des statues que Lysandre consacra à Delphes après Ægos Potamos. Lysandre commence à ruiner la constitution et à corrompre les mœurs. C'est à cette limite que s'arrêtent l'influence de Lycurgue, l'esprit de l'ancienne Sparte, et par conséquent nos recherches. *Voy.* Sillig, pour Callicrate le Lacédémonien. Il n'est pas besoin de chercher l'epoque d'un artiste qui faisait des chars qu'une mouche couvrait de ses ailes et sculptait des vers d'Homère sur un grain de sésame. Encore avait-il un collaborateur. *Voy.* aussi Raoul-Rochette, *Lettre à M. Schorn*, p. 275, pour Démétrius.

CHAPITRE VII.

ARTS DÉFENDUS PAR LES LOIS.

Je réunis dans un même chapitre les arts dont on ne trouve aucune trace à Sparte. Il n'est pas tout à fait sans intérêt de rechercher quelles causes les ont fait négliger et jusqu'à quel point on doit accuser le hasard ou les institutions.

La peinture était en telle estime chez les Grecs qu'on en faisait une des bases de l'éducation de la jeunesse [1], avec les lettres, la musique, la gymnastique. A Sicyone, et bientôt dans toute la

[1] Ἔστι δὲ τέτταρα σχεδὸν ἃ παιδεύειν εἰώθασι, γράμματα καὶ γυμναστικὴν καὶ μουσικὴν καὶ τέταρτον ἔνιοι γραφικήν.

(Aristot., *Polit.*, VIII, 2.)

Grèce [1], on mettait même le dessin au premier rang des arts libéraux, et c'était ce que les enfants apprenaient avant tout. La peinture était interdite aux esclaves [2]; Pline remarque que, seule avec la toreutique, elle ne compta que des hommes libres parmi ses noms célèbres.

A Sparte, au contraire, rien n'annonce que la peinture fût même connue. Qu'elle ne fût point appelée à former une jeunesse belliqueuse et adonnée aux exercices du corps, cela se comprend facilement. Mais pourquoi n'y voit-on aucun monument décoré de peintures? Pourquoi n'y découvre-t-on aucun peintre, soit lacédémonien, soit appelé de l'étranger? Pourquoi l'existence même de cet art n'est-elle jamais indiquée, par quelque fait, quelque détail, comme les biographes en ont tant recueilli? La première fois que le mot de tableau et le nom de Sparte se rencontrent dans la même phrase, c'est au temps de la décadence des lois et des mœurs. Agésilas défend de faire son portrait; et encore sont-ce les villes alliées qui

[1] Effectum est Sicyone primum, deinde et in tota Græcia, ut pueri ingenui ante omnia graphicen... docerentur, reciperetúrque ars ea in primum gradum liberalium.

(Plin., XXXV, 35, § 15.)

[2] Perpetuo interdicto ne servitia docerentur. Ideo neque in hac (pictura), neque in toreutice ullius qui servierit opera celebrantur. (*Ibid.*)

l'en sollicitent[1]. Cléomène envoie à Sparte les tableaux sauvés du pillage de Mégalopolis[2]. Mais qu'étaient devenues, au temps de Cléomène, les traditions de l'antique Sparte? Enfin, si le nom seul de *Pœcile*[3] donné à une des leschés de la ville était une autorité suffisante pour la croire ornée de peintures, ce fait seul prouverait que l'édifice était d'une construction récente. Pausanias, du reste, s'il avait vu des peintures, n'eût pas manqué à les décrire.

La peinture ne commença que tard à être cultivée en Grèce, et Lycurgue ne put en prévoir ni les progrès ni les dangers. Aussi ne faudrait-il attribuer cette proscription qu'aux magistrats des âges suivants, et à l'esprit spartiate qui soumettait l'art lui-même aux doubles exigences de la morale et de l'utile. L'architecture, en effet, bâtissait les temples et les édifices publics; la sculpture formait l'image des dieux et des héros. Mais la peinture, quels services pouvait-elle rendre à l'État? — Décorer les monuments? — Mais la simplicité lacédémonienne poussait la haine de la décoration jusqu'à ne point vouloir suspendre aux tem-

[1] Ἀπεῖπε μήτε πλαστὰν μήτε μιμηλάν τινα ποιήσασθαι τοῦ σώματος εἰκόνα.

(Plut., *Vie d'Agésil.*)

[2] Plut., *Vie de Cléom.*, XXV.

[3] Paus., *Lac.*, XV.

ples les boucliers et les dépouilles de l'ennemi [1]. — Reproduire les belles actions? — Mais une constitution jalouse de maintenir l'égalité refusait au plus rare mérite une statue et même une inscription sur un tombeau. Etait-ce pour couvrir les murailles de tableaux bien autrement éloquents? Les Athéniens laissaient peindre Miltiade et les généraux dans toute leur gloire; les Spartiates aimaient mieux élever des statues aux Mèdes vaincus. Cette manière opposée de représenter la victoire caractérise la politique des deux peuples. —La peinture, au moins, embellira-t-elle les maisons des particuliers? — Mais ces maisons grossières n'admettent pas un si riche ornement. — Charmera-t-elle leurs regards par ses belles et riantes images?—Oui, et c'est là que la loi s'alarme, qu'elle condamne un art qui ne peut se proposer d'autre but, dans son austère république, que la séduction et le plaisir. Lycurgue avait défendu aux citoyens de teindre leurs vêtements, « parce que « la couleur lui semblait propre à flatter les sens [2].» On peut estimer, d'après cette singulière rigueur, quel accueil la peinture trouva plus tard auprès des éphores, qui s'attachaient moins à continuer les idées de Lycurgue qu'à les exagérer.

[1] Plut., *Apophth. Lacon.*, *Cleom.*

[2] Ἐξήλασεν... τὴν βαφικὴν ὡς κολακείαν αἰσθήσεως. (Plut., *Apophth. Lacon.*, *Lycurg.*)

On sera moins étonné de ne pas trouver à Sparte un art dont le monde grec entier, mais dont le monde grec seul, a eu le privilége : la gravure en médailles. Tandis que tant de villes frappaient d'admirables monnaies, les Spartiates méprisaient jusqu'au métal qui les composait ; si la législation tolérait pour les échanges usuels de pesantes masses de fer, ce n'était qu'après les avoir fait rougir au feu et tremper dans du vinaigre, pour leur ôter toute valeur [1].

Ce n'était pas Lycurgue cependant, quoi qu'en dise Plutarque, qui avait défendu l'emploi des métaux précieux ; car les Grecs ne commencèrent qu'un siècle plus tard à frapper des monnaies d'argent, et, à l'époque des guerres médiques, l'or était encore très-rare [2]. Mais la constitution, en proscrivant les richesses, condamnait implicitement l'art de les représenter et d'en faciliter l'accroissement. Les successeurs de Lycurgue n'eurent qu'à tirer cette conséquence. Primitivement, les Grecs n'avaient pour monnaie que des broches de fer ou de cuivre; ce qui explique l'origine du mot *obole* [3]. Six broches faisaient une

[1] Plut., *Vie de Lyc.*, IX.

[2] Après la bataille de Platées, les Ilotes vendirent aux Eginètes, pour du cuivre, l'or qu'ils avaient volé.

Herod., IX, 80.)

[3] Ὀβελός, broche.

drachme[1] (poignée), parce que la main ne pouvait en saisir davantage. Les Spartiates restèrent fidèles à l'ancien usage[2], en le rendant plus incommode encore.

Comme l'art céramique fut particulièrement cultivé à Samos[3], les relations de Sparte avec cette île font supposer qu'elle apprit à fabriquer aussi de ces beaux vases que nous admirons comme de véritables monuments, et que les artistes anciens signaient comme les peintres signent leurs tableaux. Mais de pareilles œuvres sont un luxe, et un luxe à l'usage des particuliers. C'en est assez pour ne plus les chercher dans Sparte. Du reste, on n'a guère trouvé dans les tombeaux que des vases ordinaires et semblables à ceux que le commerce antique répandait à vil prix dans le monde entier.

Enfin, quoique les métiers et les différentes

[1] Δράσσω, saisir avec la main, δράξ, poignée.
(Plut, *Vie de Lysand.*, XVII.)

[2] Il est inutile de dire que les monnaies en bronze sur lesquelles on lit le nom de Lycurgue, derrière une tête barbue, sont d'une époque bien postérieure. La forme des lettres l'indique aussi clairement que le style de ces médailles. Il serait possible que le portrait de Lycurgue eût été copié sur quelque ancienne statue, par exemple sur la statue qui se trouvait près du Plataniste.

[3] On connaît le proverbe : « Porter des chouettes à Athènes » et « des vases à Samos, » c'est-à-dire de l'eau à la rivière.

industries fussent abandonnés aux étrangers et aux esclaves[1], ils pouvaient avoir sur la vie et les goûts des citoyens une influence trop réelle pour n'être pas soumis à une législation sévère. On a vanté l'excellence des produits lacédémoniens, on a voulu montrer combien ils étaient renommés et répandus dans le reste de la Grèce[2]. En supposant que le mouvement d'exportation ait été aussi considérable et qu'on ne donne pas trop d'importance à des locutions quelquefois ironiques[3], quelquefois proverbiales, il faut bien remarquer que ces produits sont toujours les plus simples et les plus usuels. Ce sont, par exemple, les tables, les chaises, les clefs; c'est le manteau ou le bâton laconien, ce sont les chaussures d'Amycles, ou bien encore les épées, les casques, les haches, tous objets dont le principal mérite

[1] Τὰς μὲν βαναύσους ἀποκαθαίρουσα τέχνας εἰς οἰκετῶν καὶ μετοίκων χεῖρας.

(Plut., *Compar. Numæ et Lyc.*, II.)

Même au temps d'Agésilas, il n'y avait pas dans l'armée un seul artisan. (*Voy.* l'anecdote racontée par Polyen, *Strat.* II, c. I, § 7.)

[2] Ott. Müller, *Die Dorier*, t. II, p. 22; nouv. edit.

[3] Ainsi le *cothon* lacédemonien (sorte de coupe) était célèbre parmi les gens de guerre, parce que sa couleur sombre épargnait aux regards l'aspect rebutant des eaux bourbeuses.

(Plut., *Vie de Lyc.*, IX.)

était la solidité[1]. Mais les industries d'une nature plus délicate et qui tiennent de plus près à l'art, le législateur les avait chassées de la ville[2]; celles qui flattent la mollesse paraissaient dangegereuses, celles qui créent le superflu, inutiles. Les artisans, forcés de ne produire que les objets de première nécessité, appliquèrent tout leur soin à les faire commodes, durables, et à les donner au plus bas prix possible. Ces conditions peuvent rendre prospère l'industrie d'un pays; mais lui donnent-elles jamais de l'éclat et de la célébrité?

[1] *Voy.* l'énumération d'Ottf. Müller et les textes à l'appui.

[2] Μετὰ δὲ τοῦτο τῶν ἀχρήστων καὶ περισσῶν ἐποιεῖτο τεχνῶν ξενηλασίαν. (Plut., *Vie de Lyc.*, IX.)

CHAPITRE VIII.

CONCLUSION.

Je crois avoir recueilli, sur l'art à Sparte, toutes les indications que l'histoire a laissé échapper çà et là, comme involontairement et par oubli. C'est Pausanias surtout, malgré sa description trop rapide, qui nous apprend à rendre plus de justice à une ville calomniée. Cependant, tout en classant les faits dans leur ordre naturel, je me suis efforcé de ne point en exagérer l'importance et de ne pas combler par des hypothèses et des théories les lacunes évidentes qui en interrompent la suite. C'eût été un droit peut-être, s'il est vrai que l'excès autorise l'excès, et le dénigrement l'apologie. Mais les preuves sont assez nombreuses pour qu'on s'en remette à leur seule

éloquence. Non, le génie spartiate n'était point grossier et barbare. Non, la passion de la guerre n'avait pas étouffé les instincts élevés et le goût des belles choses. Non, les institutions ne s'attachaient point à supprimer toute culture de l'esprit et toute jouissance intellectuelle. Non, les lettres et les arts n'étaient point bannis sans distinction et voués au mépris, comme ils le furent trop longtemps à Rome. La morale et non la grossièreté, les exigences politiques et non les hasards de l'ignorance, décidèrent des exclusions; si l'État fut un censeur sévère, il fut en même temps un protecteur éclairé.

Ce fut lui qui fit asseoir les poëtes à côté des législateurs ou les fit marcher à la tête des armées. Ce fut lui qui commanda à l'architecture ses grands travaux, et fournit à la sculpture les métaux précieux qu'il envoyait chercher jusqu'en Asie. Ce fut lui qui appela les talents étrangers et les combla d'honneurs. Laconiens ou affranchis, Crétois, Samiens ou Magnésiens, étaient encouragés à produire pour l'aristocratie dorienne. Instruments habilement dirigés, ils avaient tout le labeur; elle recueillait tous les fruits.

Non-seulement Sparte suivit ainsi le mouvement qui entraînait la Grèce, mais elle joua dans l'histoire de ce mouvement un rôle que bien des villes ont dû lui envier. Si l'on excepte Athènes,

qui brilla en toutes choses d'un éclat incomparable, et Thèbes, calomniée autant que Sparte, où trouve-t-on une culture aussi générale des différentes productions de l'esprit humain? Égine, Sicyone, Samos, ont un grand nom dans la sculpture; Cos, Rhodes, ont vu naître des peintres immortels; mais qu'ont-elles fait pour la poésie [1] et les lettres? Telle ville vantera son école de philosophie, telle autre ses musiciens; l'une s'honore d'un grand poëte, l'autre d'un historien célèbre; mais cet enfantement semble avoir épuisé leurs forces, et les autres faces de la civilisation sont restées dans l'ombre.

Sparte, au contraire, présente un ensemble aussi complet que l'ont permis ses institutions. Si elle ne prétend en rien à la première place, elle tient en tout un rang honorable, et quelquefois un rang distingué. Elle eut, d'aussi bonne heure que les autres peuples, ses poëtes didactiques et gnomiques; elle disputa à Éphèse la palme de la poésie élégiaque; elle vit naître la poésie lyrique, en même temps qu'elle lui créa sa langue. Ses danses guerrières furent admirées et imitées par les autres peuples. La musique con

[1] Bien que le nom de Sicyone soit prononcé quand il s'agit des origines de la tragédie, cette ville n'avait laissé aucun monument littéraire.

nut chez elle, pour la première fois, les lois qui en firent une science. L'architecture, tout en restant fidèle aux traditions doriques, sut produire des œuvres originales, et les voyageurs qui avaient parcouru le monde ancien et vu toutes ses merveilles, trouvaient encore de l'admiration pour tel monument de Sparte ou tel grand ensemble d'architecture. La sculpture, enfin, fut assez florissante pour compter non-seulement des artistes, mais des maîtres. L'école de Sparte, parmi les cinq ou six écoles de la Grèce, est une des plus anciennes, et, pendant plusieurs siècles, l'art ne cessa pas de s'y transmettre et d'y grandir. Les peuples voisins commandaient des travaux à ses fondeurs et à ses toreuticiens; les étrangers venaient leur demander leurs leçons. Enfin, les Spartiates, si pauvres et si austères, donnèrent au reste de la Grèce l'exemple de la magnificence. Les premiers, ils consacrèrent aux dieux ces œuvres colossales en or et en ivoire où la grandeur des proportions ne le cédait qu'à la richesse des matériaux. Le trône d'Amycles, il ne faut pas l'oublier, précéda d'un siècle la Minerve du Parthénon et le Jupiter d'Olympie.

Peu de villes grecques ont présenté un développement aussi varié, et cultivé le beau sous autant de formes que Sparte. Ce fut, il est vrai, avec une discipline qui ne permettait ni le désintéres-

sement ni la passion. Mais cette discipline, en maintenant inviolable la morale et ses lois, prend un caractère de véritable grandeur. A Sparte seulement fut résolu le problème que discutait la philosophie ancienne, et qui semblait ne devoir jamais sortir du domaine de la spéculation : « Quelle peut être, sur les arts et les lettres, « l'influence d'un législateur? »

ARCADIE.

CHAPITRE I.

LE MONT LYCÉE. — HISTOIRE ET MOEURS DES ARCADIENS.

Après avoir quitté Mégalopolis, « la dernière née des villes grecques [1], » et traversé l'Hélisson aux beaux platanes, il faut se diriger vers le nord-ouest pour gagner le pied du Lycée.

Sur la rive gauche de l'Alphée, se trouve le lieu nommé anciennement *Bathos*, aujourd'hui *Bathyreuma*. Tous les trois ans on y célébrait les mys-

[1] Νεωτάτη πόλεων.

tères de Cérès. Non loin, était la fontaine *Olympias,* qui cessait de couler de deux années l'une, et une source de feu qui s'élançait de la terre : phénomène volcanique qui n'a rien d'incroyable, lorsqu'on sait combien les tremblements de terre sont fréquents, depuis les hauts plateaux de l'Arcadie jusqu'aux golfes de Corinthe et de Messénie. Les Arcadiens prétendaient que là, et non pas en Thessalie, s'était livré le combat des dieux et des géants : c'est pourquoi, persuadés qu'un foudre de Jupiter s'était égaré au sein de la terre, ils sacrifiaient en ce lieu aux éclairs, aux orages et aux tonnerres.

Le mont Lycée est consacré à Pan, comme le Ménale, comme toutes les montagnes de l'Arcadie, comme l'Arcadie tout entière [1], qui était remplie de ses temples, de ses statues, de ses autels. Pan était en Arcadie, de même qu'en Égypte, une des principales divinités. Dans les premiers temps, il rendait des oracles, et l'on entretenait auprès de sa statue un feu éternel comme celui de Vesta [2]. Il avait, ainsi que les grands dieux, le pouvoir d'exaucer les prières des mortels et d'infliger aux méchants les peines qu'ils avaient méritées ; mais, plus tard, il descen-

[1] Ὦ Πάν, Ἀρκαδίας μεδέων καὶ σεμνῶν ἀδύτων φύλαξ.
(Pind. Παρθ. 2.)

[2] Paus., *Arc.* XXXVIII.

dit de ce haut degré. Loin de devenir, ainsi qu'on l'a prétendu, la personnification philosophique de l'universelle matière [1], il devint au contraire la personnification des mœurs de l'Arcadie et de la vie pastorale ; à ce titre, il n'en fut que plus cher aux Arcadiens. C'était moins pour eux un dieu qu'un génie, un ami invisible qui ne quittait jamais la terre et qui partageait leurs goûts et leurs plaisirs, aimant la chasse et les chasseurs, protecteur des troupeaux et des bergers, inventeur de cette flûte à roseaux qui faisait retentir si harmonieusement le Ménale [2]. Ce qui prouve même combien les Arcadiens le croyaient leur égal, c'est l'étrange familiarité des jeunes chasseurs qui fouettaient sa statue, lorsqu'au lieu d'amener le gibier dans leurs filets, il s'était oublié à la poursuite de quelque nymphe [3]. C'était le traiter comme ces démons du moyen âge, dont la bienveillance et la puissance étaient enchaînées à un talisman et asservies à son possesseur.

Il faut plus de trois heures pour monter du pied du Lycée jusqu'au Stade, tant la route est difficile, ardue, hérissée de rochers, surtout en

[1] Τὸ Πᾶν.

[2] Οἱ περὶ τὸ Μαινάλιον ἐπακροᾶσθαι συρίζοντος τοῦ Πανὸς λέγουσι.

(Paus., *Arc.*, XXXIV.)

[3] Théocr., *Idyll.* VIII, v. 106.

sortant de Karytène. Jadis pourtant, dans ces montagnes comme dans toutes les montagnes de la Grèce, il y avait des routes pour les chars, routes taillées dans le roc à force de bras et de sueurs, unies, douces et qui semblaient éternelles. Mais la pierre s'est usée, les schistes se sont séparés en atomes, les roches ont roulé, et à peine aujourd'hui le pied du pâtre trouve-t-il à se poser sans danger ; à peine distingue-t-on de loin en loin les traces, illusoires peut-être, du ciseau et des roues.

Les premiers plateaux, élevés de plusieurs milliers de pieds au-dessus des précipices où roule l'Alphée, dominent l'acropole de Karytène, dont la forme paraît plus originale de cette hauteur, la couleur plus brillante, l'aspect plus redoutable. Ils offrent peu de choses dignes de remarque : deux villages au milieu d'arbres touffus, riants oasis au sein de l'aridité, et une source qui jaillit des racines d'un vieux platane : prodige naturel qui n'eût pas manqué d'inspirer aux anciens quelque fable charmante. En s'élevant encore, la vue devient admirable et embrasse une grande partie du Péloponèse. L'Ithome, le Taygète, le Parnon, le Ménale sont rangés à l'horizon comme en cercle ; au milieu, s'étend la belle plaine de Mégalopolis et le commencement de la plaine de Sparte qui la continue.

Le Stade est situé sur le versant nord-est du Lycée : on y arrive par des pentes couvertes d'une herbe fine; on voit que la montagne a été fertilisée jadis par le travail de l'homme. Ce fut le roi Lycaon qui institua les jeux lycéens, pour attirer par des fêtes ses sujets errants et leur rendre plus douce la captivité des villes, nouvelle pour eux. Ces jeux étaient les plus anciens de la Grèce, après ceux d'Olympie : Saturne et Jupiter y disputèrent le prix de la lutte avant la création du genre humain[1]. Nous ne savons, ni comment ils se célébraient, ni s'ils furent toujours en honneur, malgré leur singulière situation et la difficulté de s'y rendre. Cependant, d'après les ruines qu'on y trouve et qui offrent des pierres helléniques de la belle époque à côté de quelques débris cyclopéens, on ne peut douter de leur longue durée et du soin qu'on prit, dans un temps moins reculé, d'embellir leur théâtre. Ces pierres se voient à la tête du stade, vers la partie demi-circulaire où siégeaient les juges, les magistrats et les citoyens considérables. Quant aux deux côtés du Stade, on les reconnaît sans peine; car les terres sont restées à leur place, et la carrière a conservé sa forme. C'est un grand plateau adossé à la montagne de trois côtés, ouvert du quatrième; par

[1] Paus., *Arcad.*, III.

cette ouverture, la vue plane d'une immense hauteur sur les sommets du nord de l'Arcadie et sur une partie de la plaine. Le seul détail qui nous ait été transmis sur les jeux lycéens, c'est qu'après le couronnement des vainqueurs, les jeunes gens nus poursuivaient avec des éclats de rire ceux qu'ils rencontraient sur leur chemin. Ne dirait-on pas l'origine des *Lupercales* des Romains? Tite-Live affirme, en effet, que cette coutume avait été apportée par Évandre [1].

Le petit stade, dont parle Pausanias, est en avant du grand stade et tombe perpendiculairement sur son extrémité. Sa forme seule, et quelques pierres à demi recouvertes par le sol, le font reconnaître. Au-dessus du grand stade, à droite, était le temple de Pan, qui de là présidait aux jeux qui lui étaient consacrés. Les pierres sont enterrées en partie, ou entassées de manière à ne rien laisser distinguer. Elles sont admirablement taillées, plates, étendues, élégantes. Ce temple, du reste fort petit, était adossé à un bois.

Du côté opposé, coulait et coule encore la fontaine *Hagno*, où le prêtre de Jupiter venait conjurer la sécheresse [2]. Après les sacrifices et les prières d'usage, il touchait avec une branche de

[1] Tit. Liv., I, 5; Plut., *Vie de Romulus*.

[2] Paus., *Arcad.*, XXXVIII.

chêne la surface de l'eau, sans l'y enfoncer : sur l'eau ainsi émue, s'élevait une vapeur légère qui bientôt formait un nuage, attirait d'autres nuages et se répandait sur l'Arcadie en pluie salutaire.

Hagno était une des trois nymphes nourrices de Jupiter, d'après les Arcadiens, qui voulaient que le roi des dieux eût été élevé sur le Lycée, dans un lieu appelé *Crétea*. La ressemblance de ce mot avec le nom de la *Crète* avait causé, disaient-ils, l'erreur des autres Grecs. C'était la préoccupation constante des Arcadiens de rattacher à leur patrie l'origine et l'histoire des hommes et des dieux. Aussi appelaient-ils le Lycée *Olympe*, *Sommet sacré*, le berceau de leur religion et de leur société.

Là, tout concourait à inspirer aux mortels le respect et la terreur. Il y avait une grande enceinte consacrée à Jupiter, dont l'entrée était interdite aux hommes. Celui qui y pénétrait au mépris de la loi mourait infailliblement dans l'année. De plus, et ce n'était pas une chose moins terrible, on savait que tout être animé, s'il y posait le pied, perdait immédiatement son ombre [1]. Com bien de fois les chasseurs n'avaient-ils pas fait cette remarque, quand les bêtes féroces

[1] C'est le fantastique allemand et l'histoire de Peter Schlemil.

qu'ils poursuivaient y cherchaient un refuge!

Le culte de Jupiter Lycéen n'avait pas besoin, du reste, de ces fables pour frapper l'imagination des peuples d'un mystérieux effroi. Sur le sommet le plus élevé de la montagne [1], il y avait un tertre, un autel, où le sang humain avait coulé souvent, en l'honneur du dieu héritier du cruel Saturne. De là se découvre presque tout le Péloponèse, et l'on se croit plus près du ciel que de la terre. Devant l'autel et vers l'Orient, deux colonnes portaient deux aigles dorés que le soleil frappait chaque matin de ses premiers rayons. Idée grandiose, qui rappelle le temple d'Apollon sur le sommet du Taygète, l'autel de Jupiter pluvieux sur l'Hymette. Certes, un simple amas de terre ainsi placé avait plus de majesté que le temple le plus magnifique. Soutenu par les nuages, entouré de l'espace infini, couvert par l'éternel Éther, ne semblait-il pas toucher les pieds du dieu invisible, et les mortels ne sentaient-ils pas son souffle passer sur leurs fronts? Pourquoi une barbarie monstrueuse souilla-t-elle une si belle idée? Pourquoi ces colonnes, que l'on voyait de toute l'Arcadie, rappelaient-elles moins la puissance du dieu que la souffrance des hommes? On ne dit point quand finirent ces sacrifices humains, que les Arcadiens portèrent en Italie, et qui se renouvelèrent à

[1] Ἐν τῇ ἄκρᾳ ἀνωτάτω. (Paus., *Arcad.*, XXXVIII.)

Rome jusqu'à la seconde guerre punique. Les paroles de Pausanias feraient croire, non pas qu'ils duraient encore de son temps, mais qu'on y avait substitué quelque cérémonie repoussante qui en était le symbole :

« Aujourd'hui, » dit-il, « on offre sur cet autel « des sacrifices secrets à Jupiter. Il ne me plaisait « guère de m'informer de la manière dont les cho- « ses s'y passaient ; qu'elles restent donc comme « elles sont et *comme elles ont été dès le commen- « cement*[1]. »

Ce fut sur la chaîne du Lycée que se réunirent en société les habitants nomades de l'antique Arcadie. Ils se prétendaient non-seulement autochthones, « mais nés avant la lune[2]. » De race pélasgique, ils affirmaient que Pélasgus, leur père commun, était le premier homme que la terre eût enfanté. « Mais, » comme le remarque assez naïvement Pausanias, « il est vraisemblable « qu'il existait d'autres hommes en même temps « que lui ; autrement, sur qui eût-il régné[3] ? »

[1] Ὡς ἔσχεν ἐξ ἀρχῆς. (*Ibid.*)

[2] Προσέληνοι. (Strabon., l. VIII, c. 9.)

...Luna gens prior illa fuit.

(Ovid., *Fast.*, l. II, v. 290.)

[3] Ἀντίθεον δὲ Πελασγὸν ἐν ὑψικόμοισιν ὄρεσσι
Γαῖα μέλαιν' ἀνέδωκεν, ἵνα θνητῶν γένος εἴη.

(Vers du poëte *Asius*, cités par Pausanias.)

Que l'on reconnaisse dans cette idée populaire une réminiscence de l'Asie et des traditions bibliques, ou que l'on y voie seulement une de ces vagues explications que tous les peuples cherchent à l'obscurité de leur origine, il n'en est pas moins probable que Pélasgus fut un roi pasteur, un chef de tribu, contemporain d'Inachus selon les uns, de Cécrops selon les autres[1]. Il enseigna aux hommes l'art de se construire des cabanes, de se faire des vêtements avec des peaux de sanglier, et substitua aux herbes et aux racines dont ils se nourrissaient les glands du hêtre.

Ce fut son fils Lycaon qui fonda sur le mont Lycée la ville de Lycosure, « la première ville qu'ait vue le soleil[2]. » Il institua les jeux lycéens et donna à Jupiter le nom de Lycéus. D'après la coutume de ces temps barbares, il lui offrit en sacrifice un enfant nouveau né, et arrosa l'autel de son sang. Aussi les poëtes racontent-ils qu'il fut changé en loup[3].

Ses fils et petits-fils suivirent son exemple, et fondèrent de tous côtés des villes auxquelles ils

[1] Denys d'Halicarnasse, *Antiq. rom.*, l. I, c. 13.

[2] Ταύτην εἶδεν ὁ ἥλιος πρώτην.

[3] Tous ces noms, Lycaon, Lycée, Lycosure, offrent une même racine, celle de λύκος, loup. Un simple rapprochement de mots, telle est peut-être l'origine de cette fable.

donnèrent leur nom, à mesure que la population s'augmentait ou renonçait à la vie errante : Phigalie, Oresthasium, Pallantium, à l'ouest de Lycosure; Trapézonte, Lycéa, au sud; Héræa, au nord, etc., etc. C'était un cercle qui allait s'élargissant sans cesse, avec le Lycée pour centre. Il semblait même que la terre leur manquât : Œnotrus, Évandre conduisirent des colonies en Italie.

Pausanias et Apollodore ont conservé les noms des rois arcadiens. Il y en a plus de cinquante, et Lycaon compte autant de fils qu'il y avait de villes en Arcadie. Chaque ville voulait avoir reçu son nom et son existence d'un fils de Lycaon; aussi la liste ne paraît-elle sérieuse qu'à partir du règne d'Arcas : du moins, parmi des noms entourés de fables, en est-il de consacrés par l'histoire [1].

Arcas, fils de Jupiter et de Callisto, avait appris de Triptolème l'art de cultiver le blé et d'en faire du pain; d'Aristée, l'art de filer et de tisser les étoffes. Son peuple reconnaissant voulut porter

[1] On remarque surtout *Échemus*, le vainqueur d'Hyllus à l'isthme de Corinthe; *Ancæus*, cité par Homère; *Agapénor*, qui conduisit les Arcadiens au siége de Troie; *Cypsélus*, qui fit alliance avec les Doriens; *Pompus*, qui donna à son fils le nom d'*Éginète*, en l'honneur des marchands d'Égine qui pénétrèrent les premiers en Arcadie; *Échmis*, dont le règne marque le commencement des guerres de Messénie.

son nom, et quitta dès lors celui de Pélasges. Le dernier roi descendant d'Arcas fut Aristocrate II, qui fut lapidé par ses sujets, quand sa trahison envers les Messéniens fut découverte. Son aïeul, qui portait le même nom, avait eu le même sort. Les Arcadiens avaient à se plaindre de son despotisme et de ses excès. Un sacrilége donna lieu à l'explosion des mécontentements. Le roi osa violer une prêtresse de Diane dans le temple même, auprès de la statue de la déesse : il fut lapidé. L'infamie dont se couvrit son petit-fils ajouta à la haine des Arcadiens contre la royauté : ils l'abolirent en 668.

Chez un peuple pasteur, elle devait avoir peu de prestige et de puissance. Il n'y avait point d'aristocratie pour la soutenir; elle n'avait point de trésors pour acheter des défenseurs; pauvre, au milieu de sujets pauvres, elle trouvait trop d'égalité au-dessous d'elle pour n'être pas rabaissée au commun niveau. Sa force, c'était le consentement du peuple; sa majesté, c'étaient ses vertus et ses bienfaits. Du moment qu'elle avait encouru le mépris, elle était perdue. En effet, elle fut déracinée sans secousse, sans que le moindre trouble semble avoir accompagné ou suivi cette révolution.

L'Arcadie resta divisée en autant de petits États indépendants qu'il s'y trouvait de villes. Il est

facile de supposer que leur constitution devait être démocratique, comme il convenait à un peuple sans richesse, sans commerce, de mœurs simples. Mais on cherche en vain les traces d'une confédération générale. Des guerres de ville à ville prouvent que la communauté de race et de nom n'empêchait pas la division d'intérêts. Au jour seulement où il fallait repousser un ennemi extérieur et prendre part aux affaires de la Grèce, le danger ou la gloire les réunissait; alors, Tégée et Mantinée avaient la suprématie. Il est probable que, dans ces grandes circonstances, il se tenait une assemblée générale de tous les guerriers, et l'on y décidait la guerre, comme aux premiers temps de notre histoire dans les champs de Mai. Peu d'années avant la fondation de Mégalopolis, lorsque toute l'Arcadie s'unit pour résister à l'ambition de Sparte, on trouva que le gouvernement ne pouvait être confié à un conseil composé de moins de dix mille députés. C'était encore un peuple sur la place publique, au lieu d'hommes d'État dans un sénat. Les Arcadiens retrouvaient avec satisfaction un souvenir, une image de leurs grandes assemblées.

Les Arcadiens occupent une bien courte page dans l'histoire [1]. Leur vie intérieure est restée ca-

[1] Il faut excepter Tégée et Mantinée, situées dans des plai-

chée, comme toutes les vies simples et heureuses. Leur vie extérieure, sans haine et sans ambition, se borne à quelques guerres, entreprises pour leur propre défense ou la défense de leurs alliés. Leurs premiers exploits eurent Hercule pour guide. C'est avec une armée composée principalement d'Arcadiens que ce héros prit Lacédémone[1]; avec eux encore, il força Augias, roi de l'Élide, à reconnaître la suprématie des rois argiens. Les causes de cette étroite alliance nous sont inconnues. Peut-être les fables du sanglier d'Érymanthe, de la biche cérynite, des oiseaux stymphalides[2], déguisent-elles des services plus sérieux qu'Hercule aurait rendus aux Arcadiens. Peut-être aussi étaient-ils intéressés à travailler avec lui à l'abaissement de voisins dangereux. Quoi qu'il en soit, ils furent ses plus constants amis; il avait toujours un corps arcadien avec lui, et ils le suivirent même dans l'exil, lorsque, chassé de Tirynthe par Eurysthée, il se réfugia à Trachine.

Ils ne gardèrent pas la même affection aux Héraclides, quand plus tard ils voulurent envahir

nes, près de l'Argolide et de la Laconie. Entraînées dans les mouvements et les troubles du reste de la Grèce, elles figurent souvent dans l'histoire, quoique sans éclat; mais elles n'avaient ni la vie, ni les mœurs des autres états arcadiens.

[1] Diod. Sic., l. IV, c. 33.

[2] Paus., *Arcad.*, V.

le Péloponèse à la tête des Doriens et déposséder la race pélasgique. Ils se réunirent à l'armée confédérée qui ferma le passage de l'isthme, et ce fut même leur roi Échémus, qui tua Hyllus, fils d'Hercule, en combat singulier.

Pendant la trêve de cinquante ans acquise par cette victoire, les Arcadiens prirent part au siége de Troie, conduits par Agapénor. Mais ils n'avaient point de marine, relégués qu'ils étaient dans l'intérieur des terres, et Agamemnon dut leur prêter soixante vaisseaux.

« Ceux qui habitent l'Arcadie ont suivi le fils
« d'Ancæus, le roi Agapénor: Agamemnon, roi
« des hommes, leur a donné des vaisseaux soli-
« dement construits pour franchir la mer pro-
« fonde; car l'art de la navigation leur est in-
« connu [1]. »

Agapénor, à son retour, jeté par la tempête sur la côte de Chypre, s'y fixa, fonda Paphos et le célèbre temple de Vénus [2].

Quand les Doriens rentrèrent dans le Péloponèse, non plus par l'isthme de Corinthe, mais par mer et par la côte d'Achaïe, les Pélasges furent pris au dépourvu, et l'Arcadie semblait la première menacée. Cypsélus, qui avait réuni toute

[1] Hom., *Il.*, II, *v.* 603.
[2] Paus., *Arcad.*, V.

l'Arcadie sous ses lois, sut détourner le danger, en mariant sa fille Mérope [1] à Cresphonte, un des princes Héraclides. Les âpres montagnes de l'Arcadie devaient, du reste, peu séduire des conquérants qui voyaient ouvertes devant eux les riantes plaines de l'Argolide, de la Laconie, de la Messénie; de plus, la valeur déjà éprouvée des Arcadiens, et la formidable défense dont les entourait la nature, devaient leur donner à réfléchir.

Ce mariage fut l'origine de l'alliance qui unit les Arcadiens aux Messéniens. Il est vrai qu'elle fut resserrée par des intérêts communs, en présence de l'ambition des Spartiates. L'Arcadie fut souvent exposée à leurs attaques, et Tégée n'échappa à un coup de main que par le courage de ses femmes, dignes émules des Argiennes et de Télésilla. Appelés par Aristodème, les Arcadiens le suivirent dans différentes incursions en Laconie, contribuèrent puissamment à ses victoires, repoussèrent avec mépris les présents des Spartiates qui cherchaient à les gagner, et, après la prise d'Ithome, recueillirent les vaincus. Lorsque la seconde guerre éclata, non contents d'envoyer à Aristomène les troupes auxiliaires qu'il demandait, ils arrivèrent avec toutes leurs forces, conduits par leur roi Aristocrate II. On sait la trahi-

[1] C'est la *Mérope* de Voltaire.

son d'Aristocrate à la *Grande-Fosse;* mais ce que l'on sait moins, c'est la douleur des Arcadiens à la nouvelle de la prise d'Ira que le roi les avait empêché de secourir [1].

« Dès qu'ils surent que tous les défenseurs d'Ira « n'avaient point péri, ils allèrent les attendre « près du mont Lycée, leur préparèrent des vê- « tements et des vivres; les magistrats furent en- « voyés en avant pour consoler les Messéniens et « leur servir de guides. Quand les fugitifs furent « arrivés sur le Lycée, les Arcadiens leur donnè- « rent l'hospitalité, leur témoignèrent le plus af- « fectueux empressement; ils voulaient même les « garder dans leurs villes et partager leurs terres « avec eux. »

Combien voit-on dans l'histoire de vaincus et d'alliés malheureux recevoir un tel accueil?

Enfin, lorsque Aristocrate eut fait échouer, par une troisième trahison, le projet d'Aristomène qui voulait surprendre Sparte, les Arcadiens le lapidèrent.

Cependant, après la défaite de leurs alliés, restés seuls contre Sparte, ils durent faire des concessions pour conserver leur indépendance, ou, tout au moins, la paix. Ils les suivirent avec une docilité forcée dans leurs guerres contre Athènes,

[1] Paus., *Messén.*, XXII.

contre l'Asie, contre Thèbes. Il est vrai que, dès la bataille de Leuctres, ils se hâtèrent de les abandonner et de se jeter dans les bras d'Épaminondas. Depuis lors, sûrs d'être soutenus, soit par Thèbes, soit par la ligue achéenne, où ils entrèrent des premiers, ils entreprirent contre Sparte cette guerre acharnée dont la prise de Mégalopolis ne fut qu'un épisode, et qui se termina le jour seulement où Philopémen rasa les murs de Sparte et abolit les institutions de Lycurgue. Les Messéniens étaient vengés.

La domination romaine apporta partout le calme avec la servitude.

L'Arcadie a revêtu, dans l'imagination des modernes, une forme gracieuse et poétique : ses bergers sont devenus des héros de roman, habitants d'un Éden qu'ils font retentir des chants les plus délicieux. Certes l'Arcadie est un admirable pays, mais dont les beautés sévères et grandioses ne se prêtent guère aux raffinements des auteurs de bergeries. Qu'on se figure une série de montagnes accumulées, dont un grand nombre se mesure par cinq et six mille pieds, des vallées profondes, qui sont plutôt des ravins, des torrents qui se précipitent au milieu de roches et de gorges sauvages, des forêts de sapins au pied des neiges, des neiges qui, sous un soleil ardent comme celui de la Grèce, ne fondent qu'au milieu de l'été, des hi-

vers longs et glacés, et l'on aura une idée plus exacte de l'Arcadie qu'en n'y rêvant que vertes prairies et riants vallons. Dans un tel pays, la race devait être vigoureuse, patiente, endurcie. Longtemps même elle fut grossière et barbare : son chant tant vanté en est une preuve [1]. C'était uniquement pour adoucir leur caractère et leurs mœurs qu'une loi forçait tous les Arcadiens à apprendre la musique jusqu'à trente ans [2]. L'âge d'or de Lucrèce, c'est-à-dire le temps où les hommes disputaient aux animaux leurs repaires et leur nourriture, fut long pour l'Arcadie, et celui-là devint un roi et presque un dieu qui construisit la première cabane, et le premier mangea des glands. Le culte sanglant de Saturne, la grande divinité pélasgique, avait de si profondes racines dans les mœurs, que, lorsqu'il fut détrôné par le Jupiter de Prométhée et des Curètes, les Arcadiens continuèrent les sacrifices humains sur les autels de Jupiter. Ils tenaient moins à la divinité qu'à la vue du sang. Les Romains, leurs descendants, héritèrent de cette férocité.

Peu à peu, par le progrès des siècles et le contact des autres peuples, les âmes s'adoucirent et

[1] .Soli cantare periti
Arcades.

[2] Polyb., l. IV, c. 20.

s'ouvrirent aux lumières; mais ce contact fut rare et le progrès fort lent. Défendus par leurs montagnes inabordables, isolés des mers, depuis que l'Élide était un royaume séparé, ils n'avaient même pas de relations commerciales. En voici une preuve frappante :

Plus de deux cent cinquante ans après la guerre de Troie, des Éginètes chargèrent des marchandises sur des bêtes de somme, et s'aventurèrent au cœur de l'Arcadie [1]. Les habitants étaient si peu accoutumés à de pareilles visites, qu'ils les comblèrent de présents et d'honneurs, et le roi Pompus donna même à son fils le nom d'Éginète. Si les marchands d'Égine, attirés par l'accueil fait à leurs concitoyens, prirent dès lors plus souvent le chemin de l'Arcadie, ils durent introduire en même temps des éléments de civilisation.

De quelque manière que se soit accompli le développement social de ce pays, il nous est inconnu, et, si l'on en juge par ses résultats, il ne méritait guère l'attention de l'histoire. Quels grands hommes a produits l'Arcadie? Quels poëtes, quels philosophes, quels artistes, quels capitaines? En mettant de côté Polybe, qui est tout romain, il ne reste que Philopémen, le dernier des Grecs, mais aussi le premier des Arcadiens. Pau-

[1] Paus., *Arcad.*, V.

sanias trouve à Tégée les statues des législateurs *Cræsus*, *Tyronidas*,—noms obscurs, honneurs rendus aux services plutôt qu'au génie. Les chants des bergers de l'Arcadie étaient renommés; — mais ceux qui font résonner les échos de la Suisse et du Tyrol ne le sont-ils pas aussi? Les temples d'Apollon à Phigalie, de Minerve à Tégée, étaient les plus beaux temples du Péloponèse; — mais ils furent construits, l'un par Ictinus, *Athénien*, l'autre par Scopas, de *Paros*. Pour leurs temples, pour les statues de leurs dieux, dès qu'ils voulaient un art moins grossier, ils étaient forcés de recourir à des artistes étrangers.

Il faut l'avouer, l'air des montagnes est plus favorable à la liberté qu'au génie, et la vie pastorale mène plus sûrement au bonheur qu'à la gloire. La race arcadienne ne montre point cette vivacité d'imagination, cette passion des grandes choses, cet amour du beau qui distingue la race ionienne : mais elle ne mérite pas pour cela qu'on la juge avec une trop grande sévérité. S'ils n'avaient pas l'enthousiasme et le génie des arts, ils en avaient le goût. S'ils manquaient de sculpteurs et d'architectes, ils appelaient ceux des pays plus favorisés : et eux, si pauvres, ils trouvaient des trésors lorsqu'il s'agissait d'élever à la Divinité un monument qui fût digne d'elle. Quoique la musique et la danse leur fussent imposées par les lois,

ils les cultivèrent[1] avec succès et devinrent célèbres parmi tous les Grecs. Leur talent naturel pour ces arts délicats n'indique nullement une race lourde et complétement privée de grâce. Il est encore à remarquer qu'il y a peu de pays aussi riches que l'Arcadie en traditions religieuses et mythologiques, espèce de poésie enfantée et conservée par l'imagination populaire, qui égaye le berceau de tous les peuples, et que ceux-là gardent surtout qui prolongent leur jeunesse et leur simplicité.

Les Arcadiens n'étaient pas moins primitifs, du reste, par leurs vertus. Leurs mœurs pures, leur pauvreté digne, la fermeté et la droiture de leur caractère, leur respect inouï du serment[2], et par-dessus tout leur courage, leur avaient acquis l'estime de la Grèce. Les montagnards de l'Arcadie, comme ceux de la Suisse, mettaient leur sang au service des chefs étrangers, et il était peu de troupes mercenaires qui les égalassent en force, en valeur, en fidélité[3]. Est-il besoin d'ajouter qu'ils étaient bienfaisants, hospitaliers, religieux,

[1] Il y a dans Polybe deux chapitres bien curieux sur l'éducation musicale des Arcadiens et sur les causes politiques de cette éducation. (L. IV, c. 29 et 21).

[2] *Voy.* plus loin le chapitre du Styx.

[3] Thucyd., VII, 57; Xenoph., *Hist. græc.*, VII; *Anab.*, VI, 2 *et passim*.

passionnés pour leur liberté et leur patrie [1]?

Il est pour les peuples deux sortes de destinées : la gloire avec de suprêmes prospérités et de suprêmes infortunes, ou l'obscurité au sein du bonheur. L'Arcadie a eu ce dernier lot, et, pour employer l'expression de Tacite [2], elle est restée cachée dans un pli de l'histoire.

[1] Κοινῇ τὸ τῶν Ἀρκάδων ἔθνος ἔχει τινὰ παρὰ πᾶσι τοῖς Ἕλλησιν ἐπ' ἀρετῇ φήμην, οὐ μόνον διὰ τὴν ἐν τοῖς ἤθεσι καὶ βίοις φιλοξενίαν καὶ φιλανθρωπίαν, μάλιστα δὲ διὰ τὴν εἰς τὸ θεῖον εὐσέβειαν. (Polyb., IV, 20.)

[2] Quos gloriæ sinus abdit.

CHAPITRE II.

LA NÉDA.

La Néda est une petite rivière qui prend sa source dans le mont *Cérausius*, un des plus hauts sommets de la chaîne du Lycée. Elle coule d'abord vers le nord, puis, tournant à l'ouest, elle va se jeter dans le golfe de *Cyparissia*, après avoir parcouru environ douze lieues de pays et formé autant de détours que le Méandre [1].

Elle servait de limites, au nord, à la Messénie, qu'elle séparait de l'Arcadie et de la Triphylie. La

[1] Ποταμῶν δὲ ὁπόσους ἴσμεν, Μαίανδρος μὲν σκολιῷ μάλιστα κάτεισι τῷ ῥεύματι· δεύτερα δὲ ἑλιγμῶν γε ἕνεκα φέροιτο ἂν ἡ Νέδα (Paus., *Arcad.*, XLI.

nymphe Néda, une des trois nourrices qui élevèrent Jupiter sur le mont Lycée, lui avait donné son nom, nom harmonieux, consacré par la fable, par l'histoire, par l'admiration des hommes pour les merveilles de la nature. Un des épisodes du mythe de Cérès, le dénoûment du drame messénien sur le mont Ira, des cascades rivales de l'Anio et célèbres dans l'antiquité, en faut-il davantage pour sauver un cours d'eau de l'oubli?

Grossie par le Lymax et divers torrents, la Néda arrive bientôt au pied de *Phigalie*, qu'elle protége au midi par un immense ravin. Mais, si escarpées qu'en soient les pentes, elles sont couvertes d'une constante verdure et de fourrés épais qui se continuent jusque sur les sommets. Deux ruisseaux, après avoir traversé la ville, forment de légères cascatelles qui glissent pendant des centaines de pieds sur les rochers et les mousses, et précipitent dans le ravin retentissant leur long filet d'argent. Les anciens n'admiraient pas seulement dans les beautés de la nature l'œuvre de la Divinité, ils y voyaient la divinité elle-même. Aussi les Phigaliens venaient-ils dans ce charmant endroit rendre un culte à la nymphe du fleuve; ils amenaient leurs enfants y couper leur chevelure en son honneur[1].

[1] Paus., *Arcad.*, XLI.

Bientôt les montagnes qui encaissent le cours de la Néda grandissent, se rapprochent et forment une gorge presque inaccessible, où il faut aller chercher ces cascades si vantées jadis, aujourd'hui ignorées des habitants mêmes du pays. Il nous fallut deux jours de recherches vaines, avant de trouver un Phigalien qui pût nous servir de guide : c'était un vieux berger qui s'était égaré de ce côté à la suite de ses chèvres.

Pendant près d'une heure de marche vers l'ouest, rien ne s'offre de remarquable, si ce n'est quelques pierres helléniques dont la disposition est singulière. A une centaine de pas des murs de la ville, on trouve une sorte de grotte formée d'assises très-soigneusement taillées et recouvertes par une large pierre qui s'enfonce dans le talus du chemin. L'ouverture a quatre pieds de haut et un pied et demi de large, quelques pieds à peine de profondeur. Il est vrai que des éboulements ont dû élever le niveau du sol. Était-ce l'issue d'un couloir souterrain qui permettait de sortir de la ville assiégée? — Mais le passage eût été trop étroit, et il est facile de reconnaître que les constructions ne se continuent pas sous la terre. Était-ce simplement un abri pour l'humble statue de quelque divinité champêtre? — Ce qui confirme cette dernière supposition, c'est qu'un mille plus loin, se trouve une petite grotte absolument

semblable, si ce n'est que le sol est beaucoup plus exhaussé par le temps. Assurément, la disposition des lieux, autant que l'éloignement, prouve qu'aucun souterrain ne pouvait de ce côté rejoindre la ville. C'était une sorte de chapelle, de niche, où les pâtres plaçaient quelque informe statue façonnée par leurs mains, et suspendaient leurs pieuses offrandes.

Enfin, après plusieurs détours, on arrive au-devant d'un étroit précipice, au fond duquel la Néda roule avec fracas ses eaux comprimées et écumantes. Sur la droite, un mugissement plus égal et plus solennel indique les cascades, que d'en haut on entrevoit à peine, à travers les arbres qui couvrent les flancs du ravin.

En face, derrière l'autre rive et au second plan à l'horizon, se dresse un pic nu et pierreux que couronne le village de *Kara-Mustapha.* Ce serait là, selon quelques opinions, le mont *Ira*, dernier refuge de la liberté messénienne. D'autres le placent quelques lieues plus à l'est, entre le mont Céransius et la Néda, près du village de *Kakolétri.* Les indications assez vagues que nous a laissées l'antiquité semblent justifier la première conjecture.

D'abord, les Messéniens se trouvaient ainsi plus près de la mer et pouvaient établir facilement, avec Pylos, Mothon et les marchands de Céphal-

lénie, les communications dont parle Pausanias[1]. D'autre part, la distance qui les séparait de Sparte ne serait pas assez considérablement augmentée pour rendre encore plus incroyable l'incursion d'Aristomène, qui, parti d'Ira vers la nuit close avec son bataillon sacré, pillait Amycles avant le lever du soleil[2]. De plus, un vers de la Pythie semble indiquer qu'Ira était tout près des *Rapides* de la Néda : « Νέδης ἑλικόῤῥοον ὕδωρ[3]. » En dernier lieu, s'il est permis d'attacher un sens précis à une épithète poétique, il est à remarquer que l'aspect de la montagne de Kara-Mustapha ne dément nullement le nom de *blanchâtre* que lui donne le poëte Rhianus :

« Οὔρεος ἀργεννοῖο περὶ πτύχας ἐστρατόωντο. »

De toute manière, c'est aux bords de la Néda qu'Aristomène se retira; c'est là qu'il défendit pendant onze ans les dernières limites de sa patrie avec un courage et une opiniâtreté qui donnent tant de caractère aux guerres de Messénie, et inspirent pour les Messéniens un intérêt si voisin de l'admiration.

La Néda, instrument de la fatalité, annonça la

[1] Paus., *Messén.*, XVIII.

[2] *Ibid.*

[3] *Ibid.*

première la ruine qui s'approchait. L'oracle de Delphes avait prédit qu'Ira succomberait quand *un bouc boirait dans la Néda.* Je ne sais si les Messéniens prirent les précautions nécessaires pour empêcher ce malheur; mais Apollon ne révèle l'avenir aux mortels qu'avec des jeux de mots propres à les aveugler et à rendre la destinée inévitable. Τράγος signifie à la fois, en Messénie, *bouc* et *figuier sauvage.* Or, un devin aperçut un jour un figuier sauvage qui se penchait vers la Néda et y baignait l'extrémité de ses branches. Dès lors, tout espoir fut perdu; la prise d'Ira suivit de près.

Il ne faut pas s'étonner si aucune ruine n'indique le dernier asile des derniers Messéniens. Ce ne fut qu'un établissement passager, un camp retranché et non une ville. Si quelques constructions avaient été élevées, la haine des vainqueurs ne dut pas laisser pierre sur pierre: le temps compléta leur œuvre.

C'est encore aux environs des cascades de la Néda, à trente stades au-dessous de Phigalie, qu'il faut chercher le mont *Élaion* et l'antre de *Cérès la Noire.* La déesse s'y retira après l'enlèvement de Proserpine; cachée aux regards des dieux et des hommes, elle abandonna la terre à la famine et à la désolation [1]. Pan, qui parcourait en chassant

[1] Paus., *Arcad.*, XLII.

les montagnes de sa chère Arcadie, la trouva couverte de vêtements de deuil. Il annonça cette nouvelle à Jupiter; les Parques, envoyées vers la déesse, parvinrent à fléchir sa colère et à calmer sa douleur. Les Phigaliens lui élevèrent dans l'antre même une statue en bois qui la représentait assise sur une pierre, les vêtements peints en noir; mais elle avait une tête de cheval et une crinière de serpents et de monstres de toute espèce, un dauphin dans la main droite, dans la main gauche une colombe.

Les serpents s'expliquent facilement, lorsque l'on sait que, dans une autre ville de l'Arcadie, à *Oncium*, il y avait un temple consacré à Cérès *Érinnis* [1]. Les Arcadiens souffraient souvent de la famine dans leur pays froid et montagneux [2], et ils connaissaient plutôt le courroux de Cérès que ses bienfaits. Quant à la tête de cheval, elle rappelle une des variantes que l'Arcadie avait ajoutées au mythe éleusinien. Cérès, pendant qu'elle cherchait sa fille, était poursuivie par Neptune et s'était changée en cavale pour lui échapper. Mais le dieu se transforma lui-même en coursier, et eut commerce avec elle sous cette forme. C'est pour cela que les Arcadiens prétendaient avoir donné, avant les Athéniens, le surnom

[1] Paus., *Arcad.*, XV

[2] *Ibid.*, XLII.

d'*Hippius* à Neptune : mais ils reconnaissaient avoir reçu d'Éleusis les mystères des grandes déesses [1] ; il y avait même à *Thelpuse* un temple de Cérès Éleusinienne.

Chez ce peuple isolé du reste de la Grèce, les croyances nouvelles s'étaient propagées bien plus rapidement que la civilisation. De quelle manière ? c'est un mystère, comme presque toute son histoire. Sans doute qu'ils rapportèrent les dieux étrangers des guerres qui les mettaient en contact avec les autres Grecs, soit lorsqu'ils suivaient Hercule, soit quand ils se réunissaient à l'Isthme aux Péloponésiens conjurés contre l'invasion dorienne, soit enfin quand ils campaient devant Troie. L'antre de Cérès, sur les bords de la Néda, était si saint et si renommé, que Pausanias avoue n'avoir eu d'autre but que d'y sacrifier en venant à Phigalie.

C'est au pied du mont Élaion même que se trouvent les cascades de la Néda. Après une descente qui semble périlleuse, le long de rochers glissants et escarpés, on arrive auprès du fleuve, au bas d'un torrent qui s'y précipite d'une hauteur prodigieuse. Dans sa chute, ce torrent se creuse trois bassins qui lui servent comme de halte, et forme trois cascades superposées en éta-

[1] Paus., *Arcad.*, XXV.

ges : la dernière, de douze pieds ; la seconde, d'environ vingt-cinq ; la première, et de beaucoup la plus considérable, est inaccessible ; le regard même ne peut distinguer le point d'où elle s'élance. Sur ces rochers usés et polis par les siècles, l'eau glisse en nappes légères et égales, impétueuse avec l'apparence du calme et de la majesté ; pas une goutte ne rejaillit, pas une aspérité du roc ne divise cette surface transparente, qui paraît venir se reposer dans chaque bassin plutôt qu'y tomber.

Tout autour croissent des platanes immenses, des chênes-verts, des lauriers-thyms, des lentisques, et ces figuiers sauvages, prophètes de la ruine d'Ira : tous arbres séculaires, à la végétation puissante, petite forêt vierge que la main des hommes n'a jamais pu mutiler. Jamais le soleil n'a pénétré leurs épais ombrages et tiédi les eaux glacées qu'ils abritent. Ils forment entre chacune des cascades une barrière qui les cache les unes aux autres.

Les mots ne peuvent décrire la beauté et le charme de ce lieu, qui ne craint point qu'on se rappelle Tivoli et qu'on lui compare les cascatelles de la villa de Mécène. Ce qui rend le rapprochement plus frappant, c'est que, de même qu'à Tibur, auprès des chutes gracieuses et des beautés douces de l'Anio, il en est de sévères et terribles

au sein de la grotte de Neptune ; de même, lorsqu'on a franchi à gué le dernier bassin et qu'on se retrouve en face de la Néda, le spectacle change et devient sauvage et effrayant. Quelques pas amènent le voyageur sur un dôme de rochers qui unissent les deux flancs du ravin et barrent le lit du fleuve. Les eaux qui arrivent en roulant des tourbillons, comme l'Eurotas dans les gorges de *Gramisa*, se brisent en mugissant contre cette digue invincible, et s'engloutissent dans un gouffre qu'elles semblent s'être creusé jusqu'aux entrailles de la terre.

Cependant, un peu plus loin, sur ces rochers mêmes qui comblent le fond du précipice, se découvre bientôt une caverne au fond de laquelle s'ouvre un large puits ruisselant de stalactites, aux parois sillonnées. contournées, creusées profondément et couvertes de mousse et des teintes les plus étranges. Un air glacial s'élève de cet abîme, où la pierre que le pied a roulée rebondit longtemps de roc en roc avant d'atteindre le fond. Le grondement d'un tonnerre souterrain étourdit l'oreille, et, en se penchant sur le gouffre, on voit au fond des ténèbres scintiller quelques lueurs blanchâtres.

C'est la Néda, qui s'est frayé une route sous les masses qui l'écrasent et qui reprend son cours à quarante pieds au-dessous du sol. L'impression

que produisent cette lutte des éléments et le merveilleux désordre qu'elle a enfanté est encore accrue par la nature qui l'entoure. Le fond du précipice n'a pas trente pieds de large, et ses flancs, qui se dressent à pic, semblent deux murailles prêtes à se refermer sur l'imprudent visiteur. Là, le soleil se lève et se couche dans l'espace de quelques minutes. En amont, les détours si nombreux de ce second Méandre sont dominés par des montagnes boisées; mais leur riante verdure, dorée de mille teintes par le soleil qu'on ne voit pas, ne fait que mieux ressortir par le contraste ce qu'a de sévère le demi-jour où l'on se trouve. En aval, le rocher qui a vaincu la Néda s'arrête brusquement, et à quarante pieds au-dessous, précipice dans un précipice, la Néda reparaît au jour, plus resserrée que jamais, mais calme et soumise. Au moment de disparaître par un nouveau détour dans une gorge plus étroite encore, elle passe sous une arche naturelle d'environ vingt pieds de haut. On dirait un arc de triomphe sous lequel les masses de granit font passer leur ennemie vaincue.

Pour nous, modernes, si une nuance d'effroi se mêle à l'admiration devant de si imposantes beautés, ce n'est qu'une sorte d'instinct poétique qui prend plaisir à faire taire la réflexion pour n'écouter que les sens et l'imagination frap-

pée. Pour les anciens, il y avait de plus une terreur religieuse, et il est impossible que ce précipice qui semble perdu au sein de la terre et caché au ciel, ce gouffre noir qui effraye les yeux par sa profondeur et les oreilles par son mugissement, cette fraîcheur glaciale au milieu de laquelle la vie se sent comme gênée, toute une scène, en un mot, qui semble de l'autre monde, n'aient pas évoqué dans leur esprit des divinités redoutées et un enfer dont ils plaçaient partout l'entrée. On voudrait croire que c'est devant cet antre que Cérès assise épiait l'abîme qui pouvait lui rendre sa fille. Là, peut-être, les magiciens arcadiens évoquaient les âmes [1] ; là, Pausanias, roi de Sparte, vint se purifier du meurtre de Cléonice.

Pour retrouver ensuite la Néda, il faut la quitter momentanément, et tourner par une marche de deux heures les montagnes inaccessibles qui bordent sa rive droite. En descendant, on la voit sortir des dernières gorges, au bruit des dernières cascades inexplorées. Aussitôt, comme joyeuse de reconquérir l'air et la liberté, elle répand ses eaux dans la vallée, et les promène capricieusement dans un large lit dont elle ne peut remplir qu'une partie. Comme elle, la nature se fait aussi calme et aussi riante qu'elle était tout à l'heure

[1] Paus., *Lacon.*, XVII.

tourmentée et austère. Les montagnes deviennent, en s'écartant, des collines boisées, des coteaux fertiles, et vont en diminuant jusqu'à la mer. Les rives et les îles de sable qui divisent le courant se couvrent d'agnus castus, de tamarix, de lauriers-roses qui ne le cèdent en rien à ceux de l'Eurotas, de beaux platanes qui baignent leurs branches et leur tronc penché dans le fleuve. Ce paysage charmant, qui répond assez à l'idée romanesque que nous nous formons de l'Arcadie, se prolonge pendant deux lieues jusqu'à la mer. Aux temps anciens, la Néda recevait de petits vaisseaux à son embouchure; aujourd'hui, elle se perd dans les sables.

CHAPITRE III.

LE LADON.

L'Érymanthe, qui sert de limite à l'Elide et à l'Arcadie au nord de l'Alphée, avait reçu son nom d'*Erymanthus*, grand-père du fondateur de Psophis [1]. Il prend sa source dans le mont *Lampia* consacré à Pan, comme toute la chaîne de l'Érymanthe, dont cette montagne fait partie. Il traverse ensuite l'Arcadie, en laissant à droite le mont *Pholoé*, et à gauche *Thelpuse*, la ville de Cérès : puis il se jette dans l'Alphée. C'est sur les bords de l'Érymanthe qu'Hercule prit le sanglier, si terrible par sa taille et sa force, que lui avait demandé

[1] Paus., *Arcad.*, XXIV.

Eurysthée. On serait tenté de regarder ces chasses mythologiques comme un symbole [1], et de voir là-dessous quelque expédition plus digne d'un conquérant tel qu'Hercule. Mais comment le doute serait-il permis, lorsqu'on sait que les Opiques montraient, dans le temple d'Apollon, les défenses authentiques du fameux sanglier [2] ? Les Stymphaliens, moins heureux, ne pouvaient montrer que des oiseaux en plâtre.

A vingt stades de l'embouchure de l'Érymanthe, se présente l'embouchure du Ladon, dont le cours est parallèle à celui de l'Érymanthe depuis Thelpuse, et qui se jette également dans l'Alphée, à un endroit nommé anciennement l'*Ile des Corbeaux*. Quinze stades plus loin, dans l'angle oriental formé par le confluent, était située *Héræa*, une des plus puissantes villes de cette partie de l'Arcadie après Clitor : toutes deux cependant obscures dans l'histoire, c'est-à-dire sans guerres et sans malheurs.

Héræa s'étendait sur une pente douce jusqu'au bord de l'Alphée; elle était entourée de belles promenades plantées de myrtes [3] et d'autres arbres

[1] Le *Sanglier des Ardennes* ferait ainsi pendant au sanglier d'Érymanthe.

[2] Paus., *Arcad.*, XXIV.

[3] Paus., *Arcad.*, XXVI.

cultivés par la main des hommes. Au milieu de ces jardins il y avait des bains.

Du sommet de la colline, la vue suit longtemps le cours charmant de l'Alphée, et ne le perd que lorsqu'il tourne vers Olympie. A droite, l'Érymanthe et le Ladon traversent de verts pâturages. En se retournant vers le nord, les collines s'élèvent par degrés, coupées par d'humides vallons, couvertes de gazon ou de petits chênes. Le sol est gras et fécond, mais les bras pour le cultiver manquent. Le territoire d'Héræa était un des plus fertiles de l'Arcadie. On remarquait dans la ville un temple de *Junon*, qui vraisemblablement lui a plutôt donné son nom qu'*Héræus*, un de ces innombrables fils de Lycaon qui semblent inventés pour justifier les noms de toutes les villes arcadiennes. Quelques fondations, quelques pierres helléniques dispersées marquent seules l'emplacement d'Héræa.

Non loin, se trouvait le tombeau de Corœbus, sur la limite de l'Élide; une inscription attestait qu'il avait inauguré l'ère des Olympiades [1].

Remonter le Ladon depuis Héræa jusqu'à ses sources, c'est entreprendre un voyage délicieux, et pour ceux qui cherchent les beautés de la nature autant que les traces de l'antiquité, et pour

[1] Ἀνθρώπων πρῶτος Ὀλυμπιάσιν ἐνίκησε.

le peintre qui veut des sujets d'étude neufs et émouvants, et pour le touriste qui, avec ses préjugés romanesques, cherche en vain l'Arcadie qu'il s'est figurée. Là vous trouvez le cadre obligé des bergeries les plus élégantes : les héros manquent, il est vrai, et quelques pauvres pâtres ou laboureurs vêtus de peaux prêtent peu à l'illusion; mais la scène est prête et les décors sont enchanteurs. Beau fleuve, sources fraîches, forêts touffues, vertes prairies, douces collines, chèvres bondissantes, fleurs et parfums à souhait : l'imagination n'a rien à désirer, et, quelque prévenu que l'on soit contre les fadeurs traditionnelles, on se laisse désarmer à tant de charmes, et l'on reconnaît l'Arcadie des poëtes. Pausanias n'a pu s'empêcher lui-même d'être touché, à ce qu'il semble, par cette douce nature :

« Le Ladon, » dit-il avec sa sécheresse ordinaire, « est de tous les fleuves du Péloponèse celui qui a les plus belles eaux [1]. » — « Il ne le « cède, » répète-t-il dans un autre passage, « pour « la beauté, à aucun des fleuves de la Grèce ou « des pays barbares [2]. »

Au printemps, ses eaux sont encore troublées par la fonte des neiges, impétueuses, et, malheu-

[1] Paus., *Arcad.*, XX.
[2] Paus., *Arcad.*, XV.

reusement, nous ne pûmes admirer leur pureté tant vantée. Mais, en échange, la nature est plus séduisante que jamais, et l'âme captivée voudrait animer ce pays par des noms célèbres et des souvenirs précis.

Les aspects sont variés et changent à chaque détour. Tantôt le fleuve parcourt de belles prairies, des champs fertiles, encaissé par des collines ombragées de pins; par contraste, au-dessus de ce riant paysage, on voit se dresser dans le lointain les sommets neigeux de l'*Olonos*. Tantôt, sur des coteaux nus, se rencontre une chapelle grecque avec quelques pierres helléniques, quelques débris de colonnes qui attestent qu'à cette même place d'autres dieux furent adorés. Des arbres à demi morts de vieillesse ombragent l'église : reste d'un bois sacré, peut-être. — Était-ce un des trois temples de Cérès, d'Apollon, d'Esculape, que Pausanias trouva sur sa route?

Ici, une vaste forêt de chênes suit le fleuve et les montagnes qui le bordent, si épaisse, si constante, que, vues des hauteurs, les cimes des arbres semblent former une prairie. — Ce bois de chênes, était-ce l'*Aphrodisium* [1] consacré à Vénus, et si digne d'elle par sa beauté?

A mi-côte, une source fraiche coule d'un énorme

[1] Paus., *Arcad.*, XXV.

rocher, au milieu des mousses, des lierres, sous des ombrages impénétrables.—Quel nom portait-elle? quelle nymphe y présidait?

Plus loin, le fleuve se couvre d'immenses platanes; les uns s'élèvent vers le ciel, les autres se couchent sur les eaux et s'y baignent. A droite et à gauche, des terres fertiles qui s'allongent entre la rive et des coteaux qui appellent la vigne: « Les vins du Ladon, » dit Pausanias, « rendaient les femmes fécondes. » — Quel peuple possédait ce riche territoire? quelle ville dominait ces frais ombrages? Était-ce *Oryx*, *Hélunte*, *Oncium* fondée par un fils d'Apollon?

Plus bas, le Ladon se divise, pour embrasser de ses deux bras une grande plaine de plusieurs lieues, et former des îles qui sont des forêts de saules, d'arbres humides, de plantes grimpantes, ou des pâturages dignes des troupeaux du Soleil. — Sont-ce là ces îles du Ladon [1] où l'on place *Énispé*, *Stratia*, les villes homériques [2]?

Ainsi l'on s'avance en se faisant des questions que les auteurs anciens laissent sans réponse. Il semble que, dans ce pays reculé mais si beau, il n'a pu vivre que des gens heureux, aux mœurs

[1] Οἱ δὲ ἥγηνται τὴν Ἐνίσπην καὶ Στρατίην γενέσθαι νήσους ἐν τῷ Λάδωνι (Paus., *Arcad.*, XXV.)

[2] *Iliad.*, l. II, v. 606.

pastorales, ignorants des guerres, des arts de la civilisation, oubliés du monde qu'ils oubliaient, de la gloire dont ils ne savaient pas le nom, mais heureux et comblés des bienfaits de la nature.

Quand chaque fleuve a une histoire poétique, une fable attachée à son nom, le Ladon, si digne d'inspirer l'imagination populaire, ne peut manquer d'avoir la sienne. Elle est touchante, et sert d'introduction à l'histoire si célèbre d'Apollon et de Daphné. Les Arcadiens semblent s'être approprié toutes les fables de la Grèce, ou plutôt ils semblent les avoir conservées intactes et primitives. Il n'y avait point de poëtes chez eux pour les arranger selon certaines conventions et constituer un domaine quelque peu banal, où l'art se substitue à la naïveté.

Daphné était une jeune Arcadienne qui vivait aux bords du Ladon [1], célèbre par sa beauté et son aversion pour les hommes. Leucippe, fils d'Œnomaüs et frère d'Hippodamie, devint amoureux d'elle, et imagina cette ruse pour l'approcher et lui plaire : il laissa croître ses cheveux, les tressa comme une jeune fille, se revêtit d'une robe de femme, et se mêla aux chasses de Daphné et aux jeux de ses compagnes. Il avait réussi à lui inspirer

[1] Paus., *Arcad.*, XX. Dans un autre livre, Pausanias dit même que Daphné était fille du Ladon.

l'amitié la plus vive : mais Apollon, rival terrible, troubla ces heureuses amours. Un jour, il inspira aux compagnes de Daphné le désir de se baigner dans les belles eaux du Ladon : Leucippe, qui s'y refusait, fut dépouillé de ses vêtements, sa ruse découverte, et les jeunes vierges, animées par le dieu, le percèrent de leurs flèches.

Le Ladon a plusieurs sources, ou plutôt, si l'on en croit les anciens et la vraisemblance, il n'en a qu'une, qui est le lac de Phénée. Les eaux du lac se perdent dans des gouffres souterrains, et reparaissent dans le pays de Clitor par plusieurs ouvertures, qui sont appelées *Sources du Ladon*. La plus considérable est au-dessous de Lykouria.

Il semble que ce petit fleuve porte avec lui la puissance fécondante et le charme qui se répand sur toute la contrée. A peine a-t-on passé sa source, que l'Arcadie reprend son caractère le plus général, sa nature sévère quoique riche, ses montagnes accumulées, ses ravins, ses torrents. Lykouria est située sur le flanc occidental du mont Sciathis, cachée dans un de ses plis, dans un vallon fertile qui semble égaré au milieu des rochers. Elle séparait le territoire de Clitor du territoire de Phénée : c'est tout ce que nous savons sur ce lieu qui ne dut jamais être important, car la terre ne suffit qu'à un petit nombre d'habitants. Le nom est encore le même aujourd'hui.

L'ascension du Sciathis est longue et pénible: mais, en s'enfonçant sous les grands sapins qui le couvrent, en trouvant ces ombres, ce silence, cette majesté des forêts du nord, en apercevant sur la droite le pic le plus élevé que la neige couvre encore à la fin de mai, on oublie la fatigue, et l'on se demande comment un pays aussi petit que l'Arcadie peut réunir des contrastes aussi violents, non-seulement de vue et de paysage, mais de lois naturelles et de climat. Ces réflexions prennent une bien autre force, au moment où le sommet du Sciathis et la dernière ligne de sapins ont été atteints, et lorsque s'offre soudain à la vue le lac de Phénée.

CHAPITRE IV.

PHÉNÉE.

Le spectacle qui se découvre du haut du Sciathis est imposant, sévère, grandiose. Sept montagnes, dont la hauteur varie de cinq mille à sept mille trois cents pieds, forment un cercle immense autour du lac de Phénée : le mont *Crathis*, un des pics *Aroaniens*, le *Sciathis*, l'*Orexis*, le *Gérontium*, le mont *Sépia*, et le *Cyllène*, le plus élevé de tous. Leurs sommets, couverts de neige et couronnés de sapins, se détachent légèrement sur le ciel si pur de la Grèce et se relient entre eux par des murailles de rochers aux couleurs riches, mais sombres. Leurs flancs descendent à pic jusqu'aux eaux, qu'ils resserrent comme dans

un entonnoir. Une seule ouverture, l'étroite vallée de l'*Olbius* et de l'*Aroanius*, apparaît un instant au nord, et bientôt, en tournant derrière le Cyllène, elle laisse un bras du Crathis fermer l'horizon. Le lac, qui a huit milles d'étendue du nord au sud et sept milles de l'est à l'ouest, est élevé lui-même de deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et semble plutôt être suspendu au ciel que toucher à la terre, lorsqu'on regarde, en arrière de Lykouria, la plaine que l'on a parcourue. Les yeux sont tellement surpris que, si quelques vapeurs s'élèvent au-dessus du lac, on croit à un nuage, à un mirage, plutôt qu'à la présence des eaux. Pour saisir la grandeur et la beauté d'une telle vue, il faut descendre et se placer à mi-côte, de manière à dominer le lac et à être dominé par les montagnes. Alors le voyageur ressent à la fois les impressions les plus opposées, frappé par la grandeur austère des montagnes et du site, pénétré par le charme toujours infaillible du ciel, de la lumière et des eaux où tout se reflète et s'adoucit comme dans un miroir. Cependant, de fréquents orages s'amassent sur ces sommets qui les appellent; aussitôt, le caractère du lieu prend une unité effrayante.

L'antique *Phénée* est sur la gauche, au pied du Crathis; l'on voit s'avancer sur les eaux un promontoire où dut être son acropole. *Phénéus*, au-

tochthone, fonda la ville; les Phénéates sont cités dans le dénombrement d'Homère [1].

L'histoire parle peu de ce petit peuple; mais il est célèbre dans la tradition des temps héroïques par les glorieux hôtes qu'il reçut dans ses murs.

C'est à Phénée, chez Laonomé, mère d'Amphitryon, que se réfugia d'abord Hercule, quand Eurysthée le chassa de Tirynthe. Pour reconnaître l'hospitalité qu'il recevait des Phénéates, il creusa un canal de cinquante stades [2], voulant ainsi remédier aux inondations de l'Aroanius. Il dessécha le marais que les eaux avaient formé, en les conduisant jusqu'au pied de l'Orexis, où elles disparaissaient dans un gouffre.

Au retour de son expédition d'Élide, Hercule avait laissé à Phénée son frère Iphiclès blessé mortellement. La tradition conservait même les noms de Buphagus, habitant de Phénée, et de sa femme Promné, qui recueillirent, soignèrent et ensevelirent Iphiclès.

C'est à Phénée qu'Évandre conduisit Anchise lorsqu'il visitait l'Arcadie, à la suite de Priam [3].

[1] *Il.*, II, v. 605.

[2] Paus., *Arcad.*, XIV.

[3] Nam memini Hesionæ visentem regna sororis
Laomedontiaden Priamum, Salamina petentem
Protinus Arcadiæ gelidos invisere fines.
Tum mihi prima genas vestibat flore juventa,

Ce voyage de la cour troyenne en Arcadie semble au prémier abord une fiction du poëte, procédé employé si souvent par Homère, lorsqu'il veut établir entre ses héros un lien d'hospitalité. Mais, comme Évandre était de *Pallantium*, n'est-il pas vraisemblable que Virgile s'est appuyé sur une tradition qui nous est inconnue, pour réunir Anchise et Évandre dans les murs de Phénée? Autrement, pourquoi choisir cette ville peu célèbre plutôt que Pallantium même, qui en était assez éloignée et qui était située du côté de Tégée?

C'est encore dans le pays de Phénée qu'Ulysse, après avoir parcouru en vain la Grèce, retrouva ses coursiers perdus. Dans sa joie, il éleva un temple à Diane *qui trouve les chevaux* [1], et une statue à Neptune Hippius. Comme Ithaque n'était qu'un rocher [2], il laissa ses chevaux à Phénée, de même qu'il entretenait ses troupeaux de bœufs sur le continent, en face d'Ithaque. Les Phénéates

> Mirabarque duces Teucros, mirabar et ipsum
> Laomedontiaden, sed cunctis altior ibat
> Anchises. . . . .
> Accessi et cupidus *Phenei* sub mœnia duxi.

[1] Εὐρίππα.

[2] Ἐν δ' Ἰθάκῃ οὔτ' ἄρ δρόμοι εὐρέες οὔτε τι λειμών.
Αἰγίβοτος, καὶ μᾶλλον ἐπήρατος ἱπποβότοιο.

« Non est aptus equis Ithace locus, » dit Horace.

montraient même, sur la base de la statue de Neptune, une inscription contenant quelques ordres que donnait Ulysse à ceux qui étaient chargés de ses chevaux, comme s'il instituait le dieu son intendant et leur gardien suprême.

Pausanias remarque que la statue de Neptune ne pouvait avoir été érigée par Ulysse; car elle était de bronze et coulée d'un seul jet. « L'art, » ajoute-t-il avec raison, « n'était pas encore si avancé, tant s'en faut, à cette époque. »

Ces traditions de l'Arcadie sont si singulières parfois, leur naïveté leur donne en même temps un tel air de vraisemblance, qu'on ne sait quel mode de doute et de critique leur appliquer. Comme au fond elles n'ont que peu d'importance, le mieux est d'y croire aveuglément : cela donne aux lieux le charme et la poésie. Les fables sont la vie des ruines, comme les ruines sont la vie du paysage.

Il est difficile aujourd'hui de concilier l'aspect des lieux où fut Phénée et la description qu'en donne Pausanias. « L'Acropole, » dit-il [1], « était « escarpée de tous les côtés, et fortifiée seulement « dans quelques parties plus accessibles. C'était « là que se trouvaient le temple de Minerve Tri- « tonia, ruiné dès l'antiquité, et la statue de

[1] Paus., *Arcad.*, XIV.

« Neptune Hippius. En descendant de la citadelle, « on trouvait le stade et le tombeau d'Iphiclès; « dans la ville, un temple de Mercure, vénéré à « Phénée par-dessus tous les dieux » (le voisinage du Cyllène explique cette vénération), « et sa « belle statue, ouvrage d'Euchir, Athénien. Près « du temple de Cérès Éleusinienne, on voyait le « *Pétrôma*, c'est-à-dire deux grosses pierres ajus- « tées l'une contre l'autre, qu'on écartait chaque « année à l'époque de la célébration des grands « mystères, et d'où l'on tirait des écrits relatifs à « leur célébration; lecture faite aux initiés, on « les y renfermait de nouveau. » Il y a là une vague ressemblance avec la manière dont se consultaient les livres sibyllins à Rome.

« Sur le Pétrôma, il y avait un couvercle rond « qui contenait un masque représentant Cérès. A « l'époque des mystères, le prêtre se mettait ce « masque sur le visage, et frappait de verges les « dieux infernaux. » — Je ferai remarquer, à ce propos, combien les mystères d'Éleusis étaient répandus dans toute l'Arcadie. Les Arcadiens, si jaloux de tout rapporter à eux, de tout faire naître dans leur pays, avouaient, par le nom seul de ces temples, que le culte leur était étranger. Ceux qui l'apportèrent furent reçus à merveille, si l'on cherche le fait sous la forme mythique : car Cérès, dans ses voyages, fut si bien accueillie à

Phénée, qu'elle combla de présents ses habitants et leur donna tous les légumes, excepté la fève, qui ne put jamais pousser dans le pays. Aussi regardaient-ils comme impur ce légume, sacré pour Pythagore.

On ne retrouve plus les temples qui ornaient la ville; mais, sur le promontoire même, il reste quelques débris antiques. Quant à la place où s'étendait la ville, elle était, en 1850, recouverte par les eaux, et leur hauteur extraordinaire [1] contribuait à faire paraître plus petite l'ancienne acropole.

Le lac de Phénée n'existait pas dans l'antiquité; à sa place, il y avait une plaine fertile, dont le bas était marécageux [2]. L'époque de sa formation nous est inconnue; mais elle se rattache à un phénomène curieux, quoique facile à expliquer.

Deux rivières, l'*Olbius* et l'*Aroanius*, coulent près de Phénée, et apportent leurs eaux dans cet immense entonnoir sans issue, que j'ai décrit plus haut. En outre, de toutes les montagnes environnantes descendent en foule des sources et

[1] Au printemps de l'année 1850, les eaux, après un hiver pluvieux et des neiges abondantes, avaient atteint un niveau inaccoutumé.

[2] Ératosthènes, cité par Strabon, parle d'un marais formé par l'Anias. Ce nom paraît une abréviation ou une corruption du mot Aroanius.

de petits courants dont les eaux réunies forment un volume assez considérable. Mais la nature avait pourvu à leur écoulement, en creusant au sud de la plaine deux gouffres où elles se perdaient, pour reparaître dans d'autres pays. Ces katavothres [1] sont, l'un au pied de l'Orexis, l'autre au pied du Sciathis. Le dernier donne très-vraisemblablement naissance au Ladon, comme le croyaient les anciens. Quant à l'autre, on ne peut savoir où il aboutit.

On comprend tout ce qu'avait de précaire ce mode d'écoulement pour les eaux. Indépendamment des tremblements de terre, qui sont fréquents dans ces montagnes et qui pouvaient détruire les canaux souterrains, il suffisait d'une année pluvieuse, de neiges trop abondantes pour amener un engorgement momentané; des branches et des débris entraînés par le fleuve pouvaient fermer le passage des eaux. Déjà, dans les temps anciens, Phénée avait été submergée par une inondation extraordinaire. Plutarque [2] dit

[1] Strabon les appelle ζέρεθρα, mot arcadien, pour βάραθρα. (Strab., l. VIII, p. 389.)

[2] Les Phénéates attribuaient l'inondation à la colère d'Apollon, qui boucha les katavothres pour punir Hercule, leur auteur et le voleur du trépied sacré. Plutarque se moque d'une vengeance si tardive, qui n'aurait eu de satisfaction que *mille ans* après Hercule. (Plut., *De sera numin. vindicta.*)

qu'elle arriva mille ans après Hercule : mais, dans sa pensée, *mille* n'avait qu'un sens indéterminé et était synonyme de *beaucoup*.

Théophraste raconte que les eaux s'élevèrent si haut, que les habitants, après avoir construit des ponts pour communiquer entre eux, furent obligés d'en bâtir de nouveaux par-dessus les premiers [1]. Pausanias vit sur la montagne les traces que les eaux avaient laissées : une ligne de couleur différente en avait marqué le niveau [2].

Cet événement préoccupa vivement les anciens, qui l'expliquaient de différentes manières. Strabon l'attribuait à un tremblement de terre et à l'écroulement des conduits souterrains [3]. Pline reconnaît aussi pour cause un tremblement de terre, mais qui aurait formé subitement un lac par une sorte d'éruption [4]. Il est étonnant que lui seul dise que ce phénomène s'est reproduit cinq fois. Ératosthènes [5] l'attribue simplement à l'obstruction des gouffres, et fait coïncider avec leur subit dégorgement le déluge qui avait couvert

[1] Théoph., *Hist. Plant.*, l. V, ch. 5.

[2] Paus., *Arcad.*, XIV.

[3] Strab., VIII, p. 389.

[4] Terræ motus profundunt sorbentque aquas, sicut circa Pheneum Arcadiæ quinquies accidisse constat.

(Plin., *Hist. nat.*, XXXI, 5.)

[5] Cité par Strabon, l. VIII, p. 389.

l'Élide au temps de Dardanus et le desséchement de la plaine de Phénée.

Peut-être le lac moderne disparaîtra-t-il ainsi quelque jour; mais en 1850, après un hiver remarquable par sa rigueur et ses pluies, il était plus considérable que jamais; les champs et les vignes qui environnaient le promontoire étaient submergés. De même, l'Olbius et l'Aroanius, qui d'ordinaire se réunissent en un seul lit avant d'arriver au lac, y entraient alors séparément et à une grande distance l'un de l'autre : tout leur lit commun était sous les eaux. En outre, les katavothres où l'eau se précipite en mugissant étaient ensevelis profondément sous le lac, sans qu'aucun mouvement annonçât leur présence.

Ces katavothres sont très-fréquents en Grèce, où la multiplicité des montagnes crée à chaque pas des obstacles à l'écoulement des rivières et des torrents. On en trouve dans la plaine de Tégée, dans la plaine de Mantinée, à Stymphale, etc. Diodore de Sicile [1] remarque la répétition de ces phénomènes en Arcadie; Aristote [2] les explique par l'action des eaux qui s'ouvrent un passage de vive force.

Si les savants se préoccupaient de ces accidents

[1] Diod., l. XV, c. 49.
[2] *Météor.*, I, 13.

extraordinaires, ils avaient bien autrement frappé l'imagination du peuple, et les fables ne manquaient pas autour de ces gouffres mystérieux et bienfaisants. Les Phénéates, dans leur reconnaissance pour Hercule qui avait assaini la plaine, prétendaient qu'ils avaient été creusés par lui [1]. Une autre tradition plus poétique les signalait comme une entrée des enfers [2]. Par là Pluton était descendu lorsqu'il enleva Proserpine. Cette tradition avait un lien évident avec la cérémonie que j'ai rapportée plus haut ; elle explique pourquoi le prêtre de Cérès se couvrait le visage du masque de la déesse et battait de verges les dieux infernaux. La mère châtiait les ravisseurs de sa fille.

Chose singulière ! cette croyance à une entrée des enfers s'est conservée jusqu'à nos jours, modifiée seulement par le christianisme. Les habitants de *Phonia* (la moderne Phénée) racontent que jadis deux démons se disputaient la possession du lac et se livraient des combats acharnés. L'un d'eux s'avisa de faire des balles avec de la graisse de bœuf et de les lancer sur son ennemi. Dès qu'elle touchait la peau du damné (que l'on sait être de sa nature aussi brûlante que la tôle rou-

[1] Cononis *Narrat.*, 15.

[2] Paus., *Arcad.*, XIV.

gie), la graisse s'enflammait et lui causait d'atroces tourments; si bien que, pour échapper plus vite à son persécuteur, il se fraya à travers les rochers un passage vers l'enfer : les eaux s'y précipitèrent après lui.

Malgré la fidélité de la tradition, comment retrouver dans cette grossière légende la grâce et la poésie de la fable antique?

Deux routes conduisent de Phénée à Stymphale : l'une passe entre le Cyllène et le mont Sépia; l'autre, entre le Sépia et le Gérontium. Cette dernière, après avoir côtoyé le lac du nord à l'est, gravit le flanc du Sépia et passe aux sources Tricrènes. A chaque pas, on rencontre des sources et de petits courants, qui doivent tarir pendant l'été, mais qui grossissent singulièrement le lac, tant que dure la fonte des neiges.

La route de Gérontium doit être la route antique : c'est ce qu'on peut conclure, comme dans presque toutes les montagnes, de cette simple raison que la nature des lieux rend ce seul passage praticable. Mais il y a ici une preuve plus positive : la route passe encore, comme au temps de Pausanias, auprès des sources Tricrènes, limite du territoire de Phénée. Les nymphes y lavèrent Mercure après sa naissance [1]. Ce sont trois

[1] Paus., *Arcad.*, XVI.

petits filets d'eau qui descendent parallèlement de roches nues et schisteuses; ils n'ont pour eux que d'avoir été cités par l'antiquité.

Quelques heures de marche, à travers des lieux secs et désolés, amènent au marais de Stymphale.

CHAPITRE V.

STYMPHALE.

A Stymphale[1], se présentent les mêmes phénomènes qu'à Phénée : des eaux qui ne trouvent point leur cours, une plaine couverte par un lac, un gouffre qui ouvre aux eaux un passage souterrain. Mais, quoique Stymphale ne manque pas d'un certain caractère, on y chercherait en vain les grandeurs sévères et les beautés de Phénée. Ce qui frappe surtout, c'est la solitude et le silence de ces lieux qu'habitent la fièvre et la mort.

[1] On écrivait quelquefois Στύμφηλος, mais les Arcadiens prononçaient Στύμφαλος. On retrouve l'alpha dans les mots dérivés Στυμφάλιοι, Στυμφαλίδες.

La plaine s'étend du sud-ouest au nord-est ; elle a environ sept milles de longueur, resserrée d'un côté par un avancement nu et escarpé du *Cyllène*, de l'autre par l'*Apélaure*. C'est au pied de l'Apélaure, au sud, que la rivière Stymphale, après avoir formé un lac que grossissent différents cours d'eau, se précipite dans un katavothre pour reparaître en Argolide, selon l'opinion des anciens, sous le nom d'*Érasinus*. Ératosthènes[1] lui donne, même dans ce nouveau pays, le nom de Stymphale. On dit qu'on ne peut voir sans une impression profonde, du haut du rocher à pic qui domine le katavothre, les eaux s'engouffrer en tourbillonnant et avec un mugissement continu. Mais à Stymphale, comme à Phénée, leur niveau s'était élevé par suite des pluies, de sorte qu'elles cachaient leur issue, sans la trahir par le moindre murmure, par la moindre agitation. D'ordinaire, le marais n'occupe que le tiers de la plaine : il en couvrait les deux tiers en 1850, et baignait une partie des ruines de la ville de Stymphale, qui, dans l'antiquité, était située à cinquante stades du lac Stymphalide[2]. Cependant, cette distance a été exagérée par Strabon ; de la ville au katavothre même, il n'y a pas cinquante stades.

[1] Cité par Strabon, l. VIII, p. 389.

[2] Strab., *ibid.*

Les Stymphaliens eurent, comme les Phénéates, à souffrir d'une grande inondation; ils ne manquèrent pas de l'attribuer, eux aussi, à la colère des dieux. Ils célébraient, en général, avec une grande négligence, les fêtes de Diane, et la déesse fit enfin éclater sa vengeance[1]. Des branches d'arbre, entraînées par le courant, bouchèrent l'ouverture du gouffre, et la plaine devint bientôt un lac de 400 stades. Quelque temps après, une biche pressée par un chasseur se précipita dans le lac. Le chasseur, emporté par son ardeur, l'y poursuivit à la nage, jusqu'à ce qu'arrivés tous deux près du gouffre, ils y furent engloutis. Aussitôt les eaux reprirent leur écoulement : la déesse avait été apaisée par ce sacrifice involontaire. Le pays fut desséché en un jour, et le culte de Diane fut célébré depuis avec la plus grande exactitude.

Il ne faut pas se demander comment, où l'eau ne peut trouver passage, un homme et une biche sont engloutis. Sans cela, où serait le miracle? On aurait plutôt le droit d'être rigoureux quand on lit qu'une plaine de cinquante à soixante stades devient un lac de quatre cents stades. Mais l'exagération est permise aux traditions populaires : les discuter, ce n'est pas seulement leur enlever leur charme, c'est les détruire. Du reste, cette fable

[1] Paus., *Arcad.*, XXIII

faillit être funeste aux Stymphaliens. Elle inspira à Iphicrate, général athénien, qui assiégeait en vain la ville, l'idée d'inonder le pays en bouchant le katavothre avec une grande quantité d'éponges. Un présage, ou la réflexion, le détourna de ce projet.

Au lac Stymphalide se rattache le souvenir d'un des douze travaux d'Hercule, qui marqua son passage en Arcadie par tant de bienfaits, de quelque manière qu'on veuille interpréter les monstres que la Fable lui donne à combattre. Aussi comprend-on l'attachement inaltérable des Arcadiens pour ce héros.

Les Stymphaliens, moins heureux que les Opiques qui pouvaient montrer les défenses du sanglier d'Érymanthe, n'avaient que l'image des oiseaux tués par Hercule. Ils étaient en bois ou en plâtre, suspendus au plafond du temple de Diane. « Ces oiseaux, » dit Pausanias [1], « sont de « la grandeur des grues, et ressemblent, pour la « forme, aux ibis; mais leur bec est beaucoup « plus fort et n'est pas recourbé. » Nous les voyons, en effet, ainsi représentés sur les médailles de Stymphale et sur quelques vases peints [2]. Avi-

[1] Paus., *Arcad.*, XXIII.

[2] V. Tischbein, II, 18. Millin, *Peint. des vases, passim.* Gori, *Mus. Flor.* II, XXXVIII, 1.

« des de chair humaine, ils se précipitaient sur les « hommes, les tuaient à coups de bec, sans qu'au-« cune armure de fer ni de cuivre pût résister à « leurs coups. Ils étaient originaires d'Arabie ; les « Arabes les combattaient victorieusement en se « revêtant d'écorce d'arbre très-épaisse, où le bec « des stymphalides s'enfonçait et se prenait comme « les ailes des petits oiseaux dans la glu. »

On reconnaît la guerre des grues et des Pygmées. Il n'y a que les noms de changés et Hercule de plus.

Quoique Stymphale ne soit guère connue que par cette fable, cependant elle n'était pas sans importance dans l'antiquité, surtout comme position militaire. Elle commandait une des routes les plus fréquentées du Péloponèse et les communications de l'Arcadie avec Corinthe et Argos. Les Stymphaliens étaient Arcadiens d'origine, comme le témoignent les vers d'Homère [1]; ils reconnaissaient pour leur fondateur Stymphélus, petit-fils d'Arcas Mais leurs intérêts comme leurs sympathies les portaient vers les Argiens, et, à une époque qui nous est inconnue, ils se rangèrent volontairement parmi les peuples de l'Argolide [2]. Peut-être même cette époque est-elle assez reculée.

[1] *Il.*, II, v. 605.

[2] Paus., *Arcad.*, XXII.

Déjà Hercule, que ce soit par la conquête, que ce soit par ses bienfaits, leur avait fait reconnaître la domination des rois argiens qu'il imposait à tout le Péloponèse. En outre, on raconte que *Télémus,* un de leurs anciens rois, avait élevé Junon, la grande divinité argienne. Il lui consacra trois temples sous trois noms différents : un temple à *Junon enfant,* pendant ses premières années; à *Junon femme,* quand elle fut mariée à Jupiter; à *Junon veuve,* quand elle revint à Stymphale, à la suite de quelque différend avec son époux. Le culte de Junon s'était d'abord répandu dans la partie de l'Arcadie la plus voisine de l'Argolide, Stymphale, Aléa, Mantinée, Tégée. Dans la partie occidentale, Jupiter surtout était révéré. Faut-il voir, dans ce mariage conclu sous les auspices de Télémus, une tentative pour faire pénétrer la divinité argienne dans le reste de l'Arcadie, et dans ce veuvage, le malheureux succès de cette tentative?

Pausanias ne retrouva aucun des trois temples de Junon, et, sans dire un mot de la ville, il ne cite que le temple de Diane et sa statue de bois doré. Aussi son silence rend-il très-difficile l'exploration des ruines de Stymphale, déjà si embarrassantes par elles-mêmes.

Le lac est dominé du côté du Cyllène par un promontoire peu élevé, mais qui n'est que roche et escarpement. C'était là l'acropole. Le roc, taillé

de toutes parts, le prouve suffisamment La ville s'étendait dans la plaine, comme l'indiquent les pierres et les ruines nombreuses que l'on apercevait, en 1850, sous les eaux.

Ce qui éveille le plus vivement la curiosité, ce sont les rochers de l'acropole, taillés en mille formes différentes, où l'on retrouve des rues, des escaliers, des salles, des gradins de théâtre, des restes de temples, des murs polygonaux, des traces innombrables; tout cela épars, sans plan, sans liaison, sans lumière, comme un problème que l'antiquité nous aurait laissé à résoudre. A Athènes, au moins, quand on retrouve sur les rochers qui entourent le Pnyx ces traces du travail des hommes, on sait qu'il ne faut y replacer par la pensée que les étroites demeures des Athéniens, asile suffisant pour des citoyens qui ne demandaient qu'un abri la nuit pour leur tête, et vivaient au grand jour des tribunaux, des théâtres, de la place publique. Mais, à Stymphale, on voit que la ville s'étendait dans la plaine; et sur une acropole indiquée par des ruines de temples et un théâtre, on ne peut guère penser qu'à des édifices publics. Ce mystère en sera toujours un, du reste: car sur le roc vif il n'y a ni fouilles ni découvertes à espérer pour éclairer le passé.

La route la plus courte pour gagner Nonacris

et le Styx est celle qui passe entre le mont Sépia et le Cyllène. Mais le Cyllène, de ce côté, est nu, désolé ; à peine quelques arbustes pourraient-ils abriter les merles blancs qu'y a vus Pausanias [1]. La partie qui regarde Phénée est plus belle et se couvre de sapins ou de riches couleurs, comme pour faire parure au lac. Mais c'est du côté du golfe de Corinthe que le Cyllène apparaît dans toute sa beauté, et qu'on reconnaît la plus haute montagne de l'Arcadie. Sur le sommet s'élevait le temple de Mercure Cyllénien, qui remontait à une haute antiquité, car Pausanias le trouva tout en ruines. La statue du dieu avait près de huit pieds. Elle était faite de thuia, bois résineux qui croît naturellement en Grèce, et que les artistes employaient comme l'if, le cyprès, le cèdre, bois incorruptibles.

En descendant le Cyllène, on retrouve sur la gauche un autre point de vue du lac de Phénée, toujours admirable, et l'on traverse la vallée de l'Aroanius pour commencer l'ascension du Crathis.

[1] Paus., *Arcad.*, XVII.

CHAPITRE VI.

LE STYX.

Il est impossible que tout voyageur qui a lu les poëtes anciens n'entreprenne pas avec un sentiment plus vif que la simple curiosité un pèlerinage au Styx[1], ce fleuve célèbre des enfers, et que la force des souvenirs classiques ne lui communique point momentanément une émotion à demi superstitieuse.

En gravissant péniblement le mont *Crathis*, à l'ombre séculaire de grands sapins où le vent siffle, on sent l'imagination se recueillir, se préparer

[1] *Voy.* la thèse de M. Mézières, ancien membre de l'école d'Athènes, *De fluminibus inferorum*, 1853.

au spectacle qu'elle attend, se reporter vers les lieux que l'on quitte, pour leur donner une couleur nouvelle et les mettre en harmonie avec le nom qui la remplit. Stymphale, Phénée apparaissent alors comme les premières étapes de la route tant décrite qui mène aux enfers. Ces lacs marécageux, qui répandent dans l'air des miasmes funestes et chassent les hommes loin de leurs bords, ne portent-ils pas la barque invisible de Caron? Les hydres et mille monstres ne se cachent-ils pas sous leurs eaux? Hercule a-t-il bien tué tous ces animaux terribles qui dévoraient les mortels? Ces grenouilles innombrables, à l'éternel coassement, n'est-ce pas le chœur lointain d'Aristophane qui accompagne la descente de Bacchus aux enfers? Ces gouffres, où les eaux s'engloutissent en mugissant, ont bien vu descendre Pluton, tenant dans ses bras Proserpine, et Cérès est venue leur redemander sa fille. Tout auprès, sur le Cyllène, habite Mercure, qui conduit de son caducée la troupe silencieuse des morts. Ainsi les traditions s'enchaînent, se vivifient dans l'esprit qui veut croire que l'Arcadie, mystérieuse retraite de l'antique race pélasgique, avec ses séries de montagnes qui l'isolent du reste de la Grèce, ses beautés sévères, ses flancs déchirés, ses fleuves souterrains, ses tremblements de terre, est digne de recéler dans son sein l'enfer si vague et si indéterminé

des anciens. Enfin, le Styx est à deux pas, le Styx, plus redouté que l'enfer tout entier, nom que les immortels eux-mêmes ne prononcent point sans trembler.

Après une descente précipitée, on suit le ravin où le fleuve Crathis roule impétueusement ses eaux. Une fraîcheur glaciale remplit l'air; le fracas de mille torrents qui coulent du haut des montagnes impose silence à la voix et à la pensée; les rochers sont bouleversés; des blocs de marbre d'un vert et d'un jaune éclatants semblent arrachés aux entrailles mêmes de la terre. Derrière vous se dressent, comme un mur qui s'élève jusqu'au ciel, les frontons des monts Aroaniens, perdus au milieu des nuages, et qui semblent fermer à jamais le retour. En d'autres circonstances, on admirerait des coins perdus dans les replis des monts, des oasis de verdure, des sources qui tombent en cascades, des prairies suspendues, de grands arbres qui cachent à demi des chaumières aux rouges toitures. Mais à peine prend-on le temps de regretter la présence des vivants dans un lieu que la poésie antique a consacré à la mort, et l'on se hâte vers le Styx, qui s'offre tout à coup sur la gauche [1], à sa jonction avec le Crathis et au pied de l'antique Nonacris.

[1] Le Styx, ou plutôt le Cocyte, comme l'appelle Homère :

Ce n'est encore, il est vrai, qu'un petit torrent qui ne diffère en rien des torrents ordinaires; mais tous les habitants du pays connaissent la chute de l'*Eau noire*, de l'*Eau du Dragon;* allons donc avec un guide demander aux solitudes de la montagne, à ses sommets ou à ses abîmes, le mystère infernal. Déjà, en effet, tout est désert, nu, désolé; les premiers plans de la montagne, formés de schistes noirs, verts et violets, ont une teinte sombre et étrange. Parfois le lit du Styx se rétrécit; arrêté par d'énormes rochers, le fleuve les heurte avec colère, les ronge et tord ses flots écumeux en se frayant passage : les roches exhaussées des deux côtés semblent les portes de l'enfer. Plus haut, son lit trop large laisse les eaux serpenter d'une rive à l'autre, et former ces neuf replis que Virgile a comptés [1]. Tout à coup le guide s'arrête, et, levant la main vers le ciel, vous montre au sommet de la montagne, au milieu des neiges, à plusieurs milliers de pieds dans les airs, deux filets d'eau qui glissent le long d'un rocher à pic : c'est à la fois la source et la chute du Styx.

La déception est vive, et, avant de s'y résigner,

car il ne donne le nom de Styx qu'à la source. Le torrent qui en découle est le Cocyte :

Κώκυτος ὃς Στυγὸς ὕδατός ἐστιν ἀποῤῥώξ.

[1] . . . . Novies Styx interfusa coercet.

avant de renoncer à un spectacle espéré, à des impressions graduellement préparées, on veut poursuivre jusqu'au bout l'ombre qui vous échappe, l'enfer qui s'évanouit. Qu'importe la fatigue, qu'importe une apparence de danger, à cette époque où les neiges à demi fondues couvrent encore les ravins, et où il faut passer sur leurs voûtes tremblantes que minent par-dessous les torrents?..... Nous sommes au pied de la cascade, séparés seulement par un grand cratère en forme d'œuf; les neiges accumulées empêchent le pied de s'y poser, l'œil d'en mesurer la profondeur; sur ses flancs, se détachent çà et là quelques sapins ou d'énormes roches noirâtres. Au-dessus de nos têtes, deux sommets qui encadrent le rocher du Styx et se perdent dans les nues. Derrière nous et sous nos pieds, dix montagnes qui s'échelonnent sur l'horizon, et que bientôt les nuages et les orages cachent à notre vue, comme si la nature, pour complaire à nos illusions, préparait les effets de théâtre les plus sombres. Autour de nous, le froid et le silence; en face, le Styx qui sort des neiges qu'aucun pied n'a foulées. Ses deux minces filets d'eau tombent, pendant deux cents pieds, d'un rocher perpendiculaire et uni comme une muraille; ils le colorent d'un double sillon, rouge à droite, noir à gauche : ils tombent, calmes, toujours égaux, d'un mouvement invariable.

Parfois un nuage voile leur source : l'eau semble alors couler directement du ciel.

Quelque saisissant que soit un pareil spectacle, il est trop différent de celui qu'on attend pour qu'on ne demande pas compte à l'antiquité de ses croyances et de l'erreur qu'elle nous a fait partager. Où est donc l'enfer? Où sont ces scènes lugubres dont la foi païenne entourait le Styx? De quel droit les poëtes rattachaient-ils à son nom les fictions créées par leur seule fantaisie? Si ces étranges beautés évoquaient dans l'âme des Grecs la pensée d'un autre monde, pouvait-ce être celle d'un monde souterrain, monde de ténèbres, de mort, de supplices? Si la main de la Divinité se révélait à eux plus sensible dans ses plus éclatantes créations, s'ils se croyaient plus près d'elle en même temps qu'ils étaient plus près du ciel, ne devaient-ils pas rendre un culte aux dieux bienfaisants, plutôt qu'à des divinités terribles qu'ils refoulaient dans la nuit et le chaos? Ne savaient-ils plus élever des temples sur les sommets les plus inaccessibles, comme ils l'avaient fait pour Mercure sur le Cyllène, pour Apollon, dieu de la lumière, sur le Taygète, pour Jupiter, père des hommes, sur le Lycée et sur l'Hymette?

C'était bien ainsi que les Arcadiens avaient compris cet enseignement d'une grande nature. Une affaire importante se traitait-elle entre les

villes ou les particuliers, et devait-elle être ratifiée par un serment, seul contrat de ces temps primitifs, on venait en face du Styx. Comme s'il était dépositaire de l'éternelle vérité, on prêtait sur son nom un serment plus sacré et plus inviolable que si l'on eût juré par le nom de tous les dieux. C'était le culte le plus spiritualiste que le paganisme pût rendre à la puissance divine, sacrifice moral où l'on apportait pour offrande la sincérité et la bonne foi.

Comment et à quelle époque cette remarquable coutume, si digne d'un peuple vertueux, s'était-elle établie? C'est ce qu'on ignore; mais il est probable que ce fut dans un temps très-reculé, sans cependant remonter plus haut que les dieux de la seconde dynastie; car nous voyons par les vers d'Homère combien le serment arcadien était enraciné dans les mœurs et célèbre dans toute la Grèce. D'un autre côté, les nouveaux dieux, pleins d'insolence pour le passé [1], ne se fussent pas soumis eux-mêmes à cette loi, si elle eût daté du règne des divinités pélasgiques. Au reste, Hésiode en attribue l'institution à Jupiter lui-même [2].

Il est plus facile de conjecturer comment l'imagination populaire et les fictions des poëtes ont

[1] Voy. le *Prométhée* d'Eschyle.

[2] *Théogon.*, v. 400. Je citerai ce passage à la page suivante.

peu à peu entouré la tradition primitive de fables qui l'ont dénaturée, de même qu'elles ont dénaturé l'impression des lieux qui l'avaient inspirée.

D'abord, pour rendre aux Arcadiens le serment par le Styx plus vénérable encore, leurs chefs et leurs prêtres répandirent cette croyance, que les dieux eux-mêmes n'en connaissaient point de plus solennel. C'est le premier mensonge inventé par la politique dans l'intérêt de la vérité : ce fut aussi la première fable dont s'empara la poésie. Les vers d'Homère en font foi ; car l'on n'y trouve guère le nom du Styx que dans la bouche des dieux [1].

Hésiode raconte que, lors de la guerre des dieux contre les titans, *Styx*, fille de l'Océan, amena au secours de Jupiter ses quatre fils, l'Ardeur, la Victoire aux belles chevilles, la Puissance et la Force [2]. Le dieu reconnaissant voulut que son nom *fût le grand serment* des Immortels [3].

Mais, si ce glorieux exemple flattait l'orgueil et

[1] . . . Κατειβόμενον Στυγὸς ὕδωρ, ὅς τε μέγιστος
Ὅρκος δεινότατός τε πέλει μακάρεσσι θεοῖσιν.
(*Il.*, XV, 47 ; *Odyss.*, V, 125.)

[2] . . . Ζῆλον καὶ Νίκην καλλίσφυρον
Καὶ Κράτος ἠδὲ Βίην.
(*Theog.*, v. 385.)

[3] Αὐτὴν μὲν γὰρ ἔθηκε θεῶν μέγαν ἔμμεναι ὅρκον
(*Ibid.*, v. 400.)

les nobles mobiles du cœur humain, il fallait parler aussi aux mobiles plus bas et donner à la loi sa plus sûre sanction : la crainte du châtiment. J'ignore quelle expiation était réservée au parjure. Mais il est si facile d'épouvanter l'imagination de l'enfance et des peuples ignorants! Les Pélasges de l'Arcadie ne devaient pas être moins féconds en récits terribles que les Pelasges de l'Étrurie. Probablement on affirmait que le supplice du sacrilége ne commençait qu'après sa mort : on ne s'exposait point ainsi à être démenti. Cette vengeance posthume, attribuée au Styx, en fit bientôt un fleuve des enfers.

Le châtiment des mortels est resté un mystère, mais Hésiode nous apprend quel était celui des dieux [1]. « L'habitant de l'Olympe qui manque à « son serment reste sans haleine et sans voix une « année entière; ni l'ambroisie ni le nectar n'ap-« prochent de ses lèvres. Ensuite, pendant neuf « ans [2], il est séparé des dieux éternels, exclu de

[1] . . . . . Ἄναυδος

Κεῖται νήϋτμος τετελεσμένον εἰς ἐνιαυτὸν
Οὐδέ ποτ' ἀμβροσίης καὶ νέκταρος ἔρχεται ἆσσον
Βρώσιος . . . . . .
Ἐνναέτες δὲ θεῶν ἀπομείρεται αἰὲν ἐόντων
Οὐδέ ποτ' ἐς βουλὴν ἐπιμίσγεται οὐδ' ἐπὶ δαῖτας.

Theog., v. 795.

[2] Les neuf replis du Styx ne seraient-ils pas à la fois une vérité géographique et un symbole?

« leurs conseils, de leurs festins. » Après ce terme, il reprend sa place sur l'*Olympe neigeux* [1].

Si l'on voulait transporter sur la terre la punition des dieux et traduire cette description poétique en langue vulgaire, on pourrait en conclure que la loi condamnait le parjure à un an de prison [2] et aux privations que la prison entraîne; qu'ensuite il était exclu pendant neuf années des assemblées et des fêtes, déchu de ses droits politiques, signalé au mépris de ses concitoyens. Pour les anciens, la prison était l'image la plus parfaite de l'enfer; ainsi, Aïdonée, de roi des Thesprotes, devint roi de l'infernale demeure, pour avoir puni Thésée ravisseur de quelques années de captivité.

Homère place simplement le Styx aux enfers [3], où ses eaux, qui forment le Cocyte, se jettent dans l'Achéron. Il énonce un fait géographique, sans chercher à l'entourer de fictions et de monstres. Bien plus, Hésiode montre la redoutable fille de l'Océan au milieu d'un palais magnifique, entouré

[1] Hésiod., *ibid.*

[2] La prison n'est-elle pas ce tombeau où l'on est enseveli vivant, sans haleine, sans lumière, sans voix ?

[3] Ἔνθα μὲν εἰς Ἀχέροντα Πυριφλεγέθων τε ῥέουσιν
Κώκυτός τ' ὅς δὴ Στυγὸς ὕδατός ἐστιν ἀποῤῥώξ.
(*Odyss.*, XIII, 514.)

« de colonnes d'argent qui s'élèvent *jusqu'au* « *ciel* [1]. »

Les deux poëtes n'ont été frappés évidemment que par la grandeur morale et religieuse de la tradition arcadienne ; d'après l'exactitude de leurs descriptions, on croirait qu'ils ont puisé dans la vue des lieux cette inspiration si vraie : « L'eau « de Styx, qui coule de hauts sommets. » — « La « source élevée de Styx, » dit toujours Homère [2]. Hésiode est plus explicite encore : « L'eau glacée « qui tombe d'un rocher escarpé et élevé [3], » ou bien encore : « L'onde antique, incorruptible de « Styx, qu'elle précipite à travers des lieux escar- « pés [4]. »

Ce sont les poëtes postérieurs qui, s'attachant surtout à cette idée que le Styx était un fleuve des enfers, et ne voyant dans le serment des dieux qu'une formule homérique à copier, don-

1 . . . κλυτὰ δώματα ναίει.
. . . . . ἀμφὶ δὲ πάντῃ
Κίοσιν ἀργυρέοισι πρὸς οὐρανὸν ἐστήρικται.

2 . . . κατειϐόμενον Στυγὸς ὕδωρ.
. . . Στυγὸς ὕδατος αἰπὰ ῥέεθρα.

3 . . . ὕδωρ
Ψυχρὸν ὅ τ' ἐκ πέτρης καταλείϐεται ἠλιϐάτοιο
Ὑψηλῆς.

4 . . . Στυγὸς ἄφθιτον ὕδωρ
Ὠγύγιον, τὸ δ' ἵησι καταστυφέλου διὰ χώρου.

nèrent libre carrière à leur imagination, prodiguèrent au Styx les épithètes les plus sonores, et l'entourèrent d'une auréole de feu, de poix et de soufre. Cette remarque s'applique moins aux poëtes grecs, que le goût et les souvenirs peut-être retenaient, qu'aux poëtes latins, qui ont fait du Styx un si grand abus. C'était un lieu commun qui prêtait à l'amplification; c'était aussi un anapeste bien commode que l'adjectif *Stygius*, surtout à la place d'*infernus*, trois longues! Aussi quelle prodigalité! *Stygiasque tenebras*, *Stygiosque lacus*, *Stygiasque domos*, *Stygiamque paludem*, etc., etc.

Par une rencontre singulière, Homère et Hésiode semblent avoir été destinés à parler seuls du Styx comme il convenait, et à donner sur ce sujet des leçons inutiles, aux poëtes de grandeur, aux géographes d'exactitude.

La description qu'Hérodote donne du Styx n'est vraie qu'à demi, quoiqu'il prétende la tenir d'Arcadiens. « C'est une eau peu apparente, » dit-il, « qui coule goutte à goutte d'un rocher dans un « vallon [1]. » Ces détails sont vrais; mais quand il entoure ce vallon d'un cercle de murailles et le place dans la ville de Nonacris, l'erreur est évidente.

[1] Ὕδωρ ὀλίγον φαινόμενον ἐκ πέτρης στάζει εἰς ἄγκος. Τὸ δὲ ἄγκος αἱμασιῆς τις περιθέει κύκλος.— Ἐν ταύτῃ τῇ πόλει πηγή...
Hérod., VI, 74.

Théophraste ne rencontre pas plus juste quand il dit que le Styx coule d'un *petit* rocher [1] dans le territoire de Phénée. Strabon jette en passant quelques mots insignifiants. Seul, Pausanias sait, parce qu'il a vu.

« A peu de distance des ruines de Nonacris est « un rocher à pic très-élevé. Je n'en connais « point qui l'égale en hauteur ; le long du rocher « coule doucement l'eau que les Grecs nomment « l'eau du Styx [2]. » — « Elle tombe d'abord au « milieu de rochers escarpés, et en sortant de leur « gorges, se jette dans le fleuve Crathis [3]. »

Enfin, il me reste à parler de la croyance populaire qui faisait de l'eau du Styx un poison mortel. Rien de plus facile à concevoir que son origine. Un fleuve si redouté, un fleuve des enfers, pouvait-il rouler des flots salutaires [4] et semblables à ceux des autres sources? Du reste, ce préjugé était de tous le plus récent. Ni Homère ni Hésiode ne parlent des vertus funestes de l'eau du Styx, et, quoique Strabon paraisse traduire

[1] Ἔκ τινος πετριδίου ἐν Φοινίῳ.

Théoph., cite par Antig. de Caryst., c. 74.

[2] Paus., *Arcad.*, XVII.

[3] *Ibid.*, XVIII.

[4] La fraîcheur glaciale de ces eaux, qui coulent immédiatement des neiges, était à elle seule un danger, sinon une preuve.

l'épithète homérique [1] d'ἀάατον par ὀλέθριον, je crois qu'il faut laisser à ce mot son sens ordinaire et sa racine : ἀ privatif et ἀάσκω, ἄομαι, nuire, tromper, et non pas supposer ἀ, ά, double augmentatif, et ἄτη, malheur. Ce n'est donc plus l'eau *pernicieuse* de Styx, mais l'eau de Styx à qui l'on ne *peut mentir*, qui rend les *serments irrévocables*.

Hésiode nous montre même Iris venant puiser dans une coupe d'or l'eau que les immortels répandent en libation au moment de jurer par le nom de Styx [2].

Or, c'était pour les temps postérieurs un article de foi que l'action corrosive de ce poison faisait fondre ou éclater tous les vases où on le renfermait. La corne seule lui résistait, et ce fut ainsi, selon quelques auteurs [3], qu'Olympias fit parvenir jusqu'en Asie l'eau qui devait empoisonner Alexandre. Il est même curieux de voir les esprits les plus éclairés de la Grèce et de Rome s'inquié-

[1] Ἄγρει νῦν μοι ὄμοσσον ἀάατον Στυγὸς ὕδωρ.
(*Iliad.*, XIV, v. 271.)
Λιβάδιον ὀλεθρίου ὕδατος. (Strab., p. 389.)

[2] Ἐν χρυσέῃ προχόῳ. (*Théog.*, v. 785.)
Ne peut-on conclure de cette cérémonie, observée par les dieux, qu'elle était imitée par les hommes, et que le serment des Arcadiens était accompagné de libations faites avec l'eau du Styx?

[3] Paus., *Arcad.*, XVIII ; Plut., *Vie d'Alex.*

ter sérieusement de savoir au sabot de quel animal appartenait cette singulière propriété. Plutarque penche pour l'âne [1]; Pline pour la mule [2]; Vitruve pour le mulet qui n'a ni l'un ni l'autre sexe [3]. Théophraste admet toute espèce de vase en corne [4]. D'autres, Élien par exemple, ne veulent que le sabot d'un âne de Scythie [5]. Enfin, Pausanias n'a entendu parler que d'un sabot de cheval.

On ne peut que s'étonner de si puériles recherches [6], de quelques noms qu'elles se recommandent. Afin d'emporter du Styx une impression plus sérieuse, un mot encore sur ce beau serment que les dieux eux-mêmes ont envié aux hommes. Peut-être est-ce à cette coutume, qui honore tant un peuple, que les Arcadiens durent la réputation de probité et de bonne foi qui les recommandait à l'estime de toute la Grèce. Mais ne la méritaient-ils pas surtout par leur fidélité aux antiques traditions? Au commencement du cin-

[1] Plut., *ibid.*

[2] Plin., *H. N.*, XXX, 16.

[3] Vitr., VIII, 3.

[4] Théoph. *V.* Callim. Cyren., ap. Porphyr. in Stob. *Ecl.* I, c. 52, § 47.

[5] XL, 10.

[6] J'omets Sénèque, *Quæst. nat.*, l. III, c. 25; Varron, *ap. Solin.*, c. 7.

quième siècle, lorsque Cléomène, chassé de Sparte, essayait d'entraîner les Arcadiens contre sa patrie, il se croyait sûr de n'être jamais abandonné par eux, s'il réunissait leurs principaux chefs à Nonacris, pour y prêter le serment par le Styx [1]. Lorsque de tels usages se conservent en politique, n'a-t-on pas le droit de les croire bien autrement enracinés dans les mœurs?

En descendant vers le Crathis, il est évidemment superflu de chercher les ruines de *Nonacris*. Déjà, du temps de Pausanias, elles étaient à peine apparentes [2]. Nonacris tenait son nom de la femme de Lycaon. La ville était située sur la rive gauche du Styx, un peu plus avant dans la gorge que ne le sont aujourd'hui les villages de *Péristéra* et de *Mésoroughi*. Plusieurs cascades qui tombent de ce côté de la montagne témoignent qu'il était facile aux habitants de ne jamais faire l'épreuve de l'eau tant calomniée du Styx.

Au-dessous de Nonacris, au milieu des monts Aroaniens, se trouve la grotte où se réfugièrent les filles de Prœtus pendant leur démence [3]. Un monastère célèbre la masque aujourd'hui, et en a fait une cave qui rivalise presque avec la cave d'Hei-

[1] Hérod., VI, 74.

[2] Οὐδὲ τούτων τὰ πολλὰ ἔτι δῆλα. (*Arcad.*, XVII.)

[3] Paus., *ibid.*

delberg pour la dimension des tonneaux. Mais le respect de la tradition n'y a rien perdu, et un des moines les plus lettrés, en récitant au voyageur le texte de Pausanias, ne manque pas de faire remonter l'antiquité de son monastère jusqu'aux *Prœtides*, les plus *anciens anachorètes connus*.

C'est encore dans les monts Aroaniens qu'un paysan m'a raconté l'histoire d'un fils de prince qui, piqué par un serpent, fut enterré sur la montagne avec tous ses trésors. Mais les trésors et le tombeau ont échappé jusqu'ici aux recherches les plus intrépides. Qui ne reconnaît dans cette fable ce que Pausanias raconte [1] d'*Æpitus*, fils d'Élatus? Toutefois il place son tombeau à quelques lieues de là, sur le mont Sépia, près de Phénée.

Ce n'est pas seulement dans l'antiquité que le caractère arcadien est remarquable par son attachement aux vieilles traditions.

[1] *Arcad.*, XVI.

LA TRIPHYLIE.

LA TRIPHYLIE.

La Triphylie est un petit pays qui s'étend à l'ouest de la Grèce, sur les bords de la mer Ionienne, entre l'embouchure de l'Alphée et l'embouchure de la Néda, c'est-à-dire entre la Messénie et l'Élide; à l'orient, elle touche à l'Arcadie. Elle renfermait neuf villes, selon Polybe[1], *Samicum*, *Lepræum*, *Hypana*, *Typaneæ*, *Pyrgi*, *Æpium*, *Bolax*, *Styllangium* et *Phrixa*.

Strabon cite encore[2] *Macistus*, *Epitalium* et *Pylos*, qu'il prétend avoir été la capitale de Nestor, sujet de bien des discussions pour les modernes. Cependant on s'accorde généralement,

[1] L. IV, c. 77.
[2] L. VIII, p. 343.

malgré l'opinion du géographe ancien, à donner l'avantage à Pylos de Messénie, Pylos *Coryphasienne*, sur Pylos *Triphyliaque* et même sur une troisième Pylos qui était en Élide, à dix milles de la mer. Hérodote place aussi en Triphylie la ville de *Nudium* [1], et Pausanias *Scillonte* [2], retraite de Xénophon.

Triphylus, fils d'Arcas, donna au pays son nom, et les habitants se disaient Arcadiens d'origine. Cependant il ne paraît pas qu'ils aient jamais été réunis à l'Arcadie; mais ils furent soumis tantôt aux Messéniens, tantôt aux Éléens. Ainsi, au temps de la guerre de Troie, on les voit suivre Nestor en Asie, après avoir quelque temps obéi à Pélops, roi de Pise. « Ceux qui « habitaient Pylos et l'aimable Aréné (Samicum) « et Thryum (Tryoessa), gué de l'Alphée, et « Æpy la bien bâtie, ont pour chef Nestor de « Gérénia, célèbre par ses coursiers [3]. »

Plus tard, ils revinrent sous la domination de l'Élide. Nous savons par Strabon [4] que la Triphy-

[1] L. IV, c. 148.

[2] *Elid.*, I, c. VI.

[3] Οἳ δὲ Πύλον τ' ἐνέμοντο καὶ Ἀρήνην ἐρατεινὴν,
Καὶ Θρύον, Ἀλφειοῖο πόρον, καὶ ἐΰκτιτον Αἶπυ,
Τῶν αὖθ' ἡγεμόνευε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ.
(*Il.*, II, v. 591.)

[4] L. VIII, p. 358.

lie fut conquise vers la huitième olympiade par les Éléens, avec l'aide des Lacédémoniens. Depuis lors, les Triphyliens restèrent toujours dans leur dépendance, malgré leurs efforts pour redevenir libres, malgré l'alliance malheureuse qu'ils contractèrent avec Pise, lors de sa dernière lutte contre les Éléens [1].

Léprée refusa d'entrer dans la ligue; mais, pendant la guerre du Péloponèse, elle appela une garnison lacédémonienne; ce qui donna lieu à de longues contestations entre Sparte [2] et Élis. Les Triphyliens se laissèrent entraîner plus tard par les Éléens dans la guerre sociale, et durent rendre leurs villes les unes après les autres à Philippe. La conquête romaine ne les sépara pas du pays plus puissant dont les siècles avaient consacré la domination.

La route qui mène de la Néda à l'Alphée, à travers la Triphylie, longe constamment la mer à gauche, et à droite les collines qui terminent la grande chaîne du Lycée. Le sol de cet étroit espace a été lentement conquis sur la mer, tantôt par le dépôt du limon qu'apportaient les torrents, tan-

[1] Paus., *Elid.*, I, c. V. — Polyb., l. IV, c. 77.

[2] L'ambition de Sparte ne se portait pas seulement sur les pays riches et florissants; elle semblait vouloir pénétrer et triompher dans les parties les plus reculées du Péloponèse.

tòt par l'entassement des sables que les flots eux-mêmes rejetaient. Deux grands marais salés, où une partie des eaux est restée prisonnière, semblent avoir été ainsi formés.

En quittant la Néda, on traverse longtemps de charmants bosquets d'arbustes toujours verts, auxquels des plantes grimpantes s'entrelacent. On dirait que la main de l'homme les a disposés en haies et en massifs; quand parfois de grands pins les dominent, quand de vertes pelouses les entourent, on se rappelle involontairement les parcs de nos pays, où l'art épuise ses combinaisons. Après dix minutes de marche, les voyageurs trouvaient encore, au commencement de ce siècle [1], quelques pierres helléniques et une architrave de marbre blanc : ce serait, selon le colonel Leake, l'emplacement de *Pyrgi*.

Un mille plus loin, on aperçoit à droite le village de *Strovitzi*, à la place de l'antique *Léprée*. Il ne reste que les murailles ruinées [2] de cette ville, qui fut la plus puissante de la Triphylie. Son fondateur, Lépréus, vivait au temps d'Hercule. Quand ce héros vint faire reconnaître à Nélée la domination argienne, il lui donna l'hospitalité. Hercule passait pour grand mangeur, et il paraît

[1] Leake, *Travels in the Morea*, t. I, ch. 2.

[2] *Ibid.*, p. 55.

que cette réputation ne datait pas de l'*Alceste* d'Euripide; car Lépréus, qui se piquait de ne le céder à personne sur ce point, le provoqua à un combat de table [1]. Chaque adversaire prit un bœuf, l'égorgea, l'apprêta lui-même, selon les mœurs héroïques, et tous deux se tirèrent à leur honneur de cette rude épreuve. Sans doute que le gain du pari suscita quelque querelle. Lépréus osa défier Hercule à un combat plus sérieux : il fut tué et enterré à Phigalie; ce qui indiquerait qu'il était, comme la plupart des Triphyliens, d'origine arcadienne.

On prétendait aussi que les premiers habitants de la ville avaient été attaqués de la lèpre et avaient dû leur nom à cette maladie.

Après avoir traversé l'Acidas, on entre sous une forêt de grands pins qui s'étend le long des côtes pendant six à sept milles. Cette forêt, qui existait dans l'antiquité [2], est remarquable par sa beauté autant que par sa position. Pendant plusieurs heures, le voyageur marche sur un sable fin, ombragé par des pins séculaires dont les feuilles, échauffées par le soleil, répandent un arome vif et pénétrant. De petits lacs, que les anciens appelaient *Nymphæum*, parce c'était un

[1] Paus., *Elid.*, I, c. V.
[2] Paus., *Elid.*, I, c. VI.

lieu consacré aux Nymphes anigrides, se succèdent au pied des montagnes, à droite de la route, et font naître sur leurs bords une végétation luxuriante dont les couleurs contrastent avec l'éclat si doux des pins de Grèce. Alors la vue devenue libre contemple les lignes harmonieuses et les teintes ardentes des derniers rochers du Lycée. Du côté opposé, à travers les troncs des arbres qui cachent le rivage, apparaît le bleu intense de la mer. La solitude, le silence ne sont point troublés par le voisinage des hommes; çà et là, des arbres tombés de vieillesse attestent que leur main a toujours respecté cette antique forêt.

Dès qu'on en est sorti, on franchit le défilé de *Khaïaffa*, grands rochers au milieu d'un marais, qui ne laissent qu'un passage sur une étroite chaussée. De là apparaissent, sur une hauteur couverte d'épais halliers, des murs et des tours helléniques d'une couleur sombre et d'un effet imposant : ce sont les ruines de *Samicum*.

Samicum ou Samia était une ville très-ancienne, citée par Homère, qui l'appelle Aréné. « Il existe « un fleuve, nommé Minyéus, qui se jette dans « la mer près d'Aréné [1]. »

[1] Ἔστι δέ τις ποταμὸς Μινυήϊος εἰς ἅλα βάλλων
Ἐγγύθεν Ἀρήνης.

Or la rivière qui coule près de Samicum est l'*Anigrus*, et l'Anigrus, au dire des Arcadiens, se nommait anciennement *Minyéus* [1]. Ce fait seul prouve l'identité de Samicum et de l'Aréné d'Homère. Samicum était, avec Lépræum, la ville la plus florissante de la Triphylie. Son temple de Neptune était célèbre, et la Triphylie tout entière contribuait pour son entretien. La statue du dieu était sans barbe : un des pieds était croisé sur l'autre, et les deux mains s'appuyaient sur une lance. On revêtait la statue d'une robe de laine, de lin et de coton. Elle fut plus tard transportée à Élis [2].

Il ne reste de Samicum que le mur d'enceinte, qui entoure une hauteur d'accès difficile et domine toute la Triphylie. A gauche, la vue s'étend sur la plaine, sur le cours de la Néda, et n'est arrêtée que par la montagne de Cyparissia ; à droite, l'autre moitié de la Triphylie, les collines qui cachent l'Alphée, l'embouchure de ce fleuve au-dessous du promontoire Ichthys, et l'île de Zante au milieu de la mer Ionienne ; en face, l'étendue immense des flots, que la pensée suit jusqu'aux rivages de la Sicile. Ainsi, au temps où Samia était libre, elle voyait s'avancer de loin ses ennemis

[1] Paus., *Elid.*, l. I, c. VI.

[2] Paus., *Elid.*, II, c. XXV.

et ne craignait aucune surprise, soit que les Messéniens se préparassent à franchir la Néda, soit que les Éléens parussent au défilé de l'Alphée, soit enfin que des pirates accourussent au pillage sur leurs rapides vaisseaux.

Les murailles sont d'une époque très-reculée, et semblent à peine postérieures aux murailles de Mycènes. C'est un mélange du polygonal régulier et du second ordre hellénique. La pierre est un silex ferrugineux d'une dureté prodigieuse, et d'une couleur foncée qui varie du rouge au noir, et rappelle les murs que l'on trouve dans l'île de Milo. Les assises sont presque toutes d'une énorme dimension, et se prolongent profondément à l'intérieur de la muraille, dont s'explique ainsi l'immuable solidité. Leur taille est belle, et atteste un travail et une intention de parfaite régularité que l'art d'alors ne permettait pas d'atteindre. Par exemple, on retrouve ce défaut d'agencement produit par les angles capricieux du polygonal, qui nécessitent l'intercalation de petites pierres; ou bien, lorsque, dans un bloc énorme que l'on taillait, la matière manquait, il fallait remplir l'angle rentrant par la saillie de l'angle de la pierre voisine. Mais il est impossible de ne pas reconnaître à la rareté de ces accidents que les architectes cherchaient déjà soigneusement à les éviter.

Les tours du midi surtout sont remarquables par leur beauté et par leur force. Au sommet de la colline, des murs rasés, que l'on distingue à peine sous la végétation qui les recouvre, ont dû servir de base ou d'enceinte à différents monuments.

L'embouchure du fleuve Anigrus ou Minyéus, citée par Homère, se confond probablement aujourd'hui avec les marais qui bordent la mer. Dès l'antiquité, du reste, les sables rejetés par les vagues arrêtaient son cours : « Ses eaux fétides, » dit Pausanias[1] (nous dirions aujourd'hui sulfureuses), « guérissaient les maladies de peau. » Après avoir prié dans la grotte des Nymphes anigrides, les malades se jetaient dans le fleuve, le traversaient à la nage et en sortaient parfaitement sains. Le centaure Chiron, blessé par une flèche d'Hercule, avait lavé sa plaie dans l'Anigrus, qui resta depuis ce temps empesté par le venin de l'hydre.

La route jusqu'à l'Alphée n'offre rien de remarquable. Le nymphæum, les sables et les pins se resserrent vers la côte et s'écartent peu à peu des montagnes ; la terre devient de nouveau accessible à la culture. C'est sur les collines qui terminent la Triphylie et qui s'arrêtent au-dessus

[1] Paus., *Elid.*, I, c. V.

de l'Alphée qu'il faut placer Épitalium : d'après Strabon, Épitalium est la ville qu'Homère nomme Thryon ; à cet endroit, on traversait anciennement l'Alphée et l'on entrait en Elide.

ÉLIDE.

CHAPITRE I.

HISTOIRE DES ÉLÉENS.

L'histoire des premiers temps de la Grèce est si obscure et la tradition si confuse, qu'il faut toujours se garder des systèmes et des déductions les plus ingénieuses. Aussi, malgré l'opinion de Clavier[1], est-il permis de douter qu'Atlas, Prométhée, Deucalion, aient régné sur l'Élide avant le déluge. Il est plus vraisemblable, d'après le témoi-

[1] *Histoire des premiers temps de la Grèce*, t. I, p. 49.

gnage de Strabon [1], d'Apollodore [2] et de Denys d'Halicarnasse [3], que Dardanus était un prince originaire de ce pays. Chassé par le fameux déluge qui submergea cette partie de la Grèce, il passa dans l'île de Samothrace, puis en Phrygie.

Les Éléens, d'après Pausanias [4], regardaient comme leur premier roi Aëthlius. Aëthlius eut pour successeurs Endymion, dont les poëtes ont fait un berger aimé de Diane; Épéus [5] et Éléus, qui donnèrent successivement leur nom au pays; Augias, dont Hercule nettoya les fabuleuses étables, et dont il punit l'ingratitude en conduisant contre lui une armée d'Argiens et d'Arcadiens.

L'hostilité de ce dernier peuple prouve que si jamais l'Élide avait fait partie de l'Arcadie, comme les Arcadiens le prétendaient, le lien était déjà brisé à cette époque, et que la communauté d'origine était presque effacée des souvenirs. Les Éléens étaient de race pélasgique, comme les Arcadiens, et se croyaient également autochthones.

Hercule prit et pilla Élis, battit les Pyliens de l'Élide, qui la secoururent, et n'épargna les Pi-

[1] L. VIII, p. 53.

[2] L. III, c. 12, § 1.

[3] *Ant. rom.*, l. I, c. 61.

[4] Paus., *Elid.*, l. I, c. I.

[5] Les Éléens s'appelèrent pendant quelque temps *Épéens*, du nom de ce prince. Homère leur conserve ce nom

séens, qui suivirent cet exemple, que par respect pour un oracle de la Pythie.

Les rois que je viens de nommer ne possédaient pas toute l'Élide, mais probablement le seul territoire d'Élis. Les autres princes, moins puissants et souverains de villes qui restèrent obscures, furent eux-mêmes promptement oubliés. Cependant nous lisons qu'Augias, menacé par Hercule, avait appelé à son secours Actor et ses fils, souverains de l'Élide. Après sa mort, le pouvoir, ou plutôt le pays, est [1] partagé entre quatre rois que l'on retrouve cités par Homère [2]. Des quarante vaisseaux qui composaient la flotte des Éléens, vingt suivaient Amphimachus et Thalpius, dix suivaient Diorès, fils d'Amaryncée, dix Polyxénus, fils d'Agasthène et petit-fils d'Augias.

Dius fut le dernier roi aborigène : le contre-coup de l'invasion dorienne le fit tomber du trône. L'histoire de l'usurpateur qui prit sa place est singulière.

[1] Οἷς βασιλείας μετῆν. (Paus., *Elid.*, I, c. 1.)

[2] Τῶν αὖ τέσσαρες ἀρχοὶ ἔσαν· δέκα δ' ἀνδρὶ ἑκάστῳ
Νῆες ἕποντο θοαί, πολέες δ' ἔμβαινον Ἐπειοί.
Τῶν μὲν ἄρ' Ἀμφίμαχος καὶ Θάλπιος ἡγησάσθην,
Τῶν δ' Ἀμαρυγκείδης ἦρχε κρατερὸς Διώρης,
Τῶν δὲ τετάρτων ἦρχε Πολύξενος θεοειδής,
Υἱὸς Ἀγασθένεος Αὐγηϊάδαο ἄνακτος.

(*Il.*, II, v. 620.)

Les Héraclides, qui se souvenaient de leur défaite à l'Isthme cinquante ans auparavant, ne savaient comment pénétrer dans le Péloponèse. L'oracle leur avait conseillé de prendre pour guide de leur entreprise *celui qui avait trois yeux*. Naturellement, leur embarras allait croissant, lorsque le hasard leur fit rencontrer un homme qui conduisait un mulet borgne. Cet homme, nommé *Oxylus*, leur conseilla de rentrer par mer dans le Péloponèse, conduisit leurs vaisseaux de Naupacte à Molycrium, et obtint en récompense le pays des Éléens qu'il avait habité un an et dont il connaissait la fertilité. Mais, craignant que les Doriens, s'ils voyaient l'Élide, ne voulussent plus la lui donner, Oxylus les conduisit à travers les montagnes de l'Arcadie. Après leur établissement en Messénie, en Laconie, en Argolide, il alla prendre possession de ses États à la tête d'un corps d'Étoliens, convint avec Dius d'éviter une bataille générale et de choisir de chaque côté un combattant qui déciderait de leurs droits. Son champion fut vainqueur, et il monta sans obstacle sur le trône. Il eut l'esprit de respecter les coutumes du pays [1]

[1] Quant aux généalogies qui rattachaient à la fois Oxylus aux Héraclides, ses protecteurs, et aux Atlandides, premiers souverains du pays, c'est une de ces flatteries que les courtisans prodiguent aux rois, dans les temps civilisés, et que les

et de combler Dius d'honneurs; la ville d'Elis, accrue par les Étoliens qui l'avaient suivi, par les habitants des bourgs qu'il eut l'art d'attirer dans ses murs, devint bientôt peuplée et florissante.

Parmi les descendants d'Oxylus, le seul *Iphitus* mérite d'être nommé. Contemporain de Lycurgue, il remit en vigueur, d'après ses conseils, les jeux Olympiques. Un siècle après, en 780, nous trouvons la dignité royale abolie chez les Éléens, sans que l'histoire explique cette révolution. Ils choisirent deux magistrats suprêmes [1], qui étaient en même temps présidents des jeux : c'est pourquoi on leur donna le nom d'*Hellanodices*. Il y en eut d'abord deux, ensuite dix, un par tribu. Ce nombre varia encore, suivant les changements que subit la division en tribus. On élut aussi un sénat composé de quatre-vingt-dix membres, dont les fonctions étaient à vie ; Aristote en fait mention.

L'histoire des Éléens ne devint celle de toute l'Élide qu'après la destruction de Pise. La rivalité des deux villes est célèbre, et, pour la suivre, il faut remonter plusieurs siècles.

Œnomaüs est le premier roi de Pise qui nous soit connu. Il était contemporain d'Épéus, roi des

conquérants ménagent à leurs peuples, dans les temps primitifs où le pouvoir a besoin de prestige.

[1] Paus., *Elid.*, I, c. IX.

Éléens. Tout le monde sait comment Pélops conquit sa fille et son trône; mais ce qu'il faut remarquer surtout, c'est que Pélops, fils de Tantale, chassé de la Lydie par Ilus, était venu en Grèce avec de grandes richesses pour lever des troupes et reconquérir ses États [1]. Il avait réuni une armée d'Achéens en Thessalie, puis était passé dans le Péloponèse pour augmenter ses forces. Mais, trouvant un royaume tout prêt, il oublia sa patrie et ses projets, et s'établit en Élide avec les Achéens qui l'avaient suivi. Par conséquent, il est probable que l'hostilité de race, autant que le désir de présider aux jeux Olympiques, rendit plus acharnée la lutte des deux villes.

Les enfants de Pélops, grâce aux richesses de leur père, trouvèrent des trônes dans le Péloponèse : ainsi Pitthée, Trœzen, Atrée, Thyeste; mais on ne sait pas quel fut son successeur dans le petit royaume de Pise, qui pendant plusieurs siècles resta enseveli dans l'oubli.

Pausanias cite un certain Pantaléon [2], qui, dans la 34e olympiade, s'empara de la tyrannie et la transmit à ses fils Démophon et Pyrrhus. Sous ce dernier, Pise fut vaincue et détruite, et il semble qu'elle ait tout fait pour s'attirer ce désastre, en

[1] Thucyd., l. I, § 9.

[2] Paus., *Elid.*, II, c. XXI.

bravant à plaisir les Éléens. Dès la 8e olympiade, les Piséens avaient appelé Phidon d'Argos [1], le plus violent des tyrans de la Grèce, et présidé les jeux avec lui. Dans la 34e, Pantaléon rassembla une armée chez les peuples voisins, et assura une seconde fois à son peuple une préséance qui devait lui être fatale. Les Éléens se montrèrent pourtant modérés, malgré la puissante alliance des Lacédémoniens. Car, dans la 48e olympiade, inquiets des armements de leurs ennemis, ils avaient pris les devants et envahi leur territoire. Mais ils se laissèrent toucher par les prières et les promesses de Démophon, et seize femmes choisies dans chacune des seize villes de l'Élide arrangèrent le différend à l'amiable [2]. Leur indulgence fut mal reconnue. Sous le règne de Pyrrhus, les Piséens leur déclarèrent la guerre de leur propre mouvement, et soulevèrent contre eux les villes de la Triphylie. Ils furent vaincus, leur ville détruite, et ils allèrent chercher un asile en Étrurie, où Pise leur dut vraisemblablement sa fondation et son nom.

Dès lors, les Éléens, maîtres de toute l'Élide, se livrèrent entièrement à la paix, à l'agriculture [3]

[1] Paus., *Elid.*, I, c. XXII.

[2] *Ibid.*, c. XVI.

[3] Polybe, l. IV, § 73.

et à la célébration des fêtes solennelles qui attiraient toute la Grèce. Pendant longtemps, ce caractère pacifique et sacré de l'Élide fut reconnu si sincèrement par le reste des Grecs[1], que les troupes étrangères déposaient leurs armes en entrant sur le territoire consacré à Jupiter; les Éléens ne les leur rendaient qu'à la frontière[2]. L'invasion des Perses les tira de ce calme profond, et ils coururent s'unir aux défenseurs de la commune patrie. Les Lacédémoniens, leurs anciens alliés, qui auraient voulu armer le monde entier contre Athènes, les forcèrent de se mêler aux sanglantes agitations de la Grèce et de les suivre en Attique. Il est vrai que cette violence tourna bientôt contre eux : les Éléens, impatients de secouer leur joug, se liguèrent avec les Arcadiens, les Argiens et les Athéniens. Et même, lorsqu'Agis envahit l'Élide, ils le battirent à Olympie et le chassèrent de l'enceinte du temple où il avait osé engager le combat.

Agis avait entrepris cette expédition, disait-il, pour venger *Lycas,* athlète lacédémonien que les

[1] Dans le principe, au contraire, tous les Péloponésiens s'étaient refusés à le reconnaître et à se soumettre à la trêve sacrée. Il fallut une peste, avertissement des dieux, et la voix toute-puissante de l'oracle de Delphes pour les persuader.

[2] Phlégon de Tralles, *Fragm. sur les Olympiques*, dans Gronovius.

Hellanodices avaient fait frapper de verges. Comme les Éléens avaient exclu les Lacédémoniens des jeux, il s'était donné pour Thébain; la sévérité avec laquelle cette supercherie fut punie prouve avec quelle autorité les Éléens maintenaient leurs priviléges contre les plus puissants États.

Mais l'âge d'or de l'Élide ne devait plus renaître. Affaiblis par des divisions intestines, dont les causes et les détails sont ignorés, ils subirent l'alliance de Philippe, roi de Macédoine; et, si leur patriotisme refusa de combattre avec lui à Chéronée, leur haine contre Lacédémone les poussa à le suivre dans son invasion en Laconie. Après la mort d'Alexandre, ils s'unirent aux Grecs contre Antipater.

Leur fin fut obscure, et la domination romaine les trouva prêts pour la servitude. Peut-être cette période de leur histoire fut-elle la plus heureuse, sinon la plus honorable. Ils retrouvèrent forcément cette paix intérieure et extérieure qu'ils avaient depuis longtemps oubliée. Leurs fêtes et leurs pompes leur restaient, occupations qui ressemblaient à la vie politique, source de richesse, sacerdoce que les Romains eux-mêmes continuèrent de respecter.

CHAPITRE II.

LES JEUX OLYMPIQUES.

Les écrivains anciens, particulièrement Pausanias, nous ont laissé tant de détails sur la manière dont se célébraient les jeux Olympiques, l'abbé Barthélemy a recueilli si complétement les textes et les a si habilement mis en œuvre dans son récit, qu'il a rendu inutile toute nouvelle recherche sur ce sujet. Aussi n'ai-je l'intention de m'arrêter que sur la partie historique qui concerne l'établissement de ces jeux; j'y mêlerai quelques considérations générales qui n'ont point trouvé place dans le voyage imaginaire d'Anacharsis.

Les Eléens prétendaient que les hommes de l'âge d'or avaient, les premiers, érigé un temple à Olympie et qu'ils l'avaient consacré à Kronus ou Saturne [1]. Peuplée par la race pélasgique, comme l'Arcadie dont elle faisait primitivement partie, l'Élide dut, en effet, adorer cette grande divinité des Pélasges, et le mont *Kronus*, qui dominait la vallée d'Olympie, rappelait par son nom les droits du dieu détrôné. Mais ce temple se réduisait probablement à un simple autel, et le nom d'Olympie ne peut remonter à une antiquité aussi reculée. Les Doriens l'apportèrent, dit-on, de la Thessalie, où ils avaient élevé sur l'Olympe des temples aux dieux de la dernière dynastie.

Plus tard, cinq Dactyles ou Curètes du mont Ida, en Crète, *Hercule*, *Pæonæus*, *Épimédès*, *Jasius*, *Idas*, apportèrent à Olympie Jupiter enfant, c'est-à-dire son culte naissant. Dans ces temps barbares, il ne pouvait en être différemment des époques civilisées : toute nouvelle religion rencontre des résistances et des persécutions. Aussi une tradition rapportait-elle que Saturne et Jupiter s'étaient disputé l'empire à la lutte. Jupiter vainqueur fit célébrer des jeux après sa victoire : Apollon l'emporta sur Mercure à la course et sur Mars au pugilat. Ces fables n'ont de valeur que

[1] Paus., *Elid.*, l. I, c. VII.

parce qu'elles attestent le combat des deux religions. Ceux qui veulent que Prométhée ait régné en Élide le donnent pour protecteur au nouveau dieu, et cette fois ils trouvent une preuve éclatante dans le mythe de Prométhée, reconnu par toute la Grèce et immortalisé par Eschyle.

En outre, ces fictions semblent indiquer que les jeux Olympiques furent apportés de Crète. Hercule Idéen et les Dactyles, ses frères, les célébrèrent les premiers, d'après le témoignage de Pausanias. De là cette confusion naturelle qui attribuait au dieu l'œuvre de ses ministres. Voici d'autres faits à l'appui de cette opinion.

Dans la suite des temps, un autre Crétois, *Clyménus*, qui se prétendait descendant d'Hercule Idéen afin d'être mieux accueilli en Élide, remit en vigueur les jeux oubliés, et réussit à les rendre si populaires que presque tous les rois du pays ou des pays voisins, Endymion, Pélops, Amythaon, Nélée, Augias [1], tinrent à honneur de les renouveler.

A Delphes, les premiers prêtres d'Apollon fu-

[1] Dans le onzième chant de l'*Iliade*, Nestor raconte qu'Augias retint les chevaux et le char que son père Nélee avait envoyés en Élide, pour y disputer le prix de la course et le trépied promis au vainqueur.

rent également des Crétois, qui, là aussi, instituèrent des jeux, les jeux Pythiques.

Enfin Lycurgue rapporta vraisemblablement lui-même de la Crète le projet qu'il réalisa de concert avec Iphitus.

Mais il est du moins certain qu'il ne faut pas attribuer à Hercule, fils d'Alcmène, l'institution de ces jeux ; il les fit seulement célébrer de nouveau, après la défaite d'Augias et la prise d'Élis [1]. Ses chevaux, conduits par Iolas, remportèrent le prix de la course de chars. Castor fut vainqueur à la course, Pollux au pugilat : cette double victoire attacha au nom des Dioscures la gloire immortelle qui les fit dieux. Hercule lui-même ne dédaigna pas de descendre dans l'arène et de gagner la palme de la lutte et du pancrace. Jamais olympiade ne vit des concurrents plus illustres, si toutefois les Éléens n'avaient pas inventé ces traditions pour prouver l'antiquité de leurs jeux. Mais l'éclat de ces dernières fêtes fut suivi d'une interruption prolongée. En vain Oxylus, qui, pour faire oublier son usurpation, s'attachait aux vieux souvenirs et aux vieux usages, essaya-t-il de les faire revivre. Les bouleversements produits dans le Péloponèse par l'invasion dorienne, les guerres entre les États divisés d'intérêts, les luttes intes-

[1] Paus., *Élid.* I, c. VIII.

tines entre les deux races, entre la royauté et l'oligarchie, puis entre l'oligarchie et la démocratie, les émigrations des vaincus ou des mécontents, cet état de choses, violent et transitoire, était trop contraire à de semblables desseins. Les Doriens, malgré leur culte pour Jupiter Olympien, malgré la satisfaction qu'ils devaient éprouver en trouvant chez la race conquise les divinités qu'ils apportaient avec eux, furent sourds à l'appel d'Oxylus.

L'histoire attribue au roi *Iphitus* le rétablissement solennel des jeux Olympiques, ou plutôt leur institution véritable; car jusqu'à lui ce n'était qu'une fête locale sans périodicité. Mais il ne fit que suivre les conseils de Lycurgue, qui portait partout sa pensée de législateur. Lycurgue sentait combien la paix était nécessaire à Sparte, pour que les nouvelles lois et les nouvelles mœurs y prissent racine. Aussi vit-il surtout dans les jeux Olympiques un moyen de suspendre des guerres éternelles entre les peuples du Péloponèse, et de rendre la paix plus inviolable, en la plaçant sous la protection de la religion. Il fit parler l'oracle de Delphes, complice acquis à l'avance à tous les projets salutaires; il fit inviter par les Éléens tous les peuples du Péloponèse à assister aux fêtes d'Olympie; il traça lui-même, suivant Aristote [1], les

[1] Aristote cité par Plutarque, *Vie de Lycurgue*, § 1.

lois de la suspension d'armes qui se devait observer alors, véritable trêve de Dieu qui devançait le christianisme.

L'opinion la plus générale place en 884 le règne d'Iphitus, cent huit ans avant que les Éléens inscrivissent la victoire de *Corœbus* sur leurs registres et fondassent l'ère des olympiades. Pourquoi les Grecs ne les comptèrent-ils pas dès le règne d'Iphitus? Est-ce parce qu'ils ne savaient alors ni fixer leur histoire ni se créer des annales ? Ou bien l'idée de Lycurgue resta-t-elle longtemps stérile, et les jeux Olympiques ne commencèrent-ils qu'un siècle après à attirer le concours enthousiaste de toute la Grèce? On le présumerait, en lisant dans Pausanias que le prix de la course était le seul prix proposé jusqu'à Corœbus. Ensuite, comme si l'attention naissante des Grecs avait besoin d'être fixée et leur empressement excité par des plaisirs plus complets, de nouveaux exercices s'ajoutent rapidement aux premiers : le double stade dans la 14e olympiade [1], le pentathle et la lutte dans la 18e, le pugilat dans la 23e, la course des chars dans la 25e, etc. Au reste, cette nécessité d'innover, loi de tous ses spectacles, fut poussée si loin, que, dès la 41e olympiade, il y avait des prix de course, de lutte, de pugilat, pour les enfants.

[1] Paus., *Elid.*, I, c. VIII.

Ainsi, nous voyons deux périodes bien distinctes dans l'histoire de la fondation des jeux olympiques.

La première est fabuleuse et composée de traditions recueillies dans le pays. Si on ne refuse pas toute croyance à ces traditions, il en résulte que ces cérémonies, apportées de Crète avec un dieu nouveau, n'eurent dans le principe qu'un caractère sacré, destinées à attirer les populations du voisinage autour du dieu, à rendre son culte aimable et populaire, et à tourner la curiosité au profit de la religion. Ce but une fois atteint, au milieu des guerres et des malheurs d'une époque barbare, les fêtes n'offrent plus qu'intermittence et obscurité. Cependant elles avaient laissé des traces profondes dans les souvenirs du peuple; car tous les rois intelligents de l'Élide, tous ses conquérants, tinrent à honneur de les faire célébrer, et il se trouva une ville, Pise, qui aima mieux périr que de renoncer à les présider.

La seconde période, au contraire, est tout historique, et la pensée politique a pris la place de la pensée religieuse. Il serait ridicule de prêter à Lycurgue la charité qui a dicté au christianisme la trêve de Dieu, ou les chimères de ceux qui rêvent le désarmement des peuples et la paix universelle. Mais, tout en reconnaissant qu'il a été conduit surtout par l'égoïsme national et le désir

d'assurer à ses concitoyens un repos favorable à l'établissement des nouvelles lois, nous paraît-il impossible que cet esprit doux et éclairé, qui avait conversé avec les sages de tous les pays, étudié partout les malheurs et les vices de l'humanité, cherché les institutions les plus propres à prévenir les uns et à réprimer les autres, mêlât à ses préoccupations de législateur une idée plus élevée? Les intérêts, les querelles, les haines qui divisaient les petits États de la Grèce, devaient lui paraître chose misérable; mettre aux guerres qui les ensanglantaient, sinon un terme, du moins des bornes, tel était le devoir d'un homme de bien.

Il eût été puéril d'attendre ce résultat de mesures réglementaires comme une trêve de cinq jours tous les quatre ans, comme la nécessité pour les armées de déposer leurs armes avant de traverser l'Élide. Une réforme telle que le passage de l'état de guerre à l'état de paix, de la barbarie à la plus haute civilisation, autant que cette civilisation est possible, demande une action plus philosophique et plus sérieuse sur l'esprit des hommes. Or il en est des peuples comme des particuliers : le seul moyen de faire cesser leurs préjugés et leurs haines, c'est de les mettre à même de se connaître, c'est-à-dire de les réunir. Lorsque, en outre, les cérémonies les plus augustes de la religion et les fêtes les plus splendides président à

cette réunion, comment les âmes ne se seraient-elles pas ouvertes à la réconciliation en s'ouvrant à la joie? A peine l'époque impatiemment attendue était-elle arrivée, que toute la Grèce déposait ses armes, ses soucis, le souvenir de ses maux; avec cette ivresse que peint si admirablement Aristophane dans ses plaidoyers pour la paix, on courait vers l'Élide, terrain neutre, *terre commune* [1], où la nature amollissait les cœurs par sa douceur et son charme, où tous devenaient citoyens de la même république, la république du plaisir. Les hôtes renouaient leurs anciennes relations interrompues par la guerre; les guerriers retrouvaient les ennemis dont ils avaient appris à estimer la valeur sur le champ de bataille; mêlés les uns aux autres, devant les autels, aux festins, sous les tentes, aux jeux, tous les peuples s'étonnaient de se retrouver si différents de ce qu'ils avaient cru, et, s'ils parlaient des maux passés, ils s'étonnaient d'en avoir autant causé qu'ils en avaient souffert. Les Athéniens cessaient de mépriser les Lacédémoniens pour leur grossièreté, et applaudissaient les premiers à la jeunesse spartiate qui se levait tout entière pour faire place à un vieillard. Les Lacédémoniens, dont la haine était plus violente, se laissaient séduire par la grâce et l'enjouement

[1] Πάγκοινος γαῖα.

des Athéniens. Chacun, en retournant dans son pays, comparait ces jours de délices et d'union aux tristes journées que leurs divisions leur avaient faites, et on se jurait de tout faire, dans les assemblées, au sénat, pour y mettre un terme. En ramenant avec des honneurs inouïs ses athlètes vainqueurs, chaque peuple ne ramenait-il pas en triomphe la Gloire innocente et la Victoire que le sang ne souille pas?

Voilà peut-être ce que Lycurgue avait entrevu, espérant que cette influence salutaire des jeux Olympiques s'accroîtrait avec les années et avec le progrès des mœurs. Mais un caractère aussi léger, aussi mobile que le caractère grec ne pouvait conserver longtemps l'impression de quelques heures. A peine était-on de retour, et déjà le rêve s'était évanoui : les intérêts et les vieilles querelles reparaissaient, les chefs ambitieux reprenaient leur ascendant, les orateurs parlaient, les assemblées s'agitaient, et bientôt les préjugés et la guerre avaient reconquis leurs droits imprescriptibles. L'histoire ne prouve que trop combien ces éternelles divisions, pour lesquelles la Grèce semblait née, s'augmentèrent avec le temps; elles finirent par livrer tous les États épuisés aux conquérants étrangers, à ces barbares Macédoniens, que l'on avait d'abord si fièrement exclus des jeux, parce qu'ils n'étaient pas Grecs.

Les jeux Olympiques, pour avoir manqué le but impossible qui leur avait été fixé, n'en eurent pas moins une grande action sur l'adoucissement des mœurs, sur la diffusion de la civilisation et des lumières, en mettant en contact les peuples les plus arriérés avec ceux qui devançaient glorieusement le siècle. On n'y admirait pas seulement la force, la beauté, l'adresse du corps; le génie y trouvait aussi la publicité et la gloire. Les œuvres d'art innombrables que chaque ville apportait à Olympie, le peuple de statues qui remplissait l'Altis, les écrits qui se récitaient sous les portiques, n'était-ce pas la lutte des intelligences à côté des luttes gymnastiques? La palme était plus belle : c'était l'immortalité. Là, les Grecs se contemplaient avec orgueil les uns les autres et puisaient ce sentiment de nationalité qui leur faisait tant mépriser les autres nations. Là aussi, ils payaient leurs dettes communes aux sauveurs et aux bienfaiteurs de la commune patrie. C'est là que Thémistocle recevait la plus délicieuse des récompenses, et qu'enivré par les regards et les applaudissements de la Grèce, il proclamait ce jour le plus beau de sa vie. C'est là que Platon sentait sa sérénité philosophique troublée par une joie orgueilleuse, lorsqu'il entendait autour de lui le murmure flatteur de toute l'assemblée.

Quand une sage et généreuse pensée a été dé-

posée dans une institution, il n'appartient qu'au temps d'en développer les bienfaits; mais alors même qu'il la détourne de son but, c'est toujours à un bien qu'elle aboutit, comme par une consolante fatalité.

CHAPITRE III.

LA VALLÉE DE L'ALPHÉE.

L'Alphée, tant chanté par les poëtes, est le plus grand et le plus beau fleuve du Péloponèse, le seul même qui mérite véritablement ce nom. Sa source est en Arcadie, à cinq stades d'*Aséa* et à quelques pas des sources de l'Eurotas[1]. Les anciens disaient que les eaux naissantes des deux fleuves, après s'être mêlées, se précipitaient ensemble dans un gouffre, et que l'Eurotas reparaissait en Laconie, l'Alphée dans la plaine de Mégalopolis. Grossi bientôt par l'*Hélisson,* le *Bérenthéates*, le *Gortynius*, le *Buphagus* et par de

[1] Paus., *Arcad.*, XLIV.

nombreux torrents, il sort impétueusement des gorges du Lycée, et, quand l'*Érymanthe* et le *Ladon* lui ont apporté leurs eaux abondantes, il s'étend dans la vallée d'Olympie, toujours rapide mais majestueux.

D'Olympie à la mer, il traverse une longue plaine et de riches pâturages où errent, comme jadis, des troupeaux de chevaux, descendants bien dégénérés des glorieux coursiers de l'Élide. La mer n'était point pour l'Alphée un tombeau où se perdaient son nom et ses eaux. La nature avait pour lui fait taire ses lois, et les flots, touchés ou vaincus par l'amour du dieu, s'écartaient devant lui, le laissant pousser son cours jusqu'aux côtes de la Sicile et se mêler à la fontaine Aréthuse : fiction charmante, qui transporte la pensée d'un bord de la mer Ionienne à l'autre, et lui fait entrevoir, au delà de l'horizon et des espaces, la Sicile, cette autre Grèce, et la belle Syracuse.

L'Alphée sert de base, au sud, à la vallée d'Olympie, qui s'étend sur sa rive droite et s'enfonce vers le nord, entre deux chaînes de collines perpendiculaires au fleuve. Mais ce long enfoncement, qui a la forme d'un immense stade et que traverse le *Cladeus*, ne sert que de dégagement à la vue et d'ornement à la vallée. Olympie était près de l'Alphée, entre le mont Kronius et l'em-

bouchure du Cladeus. En face, sur la rive gauche du fleuve, s'élèvent de vertes collines, aux pentes douces et ombragées, aux contours harmonieux, derrière lesquelles le souvenir cherche *Scillonte*, retraite de Xénophon, la belliqueuse *Æpy*, et ce redoutable mont *Typæus*, d'où l'on précipitait les femmes qui osaient passer l'Alphée et assister aux jeux Olympiques [1].

Le caractère de ce site est tout différent du caractère général du Péloponèse. Ce ne sont plus de hautes montagnes, des rochers abrupts et brûlés du soleil, des mouvements violents de terrain, des ravins sauvages. De tous côtés, la nature a une richesse et une douceur qui portent l'âme au calme, aux riantes pensées, et qui semblent appeler les fêtes et les joies pacifiques. Comme si l'on avait craint que la présence des hommes et le tumulte des villes ne troublassent ce lieu enchanteur, les dieux seuls et leurs ministres l'habitaient. La vallée n'était qu'un sanctuaire rempli de temples, de statues et de monuments : retraite silencieuse et recueillie de la religion et des arts.

Aussi éprouve-t-on un étonnement bien naturel en ne retrouvant aucune trace de tant d'édifices que ni les guerres, ni les incendies, ni les mal-

[1] Paus., *Elid.*, I, c. VI.

heurs qui atteignent les villes n'ont dû détruire. Une fouille heureuse, dont la gloire s'attache au nom français, a découvert l'emplacement et les restes du temple de Jupiter Olympien. Mais les temples de Junon, de Cérès, de la Mère des dieux, de Vénus Céleste; mais le grand Autel, le Pélopium, le Prytanée, le Gymnase, les portiques, les murs de l'Altis, le Stade, l'Hippodrome, que sont-ils devenus? C'est à l'Alphée qu'il faut demander compte de tant de désastres, à ses inondations, qui, année par année, siècle par siècle, ont renversé les monuments, entraîné les plus énormes pierres, et recouvert de douze pieds de limon ce qu'elles n'avaient pu arracher.

Il n'est point douteux que, dans l'antiquité, des ouvrages considérables n'eussent été exécutés pour arrêter la violence du fleuve. Pausanias dit plusieurs fois [1] que le Stade et un des côtés de l'Hippodrome étaient fermés par des levées, des terrassements, parce qu'ils étaient voisins du fleuve. Une autre preuve curieuse, c'est l'humidité de l'enceinte sacrée, et les précautions que l'on prenait pour préserver la statue d'ivoire, œuvre gigantesque de Phidias.

« Toute la partie du pavé qui est devant la sta-
« tue de Jupiter est en marbre noir; mais elle est

[1] Paus., *Elid.*, I, c. XX, XXI.

« entourée d'un rebord de marbre blanc de Paros, « afin de contenir l'huile qu'on y verse. Cette « huile empêche l'humidité de gâter la statue, car « l'Altis est *un endroit marécageux* [1]. »

L'Altis était donc à peu près au niveau du fleuve, comme les fouilles de l'expédition de Morée l'ont prouvé. En temps d'inondation, comment l'Alphée n'eût-il pas tout envahi, s'il n'eût été contenu par des digues et des terrasses entretenues avec soin? Elles ont cédé au temps; emportées les premières, elles ont laissé sans défense les monuments qu'elles protégeaient.

Aujourd'hui donc, voici tout ce qui reste à Olympie :

1° Les premières assises du temple de Jupiter. On ne les aperçoit qu'en arrivant au bord des tranchées qui les ont découvertes [2].

2° Une ruine romaine, en briques, au pied du mont Kronius. C'était une salle carrée, avec une voûte qui est tombée. On y trouve quelques traces de stuc.

3° Plus près de l'Alphée, une autre ruine en briques et cinq ou six petites salles carrées, placées parallèlement, où l'on a voulu voir, je ne

[1] Paus., *Elid.* I, c. XI.

[2] V. l'*Expédition de Morée* et le récit des fouilles par Blouet

sais pourquoi, des remises de chars. Ces salles sont adossées au terrain d'exhaussement déposé par l'inondation; elles ont leurs fondations dans la plaine plus basse où l'Alphée promène son lit changeant.

4° Un piédestal de statue auprès du mont Kronius. On y voit encore la marque des pieds et des crampons. Il portait la statue d'Archélaüs, dit l'inscription; elle lui fut élevée, au milieu du deuxième siècle après J. C., par les Éléens reconnaissants [1].

5° Des traces de murs, de digues peut-être, sur les bords du Cladeus.

6° Également sur les bords du Cladeus et dans le petit ravin où il coule, les débris d'un temple dorique. On aperçoit dans les flancs du ravin, à douze pieds au-dessous du niveau du sol, des assises encore en place et des tambours de colonnes. Dans le lit même du torrent, au temps des eaux basses, on retrouve tous les éléments du temple : colonnes cannelées, chapiteaux, architraves, triglyphes. Tout cela est dispersé, à demi enfoncé dans le sable, et semble n'attendre que la main d'un architecte pour se relever et reprendre sa place.

[1] Outre cette inscription, on en lit deux autres beaucoup plus longues sur les deux faces latérales du piédestal. *Voy.* le chapitre suivant.

Le temple était dorique et de la meilleure époque, mais petit, comme le prouvent ses colonnes, qui n'ont que dix-huit pouces de diamètre. Nul doute qu'il ne fût défendu par des constructions contre le Cladeus, sur les bords duquel il s'élevait.

Les monuments que renfermait Olympie sont longuement décrits par Pausanias. Aujourd'hui qu'il n'en reste plus rien, on est heureux d'avoir son récit pour se faire une idée de ce que contenait un lieu si célèbre. Malheureusement, ses descriptions ne suivent aucun ordre et n'indiquent la situation des lieux et des choses que d'une manière fort vague, ou ne l'indiquent point du tout. Je résumerai brièvement son énumération.

Le bois consacré à Jupiter s'appelait *Altis*, mot ancien pour ἄλσος [1]. Ce nom s'étendait à toute l'enceinte sacrée, où les autres dieux n'avaient point droit de possession, bien qu'ils y eussent des temples : ils n'étaient que les hôtes de Jupiter. L'Altis s'étendait jusqu'au mont Kronius au nord, jusqu'au Cladeus à l'ouest, comme le prouve un texte de Xénophon [2], à l'est jusqu'à l'entrée de

[1] Ἀλλ' ὦ Πίσας εὔδενδρον ἐπ' Ἀλφεῷ ἄλσος.

(Pind., *Olymp.*, VIII, v. 9.)

[2] Ἐπὶ τοῦ Κλαδέου ποταμοῦ ὃς παρὰ τὴν Ἄλτιν καταῤῥέων κ. τ. λ.

(*Hell.*, l. VIII, c. 4.)

M. Leake, dans son plan restauré d'Olympie, n'a pas eu

l'Hippodrome; au sud, il était vraisemblement parallèle au cours de l'Alphée, et très-voisin du fleuve.

L'Altis avait trois entrées : l'entrée publique, du côté de l'Hippodrome; l'entrée des Processions, à l'ouest, du côté du Cladeus; la troisième est inconnue.

Les monuments les plus remarquables de l'Altis étaient :

1° Le *temple de Jupiter*, au centre de l'Altis, à une égale distance de l'Alphée, du Cladeus et du mont Kronius. Derrière l'opisthodome croissait l'olivier sauvage dont on couronnait les vainqueurs [1].

2° Le *Pélopium*, au nord du temple de Jupiter, et assez loin pour qu'un grand nombre de statues et d'offrandes trouvassent place dans l'intervalle. C'était une enceinte d'environ cent pieds de long, entourée d'une balustrade de pierre et plantée d'arbres. Pélops était révéré à Olympie de préférence à tous les héros, et son épaule était précieusement conservée dans ce sanctuaire.

3° Le *Grand Autel* de Jupiter Olympien, en

égard à ce texte, car il arrête l'Altis vers l'ouest, à un point tout arbitraire. (*Voy*. le Supplément aux Voyages dans le Péloponèse.)

[1] V. l'*Expédition de Morée*, et le *Jupiter Olympien*, par Quatremère de Quincy.

avant du Pélopium et du temple de Junon. Cet autel était fait avec la cendre des cuisses des victimes que l'on sacrifiait à Jupiter. Le soubassement (*prothysis*) avait cent vingt-cinq pieds de circonférence; la partie supérieure (*thysiastérion*), trente-deux pieds; et l'autel entier avait vingt-deux pieds de haut. On sacrifiait la victime sur la prothysis; on brûlait les cuisses sur le thysiastérion; les cendres étaient recueillies au Prytanée, et chaque année, le 13 du mois Elaphion, les devins les apportaient, les délayaient avec l'eau de l'Alphée et en enduisaient l'autel, qui s'agrandissait ainsi sans cesse.

4° Les autels de Vesta, de Saturne et Rhéa, de Jupiter et Neptune, de Diane et Junon, de Minerve Ergané, de l'Alphée et Diane, de Vulcain, d'Hercule Parastatès, de Jupiter Hercæus, de Jupiter Céraunius, des dieux inconnus, de la Victoire, de Junon Olympienne, d'Apollon et Mercure, de la Mère des dieux, de l'Occasion, d'Hercule, de la Terre, de Thémis, de Bacchus et des Grâces, des Muses, des Nymphes, et cent autres autels sur chacun desquels les prêtres éléens sacrifiaient une fois par mois. Dans son énumération, Pausanias fait remarquer qu'il n'a point égard à l'ordre dans lequel sont situés tous ces autels, mais à l'ordre que les Éléens suivaient en offrant leurs sacrifices.

5° Le *Prytanée*, où l'on entretenait jour et nuit le feu sacré, et où se recueillaient les cendres destinées à l'autel de Jupiter. C'était aussi dans le Prytanée qu'était la salle des festins, et que l'on réunissait à la même table les vainqueurs dans les différents jeux.

6° Le *temple de Junon*, d'ordre dorique, avec cette particularité qu'une des colonnes de l'opisthodome était en chêne : on l'avait conservée comme preuve de l'antiquité d'un temple construit la première fois par Oxylus [1].

Le temple de Junon était desservi par des femmes; on avait même institué des jeux où les jeunes filles se disputaient le prix de la course. Le portrait de celle qui était victorieuse était suspendu dans le temple. C'était une compensation offerte aux femmes exclues des jeux Olympiques. Le temple de Junon ne pouvait, comme le pense M. Leake, se trouver en avant du temple de Jupiter, et lui masquer, par conséquent, le soleil levant. Il devait se trouver au nord-ouest de ce temple et du Pélopium [2], parallèle à tous les deux, et en arrière du Grand Autel. Ainsi la statue du dieu

[1] Je renvoie à Pausanias, pour l'énumération de toutes les statues et curiosités qu'on y conservait. Le fameux coffre de *Cypsélus*, un des plus anciens produits de la toreutique, y était renfermé.

[2] Paus., *Elid.*, I, c. XIX.

pouvait regarder librement les premiers rayons du jour et les jeux célébrés en son honneur.

7° Le *Métroüm*, ou temple de la Mère des dieux, d'ordre dorique et de grande dimension [1]. Peut-être était-il sur les bords du Cladeus.

8° Les *portiques d'Écho*, sous lesquels la voix se répétait jusqu'à sept fois. C'étaient des pœciles ornés de nombreuses peintures.

9° Les *Trésors*, au nord du temple de Junon et près du Kronius.

Ils avaient été construits sur une levée pour mettre à l'abri des inondations les offrandes et les prémices du butin, que les différents peuples y déposaient. Car il ne faut pas attacher au mot *trésor* une autre idée et y supposer des richesses entassées.

10° Le *temple d'Ilithyie*, ou Lucine Olympienne, entre les Trésors et le Kronius.

11° Le temple de *Vénus Céleste*, près de celui d'Ilithyie. Il était ruiné du temps de Pausanias.

12° L'*Hippodamium*, enceinte carrée d'environ cent pieds, située près de la porte des Processions, entourée d'une balustrade, comme le Pélopium, dont elle était voisine.

13° Le *Bouleutérion*, où se réunissaient les Hellanodices.

[1] Μεγέθει μέγαν καὶ ἐργασίᾳ Δώριον..

14° Le *Théocoléon*, demeure des ministres des dieux. Chacun d'eux était de service pendant un mois.

15° Le *Zanès*, au pied du mont Kronius. C'était un soubassement sur lequel on avait élevé de nombreuses statues à Jupiter; elles avaient été payées par les amendes imposées aux athlètes qui avaient enfreint la règle des jeux. Chaque statue portait une inscription en assez mauvais vers élégiaques.

16° Les innombrables statues que Pausanias énumère si longuement. On en comptait dans l'Altis jusqu'à trois cents, faites par les plus célèbres sculpteurs. Quant aux statues de moindre valeur, on estimait qu'elles n'allaient pas à moins de trois mille, si du moins il faut admettre le chiffre de Pline[1].

Enfin, en dehors de l'enceinte sacrée, mais attenant aux murs de l'Altis :

1° *L'atelier de Phidias*, religieusement conservé par les Éléens. C'était là que le grand artiste avait travaillé par morceaux à la statue de Jupiter. On y voyait un autel consacré à tous les dieux.

2° Le *Léonidæum*, situé près du chemin des Processions. Une ruelle seulement le séparait de

[1] Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 7.

la porte par laquelle elles entraient. Un habitant du pays, nommé Léonidas, avait consacré au dieu cet édifice, qui devait être une sorte de palais : car il servait à loger les magistrats romains qui gouvernaient la Grèce.

3° Le *Gymnase*, où les athlètes s'exerçaient et se préparaient aux luttes olympiques. A l'orient du gymnase, il y avait un mur auquel étaient adossées les chambres des athlètes; elles regardaient le vent d'Afrique et le soleil couchant.

4° Du même côté, mais au delà du Cladeus, le tombeau d'*Œnomaüs* et les ruines de ses écuries. Tout auprès, le tombeau des Arcadiens tués à l'attaque d'Olympie, dans la 104e olympiade.

5° Le *temple de Cérès Chamyne*, situé sur un des côtés de l'Hippodrome, à l'extrémité.

6° Le *Stade*, formé de terres rapportées. Le sommet, c'est-à-dire la courbe du fer à cheval, commençait au pied du mont Kronius, près du Zanès. Pausanias le place à droite du Zanès, ainsi que l'entrée secrète par laquelle les combattants et les Hellanodices entraient dans le stade. Du temps de Strabon, il était au milieu d'un bois d'oliviers sauvages [1].

7° Le *portique d'Agnaptus*, qui séparait le Stade de l'Hippodrome.

[1] Strabon, VIII, p. 353.

8° L'*Hippaphésis*, où se tenaient les chevaux avant la course, dans des loges distribuées par le sort. L'aphésis avait la forme d'une proue de vaisseau, large près du portique d'Agnaptus, étroite à l'entrée de l'Hippodrome. Chaque côté avait quatre cents pieds de long. Quand l'aigle de bronze avait donné le signal en battant des ailes, les cordes étaient enlevées, les chevaux sortaient des loges et venaient s'aligner à l'extrémité de l'aphésis; puis, la barrière tombée, ils se précipitaient dans l'Hippodrome par l'*Embolus*. L'inventeur de cet ingénieux système se nommait *Cléœtas*, et il était si fier de son œuvre qu'il écrivit sur une statue qu'il avait faite à Athènes : « Je suis l'ouvrage de « Cléœtas, qui imagina le premier l'Hippaphésis « d'Olympie [1]. »

9° L'*Hippodrome*, qui avait quatre stades de circuit, et probablement le même axe que le Stade et l'Aphésis. Un de ses côtés était plus long que l'autre; c'était une terrasse élevée par la main des hommes. Sur cette terrasse et près de la statue, était un autel de forme ronde, *qui épouvantait* les chevaux sans qu'on pût en connaître la cause; on l'appelait, pour cette raison, *Taraxippus*. Le plus petit côté de l'Hippodrome

[1] Ὅς τὴν Ἱππάφεσιν Ὀλυμπίᾳ εὕρατο πρῶτος
Τεῦξε με Κλειοίτας υἱὸς Ἀριστοκλέους.

était une colline peu élevée, à l'extrémité de laquelle était placé le temple de Cérès.

Quant au théâtre que M. Leake suppose, d'après un mot de Xénophon, placé sur le mont Kronius, il n'y en a aucune trace; la forme même de la montagne ne se prête guère à une construction de ce genre. Pausanias n'en parle pas, du reste, et il serait possible que Xénophon eût mis un mot pour un autre, et écrit θέατρον en pensant au Stade ou à l'Hippodrome.

Toute cette ville de temples, de portiques, de trésors, d'autels, de statues, que séparaient de petits bois sacrés, des enceintes, des allées, occupait cependant peu de place; et l'on voit par l'exemple des acropoles, notamment de l'acropole d'Athènes, combien les Grecs savaient entasser les monuments sur les terrains sacrés. Je crois qu'on ne pourrait mieux se figurer l'intérieur de l'Altis, sauf la grandeur de certains monuments, qu'en se rappelant les plus beaux *Campi Santi* de l'Italie. On aimerait à reconstruire par la pensée cet admirable sanctuaire de l'art autant que de la religion. Malheureusement les indications de Pausanias sont vagues, sans ordre, et souvent elles manquent complétement : si bien que l'on peut imaginer, d'après l'étude du texte, plusieurs restaurations différentes et contradictoires. Ce n'est qu'en remuant le sol et en cherchant les pierres

enfouies sous douze pieds de limon, qu'on pourra reconstruire l'Altis avec certitude. Il est presque sûr que des fouilles étendues et dispendieuses découvriraient les fondements et les premières assises de la plupart des monuments d'Olympie, comme il est arrivé pour le grand temple de Jupiter. Mais des débris plus complets, mais des statues, mais des œuvres d'art, on ose à peine en espérer. Les Romains de la décadence ont achevé, par dévotion chrétienne, un pillage que les Romains de l'empire avaient commencé par amour de l'art. La statue de Phidias elle-même, ce colosse que Caligula avait désespéré d'enlever, alla orner Constantinople et périt dans un incendie.

Pendant quinze siècles, la main de chaque génération a ravi un chef-d'œuvre, brisé une idole, emporté une pierre; l'Alphée a complété l'œuvre de destruction, et souvent le laboureur trouve dans le lit que le fleuve abandonne des débris antiques dont il a cessé d'ignorer le prix.

Quelque maltraitée par le temps qu'ait été Olympie, Pise, qui l'avait fondée, a été plus maltraitée encore par les hommes. La haine des Éléens, l'abandon forcé de la ville par tous ses habitants, firent disparaître jusqu'aux traces de son existence, et cela dès l'antiquité. Pausanias

ne trouva plus qu'un terrain planté de vignes [1], et c'est à peine si on put lui dire : là fut Pise. Au reste, le nom de Pise n'en a pas moins vécu, glorieux et chanté des poëtes; Pindare confond toujours, dans ses vers, Pise et Olympie, comme pour lui assurer l'immortalité.

Aujourd'hui, on interroge en vain les hauteurs qui bordent l'Alphée, et sur l'une desquelles la ville était située, entre deux montagnes qui s'appelaient l'*Olympe* et l'*Ossa* [2], réminiscence de la Thessalie, dont la source est évidemment dorienne. On ne sait même s'il faut chercher sur la rive droite ou sur la rive gauche du fleuve l'acropole d'où elle dominait cette belle vallée, ce fleuve poétique, ce religieux théâtre, pour lesquels elle a voulu périr.

En remontant la rive droite de l'Alphée, on voit la vallée se rétrécir; bientôt il ne reste que le large lit du fleuve. Tantôt on suit ses bords et des sentiers ombragés; tantôt il faut descendre sur les sables fertiles que l'Alphée laisse à nu dès le printemps. Sur les bords de certains fleuves de l'Amérique, il y a différents étages de végétation, suivant les couches différentes du terrain. Il en est de même de cette partie de l'Alphée : on

[1] Paus., *Elid.*, II, c. XXII.
[2] Strabon, VIII, p. 355.

y remarque trois zones de verdure distinctes. Sur la rive, dans les îles et dans les prairies que forme le fleuve, poussent les lauriers, les myrtes, les agnus-castus et les immenses platanes, ces arbres des eaux de la Grèce; sur les flancs déjà pierreux des collines, les lentisques, les chênes verts, les arbousiers, les lauriers-tins et tous les arbres à feuillage constant, qui aiment à croître sur la roche. Mais, près de l'Alphée, leur végétation est plus riche, leur tête plus haute; ils supportent toute une forêt parasite de ronces, de lianes, de vignes sauvages, de plantes grimpantes de toute sorte, fourré inextricable, dont le feu seul aurait raison. Enfin, au sommet, sur les crêtes des collines battues des vents, de grands pins détachent sur l'horizon leurs dômes étincelants au soleil.

Ces adieux à l'Élide laissent une pure et vive impression. Rarement la nature se trouve en si parfaite harmonie avec les souvenirs. On dirait un théâtre éternel, toujours prêt pour les joies pacifiques, toujours paré pour les fêtes, et qui, depuis dix-huit siècles, attend ses acteurs qui ont disparu.

CHAPITRE IV.

LA CITÉ OLYMPIQUE

Dans la vallée de l'Alphée, au pied du mont Kronius et à peu de distance du temple de Jupiter Olympien, on trouve un piédestal de statue d'environ un mètre de haut. La marque des pieds et des crampons qui la fixaient est encore visible. Sur la face de ce piédestal se lit l'inscription suivante :

Η Π Ο Λ Ι C Η Τ Ω//
Η Λ Є Ι Ω Ν Τ Φ Λ Α Β Ι ΟΝ
Α Ρ Χ Є Λ Α Ο Ν Τ Ο Ν
Є Α Υ Τ Η C Є Υ Є Ρ
Γ Є Τ Η Ν Є Κ Τ Ω Ν

ΙΕΡΩΝΤΟΥΔΙΟ////
ΧΡΗΜΑΤΩΝΑ
ΝΕϹΤΗϹΕΝ
Ψ Β

Ἡ πόλις ἡ τῶ[ν]
Ἠλείων Τ(ίτον) Φλάβιον
Ἀρχέλαον, τὸν
ἑαυτῆς εὐερ-
γέτην, ἐκ τῶν
ἱερῶν τοῦ Διὸ[ς]
χρημάτων ἀ-
νέστησεν.
Ψ[ηφίσματι] Β[ουλῆς].

Quelque clairs que soient les termes de cette inscription, elle n'offre qu'un médiocre intérêt, comme tant d'autres qui assurent l'immortalité à des noms inconnus. Qu'était-ce, en effet, que cet Archélaüs avec ses prénoms romains? A quelle époque vivait-il? Par quels bienfaits avait-il mérité la reconnaissance des Éléens et surtout de Jupiter, dans le trésor duquel puisait le sénat olympique[1]?

[1] C'était probablement le sénat même d'Élis. Ainsi les Hellanodices étaient à la fois les présidents des jeux et les chefs de la république. A certaines époques, le sénat se déplaçait, et, en changeant de lieu, changeait d'attributions. Un édifice spécial avait été construit dans l'Altis pour ses séances. (Paus., *Elid.*, I, c. XXIII et XXIV.) C'était dans le *Bouleutérion*

Mais, sur les deux faces latérales du piédestal, deux autres inscriptions plus longues satisfont en partie à ces questions, et en même temps jettent quelque lumière sur un point beaucoup plus important, sur la *Constitution religieuse de la Cité olympique.*

Olympie n'était pas seulement un théâtre et une terre commune (πάγκοινος χῶρα) où se réunissaient les Grecs, réconciliés pour quelques jours : c'était une ville véritable, ville de temples, d'autels, de statues, entourée de murs, traversée par des rues, Olympe terrestre qu'habitaient toutes les divinités, sous la présidence du grand Jupiter. Delphes était l'oracle de la religion grecque, Éleusis était le trésor de ses mystères; mais Olympie était le grand sanctuaire national où tous les dieux avaient droit de cité, comme tous les Grecs droit d'entrée.

Lorsque, les jeux terminés, la foule joyeuse s'était écoulée, lorsque les derniers chants de triomphe avaient fait retentir la vallée de l'Alphée, tout rentrait dans le calme et le silence

qu'il prononçait, aux grands jours, sur les appels portés à son tribunal par les athlètes mécontents du jugement des Hellanodices (Pausan. *Elid.*, II, c. III.), qu'il discutait, dans des séances moins solennelles et plus fréquentes, les intérêts du culte, l'administration des revenus sacrés, les récompenses méritées par les ministres saints, leur élection peut-être.

accoutumés, mais non pas dans l'oubli. Les temples de Jupiter, de Junon, de Cérès, de Cybèle, de Vénus, n'étaient point fermés pour une olympiade entière; les soixante et quelques autels élevés aux divinités de toute sorte, depuis Saturne, roi déchu du passé, jusqu'aux *dieux inconnus* [1], secret de l'avenir, ne restaient point exposés aux intempéries des saisons, sans qu'une main pieuse y allumât la flamme de fréquents sacrifices. De nombreux ministres résidaient dans cette sainte solitude, et, loin du tumulte des villes, loin des passions humaines, se consacraient tout entiers au service des dieux. Chaque mois [2], chaque jour [3] ramenait un ordre non interrompu de cérémonies et de prières; l'odeur agréable des victimes ne cessait jamais de monter vers le ciel.

Les titres, comme les attributions des serviteurs des dieux, étaient différents; mais les plus humbles fonctions étaient encore honorées, et le fournisseur de bois voyait son nom inscrit à côté de ceux des grands prêtres sur les *Tables sacrées*. J'appelle ainsi les listes de tous les ministres du culte; elles étaient dressées à chaque nouvelle

[1] Ἀγνώστων Θεῶν βωμός. (Paus., *Elid.*, I, c. XIV.

[2] Ἑκάστου δὲ ἅπαξ τοῦ μηνὸς θύουσιν ἐπὶ πάντων Ἠλεῖοι τῶν κατειλεγμένων βωμῶν. (Paus., *Elid.*, I, c. XV.

[3] Θύεται δὲ τῷ Διὶ καὶ ἄνευ τῆς πανηγύρεως ὑπό τε ἰδιωτῶν καὶ ἀνὰ πᾶσαν ἡμέραν ὑπὸ Ἠλείων. (*Ibid.*, XIII.)

olympiade, et gravées sur la pierre ou le marbre. Les Éléens étaient également jaloux d'immortaliser ceux de leurs concitoyens qui se vouaient aux autels, et ceux qui avaient remporté la palme olympique; les prêtres qui leur conciliaient la faveur des dieux, et les athlètes qui leur attiraient l'admiration et l'envie des autres villes.

Ce sont précisément deux de ces tables sacrées qui se retrouvent copiées sur le côté du piédestal. Archélaüs était un des grands prêtres d'Olympie : cette dignité, aussi bien que le trésor dans lequel les Éléens puisèrent pour lui témoigner leur reconnaissance, indique vaguement de quelle nature étaient ces bienfaits qui lui valurent une si éclatante récompense : quelque partie d'Olympie embellie ou restaurée à ses frais, quelque privilége, quelque immunité obtenue, par son crédit, de l'empereur ou du proconsul. Archélaüs avait été élu quatre fois grand prêtre pendant des olympiades différentes : on aurait donc pu copier toutes les tables sacrées qui correspondaient à ces sacerdoces; mais, comme il n'y avait de place que pour deux copies sur les faces latérales du piédestal, on préféra naturellement les dernières tables qui rappelaient les précédentes et qui étaient les plus honorables pour lui. Elles sont de la 256e et de la 261e olympiade.

On lit sur la face latérale de gauche :



ΜΕΤΕΚΕΧΗΡΟΥ

ΤΩΠΡΟΤΗCCΝΖΟΛΥΜΠΙΑΔΟC

ΘΕΟΚΟΛΟΙΟΛΥΜΠΙΚΟΙ

ΑΥΡ. ΒΑCΙΛΕΙΔΗC

ΦΛ. ΑΡΧΕΛΑΟCΑΡΧΕΛΑΟΥΤΟΓ

ΑΥΡ. ΙΟΥΛΙΑΝΟCΠΡΕΙΜΟΥ

CΠΟΝΔΟΦΟΡΟΙ

ΑΥΡ. ΝΕΟΚΛΗCΒΑCΙΛΕΙΔΟΥ

ΑΥΡ. ΑΒΑCΚΑΝΤΟCΖΩΙΛΟΥ

ΑΥΡ. ΖΩΠΥΡΟCΖΩΠΥΡΟΥ

ΜΑΝΤΕΙC

COCC. CΤΕΦΑΝΟCΚΛΥΤΙΑΔΗC

ΒΙΒ. ΦΑΥCΤΕΙΝΙΑΝΟCΚΛΥΤΙΑΔΗC

ΚΛ. ΠΟΛΥΚΡΑΤΗCΙΑΜΙΔΗC

ΚΛ. ΤΕΙCΑΜΕΝΟCΙΑΜΙΔΗC

ΕΞΗΓΗΤΑΙ

ΒΙΒ. ΜΑΡΚΟC

ΚΛ. ΥΠΑΤΙΑΝΟC

ΥΠΟCΠΟΝΔΟΦΟΡΟΙ

ΖΩCΙΜΟCΒΑCΙΛΕΙΔΟΥ

CΚΕΠΤΑCΑΡΧΕΛΑΟΥ

CΩCΙΚΛΗCΙΟΥΛΙΑΝΟΥ

CΠΟΝΔΑΥΛΑΙ

ΑΥΡ. ΥΓΕΙΝΟC

ΛΕΩΝΔΙΟC

ΑΡΤΕΜΕΙCΙCΔΙΟC

ΞΥΛΕΥC

ΑΝΕΙΚΗΤΟC

ΓΡΑΜΜΑΤΕΥCΕΡΜΗC

1. Διὸ[ρ ἱερά.]
2. Μετ' ἐκεχήρου.
3. Τῷ πρὸ τῆς σ'ν'ζ' ὀλυμπιάδος,
4. .... Θεοκόλοι ὀλυμπικοὶ
5. Αὐρ(ήλιος) Βασιλείδης,
6. Φλ(άβιος) Ἀργέλαος Ἀργελάου τὸ (τρίτον),
7. Αὐρ(ήλιος) Ἰουλιανὸς Πρείμου·
8. .... Σπονδοφόροι
9. Αὐρ(ήλιος) Νεόκλης Βασιλείδου,
10. Αὐρ(ήλιος) Ἀβάσκαντος Ζωίλου,
11. Αὐρ(ήλιος) Ζώπυρος Ζωπύρου·
12. .... Μάντεις
13. Σόσσ(ιος) Στέφανος Κλυτιάδης,
14. Βίβ(ιος) Φαυστεινιανὸς Κλυτιάδης,
15. Κλ(αύδιος) Πολυκράτης Ἰαμίδης,
16. Κλ(αύδιος) Τεισάμενος Ἰαμίδης·
17. .... Ἐξηγηταὶ
18. Βίβ(ιος) Μάρκος,
19. Κλ(αύδιος) Ὑπατιανός·
20. .... Ὑποσπονδοφόροι
21. Ζώσιμος Βασιλείδου
22. Σκεπτᾶς Ἀργελάου,
23. Σωσικλῆς Ἰουλιάνου·
24. .... Σπονδαύλαι
25. Αὐρ(ήλιος) Ὑγεῖνος,
26. Λέων Διὸς,
27. Ἀρτεμεισῖς Διός·
28. .... Ξυλεὺς
29. Ἀνείκητος·
30. .... Γραμματεὺς Ἑρμῆς.

Ligne 1[re]. — La partie supérieure de la pierre a été brisée ; de sorte que la couronne olympique et les bandelettes ont disparu, et, des huit lettres qui doivent former le titre, les trois premières, διο, sont seules restées.

La restitution de Διὸς ιερά, ou plutôt Διὸρ ιερά (sacrifices, culte de Jupiter) n'a rien de hasardé : je copie simplement ces mots sur la troisième inscription que j'ai vue à l'Olympie. Quand je la citerai plus loin, l'explication du ρ substitué au σ trouvera mieux sa place.

Ligne 2[e]. — Le mot ἐκέχηρον (pour ἐκέχειρον, que nous retrouverons aussi dans une autre inscription) n'est employé par aucun des auteurs anciens qui nous sont parvenus, du moins dans le sens d'ἐκεχειρία, *trêve, suspension d'armes* [1]. Selon Hésychius, il était synonyme d'ἀργύριον [2], argent. Mais cette interprétation semble avoir été inspirée par un jeu de mots d'Aristophane, pris au sérieux [3].

Chez les Éléens, le mot ἐκεχειρία n'avait pas seulement le sens que lui donnaient les autres Grecs; c'était, de plus, le nom d'une divinité, *la Trêve sacrée*. Iphitus avait établi le culte d'*Ékéchiria*.

[1] Ἀπὸ τοῦ ἔχειν τὰς χεῖρας.

[2] Ἀπὸ τοῦ ἔχεσθαι ἐν ταῖς χερσί.

[3] *La Paix*, vers 908.

En entrant dans le temple de Jupiter par les portes de bronze, on apercevait à droite, devant une colonne, un groupe représentant Iphitus couronné par une femme [1] : c'était la déesse Ekéchiria.

Il était donc naturel qu'au moyen d'une terminaison différente, les Éléens distinguassent *la chose* et *la divinité*. Il se pourrait, de plus, que le neutre fût une forme archaïque, qui ne s'était conservée qu'en Élide et sur les tables sacrées.

Les conditions de la trêve olympique avaient été réglées par Iphitus, de concert avec Lycurgue, et gravées sur un disque gardé religieusement dans le temple [2]. Il serait à désirer que Pausanias, qui nous apprend que l'inscription était de forme circulaire [3], en eût rappelé en même temps les principaux articles.

Les seules conditions qui nous soient connues d'autre part sont : 1° la nécessité pour tout corps de troupes étrangères de déposer ses armes en entrant sur le territoire éléen ; 2° la suspension des hostilités, obligatoire pour tous les peuples

[1] Ἴφιτος ὑπὸ γυναικὸς στεφανούμενος Ἐκεχειρίας.
Paus., *Elid.*, I, c. X et XXVI.

[2] *Ibid.*, IV.

[3] Ὁ δὲ τοῦ Ἰφίτου δίσκος τὴν ἐκεχειρίαν. . . . . οὐκ ἐς τὸ εὐθὺ ἔχει γεγραμμένην, ἀλλὰ ἐς κύκλου σχῆμα περίεισιν τὰ γράμματα.
Ibid., XX.

du Péloponèse, aussitôt que les ambassadeurs éléens leur avaient annoncé le commencement du mois sacré [1].

Du reste, cette loi bienfaisante fut unanimement repoussée dans le principe par les Péloponésiens; il fallut une peste, avertissement des dieux, et la voix toute-puissante de l'oracle de Delphes, pour qu'ils consentissent à s'y soumettre [2]. Lycurgue, en l'établissant, n'avait pas été inspiré seulement par l'égoïsme national et le désir d'assurer à son peuple une paix favorable à l'affermissement des nouvelles lois. Il chercha en même temps à mettre aux guerres qui déchiraient la Grèce, non pas un terme, mais des limites. Il espérait, en désarmant les bras pour quelques jours, en réunissant tous les peuples dans une grande fête nationale, que les haines s'adouciraient, que les préjugés tomberaient, que le plaisir et la joie conduiraient insensiblement les cœurs vers la concorde et la paix, qu'ils se dégoûteraient de la victoire sanglante, à force d'applaudir à Olympie la victoire pacifique. Ce fut lui qui fit parler l'oracle de Delphes, complice assuré des législateurs et des sages. Lui-même,

[1] Ἱερομηνία.

[2] Phlég. de Tralles, *Fragment sur les Olympiques*, dans Gronovius.

suivant Aristote [1], traça les lois de la suspension d'armes, véritable trêve de Dieu, qui devançait le christianisme, mais qui n'eut pas les heureux résultats qu'on pouvait en attendre : l'histoire ne le prouve que trop.

Quant au sens de la préposition μετά, le génitif qu'elle régit n'en permet qu'un seul, celui de coïncidence, de simultanéité. On disait μεθ' ἡμέρας, avec le jour, à l'arrivée du jour [2], au point du jour ; de même μετ' ἐκεχειρου signifie, je crois, avec la trêve, *à l'arrivée de la trêve*. L'ellipse de l'article surprend assurément ; mais le mot ἐκέχειρον ne se trouve que chez les Éléens et désignait uniquement la trêve sacrée, la trêve olympique. De même, les ministres chargés d'aller annoncer cette trêve à toute la Grèce s'appelaient ἐκεχειροφόροι.

Il était naturel qu'on choisît les fêtes qui servaient de date à toute la Grèce, la dernière heure et la plus mémorable du sacerdoce, pour en conserver le souvenir. Ce qui semblerait prouver que ces deux mots ne sont qu'une formule et ne s'appliquent qu'au moment où l'inscription a été gravée, c'est qu'ils sont jetés en tête et séparés par un trait. Ensuite, la première ligne précise le

[1] Aristote cité par Plutarque, *Vie de Lyc.*, I.

[2] *Voy.*, Henri Estienne au mot μετα.

temps pendant lequel les ministres ont exercé leurs fonctions.

Ligne 3e : τῷ πρὸ τῆς σ′ ν′ ζ′ ὀλυμπιάδος, dans le temps, dans l'intervalle qui a précédé la 257e olympiade.

Si quelques-unes des charges sacrées étaient temporaires, comme on le verra tout à l'heure, leur durée se trouvait naturellement fixée par l'intervalle de deux olympiades. Les nouveaux ministres étaient nommés, je suppose, immédiatement après la célébration des jeux, pour se préparer par une longue pratique aux solennités de l'olympiade suivante. Après avoir exercé silencieusement leurs fonctions pendant quatre années, ils les remplissaient une dernière fois au milieu des pompes les plus magnifiques, en présence de la Grèce entière assemblée, et emportaient, en rentrant dans la vie privée, ce glorieux souvenir.

Ce fut donc pendant les quatre années qui précédèrent la 257e olympiade (de l'an 248 après J. C. à l'an 252), que les personnages nommés dans l'inscription furent attachés au culte de Jupiter. Trois empereurs se succédaient à Rome pendant ce temps : *M. Julius Philippus*, sous lequel on célébra les jeux séculaires, l'an 1000 de la fondation de Rome, *C. Messius Quintus Trajanus Decius* et *C. Vibius Trebonius Gallus*, qui ré-

gnait encore lorsque commença la 257[e] olympiade.

Lignes 4-8 : Θεοκόλοι ὀλυμπικοί. — Les théocoles étaient les grands prêtres d'Olympie. Θεοκόλος ou Θεηκόλος était un des noms si variés [1] que les Grecs donnaient aux ministres des autels. Adopté à Olympie, on le retrouve dans les pays voisins, par exemple à Dymé [2], ville d'Achaïe qui touchait à l'Élide.

Les premiers théocoles furent les cinq Curètes du mont Ida qui apportèrent de Crète Jupiter enfant, Hercule, Pæonæus, Épimédès, Jasius, Idas. Ils avaient su faire accepter la nouvelle religion aux Éléens; les jeux qu'ils avaient célébrés à Olympie n'avaient pas peu contribué à la rendre aimable et populaire, et à la répandre dans l'ouest du Péloponèse.

A Delphes, les grands prêtres étaient choisis parmi les descendants de Deucalion. On ne peut dire si, de même, à Olympie les petits-fils des Crétois étaient restés en possession des autels. Mais cette dignité était temporaire; Archélaüs lui-même en est la preuve. Il était, dit la première table sacrée, théocole pour la troisième fois pendant la 256[e] olympiade. On verra plus loin, sur la se-

[1] Ἱερεὺς, θυοσκόος, θύτηρ, ὅσιος, ὀργέων, ἱεροποιός, θεοκόρος, θεοπόλος, κ. τ. λ.

[2] Bœckh., *C. I. G.*, t. II, p. 712.

conde table, que la 261[e] olympiade le trouva théocole pour la quatrième fois. Il y eut donc *seize* années d'intervalle entre son troisième et son quatrième sacerdoce. Maintenant l'élection avait-elle pour arbitre le sénat olympique ou le sort? L'élection avait quelque chose de plus flatteur; l'on conçoit que les inscriptions rappelassent cet honneur répété. Mais comment le sénat eût-il failli quatre olympiades de suite à nommer Archélaüs, le bienfaiteur des Éléens, celui à qui il votait une statue? En outre, je ne sais si les idées religieuses remettaient volontiers le choix des ministres saints au caprice des mortels. Le sort semblait préférable et manisfestait directement la volonté des dieux. A Delphes, c'était le sort qui désignait les grands prêtres.

Il y avait trois théocoles qui habitaient dans l'enceinte sacrée, dans l'Altis. Un édifice spécial, le *Théocolion,* leur était réservé [1]. Chacun d'eux était de service à tour de rôle pendant un mois [2], soit pour qu'ils pussent revenir de temps en temps à Élis, au milieu de leur famille et de leurs concitoyens, soit pour qu'ils se reposassent des fatigues de leurs fonctions, singulièrement actives.

[1] Paus., *Elid.*, I, c. XV.

[2] Μέλει δὲ τὰ ἐς θυσίας τῷ θεοκόλῳ ὃς ἐπὶ μηνὶ ἑκάστῳ τὴν τιμὴν ἔχει. (*Ibid.*)

« Tous les mois, » dit Pausanias [1], « les Éléens « sacrifient une fois sur chacun des autels que « j'ai énumérés. » Or Pausanias en nomme, si j'ai bien compté, soixante-six. « Même en temps « ordinaire, il n'est pas de jour où les Éléens, « sans compter les sacrifices particuliers, ne sa-« crifient à Jupiter. Ils offrent des libations, non-« seulement aux dieux de la Grèce, mais à ceux « de la Libye, à Junon Ammonienne et à Param-« mon, en outre aux demi-dieux et à leurs fem-« mes, tant à ceux de l'Élide qu'à ceux de l'É-« tolie [2]. »

Si l'on ajoute à ces devoirs journaliers les pèlerinages pieux des étrangers, les vœux que l'on venait accomplir, les sacrifices que chaque visiteur offrait à Jupiter Olympien ou à sa divinité protectrice, et pour lesquels le ministère des théocoles était nécessaire, on comprend qu'après un mois si bien rempli ils eussent besoin de repos.

Les théocoles observaient dans leurs sacrifices un rite particulier, que Pausanias dit être fort ancien [3]. Ils brûlaient de l'encens mêlé à de la farine d'orge pétrie avec du miel, parfum des plus

[1] *Ibid.*, XIII, XV.

[2] Oxylus, auquel les Héraclides donnèrent l'Élide, avait amené avec lui un corps d'Étoliens.

[3] Ἀρχαῖόν τινα τρόπον.

équivoques, en effet; de plus, ils ornaient les autels de branches d'olivier, et se servaient de vin pour les libations.

Il paraît que les prières qu'ils récitaient et les hymnes qu'ils chantaient s'éloignaient également des coutumes générales de la Grèce; malheureusement Pausanias ne juge pas à propos de les rapporter.

Αὐρήλιος Βασιλείδης, Αὐρήλιος Ἰουλιανός. — Sous les empereurs, les Grecs considérables ajoutaient à leur nom des noms romains. Les inscriptions de cette époque en fournissent mille exemples : c'était un privilége acquis avec le titre de citoyen; c'était un témoignage de reconnaissance envers l'empereur ou le personnage puissant qui avait accordé le droit de cité: on prenait son nom de famille, et on le transmettait à ses enfants. Quant aux surnoms, comme Végétus, Niger, Sabinus, ils n'ont d'autre origine que le caprice des parents. C'était une affaire de mode, comme les noms de baptême aujourd'hui.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le nom d'Aurélius se retrouve si souvent à l'époque qui nous occupe. Dans le siècle qui avait précédé, sept empereurs l'avaient porté. L. Aurélius Vérus doit être surtout cité, parce qu'il passa une grande partie de son règne en Orient.

Lignes 8 à 12 : Σπονδοφόροι — Les spondopho-

res [1] étaient les ministres les plus élevés en dignité après les théocoles. En temps ordinaire, ils les assistaient dans les sacrifices et étaient chargés des libations, selon l'usage des autres pays. Seulement, ils se servaient constamment de vin, excepté sur les autels des Nymphes, de Cérès et de Proserpine.

Mais, lorsque l'époque des jeux approchait, ils devenaient ambassadeurs, messagers de Jupiter [2] et allaient annoncer dans toute la Grèce le commencement du mois sacré [3] et le jour fixé pour les fêtes, précaution fort nécessaire, puisque les Éléens comptaient les mois et les jours différemment des autres Grecs. Ils proclamaient surtout la trêve sacrée, et invitaient tous les peuples à déposer les armes. C'est pourquoi on les nommait aussi Ἐκεχειροφόροι.

La religion et la nature même de leur mission

[1] Ὅν τε καὶ κάρυκες ὡρᾶν ἀνέγνων
Σπονδοφόροι Κρονίδα Ζηνὸς Ἀλεῖοι.
(Pind., *Isthm.*, II, v. 23.)

[2] Διὸς ἄγγελοι.

[3] C'était un des mois lunaires que les Éléens appelaient *Apollonios* et *Parthénios*. Les jeux se célébraient du onzième au quinzième jour, à l'époque de la pleine lune. Ainsi les joies publiques n'étaient point interrompues, et les délices de la vallée d'Olympie n'étaient point ensevelies dans les ténèbres. Les nuits n'étaient que des jours plus mollement éclairés.

les revêtaient d'un caractère inviolable. Comment n'eussent-ils pas trouvé partout l'accueil le plus hospitalier, eux qui apportaient la paix et la concorde, eux qui conviaient aux plaisirs?

Le nombre des spondophores, comme celui des théocoles, était de trois. On choisissait de préférence des hommes jeunes, parce qu'ils étaient plus capables de supporter les fatigues du voyage. Ces fonctions revenaient de droit aux fils des grands prêtres, quand les grands prêtres avaient des fils en âge de les remplir; sinon, je suppose, à leurs plus proches parents.

Pendant la 256e olympiade, Basilidès seul eut son fils Néoclès pour spondophore. Les enfants d'Archélaüs étaient trop jeunes encore; seize ans plus tard nous les retrouverons.

Lignes 12 *à* 17 : Μάντεις Κλυτιάδης Ἰαμίδης. — Les devins éléens étaient célèbres dans toute la Grèce. On les voit en égal honneur à toutes les époques comme chez tous les peuples, en Élide, en Arcadie [1], en Messénie [2], à Sparte [3], en Phocide [4], en Sicile [5], en Italie [6], jusque dans le camp des

[1] Paus., *Elid.*, II, c. II; *Arcad.*, X.

[2] Id., *Mess.*, XVI.

[3] Hérod., IX, 33; Paus., *Lacon.*, XII.

[4] Paus., *Phoc.*, I et XIII.

[5] Pind., *Olymp.*, VI.

[6] Hérod., V, 44.

Perses [1], auprès de Mardonius. Ils appartenaient à trois familles d'origine ancienne et illustre, où l'on croyait que la faveur des dieux était héréditaire, le génie prophétique se transmettant avec le sang. C'étaient les *Telliades,* les *Clytiades* et les *Iamides.*

Les Telliades sont cités rarement dans l'histoire, et ne semblent pas avoir eu la destinée la plus brillante. Tellias, l'un d'entre eux, servait de devin aux généraux phocéens dans leur guerre contre la Thessalie. Il tenait [2] auprès d'eux la place la plus considérable; toutes les espérances des Phocéens reposaient sur lui. Son esprit, plein de ressources et de ruse, leur inspirait autant de confiance que ces prédictions leur donnaient de courage. Ce fut lui, en effet, qui imagina de blanchir avec du plâtre le corps et les armes de cinq cents Phocéens. Pendant la nuit, au moment où la lune brillait de tout son éclat, ils se précipitèrent sur le camp ennemi. Les Thessaliens crurent à une vision surnaturelle et se laissèrent égorger sans résistance. Pour reconnaître les services du devin, les Phocéens lui élevèrent une statue dans le temple de Delphes.

[1] Herod., IX, 37.

[2] Ὁ δὲ χώραν ἐν τοῖς ἄρχουσιν ἔχων τὴν μεγίστην μάντις ἦν Τελλίας ὁ Ἠλεῖος, καὶ ἐς τὸν Τελλίαν τοῖς Φωκεῦσι τῆς σωτηρίας ἐπέκειντο αἱ ἐλπίδες. (Paus., *Phoc.*, I.

Un autre Telliade, Hégésistrate, était le plus remarquable de sa race, d'après le témoignage d'Hérodote [1]. Il ne se recommandait, en tout cas, ni par ses vertus, ni par son patriotisme. Convaincu de plusieurs crimes, il avait été condamné à une mort cruelle par les Lacédémoniens. Mais ce furieux, ne pouvant briser ses entraves, se coupa l'extrémité du pied qui le retenait enchaîné, perça le mur de sa prison, et, sanglant, mutilé, se traîna jusqu'à Tégée, fuyant pendant la nuit, se cachant le jour, pour échapper aux poursuites des Lacédémoniens. A Tégée, il se fit guérir et ajuster un pied de bois, jurant aux Lacédémoniens une haine irréconciliable. Pour la satisfaire, il prêta à Mardonius, qui, du reste, le payait fort cher [2], le secours de son art, et servit de devin aux Perses à la bataille de Platées. Après leur défaite, il se réfugia à Zacynthe, banni du Péloponèse par le mépris et l'exécration générale. Mais sa destinée était d'avoir tôt ou tard les Lacédémoniens pour bourreaux. Pris par eux dans son dernier asile, il fut mis à mort.

Il est vraisemblable qu'un tel personnage ne contribua pas peu à jeter dans le discrédit la famille à laquelle il appartenait.

[1] Λογιμώτατος Τελλιαδέων. (Hérod., IX, 37.)

[2] Μεμισθωμένος οὐκ ὀλίγου. (*Ibid.*)

Les Clytiades comptaient parmi leurs ancêtres Amythaon, Mélampus, Amphiaraüs, roi et devin, Alcméon, son fils, Clytus, son petit-fils, dont ils portaient le nom. Clytus, après la mort d'Alcméon, abandonna Thèbes, ne pouvant supporter la présence de ses oncles, assassins de son père. Il passa en Élide, et y fut accueilli avec les plus grands honneurs. Sa voix, que l'on croyait inspirée des dieux, était écoutée à l'égal d'un oracle. Il transmit à ses descendants, avec le sang d'Amphiaraüs, l'autorité religieuse que révérait sa nouvelle patrie.

Deux Clytiades seulement nous sont connus : Théogonus et son fils Épérastus [1], dont on voyait la statue à Olympie. Une inscription rappelait qu'il avait été vainqueur à la course armée : car le caractère sacré des devins ne semblait point compromis lorsqu'ils prenaient part aux luttes glorieuses du stade ou aux batailles plus sanglantes. On remarquait ces deux vers à la fin de l'inscription :

Τῶν ἱερογλώσσων Κλυτιδᾶν γένος εὔχομαι εἶναι,
Μάντις ἀπ' ἰσοθέων αἷμα Μελαμποδιδᾶν.

La famille des Iamides était de beaucoup la plus illustre : c'est celle dont le nom est le plus

[1] Paus., *Elid.*, I, c. XVII.

souvent cité par l'histoire ; elle a inspiré à Pindare, qui a immortalisé ses origines, d'admirables vers [1].

Évadné, « la jeune fille aux cheveux plus bruns que la violette [2], » était née sur les bords de l'Eurotas, des amours de Neptune et de Pitana. Confiée par sa mère à Épytus, roi des Arcadiens, elle fut élevée à Phésana près de l'Alphée. « C'est là, « qu'aimée d'Apollon, elle goûta pour la première « fois les douces amours. »

Épytus, plein de courroux, part pour consulter l'oracle de Delphes. Pendant son absence, un jour qu'Évadné puisait de l'eau à l'Alphée, « elle « dépose sa ceinture de pourpre, son vase d'ar- « gent, et, sous les ombrages azurés comme les flots, « met au monde un fils qui lira dans les secrets « du ciel. Le dieu à la blonde chevelure a envoyé « près d'elle Ilithyie, qui adoucit les souffrances, « et les Parques. L'enfant de ses entrailles et de « ses chères douleurs, Iamus, paraît aussitôt à la « lumière. Le cœur déchiré, elle le laisse à terre; « mais, par l'ordre des dieux, deux serpents aux « yeux verts veillent sur lui et le nourrissent du

[1] *Olymp.*, VI, v. 32-72.

[2] Παῖδ' ἰοβόστρυχον. Cette épithète n'est qu'une première allusion au nom d'Iamus, que Pindare fait dériver d'ἴον, violette.

« suc abondant des abeilles. Ils l'ont caché dans « des joncs et des buissons impénétrables; son « corps délicat baigne dans les rayons dorés des « violettes éclatantes. C'est pourquoi sa mère lui « donna le nom d'Iamus... »

« Quand la brillante jeunesse l'eut couronné de « ses doux fruits, il descendit sur les bords de « l'Alphée, et invoqua son aïeul, Neptune qui sou- « lève les vastes mers, et le dieu qui protége de « son arc l'immobile Délos. Il leur demande pour « son front une bandelette révérée des peuples. « C'était la nuit : aussitôt la voix de son père lui « répond et l'appelle : « Viens, mon fils, suis-moi « dans une contrée où s'assemblera la Grèce en- « tière; la gloire t'y précède. — Ils arrivent aux « rochers escarpés du mont Kronius. Là, Apol- « lon donne à son fils un double trésor de science « prophétique. Seul, il entendra sa voix qui ne « sait point mentir; et plus tard, quand l'auguste « rejeton des Alcides, l'invincible Hercule, insti- « tuera en l'honneur de son père la fête où se « pressent les peuples, et les plus célèbres de tous « les jeux, c'est lui encore qui prédira l'avenir sur « le grand autel de Jupiter.

« D'Iamus descend la famille des Iamides, il- « lustre parmi les Grecs [1]. »

[1] Ἐξ οὗ πολύκλειτον καθ᾽ Ἕλλανας γένος Ἰαμιδᾶν.

Ce magnifique récit, dans lequel la tradition [1] doit tant au génie du poëte, fut composé en l'honneur d'Agésias, vainqueur aux jeux Olympiques. Il comptait parmi ses ancêtres un devin Iamide qu'Archias le Corinthien avait amené avec lui en Sicile, lorsqu'il y vint fonder Syracuse. C'est probablement à cette branche sicilienne qu'appartenait Callias [2], Iamide qui vivait en Italie au commencement du cinquième siècle. Il avait d'abord exercé son art auprès de Télys, roi des Sybarites. Un jour, ce prince offrait un sacrifice : au moment d'entrer en campagne contre les Crotoniates, Callias déclara que les auspices n'étaient pas favorables. Contraint de s'enfuir pour se dérober à la colère de Télys, il se réfugia à Crotone et reçut des terres considérables, que ses descendants possédaient encore au temps d'Hérodote.

Vers la même époque, d'autres Iamides étaient appelés d'Élide par les Spartiates. Ils recevaient dans cette ville, si hostile aux étrangers, des honneurs inouïs : le titre de citoyen et un tombeau public.

[1] Pausanias cite les vers de Pindare comme une autorité : Οἱ δὲ Ἰαμίδαι καλούμενοι μάντεις γεγόνασιν ἀπὸ Ἰάμου. Τὸν δὲ εἶναι παῖδα Ἀπόλλωνος καὶ λαβεῖν μαντικήν φησιν ἐν ᾄσματι Πίνδαρος.

Élid., II, c. II.

[2] Hérod., V, 44, 45.

Les dieux avaient promis à Tisamène [1] qu'il serait vainqueur dans cinq mémorables combats [2]. Sa pensée se porta naturellement vers les jeux olympiques et leurs pacifiques victoires, les plus glorieuses qu'un homme pût rêver. Il disputa le prix du pentathle, dont les cinq épreuves semblaient désignées par la prédiction divine. Vainqueur dans les quatre premières, il fut vaincu à la lutte. Ses espérances, déçues de ce côté, se reportèrent sur des combats plus sanglants, et il attendit qu'une armée le prît pour chef, résolu de mettre un haut prix à ses services. Les Lacédémoniens, superstitieux par ambition, s'empressèrent de lui faire les offres les plus avantageuses; mais il exigea, avant tout, le titre de citoyen de Sparte, prétention exorbitante, que les lois de Lycurgue défendaient de satisfaire. Aussi les Lacédémoniens avaient-ils d'abord renoncé au bénéfice de l'oracle; mais, à l'approche des Perses, la crainte fut plus forte que le respect des lois : ils cédèrent. Tisamène, en habile homme, profita de leur faiblesse pour devenir plus exigeant, et il fallut accorder la même faveur à son

[1] Il était fils du devin Agelochus. C'est par une erreur et une confusion évidente qu'Hérodote le fait à la fois *Clytiade* et *Iamide* : γένεος τοῦ Ἰαμιδέων Κλυτιάδην.

[2] Hérod., IX, 33 à 35. — Paus., *Lacon.*, II.

frère Agias. « Ce sont les seuls hommes, » ajoute Hérodote, « qui aient jamais été admis au nombre « des citoyens de Sparte[1]. »

Du reste, un si grand sacrifice ne fut point inutile : l'oracle fut justifié de point en point. Les cinq grandes victoires que Sparte dut à Tisamène furent Platées, où, par une singulière rencontre, deux devins éléens suivaient chacune des armées, Tisamène celle des Grecs, Hégésistrate celle des Perses ; — Tégée ; — Dipéa, contre tous les Arcadiens confédérés ; — Ithome ; — enfin Tanagre, contre les Athéniens et les Argiens.

Quand Tisamène mourut, entouré d'honneurs par la reconnaissance publique, ses descendants héritèrent de son crédit. Son fils Agélochus, puis son petit-fils Agias, présidèrent aux sacrifices et aux armées. Agias procura même aux Lacédémoniens le plus précieux de leurs triomphes. Ce fut lui qui prédit à Lysandre[2] qu'il s'emparerait de la flotte athénienne près d'Ægos-Potamos, à l'exception de dix galères, qui, en effet, se réfugièrent à Chypre. Dans leur joie, les Lacédémoniens lui élevèrent une statue de bronze, sur la place publique. Ils avaient également consacré un tombeau commun à la famille de Tisamène. Il était situé à l'ex-

[1] Μοῦνοι δὲ πάντων ἀνθρώπων ἐγένοντο οὗτοι Σπαρτιήτῃσι συμπολιῆται.

[2] Paus., *Lacon.*, XI et XII.

trémité de la rue Aphétaïs [1]. On dirait que ce sont les Lacédémoniens qui, pour justifier l'admission des Iamides dans leur cité, avaient inventé la tradition chantée par Pindare, et fait naître la mère d'Iamus sur les bords de l'Eurotas.

Les Iamides, du reste, ne se croyaient nullement enchaînés par cette fabuleuse parenté, et n'en prêtaient pas moins leurs services aux peuples ennemis de Sparte contre Sparte elle-même, notamment aux Messéniens et aux Arcadiens.

Cresphonte, un des princes héraclides, en venant prendre possession de la Messénie, avait amené avec lui un devin de cette famille, Eumantis [2]. Pendant son séjour en Arcadie, où le retint son mariage avec Mérope, il avait apprécié le talent des devins éléens. Les descendants d'Eumantis restèrent auprès des descendants de Cresphonte, et furent fidèles à leur nouvelle patrie jusqu'à son dernier jour. Théoclus, le seul qui soit nommé par l'histoire, exerçait son art auprès d'Aristomène. Ce fut lui, on se le rappelle [3], qui reconnut le premier que la ruine d'Ira approchait, et que l'oracle d'Apollon allait s'accomplir.

Dans leur guerre contre Sparte, les Mantinéens,

[1] Paus., *Lacon.*, XII.

[2] Paus., *Mess.*, XVI.

[3] *Voy.* plus haut, p. 154.

déjà membres de la ligue achéenne, avaient aussi à leur tête un Iamide, Thrasybule [1], fils d'Ænée, qui contribua à la victoire par sa valeur autant que par ses prédictions [2].

Le rôle de tous ces devins était plutôt politique que religieux, et demandait plus d'habileté que d'inspiration. Appelés par les rois et les généraux pour donner à leurs projets une sanction divine, ils devenaient leurs confidents et leurs complices; ils les aidaient à conduire les peuples, à la victoire par l'enthousiasme, à la soumission par la crédulité. Il est fort indifférent de savoir jusqu'à quel point la conviction était compatible avec ces fonctions, et si l'art s'accommodait aux nécessités politiques par ses règles vagues et obscures, ou par sa complaisance. Ceux-là étaient, sinon les plus sincères, au moins les plus habiles, qui sauvaient aux yeux des chefs eux-mêmes la dignité de la religion, et commandaient à leur foi tout en servant leurs espérances.

Du reste, ce n'était pas seulement à l'autel et devant les entrailles palpitantes des victimes, que la voix des devins illustres était toute-puissante: elle était écoutée dans les conseils; après avoir

[1] Paus., *Arcad.*, X.

[2] Νίκην τε τοῖς Μαντινεῦσι προηγόρευσε καὶ αὐτός σφισιν τοῦ ἔργου μετέσχεν.

parlé au nom des dieux, ils avaient encore de l'autorité quand ils parlaient en leur propre nom. Tantôt, comme Tellias, ils inventaient des stratagèmes que les généraux leur enviaient; tantôt, comme Tisamène, ils exhortaient les vainqueurs à la modération et à de sages concessions. Ce fut, en effet, par l'avis de Tisamène que les Lacédémoniens permirent aux Messéniens révoltés de se retirer où ils voudraient, au lieu de les réduire à un dangereux désespoir. Théoclus était le conseiller d'Aristomène, Agias celui de Lysandre, dont l'ambition bâtissait une royauté sur un faux oracle. L'ascendant qu'ils exerçaient sur la foule par leur caractère sacré, les devins le conquéraient sur les chefs les moins crédules par leur habileté, leurs lumières et l'autorité de leurs services.

On comprend que des fonctions aussi importantes ne pouvaient pas être confiées au premier venu, et qu'il ne suffisait pas de savoir mettre à nu les entrailles des victimes pour être placé à la tête des armées et des républiques. C'était le privilége de certaines familles, dont l'illustration remontait si haut, qu'elles pouvaient rattacher leur origine à un dieu. Elles prophétisaient de droit divin; la foule ne doutait pas qu'avec un sang révéré ne se transmît le don fatidique. En même temps, l'éducation avait préparé leurs

membres les plus intelligents au rôle qu'ils pouvaient être appelés à jouer, et ils attendaient l'occasion, prêts à briller, dans les conseils par leur sagesse, dans les combats par leur courage. Ce n'était pas seulement en Élide que l'hérédité religieuse était consacrée. A Éleusis, les Eumolpides et les Céryces; à Athènes, les Étéobutades; à Thèbes, les Ægides; à Sparte, à Sicyone, à Cyrène, les prêtres d'Apollon Carnien; à Delphes, les descendants de Deucalion, étaient en possession des mystères, du sacerdoce, des oracles. Vraisemblablement, si les ténèbres et les fables n'entouraient pas le berceau de leur race, on trouverait que la plupart de ces familles, comme les Eumolpides, remontaient à d'anciennes théocraties qui furent peu à peu dépouillées de leur pouvoir temporel.

Mais, attachées à un temple, à une ville, elles n'avaient toutes qu'un crédit local, et ne voyaient pas, comme les Clytiades et les Iamides, leurs représentants les plus habiles appelés par les peuples étrangers, comblés de biens et d'honneurs. Il semble qu'Olympie communiquât à ses devins son caractère national, et qu'ils fussent de droit les devins de toute la Grèce, de même qu'Olympie en était le commun territoire.

Du reste, pendant que quelques-uns cherchaient au dehors la richesse et la puissance, la

famille n'avait pas moins son centre, sa résidence à Olympie. A l'époque qui nous occupe, la race des Telliades s'était éteinte; mais les Clytiades et les Iamides étaient encore, après *treize* siècles, en possession des autels. La prédiction de Pindare [1] s'était réalisée. La voix d'Apollon leur révélait toujours l'avenir, soit qu'ils le consultassent sur les intérêts de leur patrie, soit qu'ils l'interrogeassent au nom des particuliers, Éléens ou étrangers, qui venaient toujours admirer le sanctuaire d'Olympie et sacrifier à ses divinités.

C'était dans les entrailles des chevreaux [2] et des agneaux qu'ils cherchaient l'avenir. Mais quelques esprits, désireux d'attirer l'attention publique par des nouveautés, s'écartaient volontiers de la tradition. C'est ainsi que le devin Trasybule, Iamide, s'était créé un genre particulier de divi-

[1] Ἴαμον.... περὶ θνητῶν δ' ἔσεσθαι μάντιν ἐπιχθονίοις
Ἔξοχον, οὐδέ ποτ' ἐκλείψειν γενεάν.
(*Olymp.*, VI, v. 52.)

[2] Μαντικὴ δὲ ἡ μὲν ἐρίφων καὶ ἀρνῶν τε καὶ μόσχων ἐκ παλαιοῦ δήλη καθεστῶσά ἐστιν ἀνθρώποις.
(Paus., *Elid.*, II, c. II.)

Μᾶτερ ὦ χρυσοστεφάνων ἀέθλων Οὐλυμπία
Δέσποιν' ἀλαθείας, ἵνα μάντιες ἄνδρες
Ἐμπύροις τεκμαιρόμενοι παραπειρῶνται
Διὸς ἀργικεραύνου.
(Pind., *Olymp.*, VIII, 1re strophe.)

nation, en choisissant des chiens pour victimes. C'est par là sans doute qu'il gagna la confiance des Mantinéens et devint illustre parmi ses concitoyens; car la statue[1] qui lui fut élevée à Olympie le représentait avec un lézard sur l'épaule droite, et l'on voyait auprès de lui un chien qu'il venait d'offrir en sacrifice : le corps était séparé par le milieu, et le foie mis à nu. Ces innovations avaient dû se multiplier avec les siècles. A une époque où le paganisme penchait vers sa ruine, il fallait bien rajeunir la curiosité et la superstition, pour suppléer aux croyances qui s'affaiblissaient.

Une des fonctions des devins était de travailler à l'entretien, ou plutôt à l'accroissement du *Grand autel* de Jupiter. Quand les cuisses de la victime avaient été brûlées sur la partie supérieure de l'autel, les cendres étaient emportées au Prytanée et conservées soigneusement. Chaque année, le le 19 du mois élaphion, les devins les enlevaient, les délayaient avec l'eau de l'Alphée, et en enduisaient le grand autel. Ce singulier mode de construction, pratiqué pendant tant de siècles, avait fini par donner à l'autel des proportions gigantesques. Au temps de Pausanias[2], il avait cent

[1] Paus., *Elid.*, II, c. II.
[2] Paus., *Elid.*, I, c. XIII.

vingt-cinq pieds de circonférence et vingt-deux pieds de haut.

Ligne 13[e] : Σόσσιος Στέφανος. — Les quatre lettres Σοσσ. ne peuvent évidemment appartenir à un nom grec : leur position, la ponctuation du mot interrompu, l'usage dont cette inscription et toutes celles de l'époque romaine fournissent mille exemples, tout porte à penser qu'elles sont le commencement d'un nom romain. On trouve à Rome une famille consulaire, du nom de *Sosius,* nom que Plutarque écrit en grec Σόσσιος

Ligne 14[e]. — Φαυστεινιανός est le nom latin Faustinianus, dont on trouve de nombreux exemples et qui est régulièrement dérivé. Faustus, Faustinus, Faustinianus, comme Justus, Justinus, Justinianus; Valens, Valentinus, Valentinianus, etc.

Ligne 16[e]. — On voit que le nom de Tisamène s'était religieusement conservé dans la famille des Iamides.

Lignes 17-20 : Ἐξηγηταί. — Il y avait des exégètes [1] dans tous les temples considérables de la Grèce. C'étaient les gardiens des traditions et des coutumes sacrées, les instructeurs des jeunes prêtres et des sacrificateurs novices, les grands maîtres des cérémonies. Quelquefois même les exégètes étaient, en même temps, les interprètes

[1] Ἐξηγητής· ἰδίως ὁ ἐξηγούμενος τὰ ἱερά. Suidas.)

des lois civiles, tels que l'étaient les Eupatrides [1] à Athènes. Mais, comme les Éléens avaient d'autres magistrats chargés d'enseigner aux Hellanodices et les lois du pays et les usages des jeux Olympiques [2], le rôle des exégètes était purement religieux. Ils habitaient Olympie. Après avoir formé les ministres nouvellement élus, ils assistaient à tous les sacrifices [3], veillant à ce qu'on ne violât aucune règle, à ce qu'on n'omît aucune formalité.

Lorsqu'un étranger visitait le temple, l'exégète lui montrait les choses dignes d'attention, lui racontait les traditions et les fables, récitait les oracles, les vers, les inscriptions, expliquait le sujet des statues et des tableaux, nommait les artistes, etc.; en un mot il devenait *cicerone* [4], et ne différait en rien des exégètes civils [5], qui montraient les curiosités de la ville et du pays. Ils avaient même, comme eux et comme les guides

[1] Εὐπατριδῶν..... νόμων διδασκάλους εἶναι καὶ ὁσίων καὶ ἱερῶν ἐξηγητάς. (Plut., *Vie de Thésée.*)

[2] Les Νομοφύλακες. (Paus., *Elid.*, c. II, XXIV.)

[3] Μέλει δὲ τὰ ἐς θυσίας τῷ θεοκόλῳ τε καὶ ἐξηγητῇ.....
(*Elid.*, I, c. XV.)

[4] *Voy.* Paus., *Att.*, XXXIV; *Corinth.*, XXXI; *Mess.*, XXXIII; *Phoc.*, XXVIII.

[5] Ἐξηγητὴς τῶν ἐπιχωρίων. — *Voy.* Paus., *Att.*, XXXIII, XXXV, XLI, XLII; *Corinth.*, IX, XXIII; *Ach.*, VI; *Béot.*, III.

de tous les temps, cette impitoyable mémoire qui met à de si rudes épreuves la patience du voyageur. Dans un dialogue de Plutarque, des étrangers qui ont visité le temple de Delphes se plaignent de la prolixité des exégètes et de la conscience qu'ils mettent à réciter leur leçon. « Leurs explications, » disent-ils, « allaient leur train ordinaire, et ils se souciaient fort peu de nos instances, quand nous les suppliions d'abréger leurs récits, et de nous faire grâce de la plupart des inscriptions [1]. »

Selon les principes éternels de cette profession, ils débitaient aussi parfois d'innocents mensonges et s'amusaient de la crédulité des gens. C'est ainsi qu'Aristarque, exégète d'Olympie, racontait à Pausanias [2] qu'on avait trouvé dans la charpente du temple de Junon le corps d'un guerrier éléen, blessé pendant le combat que s'étaient livré, *cinq*[3] *siècles* auparavant, les Éléens et les Lacédémoniens; il s'était traîné jusqu'au sommet du temple, s'était glissé sous les tuiles, et y avait rendu l'âme. Son corps s'était admirablement conservé,

[1] Ἐπέραινον οἱ περιηγηταὶ τὰ συντεταγμένα, μηδὲν ἡμῶν φροντίσαντες δεηθέντων ἐπιτεμεῖν τὰς ῥήσεις καὶ τὰ πολλὰ τῶν ἐπιγραμμάτων. (Plut., *De Pythiæ Orac.*, c. II.

[2] *Elid.*, I, c. XXVI.

[3] Sous le règne d'Agis, fils d'Archidamus, après la guerre du Péloponèse.

à l'abri du froid pendant l'hiver, du chaud pendant l'été, et on ne l'avait découvert que du temps d'Aristarque. Comment douter d'un fait attesté par un témoin oculaire? Aussi Pausanias a-t-il grand soin de le noter sur ses tablettes [1]. Au reste, son ouvrage offre cent exemples de ce genre, où l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de sa crédulité ou de l'audace des exégètes qu'il écoute. Que dire, entre autres, de celui de Clitor, en Arcadie, qui le faisait rester sur les bords du fleuve jusqu'au coucher du soleil, pour entendre chanter [2] les poissons? L'imagination des Grecs, qui a créé un monde si riche de fables religieuses et poétiques, se plaisait à ces mystifications. C'était un jeu pour leur esprit railleur, un besoin pour leur nature fine et ingénieuse, qui aimait à embellir la réalité jusqu'au mensonge.

Mais il ne faut pas tenir un compte trop rigoureux de ces écarts. Après tout, la relation de Pausanias, si précieuse pour les modernes, où l'on retrouve l'antiquité vivante, ses villes et ses temples debout, ses croyances dans toutes les âmes, ses traditions dans toutes les bouches, à qui la devons-nous, si ce n'est aux exégètes de tous les pays qu'il a parcourus? Pausanias est un

[1] Οὔ με εἰκὸς ἦν παριδεῖν.

[2] *Arcad.*, XXI.

voyageur comme tant d'autres, qui juge peu, s'émeut encore moins, et n'a pour lui que deux qualités : la crédulité et la conscience. Sa crédulité accueille tous les renseignements; sa conscience en tient note avec la plus minutieuse exactitude. Il voyageait avec les oreilles plutôt qu'avec les yeux, compilait plus encore qu'il ne décrivait. Je ne puis me le figurer autrement que ses tablettes à la main, écrivant sans cesse sous la dictée de ses guides. Ses deux livres sur Olympie, par exemple, ce trésor où l'on ne se lasse pas de puiser, et pour la connaissance de ces jeux si célèbres, et pour l'histoire de l'art, ne sont le plus souvent, en donnant à ces deux mots le sens le plus élevé, qu'un *manuel* de cérémonies et qu'un *livret* de musée. Tous ces détails sur les fêtes olympiques, sur leurs vicissitudes, sur les rites sacrés et les règles des combats, toutes ces particularités sur les vainqueurs et les vaincus de neuf siècles, leur nom, leur patrie, leurs exploits, leurs chutes, leurs intrigues, de qui les tenait-il? Des exégètes. Les innombrables statues qu'il cite, qui lui a dit à quelle époque, dans quelles circonstances elles avaient été élevées, quels personnages elles représentaient, quels artistes les avaient sculptées? Les exégètes. Les inscriptions, de quelque secours qu'elles fussent, ne pouvaient contenir de si complets renseignements, et Pausa-

nias lui-même, en nommant de temps en temps les exégètes [1], quand il craint que son témoignage n'ait pas assez d'autorité, nous rappelle ainsi qu'il sont toujours à ses côtés.

Si le volume de Pausanias sur Olympie n'est, comme il est vraisemblable, qu'un résumé de la science des exégètes, s'ils aimaient à dérouler devant les voyageurs toutes les richesses de leur mémoire, on comprend les plaintes quelque peu railleuses de Plutarque. Mais les modernes, pour qui ces longs récits ont un bien autre intérêt, ne doivent que de la reconnaissance à ces archives vivantes, qui, sous le nom de Pausanias, ont passé à la postérité, et lui servent encore de guides.

Lignes 20-24 : Ὑποσπονδοφόροι. — Je suis réduit à ne présenter que des conjectures sur les fonctions d'Hypospondophore. Non-seulement les textes anciens ne donnent aucun éclaircissement sur ce sujet, mais le mot lui-même n'est pas une seule fois cité par les lexiques. Sa composition est claire; le sens peut être interprété de deux manières différentes.

[1] Οἱ δὲ Ἠλείων ἐξηγηταὶ ἔλεγον — ὁ ἐν Ὀλυμπίᾳ ἐξηγητὴς ἔφασκεν — λέγεται δὴ καὶ εἰς ἀμφότερα ὑπὸ τῶν ἐξηγητῶν — τοὺς τῶν Ἠλείων λέληθεν ἐξηγητάς. — Ces phrases sont familières à Pausanias.

Ou bien c'étaient des spondophores *en second* (ὑπὸ), des suppléants qui remplissaient les fonctions des grands spondophores, pendant que ceux-ci parcouraient la Grèce et annonçaient la trêve sacrée.

Ou bien (et cette interprétation est peut-être préférable) c'étaient des jeunes gens, des enfants qui portaient [1] la coupe et le vin destinés aux libations, assistaient simplement les prêtres, leur présentaient l'enceus et les vases sacrés; en un mot, ils faisaient le service des autels, comme les *camilles* à Rome.

Les spondophores avaient acquis en Élide une importance religieuse et politique qui ne pouvait plus s'allier avec ces humbles attributions. Il est croyable qu'on les avait détachées et confiées à des spondophores *subalternes*, que l'on choisissait, ainsi que le montrent les trois noms de cette inscription, parmi les plus jeunes fils des trois théocoles. Comme les aînés étaient spondophores, les fonctions, quoique divisées, ne sortaient point de la famille. Si les théocoles étaient des vieillards, on nommait hypospondophores leurs petits-fils, les fils des spondophores [2].

Sur les autres tables sacrées, le mot ὑποσπον-

[1] C'est le sens primitif de σπονδοφόρος.

[2] *Voy.* plus bas la troisième inscription.

δοφόροι est remplacé par ὑποσπονδορχησταὶ et ἐπισπονδορχησταί. Ces mots composés indiquent la difficulté que l'on trouvait à distinguer par un titre différent deux charges primitivement réunies. Elles nous apprennent, de plus, que les hypospondophores *dansaient*[1] pendant les sacrifices, et probablement aussi chantaient ces hymnes dont Pausanias fait mention[2]. Je suppose encore que c'était un d'entre eux qui était chargé de couper avec un couteau d'or les branches de l'olivier *aux belles couronnes*[3], destinées à couronner les vainqueurs.

Ces fils et ces petits-fils des théocoles, qui grandissent à l'ombre des autels et s'initient dès l'enfance au recueillement et à la piété, rappellent la tragédie d'Euripide[4], et ce jeune enfant, Ion, élevé dans le temple de Delphes, qui n'a d'autres joies que d'orner de guirlandes l'entrée du temple, d'en balayer le sol avec des branches de laurier, de puiser de l'eau à la fontaine Castalie, et de

[1] De même, à Délos, les sacrifices étaient accompagnés de danses et de chants :

Παίδων χοροὶ συνελθόντες οἱ μὲν ἐχόρευον, ὑπωρχοῦντο δὲ οἱ ἄριστοι.

(Luc., *Salt*, § 16.)

[2] *Elid.*, I, c. XV.

[3] Καλλιστέφανος.

[4] *Ion*, v. 100.

chasser à coups de flèche les oiseaux du Parnasse, avant qu'ils ne profanent les offrandes.

Lignes 24-28 : Σπονδαύλαι. — C'étaient les musiciens qui jouaient de la double flûte avant les libations et pendant les sacrifices. Ils accompagnaient les chœurs et les danses. On voit, dans le tableau du Musée de Naples qu'on désigne sous le nom de *Sacrifice à Isis*[1], un σπονδαύλης assis près de l'autel et jouant de la flûte, pendant que le prêtre et la foule semblent chanter un chœur ou réciter des prières communes. Le σπονδαύλης[2], que Pausanias appelle αὐλητής, était tenu d'assister à toutes les cérémonies[3] avec le théocole. Ce n'était donc pas seulement aux jours de fête qu'il contribuait à l'éclat du culte; il habitait Olympie, et, comme les autres ministres, voyait revenir avec chaque journée une série non interrompue de devoirs.

Quant au mot Διός, sa position ne permet pas de supposer que ce soit un nominatif; ce ne peut être que le génitif de Ζεύς. A ce sujet, M. Le Bas, mon savant maître, veut bien me communiquer une conjecture. Les Grecs, lorsqu'ils affranchissaient un esclave, avaient coutume de le ven-

[1] *Herculanum et Pompéi*, édit. Firm. Didot, t. II, p. 204.

[2] On disait encore χοραύλης, ἱεραύλης.

[3] Paus., *Elid.*, I, c. XV.

dre à un dieu. Διός ne serait-il pas un titre donné à un esclave affranchi, au lieu du nom patronymique qui lui manque nécessairement? Le musicien ne rappelait-il pas l'origine de sa liberté?

Lignes 28-30 : Ξυλεύς. — On appelait ainsi un des serviteurs[1] du dieu chargé de fournir, tant aux villes qu'aux particuliers, le bois nécessaire aux sacrifices. Ce bois était du peuplier blanc, le seul qu'on pût brûler sur les autels de Jupiter Olympien[2]. Il était en si grand honneur parce qu'Hercule l'avait apporté le premier de la Thesprotie et planté sur les bords de l'Alphée. Le prix était fixé par un tarif[3], probablement assez élevé; car il est clair que les profits de cette vente entraient dans le trésor sacré. L'affluence des pieux visiteurs[4], qui avait donné lieu à cette spéculation, devait la rendre fort productive. Que devait-ce être à l'époque de la célébration des jeux?

Le fournisseur de bois était en même temps ministre du temple; on le retrouve dans le per-

[1] Ἔστι δὲ ὁ ξυλεὺς ἐκ τῶν οἰκετῶν τοῦ Διός, ἔργον δὲ αὐτῷ πρόκειται τὰ ἐς τὰς θυσίας ξύλα τεταγμένου λήμματος καὶ πόλεσι παρέχειν καὶ ἀνδρὶ ἰδιώτῃ. (Paus., *Elid.*, I, c. XIII.)

[2] Τὰ δὲ λεύκης μόνης ξύλα καὶ ἄλλου δένδρου ἐστὶν οὐδενός. (*Ibid.*, XIV.)

[3] Τεταγμένου λήμματος.

[4] Θύεται δὲ τῷ Διὶ καὶ ἄνευ τῆς πανηγύρεως ὑπό τε ἰδιωτῶν καὶ ἀνὰ πᾶσαν ἡμέραν ὑπὸ Ἠλείων. Paus., *Elid.*, I, c. XIII.

sonnel[1] des sacrifices, dont la partie matérielle lui était vraisemblablement confiée. Allumer le bois sur l'autel, entretenir la flamme, était son rôle naturel. Dans le tableau du Musée de Naples que j'ai déjà cité, on voit un des sacrificateurs activer la flamme avec un éventail : tel l'on peut se représenter le xyleus pendant la cérémonie. C'était encore à lui que revenait, ce me semble, le droit d'entretenir jour et nuit le feu sacré dans le Prytanée. Il était, de plus, en possession d'un privilége assez équivoque.

Chaque année, les magistrats venaient offrir un sacrifice solennel à Pélops, héros national, que les Éléens estimaient supérieur aux autres demi-dieux, autant que Jupiter l'est à toutes les divinités[2]. On immolait un bélier noir, dont personne ne pouvait manger, pas même le devin, sous peine de se voir interdire l'entrée du temple de Jupiter. Seul, le xyleus recevait une part de la victime : il est vrai que c'était uniquement le *cou*[3].

Cet usage, qui remontait très-loin, Pausanias n'en donne pas la moindre explication. Il lui pa-

[1] Μέλει δὲ τὰ ἐς θυσίας τῷ θεοκόλῳ τε. . . . . καὶ τῷ ξυλεῖ.

[2] Ἡρώων τῶν ἐν Ὀλυμπίᾳ τοσοῦτον προτετιμημένος ὅσον Ζεὺς θεῶν τῶν ἄλλων. (*Ibid.*)

[3] Τράχηλον δὲ μόνον δίδοσθαι καθέστηκε τῷ ὀνομαζομένῳ ξυλεῖ. (*Ibid.*)

raissait peut-être fort clair. J'entends, à la rigueur, que le sacrifice n'était qu'un symbole; il représentait le festin de Tantale. Le bélier était Pélops; l'abstinence des assistants rappelait celle des dieux; l'entrée du temple interdite, c'était le courroux de Jupiter contre ceux qui mangeraient de son petit-fils. Précisément par crainte de ce courroux, personne n'avait voulu se charger du rôle de Cérès; on l'avait imposé d'office au plus infime des serviteurs du dieu. Jusqu'ici, les rapprochements se font sans trop d'effort et de subtilité. Mais pourquoi était-ce le cou, et non pas l'épaule du bélier, qui était destiné au repas du xyleus? Voilà ce que l'exégète d'Olympie aurait pu expliquer à Pausanias.

Ligne 30 : Γραμματεύς. — Je n'ai trouvé aucun renseignement sur le *greffier* d'Olympie. Comme Pausanias n'en parle pas lorsqu'il énumère les différents ministres des autels, on peut croire que ses fonctions n'avaient aucun caractère sacerdotal; mais elles n'en avaient pas pour cela moins d'importance, si toutefois elles étaient aussi étendues que leur nom permet de le supposer. C'était lui qui tenait les registres sacrés, où étaient consignés les olympiades et les noms des vainqueurs, les événements et les particularités dignes de remarque qui avaient accompagné la célébration des jeux.

Pendant quelques jours c'était un *historiographe.* En temps ordinaire, il rédigeait et conservait les délibérations et décrets du sénat olympique, tenait les comptes de l'argent qui entrait dans le trésor sacré (offrandes des villes et des particuliers, amendes auxquelles avaient été condamnés par les hellanodices les athlètes qui avaient enfreint les règlements, récompenses des complaisantes explications données aux étrangers par les exégètes, prix du bois vendu par le xyleus, etc.) : c'était alors le *trésorier*, ταμίας τῶν ἱερῶν χρημάτων, dont parle Aristote [1].

[1] *Polit.*, l. VI, c. 8.



ΕΠΙΤΗCCΞΑΘ

ΘΕΟΚΟΛΟΙΟΛΥΜΠΙΚΟΙ

ΑΥΡ.ΕΥΤΥΧΗC

Τ.ΦΛ.ΑΡΧΕΛΑΟCΟΚΡΑΤΙCΤΟCΤΟΔ

Π.ΕΓΝΑΤ.ΒΕΝΥCΤΕΙΝΟCΒΕΝΥCΤΕΙΝΟΥ

CΠΟΝΔΟΦΟΡΟΙ

ΑΦΡΟΔΑCΕΥΤΥΧΟΥC

ΦΛ.ΑΡΧΕΛΑΟCΑΡΧΕΛΑΟΥ

ΚΛ.ΒΕΓΕΤΟC

ΜΑΝΤΕΙC

ΒΙΒ.ΦΑΥCΤΕΙΝΙΑΝΟCΚΛΥΤΙΑΔΗC

ΚΛ.ΤΕΙCΑΜΕΝΟCΙΑΜΙΔΗC

ΕΞΕΓΗΤΑΙ

ΒΙΒ.ΜΑΡΚΟC

ΚΛ.ΥΠΑΤΙΑΝΟC

ΥΠΟCΠΟΝΔΟΡΧΗCΤΑΙ

ΔΗΜΗΤΡΙΟCΕΥΤΥΧΟΥC

CΩΤΗΡΙΔΑCΑΡΧΕΛΑΟΥ

ΕΥΘΗΡΟCΒΕΝΥCΤΕΙΝΟΥ

CΠΟΝΔΑΥΛΑΙ

ΑΥΡ.ΖΗΘΟC

ΕΥΠΟΡΟCΔΙΟC

ΞΥΛΕΥCΑΝΕΙΚΗΤΟC

ΓΡΑΜΜΑΤΕΥCΕΡΜΗC

1. [Διὸρ] ἱερά.
2. Ἐπὶ τῆς σ'ξ'α' ὀλ(υμπιάδος.)
3. . . . . Θεοκόλοι ὀλυμπικοὶ
4. Αὐρ(ήλιος) Εὐτύχης,
5. Τ(ίτος Φλ(άβιος) Ἀρχέλαος ὁ κράτιστος τὸ (τέταρτον,)
6. Π(ούβλιος) Ἐγνάτ(ιος) Βενυστεῖνος Βενυστείνου·
7. . . . . Σπονδοφόροι
8. Ἀφροδᾶς Εὐτύχους,
9. Φλ(άβιος) Ἀρχέλαος Ἀρχελάου,
10. Κλ(αύδιος) Βέγετος·
11. . . . . Μάντεις
12. Βίβ(ιος) Φαυστειωιανός Κλυτιάδης,
13. Κλ(αύδιος) Τεισάμενος Ἰαμίδης·
14. . . . . Ἐξηγηταὶ
15. Βίβ(ιος) Μάρκος,
16. Κλ(αύδιος) Ὑπατιανός·
17. . . . . Ὑποσπονδορχησταὶ
18. Δημήτριος Εὐτύχους,
19. Σωτηρίδας Ἀρχελάου,
20. Εὔθηρος Βενυστείνου·
21. . . . . Σπονδαῦλαι
22. Αὐρ(ήλιος) Ζῆθος,
23. Εὔπορος Διός·
24. . . . . Ξυλεὺς Ἀνείκητος·
25. . . . . Γραμματεὺς Ἑρμῆς.

Ligne 1re. — Dans la première inscription il n'y avait que le commencement du mot διόρ; ici il n'y a que le mot ἱερά. Il est regrettable que ce soit

précisément la lettre la plus intéressante qui manque, le ῥ. La couronne d'olivier, et une des bandelettes qui l'attachent, sont, cette fois, mieux conservées.

Il faut remarquer que la formule μετ' ἐκεχείρου a été omise. Son emploi n'est en effet nullement nécessaire pour fixer la date, et ne s'explique que par le respect de la tradition.

Ligne 2 : Ἐπὶ τῆς σ́ξ́ά Ὀλυμπιάδος. — Le λ inscrit dans l'O rappelle les monogrammes des monnaies grecques, habile mélange de lettres, qui tient plus du dessin que de l'écriture.

Ce fut pendant la 261e olympiade que les ministres dont les noms figurent sur cette table sacrée exercèrent leurs fonctions, de l'an 268 à l'an 272 après J. C., sous le règne de M. Aurélius Claudius, et pendant les deux premières années du règne d'Aurélien.

Lignes 3-7. — Les deux théocoles qui avaient été collègues d'Archélaüs dans son troisième sacerdoce ont disparu, soit que la mort les eût frappés, soit qu'ils n'eussent point été réélus, de même qu'Archélaüs était resté à l'écart pendant quatre olympiades. Le titre de κράτιστος, donné à T. Flavius Archélaüs, indique que dans cet intervalle de nouveaux honneurs lui avaient été décernés. Ce titre correspond au latin *vir clarissimus* et *vir egregius* : le premier qui se donnait aux sénateurs,

le second aux chevaliers romains. Mais les fonctions sacerdotales étaient incompatibles avec la dignité de sénateur, tandis que les empereurs conféraient souvent l'ordre équestre aux citoyens des villes de province qui avaient rempli plusieurs fois, dans leur patrie, les premières fonctions civiles ou sacerdotales[1]. Ainsi Archélaüs avait été admis dans l'ordre équestre avant ou pendant sa quatrième théocolie. Cette marque évidente de faveur explique comment il avait pu être utile à ses concitoyens et mériter une statue.

Βενουστεῖνος est le nom latin *Venustinus*, dérivé de Vénustus, comme *Albinus* d'Albus, *Augustinus* d'Augustus, *Longinus* de Longus, *Macrinus* de Macer, etc.

Lignes 7-11. — Cette fois, les fils d'Archélaüs avaient atteint l'âge voulu pour le spondophorat. On dirait même que l'aîné, Sceptas, l'avait dépassé; car il avait été hypospondophore seize ans

[1] Je tiens de M. Leon Renier que, dans les inscriptions d'Afrique contemporaines des inscriptions dont il est question ici, le titre de *Flamen perpetuus* est presque toujours accompagne des lettres V. E., sigles du titre *Vir egregius*. *Voy.*, pour l'emploi du mot κράτιστος, Bœckh, *C. I. G.*, n°s 4497, 4498, 4499, dans lesquels un personnage est appele τὸν κράτιστον ἐπίτροπον Σεβαστοῦ, ce qui devrait, selon M. Renier, se traduire en latin par ces mots : *virum egregium procuratorem Augusti*.

auparavant, et se trouvait naturellement désigné au choix de son père. Il est vrai qu'on peut expliquer son absence de tout autre manière. Comme le pontificat n'était point un privilége héréditaire, il est croyable que les fonctions confiées aux fils des grands prêtres n'étaient qu'un honneur, et non pas un noviciat qui engageât leur avenir. Vénustinus, à son tour, a un fils trop jeune, Euthère, que nous retrouvons plus bas parmi les ὑποσπονδορχησταί. Mais le troisième spondophore, Claudius Végétus, devait être son proche parent; car c'était une règle constante que chaque théocole eût parmi les spondophores un membre de sa famille.

Lignes 11-14. — Des quatre devins qui exerçaient leur art pendant la 257e olympiade, deux sont morts, Stéphane et Polycrate: car on peut difficilement expliquer d'une autre manière le vide qui s'est fait parmi les devins. Le temps n'était plus où les rois et les fondateurs de colonies appelaient auprès d'eux les plus célèbres parmi les Clytiades et les Iamides; où Sparte, pour les enlever aux honneurs tranquilles d'Olympie et les mettre à la tête de ses armées, leur accordait, au mépris de ses lois, le titre de citoyen. La vie politique avait abandonné la Grèce avec la liberté; et la voix des devins, au lieu d'annoncer la destinée des peuples et l'issue des batailles, n'a-

vait plus qu'à satisfaire la curiosité superstitieuse de quelques particuliers : leur crédit allait s'éteignant avec leur race.

Lignes 14-17.—Le second ε dans le mot ἐξεγηταί est une faute manifeste. Peut-être ai-je mal lu cette lettre un peu effacée. Mais que l'erreur soit du graveur ou du copiste, la correction est facile autant que nécessaire.

Vibius Marcus et Claudius Hypatianus sont encore exégètes. Il est clair que des fonctions qui demandaient de longues études, un constant effort de mémoire, de la *science* même (car après tout, les exégètes étaient à la fois théologiens, historiens, archéologues), ne pouvaient être temporaires.

Lignes 17-21. — Chaque théocole a encore un fils parmi les ὑποσπονδορχησταί. Ces choix sont une preuve presque certaine de l'identité des ὑποσπονδορχησταί avec les ὑποσπονδοφόροι.

Lignes 21-24. — Il y avait dans l'Altis un autel [1] qui ne servait point pour les sacrifices; mais on y faisait monter les trompettes et les hérauts pour disputer le prix de leur art. Il se pourrait qu'il y eût de même un concours pour les joueurs de flûte, et que les vainqueurs fussent admis pendant une olympiade à exercer leur art près des autels. Ainsi s'expliquerait le changement qui

[1] Paus., *Elid.*, I, c. XXII.

s'est fait parmi les musiciens. Aurélius Hyginus a été remplacé par Zéthus; Léon et Artémisis ont été remplacés par Euporus, affranchi (?) comme eux.

Lignes 24 et 25.—Quant aux fonctions de ξυλεύς et de γραμματεύς, elles étaient à vie, à ce qu'il semble. L'expérience acquise n'était pas, en effet, à dédaigner en matière d'administration.

La troisième inscription a été trouvée dans l'Alphée, pendant l'automne de 1849, par un paysan de *Drouva*, village voisin d'Olympie. C'est une pierre plate, qui a environ soixante centimètres de haut sur trente de large. Tout le côté droit est brisé, et quelques lignes ont perdu leurs dernières lettres. Malheureusement, la date de l'olympiade a complétement disparu. Les deux inscriptions gravées sur le piédestal d'Archélaüs ne sont, nous l'avons déjà vu, que la copie des tables conservées dans le Prytanée ou dans le Théocolion. Mais il y a toute apparence que cette troisième inscription est un original.



ΜЄΤЄΚЄΧЄΙΡΟΥ . ΤΟΥΜЄΤΑΤ///

ΟΛΥΜΠΙΑΔΑ .

ΘΕΟΚΟΛΟΙ . ΟΛΥΜΠΙΚΟΙ .

ΑΡΙCΤΩΝ . ΑΡΙCΤΩΝΟC .

ΝΙΓЄΡ . ΝΙΓЄΡΟC .

Τ . ΦΛΑΒΙΟC . ΔΑΜΑΡΙCΤΟC .

CΠΟΝΔΟΦΟΡΟΙ .

ΑΠΟΛΛΟΦΑΝΗC . ΑΡΙCΤΩΝΟ///

CΟΦΩΝ . ΝΙΓЄΡΟC .

ΠΟCЄΙΔΙΠΠΟC . ΝΙΓЄΡΟC

ΜΑΝΤЄΙC .

ΟΛΥΜΠΟC . ΟΛΥΜΠΟΥ . ΚΛΥΤ///

ΔΙΟΝЄΙΚΟC . ΟΛΥΜΠΟΥ . ΚΛΥΤ///

ЄΞΗΓΗΤΗC . Μ . ΩΡΑΤΙΟC . CΑΒЄΙΝ///

ΓΡΑΜΜΑΤЄΥC .

Τ . ΦΛΑΒΙΟC . ΝΑΡΚΙCCΟC .

CΠΟΝΔΑΥΛΗC .

ЄΥΔΑΜΩΝ . ЄΥΔΑΜΟΝΟC .

ЄΠΙCΠΟΝΔΟΡΧΗCΤΑΙ .

ЄΠΙΤΥΧΙΩΝ . ΑΠΟΛΛΟΦΑΝΟΥC .

CΥ////ΡΟΦΟC . ΑΠΟΛΛΟΦΑΝΟΥC .

ΑΡΙC//ΟΝЄΙΚΟC . ΠΟCЄΙΔΙΠΠΟΥ .

///ΑΘΗΜЄΡΟ//ΤΗC .

ΑΝΘ///C . ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ .

1. Διὸρ ἱερά
2. Μετ' ἐκεχείρου τοῦ μετὰ τ[ὴν....
3. Ὀλυμπιάδα,
4. .... Θεοκόλοι ὀλυμπικοὶ
5. Ἀρίστων Ἀρίστωνος,
6. Νίγερ Νίγερος,
7. Τ(ίτος) Φλάβιος Δαμάριστος·
8. .... Σπονδοφόροι
9. Ἀπολλοφάνης Ἀρίστωνο[ς,]
10. Σόφων Νίγερος,
11. Ποσείδιππος Νίγερος·
12. .... Μάντεις
13. Ὄλυμπος Ὀλύμπου Κλυτ[ιάδης,]
14. Διόνεικος Ὀλύμπου Κλυτ[ιάδης·]
15. .... Ἐξηγητὴς Μ(άρκος) Ὡράτιος Σάβειν[ος·]
16. .... Γραμματεὺς
17. Τ(ίτος) Φλάβιος Νάρκισσος·
18. .... Σπονδαύ[λ]ης
19. Εὐδάμων Εὐδάμονος·
20. .... Ἐπισπονδορχησταὶ
21. Ἐπιτυχίων Ἀπολλοφάνους,
22. Σύ[ντ]ροφος Σόφωνος,
23. Ἀριστόνεικος Ποσειδίππου·
24. .... [Κ]αθημερο[θύ]της
25. Ἄνθ[α]ς Ἀλεξάνδρου.

Ligne 1re. — La couronne, les bandelettes, les lettres, toute la tête de l'inscription sont dans un état de conservation tel, qu'aucune confusion

n'est possible. Il y a bien Διὸρ ἱερά. C'est un exemple curieux d'une des particularités du dialecte éléen.

« Les Érétriens [1], » dit Strabon, « avaient reçu « une colonie de l'Élide; c'est pourquoi ils em- « ploient fréquemment la lettre ῥ, non-seulement à « la fin des mots, mais au milieu : usage que raille « la comédie. »

Dans une inscription très-ancienne, trouvée à Olympie par M. Gell [2], on voit, en effet, le ῥ substitué au σ à la fin des mots les plus usuels, de l'article, de l'enclitique, τοῖρ pour τοῖς, τιρ pour τις [3].

De plus, on trouve dans Pausanias un exemple du ῥ à la place du σ au milieu du mot. Au lieu de donner à Apollon [4] le surnom de *Thesmios*, comme les Athéniens, les Éléens l'appelaient *Thermios*. De même, ils disaient θέρμα pour θέσμα [5].

[1] Ἐποίκους ἔσχον ἀπ' Ἤλιδος, ἀφ' οὗ καὶ τῷ γράμματι τῷ ῥ πολλῷ χρησάμενοι οὐκ ἐπὶ τέλει μόνον ἀλλὰ καὶ ἐν μέσῳ τῶν ῥημάτων κεκωμῴδηνται. (L. X, p. 448.)

[2] *Voy.* Bœckh., t. I, nº 11.

[3] Ἁ Ϝρᾶτρα τοῖρ Ϝαλείοις καὶ τοῖρ Ἡρϝαίοις. . . . αἰ δέ τιρ τὰ γράφεα . . . . .

[4] Τὸν μὲν δὴ παρὰ Ἠλείοις Θέρμιον Ἀπόλλωνα καὶ αὐτῷ μοι παρίστατο εἰκάζειν ὡς κατὰ Ἀτθίδα γλῶσσαν εἴη Θέσμιος.

(*Elid.*, I, c. XV.

[5] Hésychius, il est vrai, ne dit pas si cette altération etait

Ligne 2. — Μετ' ἐκεχείρου a le même sens que plus haut, *avec la trêve*, à l'*arrivée* de la trêve, au commencement de la trêve sacrée, qui a suivi l'olympiade...

Il est assez singulier, que, dans trois inscriptions, nous ayons les trois manières différentes de compter le temps. Dans la première, la date est fixée par l'olympiade *qui suit;* dans la seconde, par l'olympiade *qui court;* dans la troisième, par l'olympiade *qui précède:* le futur, le présent, le passé [1].

La durée du sacerdoce se prêtait, en effet, à ces variations. Archélaüs, par exemple, entrait en charge après la 255e olympiade, exerçait ses fonctions pendant la 256e, les quittait à l'arrivée de la 257e. Il est clair qu'avec ces trois termes et différentes prépositions on peut imaginer plusieurs combinaisons chronologiques, qui toutes arrivent au même résultat.

Quant à la date perdue de cette troisième inscription, il est probable qu'elle est un peu anté-

particulière au dialecte éléen; mais l'analogie ne permet-elle pas de conclure du dérivé à la racine? Voyez, du reste, pour les particularités du dialecte éléen, Arens, *de Ling. græc. dialectis*, t. I, p. 225 et t. II, p. 535.

[1] Τῷ πρὸ τῆς σ'ν'ζ' ὀλυμπιάδος.
Ἐπὶ τῆς σ'ξ'α' ὀλυμπιάδος.
Τοῦ μετὰ τὴν . . : . ὀλυμπιάδα.

rieure aux deux précédentes; mais il ne faut pas remonter beaucoup plus haut que la première. Car les caractères offrent une ressemblance complète : ce sont les mêmes ꟽ, les mêmes Є, les mêmes C. D'un autre côté, ce qui me ferait classer cette table sacrée avant les deux autres, c'est la rareté des noms et surnoms romains.

Lignes 4-8. — Le nombre des théocoles, comme celui des spondophores, comme celui des ἐπισπονδορχησταί est encore de trois. Évidemment c'est une loi, et non plus un hasard, qui se rencontre aussi constamment. Titus Flavius Damaristus est peut-être le grand-père ou le grand-oncle de Titus Flavius Archélaüs. Titus Flavius Narcissus, le γραμματεύς, appartient à la même famille.

Lignes 12-15. — L'absence de devins iamides ne peut s'expliquer que par des naissances tardives et des morts prématurées : de sorte que, pendant plusieurs années, cette famille ne pouvait fournir aucuns devins aux autels d'Olympie : les pères étaient morts, les fils trop jeunes : on attendait.

Lignes 16 *et* 17. — Le γραμματεύς, au lieu de venir le dernier, comme nous l'avons vu précédemment, passe avant le musicien et les enfants. Il doit probablement cette légère prérogative au lien de parenté qui l'unit à l'un des trois grands prêtres.

Lignes 20-24. — Cette fois, les ἐπισπονδορχησταί ne sont pas les fils des théocoles, mais leurs petits-fils. Le seul Niger, comme Damaristus n'avait pas d'enfants, était entouré dans les cérémonies saintes par quatre membres de sa famille, Sophon et Posidippe ses fils, et ses petits-fils Syntrophus et Aristonicus.

Deux lettres manquent au nom de *Syntrophus;* le sommet de la première est encore visible et paraît appartenir à un A ou un N. Je ne connais pas d'exemple de ce nom dans les inscriptions grecques; mais *Syntrophus* et *Syntrophe* sont extrêmement communs dans les inscriptions latines.

Ligne 24. — Le mot incomplet que contient cette ligne ne peut être un nom propre; car il n'y avait que trois ἐπισπονδορχησταί et tous les trois viennent d'être cités. En outre, la terminaison τής indique un nom qualificatif et désigne vraisemblablement les fonctions que remplissait Anthas, fils d'Alexandre.

D'autre part, il est à remarquer que le ξυλεύς ne figure point dans cette inscription, et que, d'ordinaire, il occupe l'avant-dernier rang dans les tables sacrées, le dernier par conséquent, lorsque le greffier n'est pas après lui, comme il arrive ici.

De même que nous avons vu appeler les *ca-*

milles de trois titres différents (ὑποσπονδοφόροι, ὑποσπονδορχησταὶ, ἐπισπονδορχησταί), il se pourrait que les fonctions de ξυλεύς fussent désignées par plusieurs mots, d'autant que le nom ξυλεύς (bûcheron) devait paraître bas et peu flatteur pour celui qui le portait.

K]αθημερο[θύ]της signifierait donc le sacrificateur ordinaire, de chaque jour, celui qui assistait le grand prêtre, et peut-être le remplaçait pour les sacrifices les moins importants. Bien que ce mot se présente pour la première fois, il n'est pas inadmissible, et les inscriptions nous en ont révélé bien d'autres. Il est composé comme l'adjectif καθημερόδιος, et rappelle le mot ἱεροθύτης, qui n'est également connu que par les inscriptions [1]. J'avais présenté jadis cette restitution avec une extrême réserve. Je la maintiens aujourd'hui avec toute confiance, fort de l'approbation d'un des maîtres de la science épigraphique, de M. Le Bas.

Ligne 25. — Le nom du dernier personnage est-il Anthas [2]? La terminaison ας est plus fréquente dans le dialecte dorien, et nous en avons des exemples dans ces inscriptions mêmes : Aphrodas, Sceptas, Sotéridas.

[1] Voyez l'*Explic. des Inscript. gr. et lat.*, recueillies par la commission de Morée, par Ph. Le Bas, t. I, p. 16.

[2] Anthas est le nom d'un fils de Neptune cité par Pausanias, *Corinth.*, XXXI.

Je résume dans un rapide tableau les faits les plus vraisemblables qui résultent de ces trois inscriptions et des textes qui les éclairent.

Les charges sacrées étaient de deux sortes, les unes temporaires, les autres à vie.

Les ministres qui n'exerçaient leurs fonctions que pendant la durée d'une olympiade étaient :

Les *trois théocoles*, nommés par le sort;

Les *trois spondophores*, leurs fils ou plus proches parents;

Les *trois hypospondophores*, leurs fils plus jeunes ou petits-fils;

Les *joueurs de flûte*, désignés probablement par un concours[1].

Les ministres à vie étaient :

Les *devins*, qui appartenaient à deux familles privilégiées, et prenaient possession des autels par droit héréditaire;

Les *exégètes*, interprètes des dogmes, gardiens des traditions, dont l'élection avait été sans doute déterminée par quelques difficiles épreuves; mais cette garantie et leur science assuraient la perpétuité de leurs fonctions;

Le *xyleus*, ministre subalterne et agent commercial de la communauté;

[1] *Voy.* Welcker, *Sylloge Epigramm.*, n° 158 :

Κήρυξ νικήσας καλὸν ἀγῶνα Διός.

Le *greffier*, gardien des fastes olympiques, des décrets du sénat, des revenus sacrés.

Ce n'était pas seulement aux grands jours que ces ministres entouraient les autels : ils vivaient à Olympie même, dans la solitude et la retraite, et habitaient le *Théocolion*. Chaque jour ramenait un nouveau devoir, un nouveau sacrifice, auquel tous étaient tenus d'assister, excepté le greffier et les deux théocoles qui n'étaient pas de service ce mois-là.

C'était naturellement quand les charges temporaires allaient expirer et les charges à vie recommencer une nouvelle carrière, au moment où la religion préparait ses plus magnifiques pompes, que l'on gravait sur la pierre les noms de tous ceux qui avaient servi les dieux pendant l'olympiade.

Comme ces trois tables sacrées sont du IIIe siècle après Jésus-Christ, on doit se demander si les renseignements qu'elles offrent ont un caractère légitime de généralité; si la constitution religieuse d'Olympie sous les empereurs est encore la constitution des beaux temps de la Grèce? Sans vouloir rien affirmer, il me semble que dans ces inscriptions tout atteste la plus grande fidélité aux traditions, et les formules, qui appartiennent évidemment à une époque beaucoup plus reculée, et les titres des différents ministres, et l'hérédité

des charges dans certaines familles d'origine antique et fabuleuse. La confirmation constante qu'elles rencontrent dans le texte de Pausanias n'est pas non plus sans valeur, bien que Pausanias ne vécût qu'un siècle plus tôt, sous l'empereur Adrien.

Quand la Grèce eut été asservie par les Romains, les jeux d'Olympie perdirent ce caractère de grandeur, d'orgueilleux enthousiasme, que la liberté donne aux fêtes nationales. Mais rien ne prouve que cette décadence fût allée plus loin. Les plaisirs étaient plus nécessaires que jamais aux Grecs, depuis que la vie politique ne les occupait plus; les conquérants l'avaient si bien compris que, le lendemain de la ruine de Corinthe, de peur que les jeux Isthmiques ne fussent interrompus, ils chargèrent les Sicyoniens de les faire célébrer.

La Grèce, condamnée au calme sous le joug de ses maîtres, se consola par l'amour des arts, des lettres déchues, par les fêtes. Les Romains, les premiers, concouraient par leur présence à accroître la pompe et l'éclat des jeux Olympiques. Les proconsuls [1] et les magistrats qui gouver-

[1] Un édifice particulier était destiné au gouverneur romain, lorsqu'il assistait aux jeux. C'était le *Leonidæum*.

(Paus., *Elid.*, I, c. XV.)

naient la province d'Achaïe, les jeunes Romains qui, selon l'habitude, complétaient en Grèce leur éducation, les voyageurs qui la visitaient, les riches Romains qui venaient y bâtir de tous côtés des palais et des villas[1], tous ces *barbares* civilisés savaient applaudir aux vainqueurs d'Olympie, et même y faire disputer le prix en leur nom.

Les Éléens, qui avaient exercé avec tant de zèle et de jalousie leur rôle de pacificateurs, de juges, de maîtres des cérémonies, purent se donner tout entiers à ces soins importants. La main protectrice de Rome était lourde parfois, quand elle enlevait à Olympie quelques centaines de statues pour embellir un palais ou un temple; et si le Jupiter lui-même échappait à la convoitise de Caligula, c'est que l'on croyait alors qu'il était impossible de transporter l'immense colosse de Phidias. Mais les Éléens avaient aussi des jours de joie et d'orgueil, quand les empereurs venaient assister à leurs fêtes, quand Néron descendait lui-même dans le stade pour y disputer la victoire.

Je ne pense donc pas que les jeux Olympiques eussent rien perdu de leur célébrité, quoiqu'ils eussent perdu leur véritable grandeur. Ce ne fut plus la Grèce libre, mais l'empire romain tout

[1] Aujourd'hui même, il reste dans la vallée d'Olympie des ruines romaines

entier qui eut le droit de s'y asseoir. Comment les traditions sacrées n'eussent-elles pas été conservées avec plus de respect encore que les traditions du stade et de l'hippodrome? Elles se continuèrent jusqu'à l'avénement du christianisme. Alors Olympie vit fermer ses temples et renverser ses autels; et, comme si la nouvelle religion avait une force que Rome elle-même n'avait point eue, le Jupiter de Phidias alla orner une place de Constantinople et périr misérablement dans un incendie.

L'ACHAÏE.

L'ACHAÏE.

—

En quittant les monts Aroaniens et l'Arcadie pour gagner le golfe de Corinthe, on arrive en quelques heures au bord de la mer. Des dernières hauteurs, l'œil embrasse l'ensemble de cette belle vue qui va se dérouler lentement, comme un panorama, à chaque pas sur les côtes de l'Achaïe, jusqu'à ce qu'elle se revête, à Sicyone, de tout son charme, à Corinthe, de toute sa grandeur. Depuis le promontoire Anti-Rhium, la clef du golfe, jusqu'au promontoire de Junon Acræa et jusqu'au fond de la mer des Alcyons, apparait le littoral de la Grèce continentale; le détroit qui le sépare du Péloponèse a, par moments, si peu de largeur, qu'on dirait un fleuve, si un fleuve pouvait égaler l'azur et le calme de ses eaux.

La route aboutit à la mer sur la droite du *Buraïcus,* petit torrent qui coulait près de la ville de *Bura* et lui devait son nom. Bura, moins connue qu'*Hélicé*, située quarante stades plus à l'ouest, fut enveloppée avec elle dans une de ces grandes catastrophes qui consternent, non pas seulement un peuple, mais un siècle entier. C'est le pendant de Pompéi et d'Herculanum.

Hélicé était la ville la plus florissante de l'Ægiale, capitale des Ioniens, qui la fondèrent, capitale des rois achéens, quand ils eurent chassé les Ioniens, siége de l'assemblée et du gouvernement républicain, quand la forme démocratique fut substituée à la royauté. Homère, en la nommant, lui donne l'épithète d'εὐρεῖαν [1], qu'il ne donne qu'aux grandes villes. Bâtie sur le bord de la mer, elle était consacrée au dieu des flots, et le nom de *Neptune Héliconien* était en telle vénération qu'il fut transporté par les Ioniens à Milet et à Téos [2]; Homère en parle plusieurs fois dans ses vers.

« Ainsi mugit le taureau qu'on traîne à l'autel « du dieu Héliconien, » dit-il quelque part [3]. Dans

[1] Αἰγιαλόν τ' ἀνὰ πάντα καὶ ἀμφ' Ἑλίκην εὐρεῖαν.

[2] Strab., l. VIII, p. 384. — Paus., *Achaïe*, XXIV.

[3] Ὡς ὅτε ταῦρος
Ἤρυγεν, ἑλκόμενος Ἑλικώνιον ἀμφὶ ἄνακτα.
(*Il.*, XX, v. 404.)

un autre passage, Junon reproche au dieu de ne point voler au secours des Grecs, « qui lui portent à Hélicé et à Ægæ tant d'agréables présents [1]. »

Je remarque le nom d'ἐννοσίγαιε que lui donne en ce moment sa sœur. Ce fut, en effet, cette puissance *qui ébranle la terre* qu'éprouvèrent les Héliciens : triste récompense de tant de prières et de tant de sacrifices.

Deux ans avant la bataille de Leuctres, dans l'hiver de 373, pendant la nuit, un tremblement de terre renversa de fond en comble la ville d'Hélicé [2]; les eaux de la mer, franchissant leurs limites, ensevelirent et les ruines et les habitants de cette malheureuse cité. Neptune n'épargna même pas son temple, et les flots s'élevèrent jusqu'à la cime du bois qui lui était consacré. Dans sa colère, il ne souffrit pas davantage que les cadavres fussent retirés et reçussent la sépulture. Le sol même de la ville s'était abîmé sous les eaux.

Toute l'Achaïe consternée chercha l'explication de ce désastre. Les anciens ne voulaient aux bouleversements terrestres que des causes di-

[1] Οἱ δέ τοι εἰς Ἑλίκην τε καὶ Αἰγὰς δῶρ' ἀνάγουσι
Πολλά τε καὶ χαρίεντα. (*Il.*, VIII, v. 203.)

[2] Paus., *Ach.*, XXIV. — Strab., l. VIII, p. 384.

vines. C'était là toute leur physique. On se rappela que des suppliants avaient été arrachés aux autels et massacrés [1]. D'autres [2] parlaient des refus qu'avaient opposés les Héliciens aux Ioniens d'Asie, qui voulaient qu'ils leur cédassent la statue du dieu. Quelques-uns [3] accusaient leur violence à l'égard des députés ioniens qu'ils n'avaient même pas laissé sacrifier sur l'autel, et dont ils avaient dispersé les offrandes. Élien dit même qu'ils les égorgèrent dans le temple, de concert avec les habitants de Bura [4].

Aussi Bura fut-elle enveloppée dans la même ruine. Tous ses habitants périrent également sous les débris de leur patrie, et leurs cadavres ne furent protégés que par la position de la ville sur la montagne. Comment ne pas reconnaître l'éclatante vengeance du dieu? *Ægium*, distante de quarante stades comme Bura, n'avait pas éprouvé la moindre secousse [5]! Au reste, les avertissements du ciel n'avaient pas manqué! les sources avaient tari; le soleil s'était montré ou plus rouge que le sang ou voilé de noir; des feux avaient

[1] Paus., *ibid.*

[2] Strab., p. 385.

[3] Diod. Sic., l. XV, c. 49.

[4] Elien, *de Nat. anim.*, XI, 49.

[5] Senec., *Quæst. nat.*, l. VI, c. 25.

sillonné le ciel, et la terre avait fait entendre de sourds mugissements [1] !

Le territoire d'Hélicé fut réuni à celui d'Ægium, qui hérita en même temps de sa prospérité et devint la capitale de l'Achaïe. Quant à Bura, comme un petit nombre de ses habitants avaient survécu, ils fondèrent une seconde fois leur ville anéantie ; riches de tant d'héritages, ils firent venir pour l'embellir le marbre du Pentélique, et appelèrent le sculpteur Euclide, Athénien.

Mais le souvenir de cet événement se perpétua pendant des siècles : les matelots montrèrent toujours la place d'Hélicé. Ils faisaient même un grand détour pour ne point se briser contre un Neptune de bronze qui se maintenait à fleur d'eau sur sa base [2] : statue de la Vengeance éternisée.

Les Romains en parlaient encore, poëtes comme naturalistes :

« Si quæras Helicen et Buran, Achaidos urbes
« Invenies sub aquis et adhuc ostendere nautæ
« Inclinata solent cum mœnibus oppida mersis [3]. »

« Helicen et Buran, » dit Pline, « in sinu Corinthio, quarum in alto vestigia apparent [4]. »

[1] Paus., *ibid.*, XXIV.

[2] Eratosth. ap. Strab., VIII, p. 384.

[3] Ovid., *Metam.*, XV, v. 263.

[4] Plin., *Hist. nat.*, II, 92.

Mais le poëte et le prosateur se trompent tous les deux ; Bura, située sur une montagne escarpée, à une lieue de la mer, ne pouvait se voir sous les eaux ; de plus, elle avait été reconstruite à son ancienne place. Hélicé avait véritablement disparu. Du temps de Pausanias, les ruines se voyaient encore un peu, quoique rongées par l'action de la mer [1].

Il paraît, du reste, que la colère de Neptune dure encore. Le 23 août 1817, *Ægium* à son tour (aujourd'hui *Vostitza*) fut aux deux tiers renversée par un tremblement de terre, et cinq villages, sur le territoire de l'antique Hélicé, furent complétement anéantis.

A l'orient de Bura, en s'avançant vers Sicyone, se présente bientôt le Crathis, qui roule, mêlées à ses eaux, les eaux du Styx, et ne *tarit jamais* [2] : éloge qu'on ne saurait adresser à la plupart des torrents qui arrosent l'Achaïe ; car ils se dessèchent dès que l'été a fondu les dernières neiges. Sur les bords du Crathis était *Ægæ*, où Neptune n'était pas moins vénéré qu'à Hélicé [3], comme le prouvent les vers d'Homère cités plus haut, et ces autres vers :

[1] Σύνοπτα, οὐ μὲν ἔτι γε ὁμοίως, ἅτε ὑπὸ τῆς ἅλμης λελυμασμένα. (Paus., *Ach.*, XXV.)

[2] Ἀέναος. (*Ibid.*)

[3] *Il.*, VIII, v. 203.

« Neptune arrive à Ægæ; là, au fond de la mer, « était construit son magnifique palais tout en or, « éclatant, éternel [1]. »

Elle fut abandonnée par ses habitants à cause de sa faiblesse. *Ægire*, située quelques stades plus loin, sur le *Crius*, s'agrandit à leurs dépens, et leur offrit une nouvelle patrie où le nom même était à peine changé.

Dans le principe, Ægire s'appelait *Hypérésia*, et Homère ne la connaît que sous ce nom [2]. Mais dans une guerre contre les Sicyoniens, les habitants, par une ruse digne d'Annibal, rassemblèrent toutes les chèvres du pays, et pendant la nuit, leur attachèrent aux cornes des torches allumées [3]. L'ennemi, croyant qu'ils avaient reçu du renfort, s'éloigna en toute hâte. On éleva un temple à Diane, à l'endroit où s'était arrêtée la plus belle chèvre, chef de ces étranges auxiliaires, et la ville reconnaissante prit elle-même le nom d'Ægire. Toutes ses monnaies portaient l'image d'une chèvre. Il est à remarquer qu'à quelques lieues de distance

[1] Ἵκετο . . . . .
Αἰγάς· ἔνθα δέ οἱ κλυτὰ δώματα βένθεσι λίμνης
Χρύσεα, μαρμαίροντα τετεύχαται, ἄφθιτα αἰεί.
(*Il.*, XIII, v. 20.)

[2] *Il.*, II, v. 573.

[3] Strab., l. VIII, p. 385. — Paus., *Ach.*, XXVI.

trois villes portaient des noms analogues: *Ægæ*[1], *Ægium*, *Ægire*.

Nous retrouvons à Ægire le sculpteur athénien Euclide, qui fut appelé ensuite à Bura. Il avait fait en marbre pentélique la statue de Jupiter. L'hostilité de Sicyone explique pourquoi les Achéens ne s'adressaient pas de préférence aux artistes si célèbres et si nombreux de cette ville toute voisine. Et puis, le nom d'Athénien avait tant de prestige! Ægire était à douze stades de la mer; mais elle avait un port qui est marqué aujourd'hui par quelques pierres éparses sous les eaux. Les habitants du pays les appellent *Mavra litharia* (les pierres noires).

Enfin, la dernière ville de l'Achaïe, à l'orient, était *Pellène*, qui est citée également dans le recensement homérique[2]. Située sur une colline très-élevée et assez éloignée de la mer, elle avait, comme Ægire, un port où les Argonautes avaient abordé, disait-on, et qui, pour cette raison, s'appelait *Aristonautæ*[3]. Il est difficile d'en reconnaître la place. Pour les galères anciennes, que

[1] Le nom d'Αἰγαί n'est pas étranger à l'idée de tempêtes. *Voy.* la note finale de la thèse de **M. E.** Burnouf, ancien membre de l'école d'Athènes, *de Neptuno*.

[2] *Il.*, II, v. 574.

[3] Paus., *Ach.*, XXVII.

fallait-il, surtout dans un golfe aussi hospitalier que le golfe de Corinthe? Un repli de la côte et une plage sablonneuse où l'on pût tirer à sec les vaisseaux. On voyait à Pellène une statue de Minerve en ivoire et en or. Les habitants prétendaient qu'elle était l'œuvre de Phidias, et qu'il l'avait faite avant la vierge du Parthénon. On célébrait aussi à Pellène des jeux assez renommés, dont Pindare fait mention [1].

Le *Sys* séparait le territoire de Pellène de celui de Sicyone. C'était le dernier fleuve de l'Achaïe.

L'Achaïe justifie bien son nom primitif d'*Ægiale* [2]. Ce n'est qu'une côte, qu'une longue lisière de terres et de rochers resserrés entre les montagnes de l'Arcadie ou de l'Élide et la mer. Elle s'étendait depuis la Sicyonie jusqu'au promontoire Araxe, en face de l'île de Céphallénie, c'est-à-dire sur tout le littoral septentrional du Péloponèse. Le pays passait pour pauvre et stérile dans l'antiquité; mais il est singulièrement enrichi aujourd'hui par la culture du raisin de Corinthe.

Les auteurs ne nous apprennent même pas si les Ægialiens étaient de race pélasgique, comme

[1] Ἀγῶνές τ' ἔννομοι
Πελλάνᾳ. (Pind., *Olymp.*, VII, v. 77.)

[2] Τὰ πολλὰ γὰρ αὐτῆς αἰγιαλόν.

cela paraît vraisemblable. Chassés par les Ioniens, ils passèrent en Italie et en Sicile, et y portèrent les noms des lieux qu'ils quittaient (*Crathis*, *Sélinus*, *Sybaris*, *Léontion*, *Panorme*). Les Ioniens, chassés à leur tour par les Achéens, allèrent en Asie, après une halte de cinquante ans dans l'Attique, et fondèrent, en Carie et en Lydie, douze villes, en souvenir des douze villes qu'ils occupaient dans l'Ægiale. Ces dernières étaient, d'après Hérodote et Strabon[1], en allant de l'est à l'ouest : *Pellène*, *Ægire*, *Ægæ*, *Bura*, *Hélicé*, *Ægium*, *Rhypes*, *Patræ*, *Pharæ*, *Olénus*, *Dymé*, *Trytée*. Polybe met *Léontion* et *Cérynéa* à la place de Rhypes et d'Ægæ[2].

Les Achéens, chassés eux-mêmes d'Argos et de Lacédémone par les Doriens, avaient perdu leur roi Tisamène, petit-fils d'Agamemnon, dans la bataille qu'ils livrèrent aux Ioniens. Mais ses fils Sparton, Daïmenès, Tellis, Léontamènes, son frère Damasias, ses parents plus éloignés Préygènes et Patréus se partagèrent le pays conquis et le pouvoir.

L'Ægiale, qui prit de ces derniers maîtres le nom d'Achaïe, resta dès lors plus que jamais isolée de la Grèce et oubliée de l'histoire. Les

[1] Hérod., l. I, c. 145. — Strab., l. VIII, p. 385.
[2] Polyb., l. II, c. 41.

Achéens, cette race glorieuse tant chantée par Homère, qui étend leur nom à tous les Grecs, s'ensevelirent dans le calme et l'égoïsme, indifférents même à l'invasion des Perses, jusqu'au jour où, opprimés à leur tour, ils reparurent avec tant d'éclat aux dernières heures de la Grèce épuisée et de la liberté mourante.

Aussi la Grèce jetait-elle parfois un regard d'envie sur la sage conduite et l'heureuse situation de ce pays. A une époque inconnue, la royauté avait été abolie [1]. Le gouvernement démocratique, établi à sa place, était si habilement constitué, les affaires publiques étaient administrées avec tant de simplicité et d'ordre [2], que les habitants de la Grande Grèce, soulevés contre les pythagoriciens, empruntèrent aux Achéens la plupart de leurs lois et de leurs coutumes. Les Thébains ne voulaient d'autres arbitres de leurs différends avec Sparte que les députés de l'Achaïe réunis à Ægium.

Nous avons peu de détails sur cette sage constitution de l'Achaïe. La base de la confédération politique était la plus parfaite égalité. Chaque ville possédait à peu près la même étendue de territoire, le même nombre d'habitants, et comp-

[1] Le dernier roi fut Ogygès.

[2] Strab., l. VIII, p. 384. — Polyb., l. II, c. 18.

tait dans son district sept à huit bourgs très-peuplés. Il était donc naturel qu'elles envoyassent toutes autant de députés à l'assemblée générale qui se tenait à Hélicé, et, après la destruction d'Hélicé, à Ægium, au centre de l'Achaïe. Réunie au milieu du printemps, l'assemblée réglait les affaires extérieures, en petit nombre, du reste, votait les lois nécessaires, lois uniformes pour toutes les villes, puisqu'elles avaient déjà les mêmes mœurs et les mêmes magistratures, nommait des délégués pour faire exécuter les lois, puis se séparait. S'il survenait une guerre ou une circonstance grave, ces délégués, pouvoir exécutif central, convoquaient les députés. Mais de telles occasions étaient fort rares. Les Éléens et les Arcadiens qui entouraient l'Achaïe étaient des voisins bienveillants et pacifiques; les Sicyoniens, plus remuants, étaient trop faibles pour causer de sérieuses inquiétudes. Toute l'attention de l'assemblée était concentrée sur le bien-être intérieur du pays.

Dans chaque ville aussi se retrouvait l'égalité entre les citoyens. Adonnés à l'agriculture, pauvres dans un pays peu fertile, sans commerce et presque sans industrie, ils ne voyaient au-dessus d'eux aucune de ces fortunes qui font naître l'ambition; de même que la rareté des guerres empêchait de se produire ces gloires redoutables

qui s'érigent en tyrannies. L'harmonie régnait entre les citoyens comme entre les douze villes.

Les Achéens étaient souvent invités par les Grecs à se mêler aux guerres qui les unissaient contre l'étranger ou les déchiraient entre eux. Mais, satisfaits de leur obscure et heureuse condition, ils excellaient à trouver de beaux prétextes à leurs refus. Ainsi, ils ne prirent point part aux guerres médiques, parce qu'ils ne voulaient pas obéir à un Dorien de Sparte, eux qui avaient commandé l'armée des Grecs sous les murs de Troie [1] !

La même raison fut alléguée, quand les Lacédémoniens voulurent les entraîner dans la guerre du Péloponèse. Mais, comme par rancune contre les Doriens qui les avaient chassés jadis d'Argos et de Lacédémone, ils témoignèrent à Athènes, puissance éloignée, puissance maritime, une bienveillance qui ne les exposait pas à de grands sacrifices. Ils les laissaient descendre et camper au promontoire *Rhium*, quand leur flotte arrivait jusqu'au golfe de Corinthe [2]. Un jour, cependant, les Athéniens embarquèrent avec eux un corps d'Achéens [3]. Aussi, plus tard, les Achéens se lais-

[1] Paus., *Ach.*, VI.

[2] Thucyd., II, c. 83.

[3] *Id.*, I, c. 111.

sèrent-ils contraindre de très-bonne grâce par Lacédémone à renoncer à cette alliance [1].

Je ne sais comment ils se trouvèrent à la bataille de Chéronée [2]. Peut-être l'ambition des Macédoniens les alarmait-elle sérieusement. Mais cette défaite leur servit de leçon pour se renfermer plus soigneusement que jamais chez eux, et d'excuse pour repousser les nouvelles avances des Grecs lors de la guerre Lamiaque. « Ils n'étaient pas encore remis de leurs pertes à Chéronée [3]. »

Enfin, dans la guerre de Thèbes contre Sparte, ils ne consentirent à intervenir que comme arbitres, lorsqu'ils en furent priés [4].

Ainsi, grâce à leur isolement, à leur sagesse, j'ajouterai à leur égoïsme, les Achéens jouirent pendant six à sept siècles de la paix et d'une médiocrité préférable aux plus brillantes destinées. A l'époque où les grandes villes, Athènes, Lacédémone, Thèbes, retombèrent épuisées, corrompues, prêtes à la servitude, ce peuple obscur avait conservé sa jeunesse, sa séve, ses vertus; les autres Grecs, en se serrant autour de lui, crurent par ce contact se retremper et se régé-

[1] *Ibid.*, c. 115.

[2] Paus., *Ach.*, VI.

[3] *Ibid.*

[4] Strab., l. VIII, p. 384.

nérer eux-mêmes. C'est ainsi qu'il parvint à son tour à l'hégémonie, et le nom achéen, tant de siècles éclipsé, servit de nouveau de ralliement et de nom commun à la dernière confédération des Hellènes.

Mais, pour préparer ce nouveau rôle, une transformation était nécessaire. Il fallait que la vieille constitution achéenne, moule trop étroit, fût brisée; il fallait que le danger réveillât de son égoïsme cette nation assoupie; il fallait, qu'opprimés à leur tour, ils apprissent à reconquérir et à défendre leur patrie, et à ne plus la séparer de la patrie commune. Les intrigues des rois de Macédoine commencèrent cette œuvre, en semant la discorde parmi les villes de l'Achaïe [1]. Une fois divisées, elles offrirent à Démétrius, à Cassandre, à Antigone Gonatas, une proie facile. Soumises les unes après les autres, elles reçurent les unes après les autres une garnison macédonienne et un tyran.

Mais, chez un tel peuple, la servitude ne pouvait être longue, ni le repentir tardif. Dymé, Patræ, Tritéa, Pharæ, revinrent les premières à leur ancienne alliance [2]. Bientôt Ægium et Bura les imitèrent. Enfin, au temps de l'expédition de Pyr-

[1] Polyb., II, c. 41.

[2] Strab., l. VIII, p. 384.

rhus en Italie, vers la 124e olympiade, les tyrans avaient été tués, les garnisons macédoniennes chassées, et l'Achaïe était unie comme par le passé.

La constitution nouvelle fut toute militaire. Ils élurent, non plus des magistrats pacifiques, mais des chefs de guerre, des stratéges, que l'on prenait dans chaque ville à tour de rôle [1]. Évidemment le temps n'était plus d'une sage administration et d'un gouvernement modèle. Il fallait ne penser qu'à combattre et à sauver la liberté reconquise. C'est pourquoi, quelques années après, sans craindre la tyrannie, on n'élut plus qu'un seul chef d'armée [2], afin que les opérations eussent plus d'unité et de vigueur.

Sicyone, la ville la plus voisine, demanda la première à entrer dans la ligue achéenne. Ensuite ce furent Corinthe, Épidaure, Trézène, Mégare, l'Arcadie, Égine, Athènes. Bientôt la ligue prit une extension si grande que les Achéens proprement dits y disparaissaient. Mais d'eux était venu l'élan, l'exemple, le principe de vie politique : il était juste que la gloire restât attachée à leur nom.

[1] Polyb. II, c. 43. — Strab., p. 385.

[2] Plut., *Vie d'Aratus*.

SICYONE.

CHAPITRE I.

SON HISTOIRE.

Sicyone faisait remonter sa fondation à l'antiquité la plus reculée. Elle porta d'abord le nom de *Mécone*[1], et fut habitée par les *Telchines*, race industrieuse, très-adroite dans tous les arts, surtout dans celui de forger le fer. Un vers d'Hésiode

[1] Etienne de Byzance au mot Σικυών. Strab., l. VIII, p. 382. Strabon dit même qu'elle porta le nom d'*Ægialée* avant celui de *Mécone*.

ferait même croire que Prométhée en était roi [1]. C'est là, du moins, qu'il trancha la querelle qui divisait les dieux et les hommes au sujet des sacrifices, et trompa le puissant Jupiter. Ainsi Mécone aurait reçu la première le feu sacré que Prométhée déroba au ciel ; fable que justifia sa brillante destinée.

Vingt-deux générations avant la guerre de Troie, Phoronée, fils du Phénicien Inachus et second roi d'Argos, chassa ou soumit les Telchines, et établit roi du pays son frère Ægialée, qui donna son nom à Mécone [2]. Pausanias entendit dire, il est vrai, aux habitants du pays, qu'Ægialée était autochthone. Mais quel est le peuple grec dont la vanité n'explique pas ainsi son origine?

Au reste, ces temps sont si obscurs qu'on ne pouvait, même dans l'antiquité, rien affirmer de certain à cet égard. Aussi la liste des vingt-cinq rois que donnent Eusèbe [3], saint Augustin [4] et Pausanias [5], n'est-elle rien moins qu'authentique. Il est à remarquer que cette liste a contre elle le

[1] Καὶ γὰρ ὅτ' ἐκρίνοντο θεοὶ θνητοί τ' ἄνθρωποι
Μηκώνῃ. (*Théog.*, v. 536.)

[2] Syncelle, p. 26; Étienne de Byzance, Αἰγιαλός. Apollod., l. II, c. 5.

[3] *Chron.*, p. 11 et suiv.

[4] *De civ. Dei*, l. XVIII, c. 2.

[5] *Corinth.*, V et VI.

témoignage positif d'Homère, qui désigne Adraste comme le premier roi de Sicyone [1]. Or Adraste ne vivait que cinq générations avant le siége de Troie. De plus, Pausanias dit qu'Agamemnon, après avoir conquis la Sicyonie, laissa Hippolyte sur le trône. Cependant Homère range les guerriers de Sicyone sous les ordres immédiats du roi de Mycènes, et nous montre même le Sicyonien Échépolus achetant d'Agamemnon, par le don d'une rapide cavale, la permission « de ne point « le suivre sous les murs d'Ilion battu des vents, « et de jouir dans sa patrie des biens qu'il tient « de Jupiter [2]. » Enfin, l'on se demande comment d'Hippolyte à Phalcès, c'est-à-dire des temps qui ont précédé l'expédition de Troie jusqu'à la conquête dorienne, un seul règne, celui de Lacestadès, peut remplir un intervalle d'au moins soixante années [3].

[1] Καὶ Σικυῶν' ὅθ' ἄρ' Ἄδραστος πρῶτ' ἐμβασίλευεν.

(*Il.*, II, 572.)

[2] Τὴν Ἀγαμέμνονι δῶκ' Ἀγχισιάδης Ἐχέπωλος
Δῶρ' ἵνα μή οἱ ἕποιθ' ὑπὸ Ἴλιον ἠνεμόεσσαν
Ἀλλ' αὐτοῦ τέρποιτο μένων· μέγα γάρ οἱ ἔδωκε
Ζεὺς ἄφενος, ναῖεν δ' ὅγ' ἐν εὐρυχόρῳ Σικυῶνι.

[3] C'est cette lacune que Castor comble par une theocratie de trente-six ans. Sept prêtres d'Apollon Carnien se seraient transmis le pouvoir après Zeuxippe, dernier roi de la première dynastie.

Ainsi, cette liste est erronée précisément pour l'époque la plus récente et la mieux connue. Que doit-ce être pour les temps antérieurs? Mais l'on sait, en général, à quoi s'en tenir sur ces dynasties grecques, qui doivent être d'autant plus suspectes qu'elles sont plus complètes et remontent plus haut dans les époques fabuleuses.

La Sicyonie était un pays trop riche et trop convoité pour échapper aux Héraclides. *Phalcès*, fils de Téménus, s'empara de la ville pendant la nuit, et partagea ensuite le trône avec le roi qu'il avait renversé, Lacestadès. Son histoire et celle de ses successeurs est ignorée. A une époque également inconnue, la royauté fut abolie, et le gouvernement démocratique établi à sa place. Mais aussitôt la guerre éclata entre le parti aristocratique et le parti populaire. Après de longs troubles, la multitude victorieuse put se livrer si entièrement à ses caprices, qu'elle éleva au trône *Orthagoras*, un cuisinier, s'il faut en croire certains témoignages [1]. Ce fut au commencement du huitième siècle, vers la 25e olympiade, l'ère des tyrannies dans toute la Grèce, que Sicyone donna la première le spectacle d'un roi parvenu et d'un État heureux pendant cent ans, sous des souverains qui n'avaient d'autre force que l'amour du

[1] Plut., *de Sera Num. vind.* — Liban., t. III, p. 251.

peuple, d'autre noblesse que leur respect des lois.

Orthagoras transmit sans obstacle la couronne à son fils *Andréus*. Celui-ci eut pour successeurs *Myron*, *Aristonymus*, *Clisthène*, le dernier et le plus illustre de cette famille où l'usurpation fut consacrée par l'hérédité. « Il faut en chercher la « cause, » dit Aristote [1], « dans la modération « avec laquelle ils usaient de leur autorité, dans « leur soumission constante aux lois et dans les « égards qu'ils témoignaient au peuple. On dit « que Clisthène couronna le juge qui, dans un « procès, lui avait donné tort. »

Clisthène était, en outre, un habile général; l'orgueil des Sicyoniens dut être singulièrement flatté, lorsque les Amphictyons de Delphes lui décernèrent le commandement de leurs troupes, dans la guerre contre Cirrha [2]. Il soutint aussi contre Argos une lutte dont les détails nous sont inconnus. Mais Hérodote raconte [3] que, dans sa haine contre les Argiens, il proscrivit les chants d'Homère, où leur nom est si souvent célébré, changea les noms doriens que portaient les tribus sicyoniennes, abolit le culte du héros

[1] *Polit.*, l. V, c. 9.

[2] Paus., *Phoc.*, XXXVII.

[3] Hérod., V, 67 et 68.

Adraste, parce qu'il était Argien d'origine, si bien que l'oracle de Delphes, qu'il consultait à ce sujet, l'appela brigand.

Comment croire que l'oracle, quoiqu'il représentât le principe dorien, pût traiter de brigand celui auquel les Amphictyons confiaient la défense de la cause sacrée, celui qu'ils donnaient pour collègue au vertueux Solon? J'avoue que le témoignage d'Aristote me semble d'un bien autre poids, d'autant qu'Hérodote se plaît à raconter sur le même prince des faits plus dignes du roman que de la gravité de l'histoire[1]. C'est ainsi que Clisthène aurait fait crier par toute la Grèce la main de sa fille, et donné l'hospitalité pendant un an à tous les prétendants qui se rendirent à son appel. On pense s'il en accourut, du continent, des îles, de l'Ionie, de l'Italie ; des Sybarites efféminés, des Arcadiens grands chasseurs, des Molosses et des Etoliens gigantesques, de spirituels Athéniens. Je crains même qu'Hérodote, ou la légende qu'il a recueillie, n'ait été chercher ses héros jusque dans les enfers, témoin un certain Léocédès, fils de Phidon, roi d'Argos, qui était mort depuis plus de cent ans. Pendant une année entière, ce ne furent que courses, jeux, chasses, festins, conversations et autres épreuves

[1] Hérod., VI, c. 126 et suiv.

à l'aide desquelles le roi fixait et mûrissait son choix. Il ne pouvait manquer d'être admirable de sagesse! Par malheur, le jour même du jugement tant attendu, après un repas pour lequel cent bœufs avaient été égorgés, au moment où Clisthène allait proclamer vainqueur Hippoclide, d'Athènes, celui-ci se mit à danser sur la table d'une manière qui ne faisait l'éloge ni de sa tempérance ni de sa pudeur. Clisthène ne put se consoler qu'en donnant sa fille à un autre Athénien, à Mégaclès, de la famille des Alcmæonides.

Aucun peuple n'a légué à l'histoire plus de mensonges que le peuple athénien, et de plus charmants mensonges. Le tort d'Hérodote est d'avoir été l'hôte des Athéniens, et d'avoir trop souvent ajouté foi à leurs récits. L'union d'un de leurs concitoyens avec la fille d'un roi était un événement tout à fait propre à exercer leur imagination. Ils l'exercèrent si bien que les modernes ont trouvé dans Hérodote une comédie toute prête; Molière, après les Espagnols, en fit la *Princesse d'Élide.*

Les Sicyoniens recouvrèrent leur liberté après la mort de Clisthène; ou, pour mieux dire, ils retombèrent dans les troubles, dans les révolutions, et ne cessèrent d'être déchirés par la haine des riches et des pauvres, cette éternelle maladie des républiques. Pendant trois siècles, la lutte

semble ne s'être ralentie que lorsqu'un tyran populaire réunissait dans ses mains toute l'autorité. Le parti aristocratique le faisait assassiner; le peuple le pleurait, lui élevait un tombeau magnifique, et les dissensions reprenaient leurs cours. L'aristocratie pure et vraiment dorienne périt dans ces guerres civiles [1]; la démocratie perdit sa force et sa dignité, et l'on vit bientôt les prétendants se multiplier, se renverser les uns les autres, se disputer ou se partager Sicyone comme une proie. *Euphron* usurpa même le pouvoir, avec l'aide des Arcadiens et des Argiens [2] qu'il avait appelés. Le peuple, devenu indifférent, les laissait faire. Son dernier effort fut de porter à la magistrature suprême *Clinias*, homme vertueux, qui fut promptement assassiné. Ce fut son fils *Aratus* qui réveilla les Sicyoniens de leur indolence et de leur servitude, ramena les exilés, réconcilia les partis, grâce à l'argent de Ptolémée, et rétablit le gouvernement démocratique. En même temps, jugeant sa patrie trop faible pour se maintenir libre au milieu des dangers qui l'entouraient, il la fit entrer dans la ligue achéenne.

Sicyone, du reste, n'avait jamais été puissante par les armes, ni d'humeur belliqueuse. Son

[1] Plut., *Vie d'Aratus*.

[2] Xenoph., *Hellen.*, VII, 45.

génie, sa richesse, les arts, la portaient plutôt à la mollesse. Au temps de sa plus grande prospérité, on ne voit pas qu'elle ait réuni plus de trois mille hommes ; c'était à la bataille de Platées[1]. A Salamine, elle n'avait que quinze galères[2], quand Mégare, Égine, tant déchues, en comptaient vingt.

Entraînée par Corinthe dans la guerre du Péloponèse, elle eut beaucoup à souffrir des descentes de la flotte athénienne. Dès la première année, Périclès ravagea la Sicyonie, et battit les Sicyoniens qui voulurent lui résister ; Diodore dit même que la ville ne fut sauvée que par l'arrivée des Spartiates[3]. Iphicrate, général athénien, les vainquit également sous leurs murs[4], et leur tua quinze cents hommes. Chaque apparition des vaisseaux athéniens dans le golfe de Corinthe annonçait à Sicyone une défaite. Aussi ne fut-ce qu'à contre-cœur et par force[5] qu'elle resta jus-

[1] Hérod., IX, 27.

[2] Id., VIII, 43.

[3] Diod. XI, c. 88.

[4] *Id.*, XIV, 91.

[5] Σικυώνιοι ἀναγκαστοὶ στρατεύοντες. (Thucyd., VII, 58.) Ce passage aurait dû empêcher Ottf. Muller de louer la fidélité des Sicyoniens à la cause du Peloponèse (*Die Dorier*, II, p. 165, éd. de 1824). Du reste, l'esprit de système l'a entraîné bien loin, lorsqu'il nie le triomphe complet du principe démocratique, à Sicyone, sur le principe dorien.

qu'au bout fidèle à la cause des Péloponésiens. Le souvenir de ses défaites lui avait ôté toute confiance ; la peur seule la livra à Épaminondas, quand il envahit le Péloponèse [1]. Dans les temps qui suivirent, elle fut tellement affaiblie par ses dissensions intérieures, que la conquérir ne fut plus qu'un jeu pour Épaminondas, comme pour les successeurs d'Alexandre. Bien plus, après qu'Alexandre, fils de Polysperchon, eut été tué par trahison, les Sicyoniens eurent la honte d'être vaincus par une femme, par sa veuve *Cratésipolis*, qu'ils s'étaient empressés d'attaquer.

Les exploits d'Aratus à la tête des Achéens relevèrent le courage et le nom des Sicyoniens ; sa gloire rejaillit sur sa patrie, gloire toute militaire, dont Sicyone n'était guère digne, qui tenait à la vie d'un seul homme et devait mourir avec lui.

La destinée de Sicyone était tout autre : elle devait briller parmi les villes grecques par son amour pour les arts, par l'éclat avec lequel elle les cultiva, par le nombre d'artistes célèbres auxquels elle donna naissance.

[1] Diod., XV, 69.

CHAPITRE II.

LES RUINES.

Le territoire de la Sicyonie était compris entre le *Sys*, du côté de l'Achaïe, et la rivière *Néméa*, du côté de Corinthe [1]. C'est une vaste plaine, d'une grande fertilité, dominée au sud par un plateau de forme triangulaire. Sur ces hauteurs, éloignées de la mer d'une lieue environ, sont situées les ruines de Sicyone, entre les deux fleuves *Asopus* et *Hélisson*, qui la protégeaient de leurs ravins escarpés.

Au temps de sa grandeur, la ville s'étendait le long de la plaine jusqu'à la mer; les murs qui

[1] Strab., l. VIII, p. 382.

l'entouraient, ainsi que le port et le quartier maritime, n'avaient pas moins de trois lieues de tour. Mais l'an 303 avant Jésus-Christ, Démétrius Poliorcète s'empara de Sicyone par surprise, la détruisit, et la rebâtit sur le plateau consacré à Cérès, qui n'avait servi jusque-là que d'acropole [1]. Il espérait pouvoir ainsi la défendre et la garder plus facilement. Les Sicyoniens, par avilissement plutôt que par reconnaissance, rendirent les honneurs divins à cet étrange fondateur, inaugurèrent par des fêtes leur nouvelle demeure, et lui donnèrent le nom de *Démétrias*.

Les éléments complétèrent l'œuvre des hommes : un tremblement de terre acheva d'anéantir l'ancienne ville, en renversant aussi une partie de la nouvelle, et en la dépeuplant presque entièrement [2]. Ces deux faits expliquent pourquoi Pausanias trouva la plupart des temples récents à demi ruinés ; pourquoi surtout il ne parle pas d'admirables monuments qu'on s'attend à trouver avec lui à Sicyone, où l'art a été cultivé avec tant d'éclat. Ainsi, ce serait la ville de Démétrius dont le voyageur contemple aujourd'hui les dernières pierres. Cependant nous rechercherons

[1] Strab., *ibid.* — Paus., *Corinth.*, VII. — Plut., *Vie de Démétrius*, XXV. — Diod., Sic., l. XX, c. 102.

[2] Paus, *ibid.*

tout à l'heure, après avoir décrit l'état actuel des lieux, si l'acropole de l'ancienne Sicyone ne contenait pas un certain nombre d'édifices, et si quelques-uns de ceux qui se voient encore ne sont pas antérieurs au temps de Démétrius.

Le chemin par lequel on arrive de la plaine au sommet du plateau est le même que dans l'antiquité. Les rochers taillés, des pierres helléniques éparses ou à demi enfouies, en marquent les traces. C'était l'une des trois entrées de Sicyone, la porte de Corinthe, comme l'indique sa position, et la voie qui y menait était la *voie des Tombeaux* dont parle Pausanias. Les tombeaux de Sicyone étaient d'une construction particulière : la place consacrée par le cadavre était recouverte par un soubassement en pierre qui supportait des colonnes et un petit fronton semblable à celui des temples. C'est dans un de ces élégants monuments que reposait le poëte comique Eupolis. Exilé sans doute pour quelques vers trop audacieux, il était venu chercher à Sicyone, au milieu de la politesse et des arts, une autre Athènes.

Contre toute attente, les rochers escarpés que l'on a gravis supportent une nouvelle plaine non moins fertile que le reste de la Sicyonie; de riches moissons recouvrent les fondations nombreuses que l'on entrevoit de toutes parts.

« L'enceinte de l'acropole, » dit Diodore, « est

« vaste et unie, entourée de précipices inaccessi-
« bles ; l'eau y vient en abondance et arrose de
« fertiles jardins : on y trouve plaisir pendant la
« paix, sécurité pendant la guerre[1]. »

Au milieu de mille traces confuses de constructions, on distingue d'abord, sur la droite, à plusieurs centaines de pas du village moderne de *Vasilika*, les ruines d'un petit temple dorique : quelques larges pierres, des tambours de colonnes cannelées, des triglyphes et deux fragments d'architrave en marbre blanc. D'autres débris se retrouvent plus loin, du côté de la plaine, mêlés à des ruines byzantines. Si l'on veut nommer ce temple, le voisinage de la *Porte sacrée* laisse moins de latitude aux suppositions. De ce côté il y avait trois temples : un temple de Minerve, « remarquable par sa grandeur[2], » (il ne peut donc en être question) ; un temple consacré à Diane et Apollon, un autre à Junon. Épopéus et Adraste, anciens rois de la Sicyonie, en étaient les fondateurs. Était-ce le temple de Diane? Était-ce le temple de Junon?

Près de ces ruines, une ouverture de rochers, régularisée jadis par la main des hommes, descend obliquement vers la plaine. Des marches

[1] L. XX, c. 102.

[2] Paus., *Corinth.*, XI.

taillées dans le roc sont même encore apparentes. C'était la Porte sacrée, qui conduisait à la ville basse et à la mer. Elle devait ce nom au grand nombre de temples qui l'entouraient. Outre ceux que je viens de citer, trois autres s'élevaient au pied de cette partie de l'acropole ; ils étaient consacrés à Cérès, à Apollon Carnien, à Junon Prodomia, et avaient été bâtis par Plemmæus, Adraste, Phalcès, rois du pays. Les autels de Pan, du Soleil, des Dieux préservateurs, ajoutaient encore à la sainteté du lieu.

En revenant vers le centre du plateau, on ne trouve plus d'autre ruine distincte qu'une construction romaine d'assez grande dimension. M. Leake[1] voit dans ce monument le prétoire du gouverneur romain qui résida à Sicyone jusqu'au temps où Corinthe fut relevée par Jules César. La disposition intérieure des chambres et les traces de conduits de vapeur annoncent plutôt des bains.

Le théâtre et le stade sont situés à l'extrémité occidentale de la ville. Le théâtre est adossé aux collines qui forment le sommet du plateau ; des restes de murs, à droite et à gauche, indiquent qu'il était enclavé dans le mur d'enceinte. Mais le rocher n'a pas suffi, et l'hémicycle est complété

[1] *Travels in Morea*, t. III, p. 371.

par des constructions en pierre. Ces ailes ainsi détachées ont permis de ménager deux passages voûtés qui sont de véritables *vomitoires*. J'emploie à dessein ce mot latin, parce que la pensée se reporte vers l'époque romaine, en face de travaux assez étrangers aux coutumes grecques et à l'architecture de leurs théâtres. Les Grecs employaient peu la voûte, quoiqu'ils la sussent parfaitement construire. Leurs théâtres, qui n'ont jamais eu les gigantesques proportions des théâtres romains, n'étaient point assez vastes pour que les deux entrées placées à droite et à gauche du proscénium fussent insuffisantes. De plus, ils sentaient que ces ouvertures béantes sur les flancs de l'hémicycle eussent détruit l'effet des proportions élégantes et des courbes harmonieuses qu'ils cherchaient à donner avant tout à leurs théâtres, et qui recommandaient tant à leur admiration celui que Polyclète avait construit à Épidaure[1]. Les voûtes sont bâties en pierres régulières; leur conservation est remarquable. Elles ont cela de particulier, qu'elles agrandissent brusquement leur diamètre du côté extérieur du théâtre, et forment un vestibule de quelques pas.

Le théâtre est assez élevé : aussi peut-on y compter quarante rangs de gradins, quoique les

[1] Paus., *Corinth.*, XXVII.

terres éboulées, les herbes, empêchent de les distinguer également bien partout. Au fond, les gradins sont taillés dans le roc ; sur les ailes, ils sont rapportés. On retrouve les deux escaliers, et par conséquent les trois divisions des gradins. Il ne reste plus rien du proscénium.

Sur la scène était représenté un guerrier tenant un bouclier : c'était Aratus, le libérateur de Sicyone, le glorieux chef de la ligue achéenne. D'après nos idées modernes, cette place est peu convenable pour offrir l'image des grands hommes à la reconnaissance publique. Les anciens pensaient différemment. Peut-être avait-on voulu rappeler un des beaux triomphes d'Aratus, le jour où, maître de Corinthe par un hardi coup de main, il reçut au théâtre les applaudissements du peuple corinthien.

Un peu plus haut que le théâtre, toujours vers l'occident et l'Hélisson, est situé le stade, qui, comme le théâtre, regarde la mer. L'admirable vue que commande tout le plateau de Sicyone frappe plus vivement encore dans ces lieux où tout est spectacle, et où la nature devait charmer les yeux autant que la scène la plus belle, autant que les jeux les plus animés. C'était la basse ville, avec ses temples, ses mille œuvres d'art, son port, ses vaisseaux, sujet de joie et d'orgueil pour le cœur des citoyens. C'était cette riche et riante

plaine que se partageaient Sicyone et Corinthe, et qui allait peu à peu s'élevant jusqu'à Corinthe même, l'opulente rivale de Sicyone. A droite, c'était l'Acrocorinthe, une véritable montagne, dont les beaux rochers élevaient jusqu'au ciel des temples peints d'éclatantes couleurs. Le golfe s'arrondissait mollement au pied de l'Acrocorinthe, tournait vers le port Léchée, où se réunissaient les vaisseaux de l'Orient et de l'Occident, et s'arrêtait brusquement au promontoire de Junon Acræa, qui cachait la mer des Alcyons. La vue se portait alors plus loin sur les côtes de la Béotie, de la Phocide, de la Locride, découpées à l'infini par les eaux bleues du golfe. A l'horizon se dressaient les sommets du Parnasse, de l'Hélicon, noms poétiques, du Cithéron, tragique souvenir; le ciel si pâle, si transparent de la Grèce, faisait ressortir l'harmonie de leurs contours et la variété de leurs teintes. Un peuple qui vivait devant un pareil spectacle n'était-il pas comme prédestiné à l'amour du beau et à la culture des arts?

Le stade, disais-je, regarde la mer, et son axe est parallèle à celui du théâtre, quoique sur un niveau plus élevé. Sa longueur est considérable; aussi, comme à Messène, les terrasses et les gradins, peu reconnaissables du reste, ne se continuent-ils que jusqu'aux deux tiers environ de la

carrière. L'extrémité du stade arrive au bord du plateau de Sicyone : elle est artificielle, et des murs soutiennent les terres qu'on a rapportées, afin de suppléer au sol qui manquait. Ces murs sont d'un polygonal assez beau, de la deuxième époque; ils ont cela de particulier, que, sur chacun des trois côtés de la terrasse, ils rentrent par une courbe très-marquée, et présentent une surface concave. On dirait que l'architecte a craint qu'un mur plan ne cédât à la pression des terres; par une construction bizarre, il semble avoir voulu les refouler, et donner à son œuvre l'apparence d'une double solidité.

Sur la terrasse, on remarque une ligne de pierres percées de trous à intervalles égaux. Il y avait là, soit des poteaux pour attacher les chevaux, soit des barrières pour les contenir; car c'était de ce côté du stade que la course commençait.

Telles sont les ruines qui restent aujourd'hui de la ville de Démétrius Poliorcète. Cependant ne sont-elles pas, pour la plupart, d'une époque antérieure? Quand l'acropole de Sicyone devint la ville véritable, n'avait-elle été jusque-là rien de plus qu'un lieu fortifié, qu'une citadelle? N'est-ce pas là qu'avaient dû s'établir les premiers habitants du pays, et Sicyone, au temps de sa décadence, ne se trouva-t-elle pas reportée aux

lieux qui avaient été son berceau? Malgré l'affirmation de Pausanias, qui dit qu'Ægialée, son premier roi, l'avait construite dans la plaine[1], il est difficile de croire que la colonie qui prit possession du pays n'ait pas cherché avant tout une position sûre, à l'abri des attaques subites, des descentes de pirates, si fréquentes dans ces temps reculés. Trouver une acropole, c'est-à-dire un lieu naturellement fortifié, était la condition suprême de tout établissement, surtout quand la mer était voisine et l'ennemi toujours attendu. Aucune des villes antiques n'a méconnu cette nécessité. Pourquoi Sicyone seule eût-elle fait exception? Pausanias fournit lui-même les preuves qui le réfutent. Presque tous les anciens temples qu'il cite sont situés sur l'acropole : ainsi les temples de la Persuasion, de Minerve, de Diane, de Junon, élevés par Prætus, Épopéus, Adraste, rois de la première dynastie. Cela ne prouve pas, je le sais, que les habitants ne se tinssent pas d'ordinaire dans la plaine qu'ils cultivaient. Mais ces établissements isolés, ces bourgs tout au plus, qu'ils abandonnaient au moment du danger, ne pouvaient constituer une ville. La ville, c'était l'acropole, c'était l'enceinte fortifiée qui protégeait le sanctuaire de leurs dieux, la de-

[1] Τὴν τοῦ Αἰγιαλέως ἐν τῷ πεδίῳ πόλιν. *Corinth.*, XII.

meure de leurs rois, les monuments de toute sorte, la patrie en un mot. Ce ne fut qu'à une époque de sécurité générale pour toute la Grèce, de prospérité naissante pour Sicyone, qu'une véritable ville put se fonder et s'étendre dans la plaine. Les ruines elles-mêmes parlent, si les auteurs se taisent. Ainsi les murs si curieux qui soutiennent le stade, quoique Pausanias n'en dise pas un mot, ne prouvent-ils pas l'antiquité de sa fondation? Le stade aura été embelli, agrandi, refait autant que l'on voudra; mais la partie polygonale qui est demeurée intacte n'est-elle pas un témoignage suffisant de sa construction primitive?

Le même raisonnement peut s'appliquer au théâtre. Sa situation, les murs de la citadelle auxquels il était uni, cette vue magnifique que cherchaient avant tout les Grecs, indiquent que sa place n'a pas changé, bien que sa forme ait pu être modifiée. Quand les Sicyoniens des beaux siècles se pressaient autour de la scène, quand le poëte Eupolis s'asseyait à la représentation de ses pièces, où donc nous figurerons-nous l'enceinte consacrée à Bacchus et aux Muses? Dans la plaine? — Mais où sont les terres rapportées, les montagnes artificielles, et ces énormes travaux qui ne peuvent disparaître comme les pierres, les marbres, que renverse le temps et qu'emportent les

hommes? Encore, un tel choix, contraire à l'usage général de la Grèce, ne peut-il être attribué à un peuple célèbre par son goût des belles choses? D'ailleurs le plateau de la ville de Démétrius est lui-même une plaine; à l'occident seulement, à la place du théâtre actuel, s'élève une colline, une seule, propre à la construction d'un semblable édifice.

Ainsi la ville primitive n'a pas été complétement effacée; il ne faut pas la chercher dans la plaine, sous les orges et les vignes qui en recouvrent les dernières pierres; car les ruines si admirablement situées que l'on retrouve aujourd'hui sur la hauteur ne sont pas seulement les débris de *Démétrias*, d'une ville bâtie à la hâte dans un siècle de décadence : l'antique, la vraie Sicyone nous a laissé quelques-uns de ses monuments.

CHAPITRE III.

L'ÉCOLE DE PEINTURE.

Ceux qui expliquent par l'influence du climat, de la paix, de la liberté, de la grandeur publique, cette tendance qu'ont les arts à se grouper autour d'un centre privilégié, d'une patrie commune, seraient fort en peine d'appliquer leurs théories à Sicyone, où le ciel n'est, après tout, que le ciel de toute la Grèce, où la nature, de quelque charme qu'elle se revête, n'a rien qui surpasse tant d'autres lieux aussi favorisés, où les dissensions nourrirent éternellement la guerre entre les citoyens, où la tyrannie fut journalière

pendant quatre siècles, où les armées ne connurent que la défaite et la honte. On dirait plutôt que les troubles, la licence, les émotions violentes, exaltaient les esprits, donnaient à leurs conceptions une vie plus intense, plus brillante, de même que les vents les plus impétueux activent la flamme; et l'on se rappelle que, dans la moderne Italie, les grandes époques de l'art ne furent pas toujours calmes ni heureuses.

Sicyone fut également célèbre par ses peintres et par ses sculpteurs, qui n'adoptèrent pas seulement une manière particulière, mais qui, de maître en maître, se transmirent sans interruption les principes de leur art. Quelque sens que l'on veuille attacher au mot *école*, on peut donc dire hardiment les *Écoles de Sicyone*. La sculpture, ainsi que dans le reste de la Grèce, y fut cultivée la première : la peinture ne s'y développa que beaucoup plus tard. Cependant, comme ce fut la peinture qui eut, sinon le plus d'éclat, du moins le plus d'originalité, comme ce fut elle qui valut à Sicyone un rang honorable dans l'histoire de l'art grec, et surtout comme elle exerça sur l'école de sculpture une influence décisive, nous renverserons l'ordre chronologique, et nous étudierons d'abord les peintres sicyoniens.

Les anciens attribuaient la découverte même de la peinture à Sicyone. D'autres, il est vrai, l'at-

tribuaient à Corinthe[1]. Mais l'on sait ce qu'il faut penser de cette prétention des Grecs, qui veulent être le principe de l'humanité tout entière. Ils devaient à l'Orient, non-seulement la connaissance des couleurs, mais les matières mêmes d'où ces couleurs étaient extraites. Ce serait ajouter bien peu à leur gloire que de prouver qu'ils ont su, les premiers, appliquer du rouge, du jaune, du bleu à des monuments ou à des statues; les premiers, remplir d'une substance colorée les contours tracés à la pointe sur une surface unie. Les découvertes sont la condition de l'art : elles n'en sont point l'honneur. L'art véritable date des œuvres qu'il a créées. Les Grecs n'ont point inventé la peinture, mais ils ont eu les premiers peintres.

Téléphane aurait fait faire un progrès immense au dessin, si l'on pouvait conclure du texte de Pline qu'il commença à ombrer[2]. Mais il est plus vraisemblable qu'il indiqua seulement au trait les détails *intérieurs* de ses figures monochromes, au lieu d'en présenter une simple silhouette.

[1] Picturam Græci affirmant alii Sicyone, alii apud Corinthios repertam.

(Plin., *H. N.* XXXV, 5.)

[2] Sine ullo etiamnum colore, jam tamen spargentes lineas intus.

(Plin., *ibid.*, 5.)

Ombrer, c'eût été modeler; et l'art était loin encore de cette science complexe. Les vases peints aideront à mieux comprendre les paroles de Pline. Sur les vases les plus anciens ou les plus grossiers, les figures n'offrent qu'un contour plein, une silhouette opaque, pour ainsi dire, qui se détache en noir sur les fonds rouges, en rouge sur les fonds noirs. Sur les vases d'une époque moins reculée ou d'une exécution plus soignée, les figures sont le plus souvent monochromes; mais les yeux, la chevelure, les bras, les draperies, les ornements, tous les détails contenus dans l'*intérieur* (*intus*) du contour, sont tracés à la pointe. Telles l'on peut se représenter les esquisses de Téléphane.

Un autre Sicyonien, *Craton*, passait aussi pour l'inventeur du dessin [1] : tant, pour les Grecs eux-mêmes, les commencements de l'art étaient confus et obscurs.

Après ces deux noms, l'histoire de la peinture à Sicyone nous est inconnue. Rien ne signale son progrès, aucun artiste n'est désigné : et cependant il y eut des artistes, et il y eut un progrès. Sicyone était réputée la patrie, la terre classique de la peinture [2]. L'éclat subit avec lequel se pro-

[1] Athenag., *Leg. pro Christ.* 14, p. 59, éd. Dechair.

[2] Diuque fuit illa patria picturæ.

(Plin., XXXV, 40.)

duisit son école, à la fin du cinquième siècle, suppose un passé et une tradition. C'est donc le silence des auteurs anciens qu'il faut accuser.

Eupompe, contemporain de Zeuxis, de Timanthe et de Parrhasius, parut à peine [1], et une révolution se fit dans la peinture grecque. Jusque-là, on avait distingué seulement deux styles : le style helladique et le style asiatique. Mais les œuvres d'Eupompe révélaient une manière si neuve et si magistrale [2], qu'il fallut immédiatement établir une autre classification. On reconnut trois styles, ou, pour employer le mot moderne, trois écoles, l'*école d'Ionie*, l'*école de Sicyone*, l'*école d'Athènes*.

Quel était le caractère de l'école de Sicyone? Quelle était la manière d'Eupompe? Déjà, par opposition au caractère bien connu des artistes, ioniens et athéniens, on lui refusera la richesse, la grâce un peu molle, les raffinements des Orientaux, ainsi que la beauté idéale, le sentiment et le tempérament exquis de qualités qui constitue l'atticisme. On sera même tenté de voir éclore à

[1] Vers la XCIV[e] olympiade.

[2] Ipsius auctoritas tanta fuit, ut diviserit picturam in genera tria, quæ ante eum duo fuere, helladicum et quod asiaticum appellabant. Propter hunc, qui erat Sicyonius, diviso Helladico tria facta sunt : Ionicum, Sicyonium, Atticum.

Plin., XXXV, 36.

Sicyone le génie dorien [1], plus austère, plus étroit, plus lent à se manifester, mais qui réclame enfin victorieusement sa place. D'Eupompe, nous ne connaissons qu'un tableau et un précepte. Le précepte s'adressait au sculpteur Lysippe.

Au début de sa carrière, incertain de la voie qu'il devait suivre, Lysippe consultait un jour Eupompe. Celui-ci, montrant de la main la foule qui passait devant eux, lui dit qu'il fallait prendre pour maître la nature elle-même, et non pas un artiste [2]. L'exacte imitation de la nature fut, en effet, le but que se proposa l'école de Sicyone, qui chercha moins à créer des conceptions idéales qu'à reproduire la beauté réelle et qui s'attacha surtout à la perfection matérielle et au fini d'exécution. Lysippe, que l'on regarde comme l'élève d'Eupompe, à cause de cette anecdote peut-être, mais surtout parce qu'il subit une influence que la Grèce entière reconnut, Lysippe démontre assez clairement par ses œuvres comment Eupompe entendait l'imitation de la nature.

[1] Il n'est pas sans intérêt de rappeler que la tragédie était née à Sicyone. Là, pour la première fois, on avait substitué à la représentation des mystères bachiques un drame héroïque, les malheurs d'Adraste, τὰ Ἀδράστου πάθη (Suidas, Θέσπις. — Οὐδὲν πρὸς Διόνυσον.)

[2] Naturam ipsam imitandam esse, non artificem.
(Plin., XXXIV, 19.)

Quant au tableau, il représentait un vainqueur à la lutte tenant une palme. C'était donc une figure nue, de tous les sujets le plus banal à la fois et le plus difficile, qui sert d'exercice aux pinceaux novices, mais qui peut donner la mesure la plus complète d'un grand talent d'exécution. Le *Vainqueur* d'Eupompe devait être son chef-d'œuvre, puisque c'est le seul tableau que Pline désigne au moment où il rappelle la révolution que les œuvres de ce maître produisirent dans le monde grec. Ainsi que la célèbre statue de Polyclète, c'était probablement la *règle*[1] par excellence et comme le drapeau de l'école.

Si les productions d'Eupompe nous sont inconnues, il n'en est pas de même de celles de ses élèves et des artistes postérieurs. On y peut suivre le développement logique du principe d'exacte imitation, principe qui sacrifie l'idée à la forme, et qui donne à l'art plus de perfection que d'élévation. Les peintres de Sicyone furent des peintres d'histoire, des peintres de portraits, et même des peintres d'animaux et de fleurs; plus d'une fois, en lisant leur histoire, on songe involontairement à l'École flamande. Ils dédaignèrent l'idéal, cette volupté de l'âme, et s'attachèrent moins à créer qu'à copier, condition qui rend une école

[1] Κανών.

plus durable et la soutient plus longtemps à sa hauteur première. Les génies d'imagination écrasent toujours leurs élèves, et souvent les égarent. Les génies d'imitation les forment et revivent en eux tout entiers.

L'école de Sicyone, qui ne prit rang véritablement qu'au commencement du quatrième siècle, représente la troisième phase, le dernier développement de l'art grec. Elle vint à son temps; c'est ce qui explique surtout son succès. Il n'est pas besoin de dire que la peinture, dans les questions de principes, n'a pas de chronologie et ne doit pas être séparée de la sculpture. Art plus difficile et plus complexe, elle fleurit beaucoup plus tard; mais elle n'était qu'une application particulière du génie grec, qui s'était développé avec la sculpture, avec l'architecture, avec les lettres. Tous les principes existaient quand elle atteignit sa perfection. Ses différentes écoles purent donc les représenter simultanément. Après le principe hiératique et ses conventions, après le principe idéaliste et Phidias, le principe réaliste devait dominer à son tour. Il régna principalement dans la double école de Sicyone, où il fut érigé en système par Lysippe, aussi bien que par Eupompe et ses successeurs [1].

[1] On a compté quelquefois le célèbre Timanthe parmi les peintres sicyoniens. Eustathe (*ad Il.* XXIV, v. 163) dit, en

Pamphile, élève d'Eupompe, quoique Macédonien de naissance, avait adopté Sicyone pour patrie; il y passa sa vie, héritier de la gloire et de l'enseignement d'Eupompe. Il fut peintre d'histoire, comme le prouvent les *Héraclides suppliants*, *une Bataille près de Phlionte*, *une Victoire des Athéniens* [1]; grandes compositions où brillait cette raison qu'admire Quintilien [2], et qu'il devait à l'étude des sciences exactes. Initié à toutes les connaissances humaines, il préférait l'arithmétique et la géométrie, sans lesquelles, disait-il, l'art ne pouvait atteindre à la perfection [3]. Ecrivain érudit, il composa deux traités sur la peinture et sur les peintres célèbres. Cette réunion de talents, cette sagesse dogmatique qui a toujours séduit les

effet, qu'il était de Sicyone; mais Quintilien (II, 13) croit qu'il était de Cythnos. La ressemblance des deux mots a pu tromper Eustathe, surtout si l'on tient compte de l'iotacisme de son temps. Comme il y eut, en outre, un peintre du même nom à Sicyone, contemporain d'Aratus, l'erreur était d'autant plus naturelle. Du reste, le caractère du talent de Timanthe, qui cherchait surtout le sentiment et le pathétique, n'a rien de commun avec l'école de Sicyone.

[1] Plin., XXXV, 36. Aristoph., *Plut.*, V. 385 et le Scoliaste — Suid. in *v.* Πάμφιλος.

[2] Ratione Pamphilus et Melanthius. (XII, c. 10.)

[3] Primus in pictura omnibus litteris eruditus, præcipue arithmetice et geometrice, sine quibus negabat artem posse perfici. (Plin., *Ibid.*)

Grecs, lui assurèrent une autorité assez semblable à l'autorité d'un législateur. Il sut donner à l'art un caractère si grave, si savant, et en même temps si pratique, qu'il en fit une des bases de l'éducation. Il persuada aux Sicyoniens, dont l'exemple fut bientôt suivi par toute la Grèce [1], de faire apprendre à leurs enfants le dessin avant toute autre chose, et de lui donner le pas sur toutes les études de l'homme libre. Il avait une si haute idée de la dignité et des difficultés de son art, qu'il n'admettait au nombre de ses disciples que ceux qui lui payaient un talent et s'engageaient à étudier dix ans auprès de lui. Aussi forma-t-il presque tous les grands artistes de la génération suivante. *Apelle,* quoique déjà célèbre, se soumit à ces conditions, et travailla avec Pamphile, puis avec Mélanthe, son successeur, « moins, » dit Plutarque, « pour profiter de leurs « leçons que pour partager leur réputation [2]. » Pamphile peignait aussi à l'encaustique : il enseigna ce procédé à Pausias. On cite encore, parmi ses œuvres, *Ulysse sur son vaisseau.*

[1] Et hujus auctoritate effectum est Sicyone primum, deinde et in tota Græcia, ut pueri ingenui omnia ante graphicen, hoc est picturam in buxo docerentur, reciperetnrque ars ea in primum gradum liberalium. (Plin., *Ibid.*)

[2] Τῆς δόξης μᾶλλον ἢ τῆς τέχνης μεταλαβεῖν.

Vie d'Aratus, XIII.)

Mélanthe prit, après lui, la direction de l'école de Sicyone. On a vu tout à l'heure que Quintilien le confondait avec Pamphile dans un même éloge. C'etait le plus sage des peintres; Apelle lui-même, au témoignage de Pline [1], lui était inférieur pour la science de la composition. Mélanthe n'employait que quatre couleurs, comme tous les vieux maîtres, et il s'efforçait, de son propre aveu [2], de donner à ses œuvres un caractère hardi et une certaine rudesse. Ainsi, malgré le silence de la critique ancienne, on reconnait à de légers indices l'influence du génie dorien. Un seul tableau de Mélanthe nous est connu, c'est le fameux portrait du tyran Aristrate, debout sur un char, à côté de la Victoire [3]. On prétendait que tous ses élèves, sans en excepter Apelle, y avaient mis la main.

Pausias était né à Sicyone. Fils d'un peintre nommé *Briès*, il reçut d'abord les leçons de son père. Plus tard, il passa dans l'atelier de Pamphile, où il trouva Mélanthe et Apelle. Dans sa jeunesse, il aima une marchande de couronnes nommée Glycère. En se jouant, il copiait les fleurs dont elle était entourée et prétendait créer avec son

[1] Plin., XXXV, 36.

[2] Diog. Laert., *in Polemone*, l. IV.

[3] Plut., *Vie d'Aratus*, XIII.

pinceau des couronnes plus belles encore ; c'est ainsi qu'il devint un peintre de fleurs consommé. Il était pauvre alors, et Glycère le faisait vivre du produit de son petit commerce. Aussi, plus tard, quand il fut connu, voulut-il consacrer le souvenir de ses bienfaits. Il fit son portrait et la représenta tenant une couronne. Ce tableau était un de ses plus célèbres ; une simple copie fut payée deux talents par Lucullus [1].

Pausias faisait d'ordinaire de petits tableaux, exécutés avec infiniment de soin, et peignait de préférence des enfants. Ses rivaux lui reprochaient pour cette raison de travailler avec lenteur et avec effort. Piqué de ce blâme, Pausias acheva d'une seule haleine un tableau qui fut appelé l'*OEuvre d'un jour* [2]. Le sujet était encore un enfant. Ce qui prouve bien mieux, du reste, la facilité de son talent, c'est qu'il appliqua, le premier [3], la peinture à la décoration des voûtes et des plafonds. Les compartiments que l'on appelle caissons, et où l'on peignait d'ordinaire des étoiles et des palmettes, étaient particulièrement propres à recevoir de petits sujets ou des bouquets de fleurs.

[1] Plin., XXXV, 40.

[2] Ἡμερήσιος.

[3] Idem et lacunaria primus pingere instituit : nec cameras ante eum taliter adornari mos fuit. (Plin., XXXV, 40.)

Pausias fit aussi de grands tableaux. Il avait appris de Pamphile un genre de peinture où il excella, la peinture à l'encaustique. Ce procédé offrait des ressources nouvelles dont Pausias montra le premier toute l'étendue, et c'est par là qu'il devint surtout célèbre[1]. En même temps que la cire prêtait son brillant à la peinture des fleurs, la solidité qu'elle donne aux couleurs permettait à Pausias de pousser aussi loin que possible la science du clair-obscur. C'est ce qu'a très-bien dit l'auteur de l'*Histoire comparée de la Peinture* [2], et ce qu'il démontre par une interprétation aussi ingénieuse que vraie du texte de Pline. Pausias, en effet, avait composé un tableau admiré par les Grecs, et plus tard par les Romains, qui l'emportèrent en Italie et le placèrent sous les portiques de Pompée. C'était un *Sacrifice de bœufs*. Se proposant de faire voir dans toute sa longueur une des victimes, il l'avait présentée, non pas de côté, mais de face, c'est-à-dire en raccourci. « Ordinairement, » continue M. Fortoul, « quand on voulait « montrer qu'un objet était en saillie, on le pei-

[1] Pamphilus... non pinxisse solum encausta, sed etiam docuisse traditur Pausian Sicyonium, primum in hoc genere nobilem. (Plin., *ibid.*)

[2] *Études d'Archéologie et d'Histoire*, par M. H. Fortoul, t. I, p. 250 et suivantes.

« gnait de couleurs claires, et on le faisait ressortir « en l'entourant de couleurs noires. Mais Pausias « peignit son bœuf tout noir ; il fit ainsi un corps « de l'ombre même, par laquelle, artiste souve- « rainement habile, il sut représenter avec une « solidité égale les parties planes et celles qui « fuyaient [1]. On voit, par ce témoignage précieux « de Pline, que Pausias possédait deux talents bien « différents des peintres renommés : celui des rac- « courcis les plus hardis, et celui de ces ombres « lumineuses que les modernes ont tant estimées « sous le nom de clair-obscur. »

Ce tableau fut le modèle des nombreux artistes qui se firent, comme on dirait aujourd'hui, peintres d'animaux. Pausias était proprement l'inventeur de ce genre : « Mais, » ajoute Pline, « si beau- « coup l'imitèrent, personne ne l'égala. »

On reconnaîtra le même talent d'exécution dans les peintures qui ornaient le Tholos d'Épidaure, petit édifice circulaire en marbre blanc. D'un côté, l'on voyait l'*Amour* tenant une lyre, son arc et

[1] Ante omnia, quum longitudinem bovis ostendere vellet, adversum eum pinxit, non transversum : et abunde intelligitur amplitudo. Dein cum omnes, quæ volunt eminentia videri, candicantia faciant coloremque condant nigro, hic totum bovem atri coloris fecit, umbræque corpus ex ipsa dedit, magnaque prorsus arte in æquo exstantia ostendens et in confracto solida omnia. (Plin., XXXV, 40.)

ses flèches à ses pieds ; de l'autre, l'*Ivresse*, tenant une bouteille de verre. Ce qui paraissait merveilleux, c'est qu'à travers la bouteille transparente on distinguait les traits de la femme[1].

Je ne puis toutefois m'empêcher de remarquer que Pausias n'aborda jamais la grande peinture, la peinture d'histoire, comme ses prédécesseurs ; ou plutôt il l'aborda une fois et sans y réussir. Les habitants de Thespies l'avaient chargé de décorer un mur peint jadis par Polygnote, et qu'il avait fallu reconstruire. Son œuvre, comparée à celle du vieux maître, fut jugée bien inférieure, parce qu'il s'était essayé dans un genre qui n'était pas le sien[2] ; c'est-à-dire qu'il lui avait fallu traiter une grande composition, héroïque ou historique, sujet nouveau pour lui : les critiques de ses rivaux en font foi. Car je ne puis attribuer son infériorité, ainsi qu'on l'a fait, à un changement de procédé ou de style. Entre la peinture ordinaire et l'encaustique, la différence n'est pas telle qu'un talent aussi souple et aussi fécond en inventions que celui de Pausias se trouve embarrassé. Quant

[1] Ἴδοις δὲ κἂν τῇ γραφῇ φιάλην τε ὑάλου καὶ δι' αὐτῆς γυναικὸς πρόσωπον. (Paus., *Corinth.*, XXVII.)

[2] Pinxit et ipse penicillo parietes Thespiis, quum reficerentur, quondam a Polygnoto picti : multumque comparatione superatus existimabatur, quod genere non suo certasset. (Plin., XXXV, 40.)

à supposer qu'il s'était efforcé de reproduire le style, la manière de Polygnote, c'est là une idée tout à fait moderne. Nous ne pratiquons si facilement le pastiche aujourd'hui que parce que nous n'avons plus ni écoles, ni véritables traditions.

Non, il vaut mieux avouer que Pausias, entré tard dans l'atelier de Pamphile, ne suivit pas la méthode sévère et en quelque sorte didactique que les chefs de l'école avaient adoptée. Malgré ses succès, il montre déjà les dangers de l'imitation exacte; elle s'éprend trop vivement de la nature, elle se laisse entraîner par le plaisir d'en reproduire des faces nouvelles, et, après avoir copié des athlètes ou des héros, elle se joue avec des animaux et des fleurs. La tradition classique, l'enseignement fut conservé bien plus pur par Mélanthe. Lorsque Pamphile fut mort, ce fut auprès de Mélanthe, et non pas auprès de Pausias, qu'Apelle vint continuer son noviciat.

Le fils même de Pausias, son élève, *Aristolaüs*, semble être rentré, par une sorte de réaction, dans la voie dont Pausias s'était écarté. Il peignit aussi un *Sacrifice de bœufs*, peut-être à ses débuts, pour imiter le chef-d'œuvre paternel. Mais ses autres tableaux annoncent un style tout différent; en effet, ils le firent ranger parmi les peintres les plus graves, les plus sévères. Ils représentaient Épaminondas, Périclès, Médée, la Valeur, Thésée, le

Peuple athénien[1], sujet qu'il n'emprunta vraisemblablement à Parrhasius que pour le traiter avec autant d'austérité que le peintre d'Éphèse y avait mis de subtilité et de grâce.

Méchopane, ou *Méchophane*, un autre élève de Pausias, loin de suivre l'exemple du maître, se jeta, à son tour, dans l'excès opposé. L'antiquité ne nous a signalé aucune de ses œuvres. Mais nous savons qu'il avait adopté une manière savante qui ne plaisait qu'à un très-petit nombre d'amateurs et que les artistes seuls pouvaient comprendre. Généralement ses tableaux paraissaient d'une couleur dure et désagréable : on lui reprochait de prodiguer le jaune[2].

Pline range parmi les élèves de Pausias *Socrate*, qu'il oppose à Méchophane, parce qu'il était aussi goûté du public que Méchophane l'était peu. L'on admirait son *Esculape avec ses trois filles*, son *Jason*, et l'on riait fort devant son *Paresseux*, qui tressait une corde de joncs et laissait

[1] Pausiæ filius et discipulus Aristolaus e severissimis pictoribus fuit, cujus sunt Epaminondas, Pericles, Medea, Virtus, Theseus, imago atticæ Plebis, boum Immolatio.

On s'accorde à placer Aristolaüs vers la cent dix-huitième olympiade.

[2] Sunt quibus et Mechopanes, Pausiæ discipulus, placeat diligentia, quam intelligant soli artifices; alias durus in coloribus et sile multus. (Plin., *Ibid.*)

son âne la manger à mesure[1]. On conçoit le succès d'un pareil sujet : c'est tout à fait ce que nous appelons un tableau de genre. Pline nomme encore *Mnasithéus*.

Jusqu'au temps d'Aratus, la tradition de l'école nous échappe, sans qu'elle paraisse, pour cela, avoir été interrompue; car nous la retrouvons alors et toujours florissante, même quand l'art dépérit dans le reste de la Grèce. Nous savons par exemple, que, pendant cet intervalle, la courtisane Lamia, maîtresse de Démétrius, avait fait construire dans la nouvelle ville rebâtie par ce prince un pœcile, c'est-à-dire un portique décoré de peintures par les artistes sicyoniens.

Néalcès est le talent le plus saillant, c'est le maître parmi les peintres qui entourent Aratus[2]. Il passait pour un artiste habile, ingénieux, spirituel[3]. Il avait un jour pris pour sujet un *Combat naval entre les Égyptiens et les Perses*; mais, comme le théâtre du combat était le Nil, dont les eaux sont de la même couleur que la mer, il fallait faire comprendre ce détail géographique. Il y

[1] Piger, qui appellatur Ocnos, spartum torquens, quod asellus abrodit.

[2] Néalcès doit être placé de la cent trentième à la cent trente-sixième olympiade.

[3] Ingeniosus et solers in arte.

(Plin., XXXV, 40.)

réussit en ajoutant un âne qui buvait dans le fleuve et un crocodile qui le guettait. Les Grecs goûtaient fort ces finesses. Peut-être sera-t-on plus touché des larmes qu'il versa quand Aratus, dont il était l'ami [1], voulut détruire le portrait du tyran Aristrate, ce chef-d'œuvre de Mélanthe et de ses élèves. Néalcès demandait sa grâce; Aratus se montrait républicain implacable; enfin le peintre tout en pleurs s'écria : « Faisons la guerre aux « tyrans et non à leurs monuments. Épargnons le « char et la Victoire, et je ferai disparaître Aris- « trate. » Il l'effaça en effet, et mit une palme à sa place [2].

Cet amour, ce culte de l'art était géneral à Sicyone; il explique comment, malgré la décadence générale, « la peinture y florissait toujours et « conservait, sans altération, une beauté, » dit Plutarque, « qui là seulement semblait impéris- « sable [3]. »

On cite encore de Néalcès sa *Vénus* [4], et l'on racontait sur son *Cheval écumant* la même fable [5]

[1] Φίλον ὄντα τοῦ Ἀράτου, dit Plutarque.

(*Vie d'Aratus*, XIII.)

[2] Plut., *ibid.*

[3] Ἤνθει γὰρ ἔτι δόξα τῆς Σικυωνίας μούσης καὶ χρηστογραφίας, ὡς μονης ἀδιάφθορον ἐχούσης τὸ καλόν. (*Ibid.*)

[4] Plin., XXXV, 40.

[5] Plin., *ibid.*, 36.

que sur l'*Ialysus* de Protogène. Une éponge lancée avec colère aurait produit ce que le pinceau était impuissant à obtenir. Ces légendes, aussi charmantes qu'invraisemblables, ne sont, chez les Grecs, que des tours délicats, des raffinements d'admiration.

Néalcès avait une fille nommée *Anaxandra*, qui cultiva aussi la peinture [1]. Son broyeur de couleurs, *Erigonus*, prit dans son atelier un tel goût pour l'art et le cultiva avec tant de succès, qu'il forma à son tour un élève célèbre, *Pasias* [2].

Léontiscus était à peu près contemporain de Néalcès, puisqu'il fit le portrait d'Aratus [3]. Il peignit, en outre, une *Joueuse de lyre*. Vers le même temps vivait *Arcésilaüs*, peintre, quoique son père Tisicrate fût sculpteur.

Un autre contemporain de ces artistes, c'est *Timanthe*, qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur du *Sacrifice d'Iphigénie*. Il avait représenté la *Bataille livrée par Aratus aux Étoliens*, près de Pellène, en Arcadie [4]. Cette grande composition faisait revivre les vraies traditions de l'école.

On citera encore, sans pouvoir déterminer l'é-

[1] Didym. ap. Clem. Alex., *Strom.* IV, p. 381.

[2] Erigonus tritor colorum Nealcæ pictoris in tantum ipse profecit, ut celebrem etiam discipulum relinqueret Pasiam.

[3] *Ibid.*

[4] Plut., *Vie d'Aratus*, XXXII.

poque à laquelle ils vivaient, *Thalès*, dont Diogène de Laerte admire le style large et grandiose [1], et qu'il faudrait peut-être, pour cette raison, rapprocher du temps de Pamphile et de Mélanthe, *Néoclès* et son élève *Xénon*. Ces deux derniers n'étaient point des peintres obscurs ni sans mérite, car Pline a recueilli leurs noms. Mais nous n'avons sur eux aucun détail. Je ne sais même si Néoclès était Sicyonien. Xénon, son élève, l'était : c'est le seul indice. Tous ces artistes, quoi qu'en dise Plutarque, étaient loin des maîtres, et le siècle des Ptolémées n'était plus le siècle d'Alexandre. Les Grecs d'alors le savaient bien, et lorsque Aratus, bon connaisseur en peinture [2], voulait acheter par des présents les secours de Ptolémée III, il ne commandait point des tableaux à Néalcès, à Timanthe, à Léontiscus, mais il envoyait au puissant roi d'Égypte les œuvres de Pamphile et de Mélanthe, dépouillant sa patrie de ses richesses les plus précieuses.

Je suis persuadé, du reste, que nous ignorons tout un grand côté de la peinture à Sicyone, et que les Romains l'ignoraient également : je veux parler de la peinture monumentale. Les maîtres sicyoniens, peintres d'histoire, étaient éminem-

[1] Il l'appelle μεγαλοφυής. I, 38.

[2] Ἐν δὲ κρίσιν ἔχων οὐκ ἄμουσον ὁ Ἄρατος. (Plut., *Ibid.*

ment propres à décorer les édifices de ces œuvres dont l'exécution rapide est souvent mieux inspirée que le soin et le fini de l'atelier. On ne doit rien conclure de l'échec de Pausias à Thespies. Pausias fut plutôt un novateur que le représentant d'une école didactique et constante dans ses principes. Après tout, s'il fut vaincu, ce fut par Polygnote, par un grand maître, par un mort, c'est-à-dire par un de ces rivaux que préfère toujours aux vivants le respect ou la malignité des hommes. Les preneurs de villes sont le fléau des arts : Démétrius ne le prouva que trop à Sicyone. La ville fut détruite pour être rebâtie sur la hauteur; alors disparurent ou furent dispersées les peintures qui décoraient les monuments de cette autre Athènes. Lamia, savante et éprise du beau comme l'étaient les grandes courtisanes de l'antiquité, lui rendit aussitôt son Pœcile. Mais ce triste événement explique le silence des critiques alexandrins, et surtout le silence de Pline.

CHAPITRE IV.

L'ÉCOLE DE SCULPTURE.

Sicyone et Corinthe se disputaient l'invention de la plastique, comme elles se disputaient la découverte de la peinture. Si *Dibutade* était né à Sïcyone, il avait vécu à Corinthe, et c'était à Corinthe que l'on conservait son premier essai. Il était potier. Un soir, sa fille, voulant conserver l'image d'un jeune homme qu'elle aimait et qui allait partir, grava sur un mur l'ombre projetée par son visage. Le père en leva l'empreinte avec de l'argile et la fit cuire avec ses autres vases [1]. Ainsi, les Grecs cachaient sous les fables les plus

[1] Plin., XXXV, 43.

charmantes leur ignorance des origines de l'art.

Avant le sixième siècle, l'histoire ne parle point des artistes de Sicyone ni de leurs œuvres. Il y en avait, cependant ; car cette ville fut de tout temps célèbre par le travail des métaux [1], héritage des Telchines, qui, disait-on, l'avaient jadis occupée. Il semble que cette célébrité même, et les élèves tout prêts qu'ils espéraient trouver, déterminèrent *Dipœnus* et *Scyllis* à se fixer à Sicyone, lorsqu'ils quittèrent la Crète, leur patrie [2].

Dipœnus et Scyllis travaillèrent les premiers le marbre avec succès. Ils vinrent enseigner leur secret aux sculpteurs du continent, qui leur témoignèrent d'abord plus de jalousie que de reconnaissance. Avant qu'ils eussent achevé les premières statues que leur demandait Sicyone, les mauvais traitements de leurs rivaux les forçaient à quitter la ville. Ils passèrent en Étolie. Aussitôt la peste et la famine annoncèrent au peuple sicyonien la colère des dieux ; l'oracle de Delphes parla : il fallut, à force d'honneurs et de présents, obtenir des deux Crétois qu'ils revinssent achever leurs statues. Elles représentaient quatre divinités : Apollon, Diane, Hercule, Minerve ; cette der-

[1] Quæ diu fuit officinarum omnium metallorum patria. (Plin., XXXVI, 4.)

[2] Vers 576 av. J. C. — Priusquam Cyrus in Persis regnare inciperet, hoc est olympiade circiter L. (*Ibid.*)

nière fut, dans la suite des temps, frappée de la foudre. Sicyone leur dut encore une Minerve; Argos et Cléone, villes voisines, étaient, au dire de Pline, remplies des œuvres de Dipœnus.

Dipœnus et Scyllis acquirent autant de renommée par le nombre et le mérite de leurs élèves que par leurs propres ouvrages. Ils formèrent Dontas, Doryclidas, Médon, Théoclès, tous Lacédémoniens, Cléarque de Rhégium, Tectæus et Angélion. La plupart étaient déjà toreuticiens et le demeurèrent toujours. Car, des diverses branches de la sculpture, la toreutique fut la plus estimée, celle qui créa les chefs-d'œuvre les plus magnifiques : le travail du marbre n'était qu'une science accessoire au beau siècle, pour Polyclète comme pour Phidias.

L'élève préféré de Dipœnus et de Scyllis, celui qui prit, après leur mort, la direction de l'école naissante, ce fut *Aristoclès*. Ce fait n'est point spécifié par les auteurs anciens. Mais, comme ils nous apprennent qu'Aristoclès était de Cydon, c'est-à-dire Crétois, ainsi que ses maîtres; comme ils nous le montrent établi sur le continent, ainsi que son fils Cléœtas[1]; comme nous voyons ses

[1] Toutes les discussions relatives aux deux Aristoclès et à leur famille ont été très bien résumées par Sillig dans son Catalogue, au mot *Aristoclès*.

petits-fils, Aristoclès et Canachus, vivre et enseigner leur art à Sicyone; comme les dates coïncident parfaitement, le premier Aristoclès n'étant postérieur à Dipœnus et à Scyllis que de quatre ou cinq olympiades, il est naturel d'en conclure qu'il fut leur élève et les suivit à Sicyone. Dans l'antiquité, les artistes n'ont de patrie que celle qu'ils adoptent; Sicyone elle-même perdit ainsi Polyclète, qui se fit citoyen d'Argos et fut la gloire d'une ville étrangère.

On ne cite d'Aristoclès que son Hercule combattant avec une amazone à cheval. Évagoras de Zancle lui avait commandé ce groupe pour Olympie [1].

Cléœtas, son fils [2], ne fut pas seulement sculpteur, mais architecte en même temps : double talent que nous rencontrons souvent chez les artistes grecs, aussi bien que chez les artistes de la renaissance italienne. Cléœtas avait construit dans le stade d'Olympie la célèbre *hippaphesis* que j'ai déjà eu l'occasion de décrire [3]. Il était si fier de son œuvre, qu'il s'en faisait un titre, même à Athènes, en gravant son nom sur le piédestal d'une de ses statues. Cette statue était vraisem-

[1] Paus., *Elid.* I, c. XXV.

[2] Paus., *Elid.* I, c. XXIV.

[3] *Voy.* page 258.

blablement celle que Pausanias vit dans l'acropole[1]. Elle représentait un homme avec un casque, et dont les ongles étaient en argent. Pausanias admira beaucoup l'art avec lequel elle était exécutée.

Les fils de Cléœtas, *Aristoclès* et *Canachus*, furent tous les deux des sculpteurs célèbres; Canachus surtout, dont les œuvres furent plus répandues. Tout en conservant quelque chose de la simplicité et de la roideur[2] de la manière archaïque, il contribua puissamment au progrès de l'art : avec Agéladas d'Argos, il est le précurseur du grand siècle. Il travaillait avec un égal succès le bronze et le marbre[3], l'or et l'ivoire. Il fit, de concert avec son frère et Agéladas lui-même, le groupe des Trois Muses, tant admiré par les anciens, et dont une épigramme nous a conservé le souvenir :

[1] *Att.* XXIV.

[2] Cicer., *de Clar. Orat.* XVIII. — Quintil. *Inst. Orat.*, XII, 10.

[3] Invenio et Canachum, laudatum inter statuarios, fecisse marmorea. (Plin., XXXVI, 4.)

On ne sait pas au juste s'il s'agit, dans ce passage, de Canachus, fils de Cleœtas, ou de son petit-fils Canachus le jeune. Mais, comme le premier Canachus fut de beaucoup le plus célèbre, il semble qu'on doit lui appliquer l'épithète de *laudatum*. Il continuait ainsi les traditions de Dipœnus et de Scyllis.

Τρίζυγες αἱ Μοῦσαι τᾷδ' ἕσταμεν· ἃ μία λωτούς,
Ἁ δὲ φέρει παλάμαις βάρβιτον, ἃ δὲ χέλυν·
Ἁ μὲν Ἀριστοκλῆος ἔχει χέλυν, ἃ δ' Ἀγελάδα
Βάρβιτον· ἃ Καναχᾶ δ' ὑμνοπόλους δόνακας [1].

On pourrait, jusqu'à un certain point, conclure de cette communauté de travail qu'Agéladas, dont le maître est inconnu, étudia à Sicyone dans l'atelier de Cléœtas. Les écoles de Sicyone et d'Argos, si voisines et toutes deux remarquables, échangèrent plus d'une fois leurs leçons et leurs artistes.

L'œuvre la plus considérable de Canachus était une statue colossale en bronze d'Apollon Philésien [2]. On louait particulièrement le cerf qui était auprès du dieu. Cette statue était dans le temple de Didyme, près de Milet. Xerxès, après son expédition, l'emporta à Ecbatane, d'où elle fut enlevée par Séleucus Nicator et rendue à ses légitimes possesseurs.

Il fit une autre statue d'Apollon Isménien pour les Thébains. Elle était en cèdre : Pausanias la vit répétée en bronze [3]. On admirait un autre de ses bronzes, des Enfants conduisant un cheval,

[1] Antholog. Palat., *Append.*, t. II, p. 692.

[2] Plin., XXXIV, 19. — Paus., *Corinth.*, X, *Béot.*, X.

[3] Pausan., *Béot.*, X.

auxquels les Latins conservèrent leur nom grec et qu'ils appelaient les Célétizontes [1].

Enfin, Corinthe lui devait une Vénus en or et en ivoire. La déesse était assise, le polus sur la tête, tenant d'une main un pavot, de l'autre une pomme [2].

Aristoclès, qui portait le même nom que son grand-père, selon la coutume des Grecs, fut presque égal en réputation à son frère Canachus [3]. Mais il semble que son enseignement ait été plus goûté que ses œuvres. Avec sa Muse, on ne cite qu'un groupe de Jupiter et de Ganymède, consacré à Olympie. Au contraire, il est désigné comme le continuateur des traditions de l'école. Il forme un des chaînons de cette série de sculpteurs qui, pendant sept générations, soutinrent et développèrent les principes du vieil Aristoclès. Son élève *Synnoon*, Éginète, les transmet à son fils *Ptolichus;* celui-ci, à *Sostrate* de Chio, qui instruit à son tour son fils *Pantias*. Telle était la suite et la fermeté de l'enseignement, tel était, peut-être, le mérite de ces maîtres, dont les noms sont aujour-

[1] Plin., XXXIV, 19.

[2] Πεποίηται δὲ ἐκ τε χρυσοῦ καὶ ἐλέφαντος φέρουσα ἐπὶ τῇ κεφαλῇ πόλον, τῶν χειρῶν δὲ ἔχει τῇ μὲν μήκωνα τῇ δὲ ἑτέρᾳ μῆλον. Paus., *Corinth.*, X.

[3] Οὐ πολὺ τὰ ἐς δόξαν ἐλασσούμενος. (Paus., *Elid.*, II, c. III.)

d'hui sans écho, que l'on savait encore, au temps de Pausanias [1], l'ordre dans lequel ils se succédèrent, comme s'il se fût agi d'une dynastie de rois. Ils remplissent, en effet, près de deux siècles [2].

Il est inutile de reproduire ici tous les doutes, toutes les discussions qui se sont élevées au sujet de *Polyclète*. Qu'il soit natif de Sicyone, comme l'affirme Pline, ou bien d'Argos, comme le dit Pausanias, il n'en est pas moins constant qu'il étudia auprès d'Agéladas à Argos, qu'il y vécut, qu'il y créa ses chefs-d'œuvre et y forma ses élèves. Ce fut donc une gloire perdue pour Sicyone : perte d'autant plus regrettable qu'avec Polyclète, cette ville aimée des arts pourrait représenter les trois grandes époques de la sculpture, également illustre à toutes les époques, réunissant les œuvres archaïques de Dipœnus, de Scyllis, des deux Aristoclès, de Cléœtas, de Canachus, les œuvres idéa-

[1] Παντίας, ὃς ἀπὸ Ἀριστοκλέους τοῦ Σικυωνίου καταριθμουμένῳ τοὺς διδαχθέντας ἕβδομος ἀπὸ τούτου μαθητής. (Paus., *Ibid.*)

[2] Voici le résultat des calculs chronologiques de Sillig :

I.	Aristocles Cydoniates.		Ol. 54.
II.	Cléœtas.	—	— 61.
III.	Aristocles et Canachus.		— 68.
IV.	Synnoon.	—	— 75.
V.	Ptolichus.	—	— 82.
VI.	Sostratus.	—	89.
VII.	Pantias.		— 96.

les de Polyclète et de ses fils, les œuvres de l'école de Lysippe, empreintes d'une beauté toute réelle, mais saisissantes de vérité et de perfection.

Du reste, malgré le départ de Polyclète, l'art resta florissant à Sicyone. Dans un court espace de vingt-huit années [1], on y compte six sculpteurs distingués. Le voisinage d'Argos, la grande réputation de Polyclète, les liens de famille et d'amitié qui l'unissaient à son pays natal ne pouvaient manquer de peser, en quelque sorte, sur l'école de Sicyone et d'attirer en Argolide quelques élèves. Ce fut là, en effet, qu'Alypus, Cléon et Canachus allèrent étudier. Mais, plus fidèles que Polyclète, ils revinrent dans leur patrie.

Canachus le Jeune, probablement petit-fils du grand Canachus, était un des artistes qui travaillèrent au célèbre trophée de Lysandre. Le général spartiate, voulant rendre immortel le souvenir d'Ægos-Potamos, consacra à Delphes, non-seulement sa propre statue, mais les statues de tous les chefs, spartiates ou alliés, qui avaient contribué à la victoire. Canachus, Alypus et Patrocle de Sicyone prirent part à cette vaste tâche. Canachus fit, avec Patrocle, les statues d'Épirycide et d'Épéonice [2], en bronze. Il avait aussi, à

[1] De la quatre-vingt-treizième à la centième olympiade.

[2] Paus., *Phoc.*, IX.

Olympie, une autre statue en bronze, celle de Bycellus, enfant sicyonien, le premier qui eût été vainqueur au pugilat [1].

Alypus, élève de l'Argien Naucydès, outre les statues de bronze qui étaient destinées à Delphes, fit également des statues d'athlètes pour Olympie, cet immense sanctuaire où les images des hommes devaient bientôt se compter par milliers. On y montrait son Symmaque, son Néolaidas, son Archédamus.

Patrocle, comme ses amis et ses rivaux, travailla à cette série d'œuvres que Lysandre osa commander, malgré les lois de Lycurgue. Comme eux aussi, il représenta des athlètes. Pline le classe parmi les artistes qui firent des athlètes, des chasseurs et des prêtres [2]. Son fils et son élève, *Dédale*, fut d'une grande fécondité. Pausanias cite de lui, seulement à Olympie, le trophée consacré par les Éléens, après qu'ils eurent battu les Lacédémoniens dans l'Altis, les statues de Timon et de son fils, d'Aristodème, de Narycidas, de l'Éléen Eupolémus. A Delphes, Dédale avait exécuté une partie des statues que les Tégéates consacrèrent, afin d'éterniser le souvenir d'une victoire [3].

[1] Paus., *Elid.*, II, c. XIII.
[2] Plin., XXXIV, 19.
[3] Paus., *Phoc.*, IX.

Démocrite, à son tour, représenta Hippon, enfant éléen, vainqueur au pugilat[1]. Quoique de Sicyone, il avait eu pour maître Pison de Calaurie, que l'on rattache, à tort peut-être, à l'école attique. Mais Pison travailla au trophée d'Ægos-Potamos, dont l'entreprise fut en partie confiée aux artistes sicyoniens. Un lien existait donc déjà entre eux et le maître de Démocrite.

Cléon, au contraire, se forma auprès d'Antiphane, un des successeurs de Polyclète. Pline fait de lui et de Démocrite le même éloge : il dit qu'ils excellaient à représenter des philosophes[2]. Pausanias cite de Cléon les œuvres suivantes : l'Arcadien Alcédas, Damocrite, Dilonochus, frère de Troïlus, qui fut vainqueur dans la 102e olympiade, l'Éléen Hysmon, Lycinus d'Heræa, tous athlètes. Cependant Cléon fit aussi des dieux, une Vénus en bronze et deux statues de Jupiter[3].

Ainsi, pendant les années les plus cruelles de son histoire, quoique bouleversée par des troubles sans cesse renaissants, Sicyone ne vit s'éteindre ni le talent ni l'enseignement de son école. Mais il est impossible de ne pas être frappé de la direction précise et un peu étroite qui est déjà

[1] Paus., *Elid.*, II, c. III.
[2] Plin., XXXIV, 19.
[3] Paus., *Elid.*, I, c. XVII et XXI.

imprimée aux travaux de cette époque. Excepté Cléon, tous les sculpteurs qui viennent d'être nommés s'appliquèrent exclusivement à des sujets d'imitation exacte; ils firent des athlètes, des prêtres, des philosophes, des généraux, c'est-à-dire des portraits. Les portraits ne seront pas, si l'on veut, ce qu'ils furent un demi-siècle plus tard. Ils seront à peine ressemblants et traités avec une manière libre; les corps nus des guerriers et des lutteurs, les belles draperies des prêtres et des philosophes, fourniront un vaste champ à l'imagination des artistes et à la variété féconde de leur ciseau. Toutefois ils ne peuvent s'écarter beaucoup de la nature; ils y sont même ramenés constamment et ils la regardent de plus près, à mesure qu'ils avancent dans leur carrière. Le progrès de la civilisation imprimait fatalement à l'art cette tendance. Les temples étaient remplis des images des dieux : on se tourna vers les images des hommes. La reconnaissance des États ne manqua jamais de raisons, ni la vanité des particuliers de prétextes, pour consacrer les types individuels. Plus tard, la flatterie devait les multiplier à l'infini.

Le principe réaliste commençait donc à percer dans l'école de sculpture, lorsque la peinture s'en empara. Elle lui dut aussitôt ce style sobre et ferme qui commanda l'attention de la Grèce et

une solidité d'exécution qui ne gênait point la poursuite toujours un peu enivrée de l'idéal. Je me suis appesanti, dans le chapitre précédent, sur le conseil d'Eupompe à Lysippe. Je ne sais s'il fut réellement donné. Mais, alors même que les anciens inventent les anecdotes qu'ils racontent, elles n'en sont pas moins précieuses, parce qu'elles sont un résumé, une forme plus vive de leurs jugements. Si, dans le développement logique des arts, la peinture naît après la sculpture, elle l'emporte bientôt sur son aînée en importance et en popularité : nous la voyons plus d'une fois décider du goût et du style d'une époque. L'influence exercée par Eupompe sur un jeune homme, sur un simple artisan [1], qui sent son talent sans trouver encore sa véritable voie, est d'autant plus naturelle qu'il n'y avait point alors à Sicyone de sculpteur assez célèbre pour la combattre. Bien plus, les derniers maîtres s'étaient rapprochés peu à peu d'un principe dont le temps était venu.

Lysippe disait lui-même « que Polyctète, Phi-« dias, Myron, avaient fait les hommes tels qu'ils « devraient être, et que lui les faisait tels qu'on « les voyait. » Était-ce pour l'art une décadence? Était-ce un progrès? Question difficile à résoudre

[1] Primo ærarium fabrum, dit Pline XXXIV, 19

quand l'une et l'autre théorie se justifient par des chefs-d'œuvre [1].

Lysippe s'efforça donc surtout de reproduire la nature avec la perfection infinie de ses détails, plus jaloux de donner au bronze la vérité vivante que la beauté absolue. Cette tendance d'un génie observateur et positif se retrouve jusque dans le choix des sujets. Il laisse les types généraux et un peu vagues qui s'intitulent Divinités, Force, Jeunesse, Mouvement, Grâce, et ouvrent une carrière immense aux conceptions et aux rêves. Il se met en face d'un type individuel, il l'accepte, il le copie, avec ses difficultés dont il triomphe, avec ses défauts qu'il rachète à force d'art, et dont il fait quelquefois le cachet inimitable de son œuvre. Alexandre ne voulait servir de modèle qu'au seul Lysippe, peut-être parce que Lysippe seul savait transformer en beauté une légère difformité du héros. Alexandre avait une épaule un peu plus haute que l'autre : il portait donc la tête penchée et les yeux tournés vers le ciel. Lysippe tirait un tel parti de cette attitude

[1] « Vulgoque dicebat ab illis factos quales essent homines, a se quales viderentur. »

Le sens vague des mots *essent* et *viderentur* est déterminé par l'histoire et par les jugements unanimes de la critique ancienne sur la nature de ces différents génies.

qu'il donnait à ses statues une majesté mâle et quelque chose de la physionomie du lion [1].

L'étude constante de la nature prête assurément à l'art plus de vérité matérielle, une exécution parfaite, une puissance complète d'illusion. Mais il y a plus de poésie, plus d'élévation dans la contemplation intérieure d'un esprit qui se crée un modèle invisible, combine les formes les plus idéales, et façonne ensuite la matière où sa pensée prend un corps et s'anime. Lysippe s'essaya aussi à des créations originales. On sait qu'il fit un certain nombre de statues de dieux. Il y avait de lui un Jupiter Néméen à Argos [2], un autre Jupiter à Mégare [3], un Neptune à Corinthe [4], un Bacchus sur l'Hélicon [5], un Hercule et un Jupiter sur la place publique de Sicyone [6], un autre Hercule à Alyzia en Acarnanie [7], une statue de l'Amour à Thespies [8]. Tarente possédait de lui deux colosses, un Jupiter de quarante coudées et un

[1] Αὐτοῦ τὸ ἀῤῥενωπὸν καὶ λεοντῶδες.
(Plut., *de Alex. Magn. virtute*, II, 2.)

[2] Paus., *Corinth.*, XX.

[3] Id., *Att.*, XLIII.

[4] Lucian., *Jupit. trag.*, 9.

[5] *Ibid.*, 12, et Paus., *Béot.*, XXX.

[6] Paus., *Corinth.*, IX.

[7] Strab., X, p. 459.

[8] Paus., *Béot.*, XXVII.

Hercule qui fut transporté à Rome par Fabius Cunctator, et plus tard à Constantinople.

Mais les œuvres de ce genre sont une exception, si l'on considère la prodigieuse fécondité de Lysippe, qui produisit six cent dix statues ou figures de bronze, selon Pline [1]. Il représenta Alexandre sous tous les aspects et à tous les âges [2]. Il fit les statues de ses amis, d'Héphestion le premier, de ses généraux, des vingt-cinq gardes à cheval et des neuf gardes à pied qui furent tués à ses côtés sur les bords du Granique [3]. Tous étaient d'une ressemblance parfaite [4]. Il fit aussi des chevaux, des chiens, des animaux, des chasses. A Delphes, on voyait de lui une chasse d'Alexandre. Son lion mourant fut enlevé de Lampsaque par Agrippa et emporté à Rome. Ses quadriges étaient aussi nombreux qu'admirés [5].

[1] XXXIV, 11. Quinze cents, selon une autre leçon.

[2] Fecit et Alexandrum Magnum multis operibus a pueritia ejus orsus. (Plin., XXXIV, 19.)

[3] Vell. Paterc., I, 11. — Plut., *Vie d'Alex*, XVI. — Métellus les transporta à Rome, et en décora les portiques qu'il fit construire.

[4] Summa omnium similitudine. (Plin., XXXIV, 19.) — Expressa similitudine figurarum.

(Vell. Pat., *loc cit.*)

[5] Fecit et quadrigas multorum generum.

(Plin., *loc. cit.*)

Le plus célèbre était celui du Soleil, à Rhodes[1]. J'oubliais ses athlètes, sujet qui exerçait encore sa merveilleuse facilité à saisir la nature humaine, Callicrate, Chilon, Polydamas, Pythios, Troïle, Xénargide, que Pausanias vit à Olympie[2], et tant d'autres qu'il n'y trouva plus. Il faut y joindre Praxilla, Socrate[3], Ésope et les sept Sages de la Grèce[4], la statue de l'Occasion, si joliment décrite par l'épigramme de Posidippe[5], la Joueuse de flûte ivre, le Satyre d'Athènes, et l'Apoxyomène qu'Agrippa avait placé devant ses Thermes. Tibère le fit emporter un jour dans son palais. Mais telles furent les clameurs des Romains au théâtre que l'empereur dut leur rendre la statue dont ils faisaient leurs délices[6].

Lysippe et Praxitèle représentent la perfection de l'art, de même que Polyclète et Phidias en représentent la grandeur. Les opinions seront toujours partagées entre les beautés d'exécution et les beautés de sentiment, entre la forme et l'i-

[1] Nobilitatur..... imprimis..... quadriga cum sole Rhodiorum. (*Ibid.*)

[2] Paus, *Elid.*, l. II, c. I, II, IV, V, XIV, XVII.

[3] Diog. Laert., II, § 43.

[4] Agathias, *in Anthol. gr.*, IV, 33, 331.

[5] Τίς, πόθεν ὁ πλάστης; — Σικυώνιος — Οὔνομα δὲ τίς;
Λύσιππος — Σὺ δὲ τίς; — Καιρὸς ὁ πανδαμάτωρ, κ. τ. λ.

[6] Plin., *loc. cit.*

déal. Mais, sans vouloir rabaisser le talent de Lysippe, je réclamerai contre le jugement de Pline [1], ou plutôt des critiques grecs, dont il est l'écho; car il semble l'élever au-dessus de tous ses prédécesseurs. « Lysippe, » dit-il, « fit faire de « grands progrès à la statuaire, en rendant les « cheveux avec plus de soin, en faisant les têtes « plus petites que ne les faisaient les anciens maî- « tres, en donnant aux corps plus de maigreur « et plus de sécheresse, afin de les faire paraître « plus élancés. » Ce sont là des progrès, si l'on veut, qui conduisent la statuaire à une vérité toute matérielle, mais qui la conduisent aussi à sa décadence : la suite de l'histoire ne le fit que trop promptement voir. Les maîtres du grand siècle s'inquiétaient peu de copier minutieusement toutes les boucles d'une chevelure; mais ils donnaient aux cheveux de leurs statues un mouvement, une abondance, une harmonie, que la nature la plus magnifique ne pouvait fournir. Leurs têtes étaient plus fortes, mais combien elles prêtaient plus à la grandeur, au calme, à l'expression! Combien la richesse des formes et leur lar-

[1] Statuariæ arti plurimum traditur contulisse, capillum exprimendo, capita minora faciendo, quam antiqui, corpora graciliora siccioraque, per quæ proceritas signorum major videretur. (*Loc. cit.*)

geur un peu *carrée*[1], comme disaient les anciens, étaient heureuses pour le développement, soit de la force, soit de la grâce! Combien il était plus facile d'y répandre la beauté et d'y pétrir, en quelque sorte, le sentiment plastique! Les œuvres des écoles réalistes auront toujours plus de popularité, parce que leur mérite est surtout extérieur et saisit les regards les plus grossiers. Mais, si la beauté des œuvres idéales n'est accessible qu'à un petit nombre de juges, si elle demande, pour être saisie, une contemplation plus sérieuse et plus réfléchie, elle n'en mérite que mieux d'occuper le premier rang. Là est la grandeur de l'art, là est son avenir.

Je parlais tout à l'heure de la fécondité de Lysippe. On se demande comment elle peut se concilier avec la perfection de ses ouvrages, si universellement reconnue qu'on prétendait qu'une seule de ses statues était un titre suffisant à l'immortalité[2]. Et ce n'était pas une perfection d'ensemble; mais on retrouvait dans les plus petits détails le même fini, la même délicatesse[3]; si bien

[1] Quadratas veterum staturas.

[2] Omnia tantæ artis ut claritatem possent dare vel singula. (Plin., XXXIV, 17.)

[3] Propriæ hujus videntur esse argutiæ operum, custoditæ in minimis quoque rebus. (Plin., XXXIV, 19.)

que Pétrone fait mourir Lysippe d'épuisement, pendant qu'il s'acharnait à donner et à redonner encore le dernier fini à une seule statue [1].

Mais on cesse de s'étonner du chiffre prodigieux qu'atteignent les statues de Lysippe, lorsque l'on sait que toutes étaient en bronze. Autant le travail du marbre est long, difficile, autant la fonte du bronze est rapide. Le seul travail, c'est le modèle en terre, qui se prête, du reste, si heureusement aux inspirations du génie et à ses caprices. En même temps, comme si cette facilité de production ne se fût pas suffi à elle-même, une découverte nouvelle, le moulage, lui vint en aide pour multiplier ses œuvres.

Ce fut *Lysistrate*, frère de Lysippe et sculpteur comme lui, qui eut d'abord l'idée de mouler avec du plâtre le masque humain, et qui obtint ainsi des ressemblances dont on n'avait point encore l'idée [2]. Car auparavant, je le faisais remarquer à propos des maîtres qui précèdent Lysippe, on ne s'étudiait qu'à faire les portraits

[1] Lysippum statuæ unius lineamentis inhærentem inopia extinxit.

(Petron., *Satyr.* 88.)

[2] Hominis autem imaginem gypso e facie ipsa primus omnium expressit, ceraque in eam formam gypsi infusa emendare instituit Lysistratus Sicyonius, frater Lysippi de quo diximus.

aussi beaux que possible [1]. Le nom inscrit sur le piédestal empêchait toute confusion. On conçoit de quel secours cette découverte fut pour Lysippe, et combien peut-être elle contribua à le porter vers l'imitation exacte des types individuels. Après avoir moulé des visages humains, il était tout naturel de mouler des statues. C'est ce que fit Lysistrate [2]. On ne cite de lui, du reste, qu'une statue : celle de Mélanippe [3].

Dætondas et *Ménechme* étaient contemporains de Lysippe. Le premier, fils d'un certain Moschion qui prit part à l'expédition d'Alexandre contre Darius, fit la statue de Théotime, athlète éléen [4]. Le second était écrivain, encore plus que sculpteur; car il composa un traité sur la toreutique et une histoire d'Alexandre. Cependant on vantait son jeune taureau qu'un homme pressait du genou et dont la tête était renversée [5]. C'est à peu près la disposition des bas-reliefs consacrés au dieu Mithra.

Lysippe eut trois fils qui, tous les trois, embras-

[1] Hic et similitudinem reddere instituit : ante eum quam pulcherrimas facere studebant.

[2] Idem et de signis effigiem exprimere invenit.

(Plin., *Loc. cit.*)

[3] Tatianus, *Adv. gr.* 54, p. 117, ed. Worth.

[4] Paus., *Elid.*, II, c. XVII.

[5] Plin., XXIV, 19.

sèrent son art et furent ses élèves; mais leur mérite, comme leur succès, fut inégal. On cite de *Bédas* une seule statue, de *Daippus* quelques athlètes [1]. *Euthycrate* fut de beaucoup le plus célèbre. L'antiquité signale avec éloge, parmi ses œuvres, l'Hercule de Delphes, l'Alexandre, le chasseur Thespis, les Thespiades, un Combat de cavaliers, Trophonius, des quadriges, des chevaux, des chiens de chasse [2].

Euthycrate ne se proposa d'imiter ni la grâce ni la délicatesse de son père. Il ne prit de son style que la fermeté, préférant l'austérité au charme [3]. Il semble avoir subi, encore plus que Lysippe, l'influence de l'école de peinture, qui affectait alors une manière si sévère, avec Mélanthe d'abord, puis avec Aristolaüs. On se souvient même qu'Aristolaüs représente, vis-à-vis de son père Pausias, cette sorte de réaction dont Euthycrate est le représentant dans l'école de Lysippe; tendance d'autant plus remarquable que les élèves exagèrent d'ordinaire les principes de leur maître. Aussi serait-on tenté de reconnaître dans cette double réaction l'esprit do-

[1] Paus., *Elid.*, l. II, c. XII et XVI.

[2] Plin., XXXIV, 19.

[3] Is constantiam patris potius æmulatus quam elegantiam, austero maluit genere quam jucundo placere. (*Ibid.*)

rien, qui maintient le goût public et qui pèse sur les deux écoles, au moment où des génies trop libres pourraient les égarer.

Parmi la foule de disciples que forma Lysippe, les Sicyoniens ne furent ni les moins zélés ni les moins habiles. Après sa mort, l'art se maintint dans sa perfection, à une époque où les lettres et la poésie étaient arrivées à leur décadence. *Tisicrate* surprit même si heureusement la méthode de Lysippe que l'on confondait ses meilleures statues avec celles du maître, par exemple son Vieillard thébain, son Démétrius, son Peucestès [1]; gloire suprême pour le disciple, mais secrète condamnation du maître qui se laissait imiter ou égaler. Je doute que rien de pareil fût arrivé à Polyclète. La reproduction des types individuels est à la portée des divers talents : l'idéal est moins accessible, et les œuvres qu'il inspire sont inimitables.

C'était à la fécondité de Lysippe, au contraire, que *Xénocrate*, élève de Tisicrate, s'efforçait d'atteindre, et, quelque considérable que fût le nombre de ses statues, il trouvait encore le temps d'écrire des traités sur son art [2]. Ménechme l'a-

[1] ... Ut complura signa vix discerni possent, seu senex thebanus, Demetrius rex, Peucestes Alexandri Magni servator... (Plin., XXXIV, 19.)

[2] Tisicratis, aut ut alii, Euthycratis discipulus, qui utros-

vait fait avant lui ; en sorte que l'école de sculpture ne voulut point rester en arrière de l'école de peinture et offrit le même caractère didactique.

Eutychidès, un autre élève de Lysippe, se présente avec une œuvre assez rare dans les ateliers de Sicyone à cette époque, une statue en marbre. Car nous sommes loin des traditions de Dipœnus et de Scyllis; tous les artistes qui viennent d'être nommés travaillèrent le bronze. Si parfois ils taillèrent le marbre, ce fut une exception, et les auteurs ne citent que leurs bronzes. La statue d'Eutychidès fut transportée plus tard à Rome; elle appartenait à Asinius Pollion[1]. Son Eurotas, en bronze, était apprécié par les critiques grecs, qui poussaient le raffinement de leur admiration jusqu'au jeu de mots : « L'Eurotas, » disaient-ils, « révélait un art plus limpide, plus coulant que « le fleuve lui-même[2]. » Il fit, pour Olympie, Timosthène, enfant éléen, vainqueur à la course, et pour les Syriens des bords de l'Oronte, la Fortune, œuvre où il put s'inspirer de l'Occasion de Lysippe.

que copia signorum vicit et de sua arte composuit volumina. (*Ibid.*)

[1] Plin., XXXVI, 4.

[2] Fecit Eurotam in quo artem ipso amne liquidiorem plurimi dixerunt. (Plin., XXXIV, 19.)

Eutychidès eut pour élève *Cantharus*, Sicyonien, qui fit surtout des statues d'athlètes, et qui, en outre, était habile à ciseler l'argent. Pline le classe parmi les artistes qui se soutinrent à un certain niveau, sans produire aucune œuvre remarquable.

On arrive avec lui à ces temps d'obscurité où l'art n'a plus d'autre centre, d'autre patrie que la cour des rois qui le payent, des Ptolémées, des Séleucides, des rois de Pergame, plus tard des empereurs romains.

Telle est la nombreuse pléiade de peintres et de sculpteurs qui répandit sur Sicyone tant d'éclat et en fit une seconde Athènes. Quoique Sicyone fût un État dorien, l'élément conquérant avait été introduit sans violence par l'adoption d'un prince héraclide. La faible aristocratie qui suivit d'Argos le roi Phalcès périt peu à peu dans les guerres civiles. Avec elle disparut la sévérité de la constitution dorienne; les noms mêmes des tribus, noms doriens, furent abolis[1]. Située à l'extrême limite du Péloponèse, en contact avec Athènes et les îles, Sicyone était comme le point de fusion du génie dorien et du génie ionien; elle unissait les principes et la solidité de l'un avec la liberté et la grâce de l'autre. Sparte de-

[1] Plut., *Vie d'Aratus*, II. — Herod., V, 67, 68.

mandait des leçons à ses sculpteurs [1]; Athènes demandait des tableaux à ses peintres [2]. Sous cette double empreinte de la conquête et de la civilisation, il faudrait pouvoir démêler le caractère national, c'est-à-dire le caractère de la race primitive: léger, insouciant, amoureux du changement, de l'agitation, des troubles populaires; amoureux surtout du beau et des jouissances élevées qu'il procure. A côté de la puissante Corinthe qui écrasait leur commerce et leur défendait tout espoir d'accroissement, les Sicyoniens étaient condamnés à une modeste destinée. Ils tournèrent vers les arts leur esprit naturellement actif et industrieux, et leur durent l'or qui leur manquait, les plaisirs qu'ils aimaient, l'affluence des étrangers qui venaient admirer, des artistes qui venaient s'instruire, la gloire surtout, ce mot si cher à toute âme grecque.

[1] Doryclidas, Médon, Dontas, Théoclès étudièrent à Sicyone.

[2] Pamphile peignit pour les Athéniens une bataille. Aristolaüs fit pour eux son Thésée, son Périclès, son Peuple athénien.

CORINTHE.

CHAPITRE I.

HISTOIRE DES CORINTHIENS.

Il paraît que les premiers habitants de la Corinthie étaient de race éolienne[1]. Avant eux, cependant, une position aussi favorable à la navigation et au commerce avait dû séduire une des nombreuses colonies de marins et de marchands que l'Orient envoyait aux côtes de Grèce. A dé-

[1] Scoliaste de Thucyd., l. IV, c. 42. — Hom., *Iliade*, VI, v. 154.

faut de l'histoire, l'imagination populaire avait gardé un vague souvenir d'une fille de l'Océan, nommée *Éphyre*, qui fonda la ville et lui donna son nom [1]. Ephyre venait du Levant; aussi le Soleil était-il le protecteur de la cité naissante, qui s'appela en outre, ville du Soleil, *Héliopolis*.

Quant au nom plus moderne de *Corinthe*, nous trouverons infailliblement un roi *Corinthus* pour le justifier. Les Grecs expliquaient tout avec ce système.

Ce n'est que cinq générations avant la guerre de Troie que l'histoire de Corinthe prend quelque certitude, et cette certitude, nous la devons à Homère, le poëte historien. A cette époque, *Sisyphe*, le plus habile des hommes, habitait [2] Éphyre, dont il était, non pas le roi, mais un des plus puissants ou plus riches habitants. Homère, en effet, ne parle pas de sa royauté, et ne donne le titre accoutumé d'ἄναξ ni à lui ni à son fils Glaucus.

Plus loin, en racontant les malheurs et l'exil

[1] Paus., *Corinth.*, I.

[2] Ἔστι πόλις Ἐφύρη, μυχῷ Ἄργεος ἱπποβότοιο,
Ἔνθα δὲ Σίσυφος ἔσκεν, ὃ κέρδιστος γένετ' ἀνδρῶν,
Σίσυφος Αἰολίδης....
(*Iliade*, VI, du vers 152 au vers 206.)

Apollodore attribue à Sisyphe la fondation de Corinthe, I, 9, 3.

de son petit-fils Bellérophon, chassé par Prétus, souverain de l'Argolide, il le met au nombre des sujets de ce prince [1]. S'il fallait une autre preuve de la soumission de Corinthe aux rois argiens, nous la trouverions dans le Dénombrement de l'*Iliade*. Les guerriers corinthiens n'ont d'autre chef qu'Agamemnon, et marchent sous ses ordres immédiats, avec ceux de Cléone, de Sicyone, de l'Achaïe, pays également conquis.

Il est naturel que plus tard, au temps de sa puissance et de sa gloire, Corinthe ait nié cette infériorité et cherché une liste de rois dans une famille que la Fable avait illustrée. Aussi le témoignage de Pausanias, qui recueille ces renseignements dans le pays, n'est-il d'aucun poids en présence du témoignage d'Homère.

Sisyphe vivait cent cinquante ans, au plus, avant la guerre de Troie ; car son quatrième descendant est le Lycien Glaucus, petit-fils de Bellérophon ; descendant bien dégénéré, aussi insensé [2] en affaires que son aïeul était habile, qui reçut, en échange d'armes d'or qui valaient cent bœufs, des armes de cuivre qui en valaient neuf.

[1] .....Ὅς ῥ' ἐκ δήμου ἔλασσεν, ἐπεὶ πολὺ φέρτερος ἦεν
Ἀργείων· Ζεὺς γάρ οἱ ὑπὸ σκήπτρῳ ἐδάμασσεν.
(*Iliade*, v. 158.)

[2] Ἔνθ' αὖτε Γλαύκῳ Κρονίδης φρένας ἐξέλετο Ζεύς.
(*Ibid.*)

La conquête dorienne fit de Corinthe un royaume indépendant. Dans le morcellement de l'Argolide, elle échut à *Alétès*, Héraclide. Mais l'opulence déjà célèbre [1] de cette ville attira à la suite d'Alétès une émigration nombreuse et avide. Les habitants voulurent en vain résister : ils furent vaincus, dépossédés, chassés en partie [2], et durent chercher de nouvelles demeures en Asie, où ils furent entraînés par le grand mouvement de la colonisation éolienne.

Cette révolution dut exercer sur le commerce et la prospérité naissante de Corinthe une influence fâcheuse, mais de courte durée. Pendant quatre siècles et demi, les Héraclides et les *Bacchiades* [3] lui donnèrent la paix au dehors, le calme à l'intérieur. L'expédition même d'Alétès contre Athènes avait pour but l'intérêt commercial de Corinthe autant que la sécurité politique des nouveaux maîtres du Péloponèse. La mort de Codrus, en effet, contribua moins à le désarmer que la conquête de Mégare, qui assurait les communications entre la presqu'île et le continent,

[1] .....ἀφνειόν τε Κόρινθον.

(*Iliade*, II, 570.)

[2] Paus., *Corinth.*, IV. — Diod., l. VII, c. 9.

[3] *Bacchis*, quatrième successeur d'Alétès, le plus célèbre de tous les princes que cite Diodore (VII, 9), donna son nom à la dynastie.

et l'échange de marchandises qui se faisait par voie de terre, source principale de richesse pour les Corinthiens. Leur commerce et leur puissance maritime prirent en même temps de rapides développements, surtout du côté de l'Occident, où ils ne trouvaient pas, comme à l'Orient, dans les Athéniens, et surtout dans les Éginètes, de redoutables rivaux. Ce fut sous les derniers Bacchiades qu'ils fondèrent *Corcyre*, *Syracuse*, et, sur la côte de Macédoine, *Potidée*; preuve incontestable, à défaut de textes anciens, du degré de prospérité qu'ils atteignirent sous cette dynastie.

Il est malheureux que nous n'ayons pas de détails sur l'histoire de cette époque et sur la part que chacune des deux races, dorienne et éolienne, prit au développement de la richesse publique. Les Doriens se contentèrent-ils d'exploiter à leur profit l'industrie des vaincus, dont une partie était restée dans le pays? ou bien se firent-ils eux-mêmes marchands et trafiquants? Cette dernière supposition répugne aux mœurs et au caractère dorien. Dans ce cas, on trouverait une certaine égalité politique, ou du moins une aristocratie nombreuse et variable dont la base eût été la richesse et dont les priviléges eussent été accessibles à tout parvenu. Loin de là, nous voyons une aristocratie immuable et fermée à

tous. Assez puissante pour renverser la royauté (l'an 747 avant Jésus-Christ), elle s'en partage les prérogatives, et déclare que ceux-là seuls sont dignes d'exercer le pouvoir dans les veines desquels coule le sang d'Hercule [1]. Les Bacchiades étaient à peine deux cents. Orgueilleux de leur naissance, pleins de mépris pour le reste des citoyens, ils ne s'alliaient qu'entre eux : c'était Venise, moins le livre d'or. Tout entiers à l'ambition, ils avaient établi une magistrature unique [2] et annuelle ; de sorte que chacun possédait le pouvoir à son tour et le possédait tout entier [3]. Mais l'ambition était inséparable de la cupidité ; car dans une république commerçante, où tous s'enrichissent, une noblesse qui reste oisive et pauvre est promptement effacée. Aussi les Bacchiades savaient-ils amasser d'énormes richesses, mais sans peine et sans travail. Ils exploitaient l'admirable position de Corinthe, et les droits qu'ils établirent sur toutes les marchandises qui passaient par l'isthme firent affluer l'or dans leurs palais [4]. Bientôt le luxe les corrompit et l'insolence les perdit. Le

[1] Hérod., V, 92. — Diod., *apud Syncell.*, p. 179.

[2] L'oracle de Delphes appelait les Bacchiades ἄνδρες μούναρχοι.

[3] Paus., *Corinth.*, IX.

[4] Strab., l. VIII, p. 378. — Élien, *Var. hist.*, l. I, c. 19

peuple qui avait supporté leur orgueil ne put souffrir leurs excès et préféra un seul maître à deux cents tyrans.

Cypsélus, descendant d'une famille éolienne [1], à ce titre cher à la classe moyenne et à la multitude [2], s'empara du pouvoir suprême en l'an 657. Intéressé à se faire l'instrument de la vengeance populaire, il dépouilla les Bacchiades de leurs biens, les exila, en fit même périr plusieurs, qui sans doute avaient conspiré contre sa vie [3], car ni son caractère ni sa politique ne le portaient à la cruauté. Dès qu'il eut abattu l'aristocratie dorienne, il parut en public sans gardes, se confiant à l'amour des citoyens [4]. Quant aux réformes qu'il voulut introduire, il eut recours, non pas à la violence, mais à la ruse. C'est ainsi que, pour enlever aux Corinthiens une partie de leurs richesses, il prétexta un vœu fait à Jupiter. « Il lui avait « promis, » disait-il, « de lui consacrer toute la « fortune publique, s'il parvenait à monter sur le « trône. » En conséquence, il fit le recensement de tous les biens, en prit le dixième, en recommandant aux Corinthiens de faire valoir soigneu-

[1] Paus., *Corinth.*, IV.

[2] Ἐκ δημαγωγίας βασιλεύς, dit Aristote.

[3] Hérod., l. V, c. 92. — Aristote, *Polit.*, l. V, c. 8, § 4.

[4] Aristote, *Polit.*, l. V, c. 10.

sement le reste. L'année suivante, il préleva un autre dixième....., ainsi pendant dix ans, jusqu'à ce qu'il eût entre les mains une somme équivalente à toute la fortune de ses sujets, sans qu'ils fussent appauvris à l'excès.

Ce fait à peine croyable est raconté par Aristote et répété par Suidas [1]; si on l'admet, on ne peut l'expliquer que d'une manière. Au-dessous de l'aristocratie dorienne s'était formée une aristocratie d'argent, non moins dangereuse par son oisiveté, son luxe, son ambition, sa corruption. Pour prévenir une décadence précoce et régénérer ses sujets par le travail et la pauvreté, Cypsélus eut recours à ce singulier expédient qui eût provoqué la plus terrible des révolutions, si le peuple n'en eût pas compris la nécessité et approuvé l'exécution [2]. Espéra-t-il en même temps rendre son pouvoir plus sûr et son gouvernement plus facile? C'est une conséquence toute naturelle. Mais il est impossible de ne voir dans

[1] Aristote, *Econom.*, l. II, c. 2, § 1.—Suidas. V. Κυψηλιδῶν ἀνάθημα.

[2] Théoph., *cité par Suidas.* — Aristote, *Polit.*, l. V, c. 9. Une épigramme dit, il est vrai :

.....αὐτὸς ἐγὼ σφυρήλατός εἰμι κολοσσός·
Ἐξώλης εἴη Κυψελιδῶν γενεά.

Mais que prouve la boutade d'un mécontent ou le trait d'esprit d'un poëte?

cet acte inouï que le caprice et la rapacité d'un tyran. Cypsélus conserva toujours l'amour de ses sujets, et, pour se mettre à l'abri de tout reproche, il consacra avec ostentation le fruit de cette spoliation bienfaisante à Jupiter olympien, auquel il érigea une statue colossale en or battu [1].

Ce qui prouve que sa conduite était l'effet d'une saine politique, c'est que *Périandre*, son fils, l'imita; Périandre, un des princes les plus renommés pour sa douceur et ses lumières, un des sept sages de la Grèce [2]. Sa préoccupation constante fut d'arrêter le luxe et la corruption qui envahissaient Corinthe, en même temps qu'il cherchait à porter les esprits vers un but plus élevé que le commerce, vers la grandeur extérieure et la gloire de la patrie. Tandis qu'à cet effet il construisait de nombreux vaisseaux [3], essayait de percer l'isthme pour réunir les deux mers [4] et s'illustrait par ses victoires [5], il abaissait les grands, poursuivait par ses règlements le luxe et l'oisiveté, défendait d'acheter un trop grand

[1] Strab., l. VIII, p. 378. — Paus., l. V, c. 2.

[2] Hérod., l. II, c. 49 et suivants. — Aristote, *Pol.*, l. V, c. 10.

[3] Nicol. Damasc., *in excerpt. Val.*, p. 450.

[4] Diog. Laert., l. I, § 99.

[5] Aristote l'appelle [illegible], *Pol.*, l. V, c. 9, § 22.

nombre d'esclaves[1], forçait les propriétaires à demeurer dans leurs terres et à veiller à leur culture, établissait un sénat, ou, pour mieux dire, un tribunal de vieillards[2], chargé de veiller à ce que personne ne dépensât plus que son revenu[3].

Un règne si heureusement commencé finit misérablement dans les douleurs domestiques, dans le crime, dit-on, dans la démence. Le récit que fait Hérodote de la haine naturelle de Périandre et de son fils Lycophron, est un véritable sujet de tragédie antique[4]. Mais il faut se défier de ce qu'Hérodote écrit contre Périandre et les Corinthiens. Non-seulement il avait épousé les haines des Athéniens, mais il avait contre Corinthe, si l'on en croit un témoignage douteux, un sujet de ressentiment personnel[5]. C'est ainsi qu'il accuse la flotte de cette ville d'avoir fui honteusement à la bataille de Salamine[6], reproche injuste et démenti par l'histoire.

[1] Il fut un temps où l'on comptait 460,000 esclaves à Corinthe. (Athén., l. II, p. 272.)

[2] Γερουσία.

[3] Héraclide, p. 209. C'était une des attributions de l'aréopage athénien.

[4] L. II, c. 59 et suivants.

[5] Marcellin, dans *la Vie de Thucydide*, § 42, dit que les Corinthiens l'avaient traité avec dédain.

[6] L. VIII, c. 94.

Psamméticus, petit-fils de Périandre, ne régna que trois ans[1]. Après lui, la royauté fut abolie de nouveau et remplacée par un gouvernement oligarchique : oligarchie mitigée qui ouvrait ses rangs à quiconque s'en montrait digne par son influence, son talent, ses richesses.

La décision des affaires importantes était enlevée au peuple ; mais lui seul nommait les magistrats, les généraux[2]. Un sénat, dont les membres étaient également nommés par l'assemblée du peuple, administrait la république avec une habileté justement vantée et dont le commerce avait été l'école[3]. La sagesse des chefs, la force d'une aristocratie sans cesse renouvelée, les concessions faites au peuple, l'aisance et le bien-être que l'industrie répandait jusque dans les dernières classes, tout contribuait à la paix intérieure de la république, et ôtait à la jalousie des pauvres et des riches cette violence qui déchirait les autres États[4].

Mais de si favorables conditions contribuaient

[1] La famille de Cypsélus régna 73 ans et 6 mois ; Cypselus, 30 ans et 6 mois ; Périandre, 40 ans ; Psamméticus, 3 ans. (Aristote, *Polit.*, V, 2.)

[2] Plut., *Vie de Dion.*

[3] Strab., l. VIII, p. 382. — Plut., *Vie de Timoléon.*

[4] Polyen, *Strat.*, l. I, c. 41.

plutôt au bonheur des particuliers qu'à la grandeur publique. La richesse fut moins pour Corinthe un instrument d'ambition et de gloire qu'un principe de mollesse et d'inaction. C'est une chose digne de remarque, combien dans le Péloponèse chaque peuple, chaque ville a son caractère, sa vertu propre, son originalité. Mais lorsqu'on a dit de Corinthe : l'*opulente*, on est fort embarrassé pour la qualifier d'une manière plus précise. De même que l'isthme était un passage pour les voyageurs et les marchandises de tout pays, il semble que les Corinthiens tiennent de cette banalité et empruntent à chacun de leurs voisins un trait de leur physionomie. Puissants sur mer comme Athènes, sur terre comme Argos et Sparte, commerçants ainsi qu'Égine et Samos, amoureux des arts comme Sicyone, du luxe et des jouissances comme les villes de la grande Grèce, ils furent tout à demi et ne tinrent jamais en chaque chose que le second rang.

S'ils eussent eu l'ardeur guerrière et la passion des conquêtes, s'ils eussent aspiré, eux aussi, à l'hégémonie de la Grèce, quelle position était plus propre à servir un pareil dessein ? L'antiquité nommait Corinthe (était-ce par ironie ?) *les Entraves de la Grèce*. Un peuple de génie belliqueux eût fait promptement une vérité de cette métaphore géographique. Quoique braves, les Corin-

thiens n'aimaient point les camps; plus avares de leur sang que de leur argent, ils trouvaient aisé de payer des mercenaires. Aussi supportaient-ils avec une facile patience les guerres les plus longues et les plus acharnées. C'est ce qui explique comment, dans la guerre du Péloponèse, Corinthe, qui avait tant d'intérêt à abaisser Athènes, montra une persévérance infatigable, quand Sparte elle-même, épuisée, demandait la paix. De même, quelque belles que fussent leurs flottes et ces trirèmes qu'ils avaient construites les premiers [1], les Corinthiens craignaient d'y manier la rame et d'en rapporter ces mains calleuses que les Athéniens montraient avec orgueil et qu'Aristophane louait si fort. Ils emplissaient leurs galères de rameurs mercenaires qu'ils recrutaient dans le Péloponèse [2].

L'argent était pour eux, dans toute la force du mot, le nerf de la guerre : mais, s'il procure des armées et maintient un peuple à un haut rang, il ne supplée jamais à l'esprit belliqueux, à la soif de gloire et de domination, à l'émulation d'héroïsme qui fait un grand peuple. Aussi Corinthe n'entreprit-elle de guerres que par nécessité et par intérêt. Ses ennemis furent surtout les peu-

[1] Thucyd., l. I, c. 13.
[2] *Ibid.*, c. 31.

ples florissants par le commerce et la marine: Égine, qu'elle aida Athènes à écraser en lui prêtant ses galères[1]; Athènes, lorsqu'elle eut pris la place d'Égine et élevé un empire maritime bien autrement formidable à l'Orient; Corcyre, colonie devenue aussi riche et plus puissante que sa métropole[2], et qui interceptait le commerce de l'Occident.

Une preuve de la mollesse avec laquelle Corinthe exerçait son empire même le plus facile, c'est le dédain qu'avaient pour elle ses colonies. Aucune ville n'en a fondé de plus florissantes ni de plus ingrates. Corcyre se révoltait contre elle et battait ses flottes; Potidée se donnait aux Athéniens; les autres, Épidamne, Syracuse, ne se souvenaient de leur lien de parenté que dans le danger, et les Corinthiens trouvaient plus facile de les reconquérir par de dispendieux bienfaits que de les garder par une constante fermeté.

La nature et la fortune avaient tout fait pour eux. C'est peut-être pour cette raison qu'ils s'abandonnaient eux-même, confiants dans leurs des-

[1] *Ibid.*, c. 41.

[2] Thucydide rapporte que la richesse de Corcyre égalait celle du peuple le plus riche de ce temps, et qu'Athènes seule lui était superieure comme puissance maritime.

L., I, c. 25 et suivants.

tinée plus que dans leur ardeur et leur activité. Il n'est pas jusqu'au commerce qui ne semble avoir été une occasion plutôt qu'une vocation chez un peuple qui ne vivait pourtant que par le commerce. Thucydide nous apprend [1] que, dans le principe, Corinthe n'était qu'un lieu de passage pour les marchands. Tous les échanges entre le Péloponèse et le Nord se faisaient par terre. Les droits qu'on payait en traversant son territoire furent la première source de sa richesse, et ce système de douanes fut dans ce temps toute son industrie.

Lorsque les Grecs commencèrent à se livrer à la navigation et à la piraterie, l'isthme devint leur marché, et le butin y trouva des débouchés rapides [2], soit qu'il passât d'une mer à l'autre, soit qu'il s'écoulât dans l'intérieur du pays. Outre les revenus qu'en retirait la ville, l'exemple et la vue de richesses si facilement acquises engagèrent les habitants à courir aussi les mers. Plus tard, quand le droit des gens fut reconnu et respecté, quand l'industrie prit la place de la force et le commerce celle du brigandage, ce fut encore aux deux ports de l'isthme qu'abordèrent les vaisseaux partis du couchant et les vaisseaux partis du levant.

[1] L. I, c. 13, § 5.

[2] *Ibid.*

Les navigateurs inexpérimentés n'osaient suivre les côtes du Péloponèse et doubler des caps redoutés, le cap Malée surtout, habité par la tempête [1]. Corinthe devint donc l'entrepôt des marchandises de l'Asie et de l'Italie, de celles que la Grèce elle-même importait ou exportait [2].

Ainsi, la nature des lieux et la force des choses prédestinaient les Corinthiens à la richesse, indépendamment de leur instinct, de leur travail. Je ne sais même s'ils avaient vraiment le génie du commerce. On ne remarque chez eux ni l'esprit aventureux, ni l'ardeur infatigable, ni cette âpreté au gain qui caractérise une race de marchands. Quand la fortune venait les trouver sans efforts, pourquoi courir vers elle à travers les fatigues et les dangers? A Corinthe on pensait autant à jouir qu'à amasser ; le luxe, la mollesse, la corruption (et l'histoire dit qu'elle y fut précoce) s'allient difficilement avec l'activité et la parcimonie avare de gens pour qui le gain est un instinct, un besoin, une éducation. Je ne vois chez les Corinthiens ni les grandes qualités ni les extrêmes défauts de l'esprit mercantile, avec lequel s'allie difficilement l'amour du beau, des arts, de l'oisiveté intelligente

[1] Strabon, l. VIII, p. 378. — Μαλεὰς δὲ κάμψας ἐπιλάθου τῶν οἴκαδε, disait le proverbe.

[2] *Ibid.*

et épicurienne, que l'on trouve, au contraire, chez eux à un haut degré.

Peut-être, par compensation, reconnaîtrait-on dans la manière dont ils les cultivèrent le marchand et ses habitudes. Ainsi les arts manuels étaient en grand honneur à Corinthe, et l'on y comptait bien plus d'artisans que d'artistes [1]. L'argile, l'airain, prenaient entre leurs mains mille formes élégantes, moins pour rendre éternelles les conceptions du génie que pour se prêter aux besoins usuels et aux fantaisies du luxe. C'était là, il est vrai, une source d'illustration, mais surtout de richesse.

Quant à la peinture, à la sculpture, les Corinthiens eussent été indignes du nom de Grecs s'ils ne les eussent admirées et encouragées de leurs trésors. Ils achetaient à grands frais les œuvres des maîtres, les appelaient eux-mêmes pour embellir leur ville et leurs temples, établissaient des concours et des prix [2]. Mais, quoique Corinthe se déclarât rivale de Sicyone, quoiqu'elle revendiquât la découverte de la peinture et prétendit en tenir école [3], quoiqu'elle ait produit Euphranor et Callimaque, elle ne montre point cette forte tradition

[1] Hérod., l. II, c. 167.

[2] Pline, l. XXXV, c. 35.

[3] C'est du moins ce que laisse supposer le texte de Pline

et cette suite féconde d'artistes qui illustra Sicyone. L'émulation, l'effort, étaient moins nécessaires, quand la richesse publique réunissait les talents de tous les pays, entassait leurs œuvres payées au poids de l'or, et offrait aux citoyens des jouissances d'autant plus douces qu'elles ne leur coûtaient aucune peine.

En toutes choses, on peut dire des Corinthiens ce qu'on a dit de certains particuliers : « qu'ils « ont été gâtés par la fortune, et que l'opulence « fut leur grande vertu. » Du reste, peuple aimable, éclairé, élégant, hospitalier, aimé plutôt qu'envié par les autres Grecs, qu'attirait l'appât du gain, des belles choses, des plaisirs, des voluptés. Il leur manqua, pour être grands, le malheur qui éprouve et fortifie, et un amour plus vif de la gloire. Il est un fait qui m'a surtout frappé dans leur histoire et qu'il est difficile de leur pardonner, quelque savantes dissertations que l'on veuille faire sur le culte de Vénus dans l'antiquité. Les Perses arrivaient : quand la Grèce se confiait en son droit, en sa valeur, en son désespoir, Corinthe envoyait ses courtisanes demander à Vénus la victoire et la liberté[1]. Après Salamine et Platées, pendant que les Grecs, tout entiers à l'ivresse de l'héroïsme et à l'enthousiasme du triomphe, célé-

[1] Athen., l. XIII, p. 578.

braient les braves, divinisaient les morts, Corinthe remerciait de son salut, qui ? ses dieux ? ses guerriers ? ses défenseurs morts en combattant ? Non. Ses courtisanes [1]. Ce trait achève de peindre un peuple.

Autant le bonheur de cette ville privilégiée avait été constant et insigne, autant sa ruine fut subite et misérable. Elle ne méritait ni l'un ni l'autre excès. Ce furent précisément ses richesses qui la perdirent, en attirant sur elle la feinte colère, c'est-à-dire la cupidité des Romains. Corinthe, énervée, corrompue, était de toutes les villes de la ligue achéenne la moins redoutable pour eux assurément ; mais c'était la plus riche, riche surtout de ces trésors de l'art que les Romains avaient appris à convoiter, avant même de les savoir admirer. Une armée de soldats grossiers, commandée par un général digne des hordes barbares qui pillèrent l'Italie à son tour, saccagea sans pitié la plus aimable des villes grecques. Le siége de Corinthe est trop célèbre pour qu'il soit nécessaire de le retracer.

Plus tard, Jules César envoya une colonie d'af-

[1] Pindare les a chantées, il est vrai, mais dans des vers destinés aux festins :

Πολύξεναι νεανίδες, ἀμφίπολοι Πειθοῦς
Ἐν ἀφνειῷ Κορίνθῳ.

(Σχολ. I.)

franchis relever les ruines de la ville qui compta trois siècles de calme et de prospérité. Mais dès lors l'histoire de Corinthe n'est plus qu'une histoire de siéges et de malheurs. En 261, ce sont les Hérules; en 395, Alaric, et Stilicon, libérateur plus funeste encore ; à une époque plus rapprochée, les Slaves; en 1205, les Latins ; en 1458, les Turcs; en 1612, les chevaliers de Malte; en 1682, les Vénitiens; puis en 1715, les Turcs de nouveau.

Aussi est-ce presque un miracle qu'une seule pierre antique ait survécu à tant de désastres.

CHAPITRE II.

LA VILLE.

Après avoir lu dans l'histoire, tant ancienne que moderne, les désastres de Corinthe, on s'étonne qu'une seule pierre antique ait survécu à des destructions répétées. Chose singulière, cependant : parmi les rares débris qui se retrouvent encore, le plus considérable, le plus précieux, date du temps le plus reculé. Je veux parler du temple d'ordre dorique dont sept colonnes sont encore debout, et témoignent de leur antiquité par leur force immuable autant que par leur style. Il semble que ce soit le privilége des âges moins avancés dans la civilisation et dans les arts, de bâtir pour l'éternité et de remplacer la perfection

par la durée. Les murs cyclopéens remplissent encore la Grèce; mais combien peu de villes ont été aussi heureuses que Messène et ont conservé ces belles fortifications où les architectes avaient épuisé leur science!

On s'explique difficilement, il est vrai, comment ce monument avait échappé à la destruction totale de la ville par les Romains, d'autant qu'au siècle dernier il était dans un état de conservation beaucoup plus complète. Les temples avaient-ils été respectés par les vainqueurs? Celui-ci, en particulier, avait-il échappé aux flammes, grâce à sa position isolée ou par quelque autre cause? Toutes les suppositions sont possibles et en même temps inutiles en présence d'un fait; mais toutes, je les préfèrerais au système qui veut donner raison à l'histoire aux dépens de l'art, et attribuer cette œuvre à un jeu d'anachronisme et d'imitation. Est-il concevable qu'un artiste postérieur à la ruine de Corinthe ait pu reproduire, non pas seulement les beautés d'un dorique archaïque, c'est-à-dire encore imparfait, mais ses défauts, et, ce qui est en tout à jamais inimitable, la simplicité vraie et la naïveté? Pour imiter ainsi, il faut plus de génie que pour créer, ou plutôt le génie est impuissant.

Tout ce qui offre un caractère de grandeur, de force et en même temps de pesanteur, nous

le rapportons instinctivement à une main ou à une inspiration romaine, et nous ne pouvons nous figurer, bien à tort, que les Grecs aient rien fait qui ne soit plein de légèreté et d'élégance. Nous nous croyons toujours au siècle de Phidias.

Il est difficile d'assigner une date exacte à la fondation du temple de Corinthe; mais il est évidemment antérieur au temple de Thésée à Athènes et au temple d'Égine. D'un autre côté, il est peu vraisemblable qu'il remonte plus haut que le commencement du sixième siècle, quelque tenté que l'on soit d'en faire honneur à Cypsélus ou même aux Bacchiades, et quelque parti qu'on veuille en tirer pour l'histoire de l'architecture. Car, après tout, donnez à ses colonnes des proportions plus élancées, formez-les de plusieurs tambours au lieu d'un monolithe, et vous aurez le dorique des âges suivants. Couper une pierre, allonger une colonne, c'est un progrès qui ne demande pas des siècles. Si l'on ne trouve pas le fini des monuments postérieurs, il faut songer qu'une couche de stuc devait recouvrir la pierre et recevoir les moulures plus délicates. Bien que la frise extérieure ait disparu, les gouttes dont l'architrave porte les traces montrent que les triglyphes et les métopes étaient disposés comme ils le furent depuis; le

joint des pierres d'angle est rejeté sur les côtés, afin de ne point déparer la façade; enfin, quoiqu'on ne puisse faire que peu de remarques sur un si petit nombre de débris, un art, non pas parfait, mais déjà complet, apparaît jusqu'à l'évidence, et proteste contre toute date trop reculée.

Les colonnes ont à peine quatre diamètres de hauteur : aussi paraissent-elles courtes, écrasées et ne produisent-elles, au premier moment, qu'un effet incertain. Bientôt on est frappé par le caractère, non pas de grandeur, mais de force et de solidité imposante qu'elles portent en elles. L'espèce de respect qu'elles impriment, mêlé à l'impression bizarre qu'elles ont causée d'abord, nous portent à nous faire illusion et à nous exagérer une antiquité que détruit peu à peu une étude plus attentive.

Sept colonnes restent debout; elles sont d'une pierre dure extraite des montagnes voisines, de l'Acrocorinthe peut-être, et recouvertes de stuc. Deux blocs les composent : le plus considérable est à la base, et finit à plus de trois diamètres de hauteur. Cet emploi de fûts monolithes ne semble être que la marque d'un art moins confiant en lui-même, qui vise surtout à la solidité. Autrement, pourquoi amener à grand'peine, tailler, dresser d'énormes pierres, quand le stuc les

cache et empêche l'œil d'admirer tant d'efforts et tant de difficultés vaincues?

Cinq colonnes regardent l'occident, trois (en comptant deux fois la colonne d'angle) le midi et l'Acrocorinthe. Ces dernières et les deux voisines sont complètes; leur architrave compte quatre pierres d'épaisseur [1]. Les autres n'ont plus d'architrave : une est sans chapiteau. Cette partie du péristyle qui entourait l'opisthodome a seule échappé à la ruine. De la cella, il ne reste même pas trace [2].

La façade était tournée vers l'orient, comme l'usage général autorise à le croire, et comme le prouve un indice léger en apparence, mais concluant aux yeux d'un juge exercé. C'était une loi de l'ordre dorique que la pierre d'angle de l'architrave, au lieu d'asseoir son joint sur la colonne d'angle d'une façade, se prolongeât et tournât sur le côté. Cette loi a été observée à Corinthe; le joint tombant sur le côté du sud, il en résulte que les cinq colonnes à l'occident faisaient partie d'une des façades, naturellement de la façade postérieure.

[1] L'architrave du Parthenon n'en a que trois.

[2] Je ne sais si des fouilles infructueuses ont été tentées. Cependant, l'exhaussement visible du terrain laisse espérer qu'on trouverait, à peu de profondeur, le sol antique.

Il y a un siècle [1], on voyait même encore une des colonnes du posticum. Trente ans après, elle avait été enlevée, ainsi que quatre autres colonnes du péristyle. Elles gênaient probablement quelque Turc dans ses projets de construction. Les sept que nous voyons n'ont été préservées que par l'humble service qu'elles rendaient à leur possesseur. La demeure des dieux était devenue le mur d'appui d'une maison barbare. Cette profanation a disparu avec les profanateurs : mais les trous où s'enfonçaient les poutres en portent témoignage.

A quelle divinité ce temple était-il consacré? Avait-il échappé complétement au vandalisme romain, ou bien était-il dès l'antiquité dans cet état de ruine? C'est ce qu'on demande en vain à Pausanias, qui nous avertit cependant, dans une phrase générale [2], qu'il restait encore des monuments anciens dans la nouvelle Corinthe. Quoique dans sa description confuse il s'inquiète peu de les distinguer des monuments modernes, on se trouve encouragé à le faire à sa place, en rassemblant les indices que, d'aventure, peut offrir

[1] En 1766, lors du voyage de Stuart.

[2] Λόγου δὲ ἄξια ἐν τῇ πόλει τὰ μὲν λειπόμενα ἔτι τῶν ἀρχαίων ἐστὶ τάδε... κ. τ. λ.

(*Corinth.*, II.)

son texte. Il n'est pas sans intérêt de recueillir quelques souvenirs de l'antique Corinthe, et de s'assurer que la destruction romaine avait épargné ou négligé certaines parties. Une grande ville, en effet, n'est pas si aisée à détruire, et les flammes elles-mêmes n'ont pas une si dévorante activité.

Il était naturel que la colonie envoyée par Jules César, en déblayant les débris et en relevant les murs, retrouvât et suivît le premier plan de la ville [1]; autant que ce fut possible, on dut restaurer les édifices publics ou les reconstruire avec leurs propres ruines. Le texte de Pausanias est positif, et il cite plusieurs de ces monuments réparés, notamment le Gymnase [2]. Les modernes savent, par expérience, combien les monuments grecs se prêtent à ce travail : le peu d'élévation, la simplicité de l'architecture, la grandeur des pierres ou des marbres contribuent à rendre leur chute moins funeste et plus réparable. On dirait parfois, non pas des débris entassés, mais des matériaux tout prêts qui n'attendent qu'un architecte.

C'était sur l'agora que se trouvaient la plu-

[1] *Voy.* la description qu'en donne Pausanias, et que je résume plus bas.

[2] *Corinth.*, IV.

part des temples : Diane d'Éphèse, la Fortune, Mercure, Octavie, le Panthéon [1].

Le temple de Diane d'Éphèse était moderne. Son culte ne paraît s'être introduit en Grèce qu'à l'époque romaine. Car on ne peut voir, dans la petite copie du temple asiatique que Xénophon bâtit à Scillonte, qu'une fantaisie d'artiste et un souvenir de voyage.

Le Panthéon rappelle une époque et une idée romaine [2]. La politique des Romains avait donné depuis longtemps le droit de cité à tous les vaincus, dieux ou mortels.

Je ne dirai rien du temple d'Octavie, sœur d'Auguste. C'est à Corinthe et à Athènes qu'Octavie attendait que Cléopâtre lui renvoyât Antoine, et qu'elle négociait une réconciliation impossible entre les deux maîtres du monde. Octave n'avait pas moins fait pour la nouvelle ville que Jules César. Grâce à leurs bienfaits, elle reconquit une rapide et passagère splendeur. Aussi éleva-t-elle des autels à cette famille Julia qui l'avait adoptée et en avait fait une de ses *gloires*.

[1] *Corinth.*, II, et III. Xénoph., *Hist. græc.*, IV.

[2] Le Panthéon d'Athènes avait été construit par Adrien. (Paus. *Att.* XVIII.)

A Olympie, la terre commune, on trouve seulement l'autel de *Tous les dieux*.

Laus Julia Corinthus était le nom de la colonie.

Le temple de Mercure n'était qu'une chapelle destinée à protéger la statue en bronze du dieu.

Je ne vois donc que le temple de la Fortune qui pût être de fondation ancienne ; la Fortune, vieille divinité grecque chantée par Pindare, fille de l'Océan, selon Homère [1], c'est-à-dire de la mobilité, qui avait des temples à Élis, à Phares en Messénie, à Sicyone, à Thèbes, à Lébadie ; dans presque tous ces temples, les statues étaient en bois, preuve d'une haute antiquité. Quelle ville, avant Corinthe, lui devait offrir des sacrifices ?

Les statues qui ornaient la place publique étaient — au milieu de la place, une Minerve en bronze : sur son piédestal étaient représentées les neuf Muses ; Apollon Clarien, en bronze ; Vénus, Mercure ; Neptune sur une fontaine : l'eau était lancée par un dauphin placé sous les pieds du dieu. S'il est difficile de rien affirmer sur l'époque de ces statues, il n'en est pas de même de celles de Jupiter et de Bacchus, qui se trouvaient au même endroit. Jupiter avait trois statues : une sous le nom de *Chthonius*, une autre sous le nom d'*Hypsistus*. Or, à Olympie, des autels avaient été élevés à Jupiter *terrestre* et à Jupiter *suprême* [2].

[1] *Hymne à Cérès*, v. 417.

[2] Paus. *Élid.* XIV, XV.

Ce dernier avait même un temple à Thèbes, près de la porte Hypsista [1]. « Quant à la troisième statue, » dit Pausanias, « elle *n'avait* pas de dénomination [2]. » Cet imparfait employé au lieu du présent s'explique, en même temps que l'ignorance des modernes Corinthiens, par l'antiquité des statues. Pendant le siècle qui sépara la ruine de la ville et sa renaissance, quelques vieilles traditions s'étaient perdues : quand les statues qu'on avait sauvées reprirent leur place, toutes ne retrouvèrent pas leur nom.

Les deux Bacchus ne laissent lieu à aucun doute. Non-seulement ils étaient en bois, dorés en entier, à l'exception du visage qui était peint de vermillon, caractères éminemment archaïques; mais ils avaient été taillés dans l'arbre qui servit à la fois la curiosité de Penthée et la vengeance du dieu. Après que les Bacchantes eurent déchiré l'impie qui épiait du haut de l'arbre leurs mystères, les Corinthiens, par l'ordre de la Pythie, allèrent chercher sur le Cithéron l'arbre qui l'avait trahi, en firent faire deux statues de Bacchus, et lui rendirent, sous cette nouvelle forme, les honneurs divins.

Ces vieilles images avaient été dérobées au pil-

[1] Paus., *Béot.*, VIII.

[2] Ἐπίκλησιν οὐκ εἶχε.

lage par un pieux dévouement qui profita de l'hésitation de Mummius [1]. Peut-être aussi le soldat romain eut-il plus de respect pour les dieux de bois et d'argile qu'il avait coutume d'adorer dans sa patrie.

De la place publique partaient quatre rues : l'une menait au port, l'autre à l'Acrocorinthe; la troisième se dirigeait vers Sicyone; la dernière vers l'Isthme.

En prenant la rue du port Léchée, on trouvait des Propylées surmontés de deux chars dorés conduits par le Soleil et son fils Phaéton [2].

Un peu plus loin, à droite de la rue, était la fontaine Pirène [3] ornée de marbre blanc, et tout près une enceinte [4] consacrée à Apollon. On y voyait représenté le combat d'Ulysse contre les prétendants.

C'est également dans la rue du Léchée que

[1] La plupart des habitants abandonnèrent la ville après la défaite de Diæus et des Achéens. Pendant trois jours, Mummius, craignant un piége, n'osa s'aventurer par les portes ouvertes. La piété de quelques particuliers eut donc tout le loisir d'enlever les choses sacrées, surtout les statues de bois qu'il était plus aisé de transporter.

[2] Paus, *Corinth.*, IV.

[3] Nous parlerons avec plus de details de la fontaine Pirène en visitant l'Acrocorinthe.

[4] Περίβολος.

Pausanias semble placer le temple de Neptune, peu important, car il ne le cite que pour indiquer la situation des bains les plus célèbres de Corinthe, ceux que le Spartiate Euryclès avait si richement décorés. Neptune était la divinité de l'Isthme et non pas de la ville.

A gauche de l'entrée des bains, une fontaine curieuse s'offrait aux regards : c'était Bellérophon monté sur Pégase ; l'eau coulait par le sabot du cheval [1]. Ce détail, d'un goût équivoque, semblerait se rapprocher de la décadence de l'art.

En revenant à la place publique et en prenant la rue de Sicyone, on remarquait, à droite, un temple d'Apollon et sa statue en bronze. Apollon avait possédé le premier l'Acrocorinthe, qu'il céda à Vénus. Les habitants, pour compenser ce sacrifice, durent lui élever un temple dans la ville, et cela, dans un temps assez reculé, puisqu'à l'époque de l'invasion des Perses, Vénus était déjà maîtresse de l'Acropole.

Plus loin, la fontaine de Glaucé, fille de Créon. Elle s'y était précipitée pour éteindre les flammes qui la dévoraient. A quelques pas, le tombeau de ses innocents meurtriers, Merménus et Phérès, fils de Médée. La tradition corinthienne, beaucoup plus vraisemblable que la fable tra-

[1] Δι' ὁπλῆς ἵππου ῥεῖ τὸ ὕδωρ.

gique [1], rapportait qu'ils avaient été lapidés par le peuple, à cause des funestes présents qu'ils avaient offerts à Glaucé. Comme leur mort était aussi injuste que leur crime avait été involontaire, leurs mânes se vengèrent en faisant périr les nouveau-nés, jusqu'à ce qu'on établît des sacrifices annuels en leur honneur. On érigea même une statue à la Terreur : elle représentait une femme de l'aspect le plus effrayant [2]. « La statue, » dit Pausanias, « existe encore. »

Le théâtre était voisin de ce tombeau et situé au-dessous de la fontaine de Glaucé. On voyait aussi, dans le même endroit, le temple de Minerve Chalinitis, la protectrice de Bellérophon, qui avait dompté pour lui et soumis au frein [3] (χαλινὸν ἐνθεῖσα) le cheval Pégase. La statue de la déesse était en bois ; le visage, les pieds et les mains en ivoire, comme de coutume. L'antiquité de cette image, l'antiquité du mythe nous sont ga-

[1] Le scoliaste d'Euripide prétend qu'il avait reçu cinq talents des magistrats de Corinthe pour inventer cette fable. Il est plus probable que c'était une des atrocités que le souvenir populaire prêtait à la terrible Médée. Le génie du poëte en tira partie et fut le seul corrupteur.

[2] Ἐς τὸ φοβερώτερον πεποίηται.

[3] Χρυσάμπυκα κούρα χαλινὸν Παλλὰς
..... ἤνεγκε.
(Pind., *Olymp.*, XIII, v. 92.)

rants de l'antiquité du temple. De plus, comprendrait-on qu'une colonie romaine, libre de consacrer des temples nouveaux aux divinités qu'elle préférait, employât ses trésors, ses marbres, ses artistes à exhumer une vieille fable et à éterniser la reconnaissance de la famille de Sisyphe? C'étaient d'autres dieux plus en vogue pour qui s'élevaient de nouvelles demeures : Diane d'Éphèse, Isis, Sérapis, Jupiter Capitolin.

Le temple de Jupiter Capitolin était audessus du théâtre, sur le plateau qui regarde la plaine de Sicyone, et auquel le théâtre était sans doute adossé. L'ancien gymnase [1] et la fontaine de Lerne étaient du même côté; la fontaine, entourée d'une colonnade où l'on venait prendre le frais et jouir de la vue pendant l'été [2].

La rue qui allait de la place vers l'Isthme était moins longue et n'offrait aucun monument remarquable. Mais, dès qu'on avait franchi la porte de la ville, on trouvait un grand bois de cyprès nommé le *Cranion :* dans ce bois, une enceinte consacrée à Bellérophon et le temple de Vénus Mélanide. Ce culte rendu à la déesse des amours nocturnes [3]

[1] Γυμνάσιον τὸ ἀρχαῖον.

[2] Ἀναψύχειν ὥρᾳ θέρους.

[3] Δι' ὅτι αἱ μίξεις τῶν ἀνθρώπων τὰ πλείω εἰσὶν ἐν νυκτί.
(Paus., *Arcad.*, VI.)

était très-ancien en Grèce ; on le retrouve à Thespies [1] et en Arcadie, où Vénus avait des autels sous ce nom. Il est donc à présumer que le temple de Corinthe avait échappé à la destruction, bien que cette partie de la ville eût été la première exposée à la colère des Romains. C'est par là que Mummius, vainqueur de Diæus et des Achéens au combat de l'isthme, fit son entrée. Il est vrai que, trouvant les portes ouvertes et les murs déserts, il redoutait un piége et ne laissait avancer ses troupes qu'avec la plus grande circonspection. Au cœur de la place seulement, la trompette donna le signal du pillage et de l'incendie. Le faubourg de l'isthme fut épargné, grâce à ces circonstances, et les tombeaux que protégeait l'ombre des cyprès demeurèrent intacts. Ceux de Diogène de Sinope et de la célèbre Laïs étaient voisins, comme si le hasard se fût plu à rapprocher le cynisme de la raison et le cynisme de la passion. Le tombeau de la courtisane était surmonté d'une lionne tenant un bélier sous ses pieds [2] : allégorie fort claire qui semblerait une ironie, si l'on ne savait quelle admira-

[1] Paus., *Béot.*, XXVII.

[2] Sur les monnaies de la nouvelle Corinthe, on avait représenté le même sujet, ou plutôt on avait copié le tombeau de Laïs.

tion Corinthe professait pour une femme dont elle revendiquait la naissance avec autant de jalousie que les sept villes celle d'Homère.

Enfin, dans la rue qui montait de la place publique à l'Acrocorinthe, on remarquait les enceintes consacrées à Isis et à Sérapis, l'autel du Soleil, le temple de la Nécessité, où il n'était pas permis d'entrer, celui de la Mère des dieux, ceux des Parques, de Cérès, dont les statues étaient cachées à tous les regards, le temple de Junon Bunéa, ainsi appelé du nom de Bunus, fils de Mercure. Ces détails, que je recueille à dessein, prouvent l'antiquité de ces derniers temples. Avaient-ils été respectés par les Romains ou restaurés par les nouveaux habitants? On ne saurait le dire. Il paraît du moins certain qu'un certain nombre de ces monuments étaient des beaux siècles de Corinthe.

Outre le temple dont les restes ont été décrits précédemment et qui était consacré ou à Minerve Chalinitis ou à Junon Bunéa, on trouve à Corinthe quelques ruines d'un médiocre intérêt :

1° Un grand édifice en briques, à demi enseveli sous les déblais et les immondices que l'on y entasse chaque jour. Sa forme et les chambres voûtées qui le partagent indiquent des bains romains, ceux peut-être qu'Adrien ou le Spartiate Euryclès firent construire;

2° Un reste d'amphitéâtre taillé en partie dans le roc, à l'est de la ville : comme Pausanias n'en parle pas, il lui est probablement postérieur ;

3° Les bains de Vénus, dont la place se reconnaît encore à différents conduits souterrains qui aboutissent au nord-ouest de Corinthe. Un, surtout, est fort bien conservé; haut de quatre pieds, large de deux, il est construit en larges pierres; on y monte par des degrés. Ce bain devait être considérable. Pausanias raconte, en effet, que la ville en comptait un grand nombre et de fort beaux.

Enfin, des débris épars çà et là ; une architrave de marbre blanc d'un travail sans goût et de la décadence; quelques pierres où l'on retrouve des noms latins fort obscurs ; de jolis détails d'ordre corinthien, en marbre, encastrés dans une fontaine turque au-dessus du bazar.

CHAPITRE III.

L'ACROPOLE.

« L'Acrocorinthe, » dit Strabon, « est une mon-
« tagne qui, en hauteur perpendiculaire, a trois
« stades et demi; mais le chemin qui y monte en
« a trente. Elle se termine en pointe aiguë, et est
« particulièrement escarpée du côté du nord. C'est
« de ce côté qu'est située la ville, sur un plateau
« qui s'étend au pied même de l'Acrocorinthe.
« Corinthe avait quarante stades de tour; les par-
« ties que ne protégeait point la montagne avaient
« été entourées de murs; la montagne elle-même
« était fortifiée sur tous les points où il avait été
« possible de bâtir; de sorte que la circonférence

« entière des murs était de quatre-vingt-cinq sta-
« des. En montant à la citadelle, nous vîmes clai-
« rement les ruines de cette enceinte. Des autres
« côtés, la montagne s'élève moins à pic; mais
« elle se dresse encore assez haut pour être aper-
« çue de toutes parts. »

L'acropole de Corinthe est, en effet, remarquable par son élévation et sa beauté. Haute de près de dix-huit cents pieds, elle semble formée d'un seul rocher, escarpée, taillée par la nature comme par une main puissante, teinte de riches couleurs qui varient avec la lumière. Elle a un caractère imposant de grandeur et de force; l'on est tenté de croire que les maîtres d'une pareille forteresse et dans une pareille situation étaient les maîtres de la Grèce. Elle passait pour imprenable; ce fut une grande gloire pour Aratus de s'en être emparé, même par trahison [1].

Les murs qui la réunissaient à la ville et ceux de la ville elle-même étaient renommés pour leur force [2]; cependant, du côté le plus escarpé de la montagne, ils étaient plus accessibles [3] et n'avaient que quinze pieds de haut. Si l'on compte,

[1] Plut., *Vie d'Aratus*.

[2] Plut., *in Apophth. Lacon*.

[3] *Voy*. dans la *Vie d'Aratus*, par Plutarque, le récit de la prise de l'Acrocorinthe.

en outre, les longs murs qui allaient jusqu'au port Léchée, et qui avaient douze stades de long, nous trouvons un développemant de cent neuf stades pour cette enceinte, qui non-seulement défendait Corinthe, mais barrait, au nord, le passage de l'isthme.

Les ruines de murailles que vit Strabon sur la montagne existent encore aujourd'hui en partie; seulement, elles ont été surmontées de nouvelles constructions, franques, vénitiennes et turques. Dans beaucoup d'endroits, il reste jusqu'à quatre ou cinq rangs d'assises antiques, consolidées avec du mortier et de petites pierres par les modernes. Au moment où l'on arrive à la première porte de la citadelle, après une ascension de près d'une heure, on est frappé par l'aspect de ce cordon de murailles, aux créneaux turcs profondément dentelés, qui escalade ou descend à pic les rochers, se replie sur lui-même, forme mille détours, et, à défaut de la beauté des murs anciens, en a gardé l'audace.

L'acropole est tellement vaste, qu'on dirait une seconde ville; en temps de guerre, la population entière y trouvait refuge. C'est ce qui explique les nombreuses ruines de masures, d'églises grecques, de mosquées turques qu'on y remarque, les citernes qu'on y a creusées de tous côtés. Au temps des voyageurs Wheler et Spon des familles

turques et chrétiennes y habitaient encore, soit par habitude, soit par crainte des pirates, soit par plaisir.

Quand Strabon visita l'Acrocorinthe, il n'y avait également que des ruines. La plus considérable était le *Sisyphéum*, amas de débris en marbre blanc. Dans l'antiquité même, on ne pouvait dire si c'était le palais de Sisyphe ou un temple élevé en son honneur.

Avant d'arriver au sommet de la montagne, au-dessous du temple de Vénus, était située la *source Pirène,* si celèbre dans la Fable. C'est là que Bellérophon saisit le cheval Pégase au moment où il venait se désaltérer : action représentée sur plusieurs pierres gravées. Pour rappeler cette tradition, les monnaies de Corinthe portaient un Pégase, tandis que celles de Sicyone représentaient la Chimère, dont Bellérophon avait été également vainqueur.

Quoique Pausanias, sur la foi des nouveaux Corinthiens, place la fontaine Pirène dans la ville basse ; il est à remarquer cependant qu'il parle aussi de la source de l'acropole, située derrière le temple de Vénus. « Il a ouï dire que c'est la « véritable Pirène, et qu'elle se rend dans la ville « par des canaux souterrains. » Strabon, qui vit Corinthe peu d'années après sa restauration et bien avant Pausanias, ne trouva pas cette confu-

sion dans la mémoire des habitants. Si l'on attribuait à la fontaine de la ville la même origine, au moins ne lui avait-on pas donné le même nom.

« Au-dessous du sommet, » dit-il, « se trouve « la source Pirène, qui n'a point d'écoulement, « mais que remplit toujours une eau limpide et « agréable à boire. On prétend que c'est de là que « jaillit par des veines souterraines la source qui « coule au pied de la montagne vers la ville et « fournit de l'eau en abondance. Il y a d'ailleurs « quantité de puits dans la ville, et, à ce « qu'il paraît, dans l'Acrocorinthe. Pour nous, « nous n'en vîmes rien.

« Quant à ce vers d'Euripide [1] : *Je viens de « l'Acrocorinthe, montagne arrosée d'eau de toutes « parts, demeure de Vénus*, il faut entendre περίκλυστον des puits et des sources souterraines « que renferme l'Acrocorinthe, ou supposer qu'anciennement les eaux de Pirène débordaient et se « répandaient sur toute la montagne. »

Aujourd'hui Pirène n'a rien perdu du volume et de la fraîcheur de ses eaux. Elle tombe dans

[1] On suppose qu'il appartenait à la tragédie de *Bellérophon* : (Strab., VIII, p. 379.)

Ἥκω περίκλυστον προλιποῦσ'
Ἀκρον Κόρινθον
Ἱερὸν ὄχθον πόλιν Ἀφροδίτης.

un bassin souterrain qui communique sans doute avec des conduits et des réservoirs antiques dont la plupart ont été restaurés et dont quelques-uns se reconnaissent encore à leurs larges pierres helléniques. Au milieu des ruines et des éboulements, il serait difficile d'explorer un ensemble de constructions souterraines qui doit être considérable. Une tradition rapportée par Pausanias ferait croire que Sisyphe avait commencé ces travaux, nécessaires dans un temps où le danger toujours présent forçait la population à se renfermer souvent dans l'acropole. Jupiter avait enlevé Égine, fille du fleuve Asopus. Sisyphe, qui avait été témoin du rapt, ne consentit à révéler le nom du ravisseur que lorsque le fleuve lui eut fait venir de l'eau sur l'Acrocorinthe. Il paya cher, du reste, cette indiscrétion intéressée. Jupiter irrité le condamna à rouler éternellement aux Enfers la roche si célèbre parmi les poëtes.

Au sommet de la montagne, on remarque les fondations du temple de Vénus. C'était un petit temple, Strabon nous en avertit ; la nature des lieux ne permettait pas d'en construire un plus vaste à la grande divinité de Corinthe ; mais le zèle des particuliers y suppléait par la richesse des offrandes et le nombre des courtisanes. On compta jusqu'à mille de ces étranges

prêtresses consacrées à la fois au service du temple.

Les statues qu'on y voyait étaient celles de Vénus armée, de l'Amour tenant un arc, du Soleil, premier souverain de l'Acrocorinthe, auquel la déesse donnait ainsi l'hospitalité après l'avoir dépossédé.

Il faut avouer que cette admirable situation convenait, avant tout, à la déesse de la beauté et des grâces. La vue magnifique qu'on a d'une si grande hauteur embrasse les lieux les plus remarquables de la Grèce, les noms les plus poétiques. Au pied de la montagne, c'est l'isthme, cher à Neptune, théâtre des fêtes et des jeux qui rassemblaient toute la Grèce. Il semble à peine séparer les deux mers dont les beaux flots viennent mourir sur ses rives opposées. C'est bien, selon l'expression de Pindare, un pont jeté sur l'abîme[1]. Au nord, le Parnasse, l'Hélicon aux sommets neigeux, le Cithéron où le pâtre corinthien recueillit Œdipe. Au sud, la riche plaine de Sicyone que couronne le lointain Cyllène; plus bas, le défilé de Némée qui conduit à Mycènes, la ville d'Agamemnon. A l'orient, le golfe Saronique et « l'innombrable sourire de

[1] Γέφυραν ποντιάδα πρὸ Κορίνθου τειχέων.

Isthm., III, v. 38.

« ses flots [1], » les roches scyroniennes, encore redoutées des voyageurs; Égine, aimée des arts; Salamine, nom glorieux; Athènes enfin, assise à gauche de l'Hymette et derrière laquelle le Pentélique s'élève doucement comme un fronton de temple. Plus loin encore, le cap Sunium, d'où Minerve étendait son bras protecteur sur les flottes athéniennes.

Pour des âmes plus viriles que celles des Corinthiens, combien un tel spectacle était propre à enflammer l'ambition! Quel désir naturel de posséder tant de contrées qu'ils embrassaient du regard! Mais ils aimaient mieux en goûter mollement les charmes, au chant des courtisanes dont la longue procession venait, couronnée de fleurs, remercier Vénus armée, Vénus victorieuse des Perses.

[1] ... ποντίων τε κυμάτων
Ἀνήριθμον γέλασμα. (Eschyle, *Prométh.*, v. 89.)

CHAPITRE IV.

L'ISTHME.

Autant la partie du territoire de Corinthe limitrophe de la Sicyonie est fertile[1], autant l'isthme est rebelle à la culture[2]. Ce n'est, la plupart du temps, que le rocher à peine recouvert d'une légère couche de terre. Aussi les Corinthiens en tiraient-ils sans peine les pierres destinées à leurs constructions; à chaque pas, les rochers bouleversés, taillés à fleur du sol, attestent qu'une ville entière

[1] La beauté de cette plaine faisait proverbe. C'était la plus grande richesse qu'on pût souhaiter à ses amis :

Εἰ τὸ μέσον κτήσαιο Κορίνθου καὶ Σικυῶνος.

(*Athén.*, V, p. 219.)

[2] « Le territoire de Corinthe n'est guère fertile, » dit Stra

est sortie de leur sein. En même temps, le vide fait par les vivants était rempli par les morts; les excavations devenaient des tombeaux, la carrière une nécropole.

Le nombre des tombeaux que l'on a découverts dans l'isthme et que l'on découvre encore chaque jour est immense. Il semble que non-seulement les citoyens de cette grande ville, mais les habitants de la Grèce entière, aient voulu être ensevelis dans une terre sacrée que protégeait Neptune. C'est là que se trouvent en foule ces vases quelquefois précieux, souvent grossiers de travail, mais toujours élégants de forme, que recherchent les voyageurs. Des monnaies antiques, des bijoux excitent en outre le zèle intéressé des paysans que quelques coups de pioche suffisent à enrichir. L'industrie, du reste, n'est pas nouvelle : on lit dans Strabon [1] que la colonie envoyée par César fut d'abord moins occupée à se bâtir des demeures qu'à fouiller les tombeaux de l'isthme.

« Les nouveaux habitants, » dit-il, « en re-

bon, « mais inégal et rocailleux. C'est pourquoi l'on dit : Co-« rinthe la *Sourcilleuse*; et le proverbe ajoute que Corinthe « n'a que sourcils et cavités :

Κόρινθος ὀφρυᾷ τε καὶ κοιλαίνεται.

(Strab., l. VIII, c. 6, p. 382.)

[1] L. VIII, p. 381.

« muant les ruines et en creusant en même temps « les tombeaux, trouvèrent une grande quantité « de bronzes et de vases ornés de peintures. « Frappés de leur beauté, ils ne laissèrent aucun « tombeau sans le fouiller; riches de tant de dé- « couvertes qu'ils vendaient fort cher, ils *rem-* « *plirent* Rome de *necrocorinthia*. C'est le nom « qu'on donnait à tous ces objets tirés des tom- « beaux, et surtout aux vases de terre cuite. Dans « le commencement, il furent fort estimés [1] et « mis au même rang que les bronzes de Corinthe. « Dans la suite, cette vogue cessa : ils étaient « épuisés, ou ceux qui restaient étaient d'un tra- « vail moins parfait. »

Faut-il s'étonner si aujourd'hui on ne trouve plus guère que des vases communs, œuvre de la nouvelle colonie ou rebut des vases antiques que l'on rendait à la terre avec les morts. Ce fait devrait inspirer de graves scrupules à ceux qui attribuent à l'art étrusque tant de belles œuvres céramiques que l'on découvre dans les environs de Rome et au nord du Tibre, et dont une partie avait été apportée de la Grèce; car Rome en

[1] Pétrone, sur le point de mourir, voulant deshériter la cupidité de Néron, son bourreau, brisa un vase murrhin de l'époque grecque, estimé trois cents talents (plus d'un million); les vases fictiles de la même provenance, selon Pline, se payaient encore plus cher.

fut remplie [1], et les vases funéraires de Corinthe, après avoir orné l'atrium des riches, durent retourner tôt ou tard au tombeau avec leurs possesseurs.

Après une heure et demie de marche, on arrive de Corinthe au *Posidonium* ou *Hiéron* de l'isthme. Il est situé à peu de distance du golfe Saronique et du Schœnus, troisième port de Corinthe. Le stade où se célébraient les jeux est à droite de la route. La forme en est encore reconnaissable, malgré les orges qui le recouvrent.

Le théâtre est moins aisé à découvrir, tant est singulière sa position. On est accoutumé, en Grèce, à voir les théâtres adossés à une hauteur, inondés de lumière, commandant une vue étendue et choisie; la nature contribuait toujours de moitié avec l'art au plaisir des yeux. A l'isthme, au contraire, le théâtre est enseveli au fond d'un petit ravin, sans air, sans horizon. On ne peut croire que le goût grec ait jamais accepté une si triste situation, alors même que les lieux n'en eussent point offert de plus favorable. Bouleverser le sol, élever une montagne factice, entreprendre les travaux les plus gigantesques leur fût venu plutôt à l'esprit que de s'enterrer dans un ravin où Ajax et Antigone eussent en vain cher-

[1] Ἐπλήρωσαν τὴν Ῥώμην. (Strab., *loc. cit.*)

ché « la brillante lumière du soleil [1], » pour lui adresser leurs suprêmes adieux. La plupart des théâtres avaient exigé des travaux de terrassement considérables; celui de Mégalopolis semble construit tout entier sur des terres rapportées.

Pausanias, qui ne fait que nommer le théâtre de l'isthme [2], ne dit pas s'il était d'époque grecque ou romaine. Les ruines parlent à sa place, et les constructions en brique, les fragments d'une colonne de marbre vert, sont des preuves irrécusables d'un travail romain.

A l'est de ce théâtre, cent pas plus loin, on voit l'enceinte consacrée à Neptune. C'était à la fois un péribole de temple et une fortification. L'épaisseur des murailles, la grandeur des pierres, qui sont de l'ordre hellénique le plus régulier, les tours carrées dont elles étaient flanquées, tout atteste la prévision du danger. Pour Corinthe, l'ennemi était toujours en dehors du Péloponèse : en cas d'invasion, Neptune était le premier exposé à ses attaques.

L'emplacement du temple est encore visible :

[1] Ἡλίου φέγγος ἀγλαόν.

[2] Wheler et Spon ont vu, au dix-septième siècle, « les « beaux restes d'un theâtre de pierre blanche. » Sans doute il s'agit du théâtre voisin du port Schœnus. Mais ce theâtre, fort petit d'ailleurs, appartenait au Schœnus et servait à ses habitants.

un fragment de colonne dorique jeté parmi les ruines du mur d'enceinte en faisait évidemment partie. Pausanias dit que ce temple n'était pas des plus grands [1]. On y arrivait par une belle avenue : d'un côté étaient les statues des athlètes vainqueurs, de l'autre des pins alignés qui s'élevaient très-droit pour la plupart.

« Sur ce temple, qui n'est pas des plus grands, » dit Pausanias [2], « sont placés des tritons de bronze. « Il y a dans le vestibule deux statues de Neptune, « une statue d'Amphitrite, une autre de la déesse « Thalassa, en bronze comme les précédentes. « Dans l'intérieur du temple est une offrande faite « de nos jours par Hérode l'Athénien [3]. Ce sont « quatre chevaux dorés, à l'exception des sabots « qui sont en ivoire. A côté du char, deux tritons « en or jusqu'à la ceinture; le bas du corps est « aussi en ivoire. Sur le char, Amphitrite et Neptune; debout sur un dauphin, Palémon enfant. « Toutes ces statues sont également d'or et d'ivoire. Sur le socle qui supporte le char, on « a représenté : au milieu, la mer soulevant

[1] Ὄντι μέγεθος οὐ μείζονι.

[2] Paus., *loc. cit.*

[3] Partout on retrouve les inépuisables trésors qu'Hérode avait découverts à Athènes et dont il faisait un si noble emploi. Pour lui s'était réalisé un conte des *Mille et une Nuits*.

« Vénus enfant ; sur les côtés, les Néréides.
« Les autres statues qui ornent ce temple sont : « le Calme, la Mer, un Cheval dont le corps se « termine en poisson, Ino, Bellérophon et Pé« gase. »

Aucun lieu dans toute la Grèce n'était plus clairement que l'isthme prédestiné par la nature au culte de Neptune. Le dieu, cependant, n'en devint point possesseur sans procès. Vaincu à Athènes par Minerve, il faillit se voir repoussé aussi de Corinthe, dont le Soleil était souverain. Briarée, qu'ils prirent pour arbitre, adjugea l'isthme à Neptune, Corinthe au Soleil [1].

A gauche du temple de Neptune et dans la même enceinte, on voyait le temple de Palémon et sa statue, ainsi que celle de Leucothée, sa mère. Chacun sait que ces deux noms furent donnés à Mélicerte et à Ino lorsqu'on en fit des divinités. Cette métamorphose a été racontée par Ovide. Ino, femme d'Athamas, avait déjà vu son mari en démence massacrer l'aîné de ses enfants. Éperdue, elle s'enfuit tenant le plus jeune dans ses bras, et, du haut des roches scironiennes, se précipita dans la mer. Le corps de Mélicerte fut, dit-on, porté par un dauphin [2] vers l'isthme

[1] Paus., *Corinth.*, I.
[2] Paus., *Att.*, XLIV.

de Corinthe et déposé sous un pin. Sisyphe lui érigea un temple et institua les jeux Isthmiques en son honneur. Les monnaies de la nouvelle Corinthe rappelaient cet événement miraculeux : elles représentaient tantôt Palémon enfant couché sur un dauphin, tantôt Leucothée le tenant dans ses bras et le présentant à Neptune.

Il y avait, en outre, dans l'enceinte sacrée, un autel des Cyclopes, un sanctuaire souterrain[1] où était le corps de Palémon. Malheur à celui qui violait le serment prêté dans ce lieu ! « On « chercherait inutilement, » ajoute Pausanias[2], « les « tombeaux de Sisyphe et de Nélée. Ils y sont « cependant : car Nélée mourut de maladie en « passant par Corinthe. Mais Sisyphe refusa de « montrer son tombeau même à Nestor. Il lui « était défendu de révéler ce secret à aucun mor- « tel. Quant au tombeau de Sisyphe, déjà parmi « ses contemporains bien peu savaient où il se « trouvait. »

Quoique Pausanias ne cite que ces temples, il y avait cependant dans l'hiéron de l'isthme d'autres monuments fort anciens, que leur état de dégradation lui fit juger peut-être indignes d'attention. C'étaient les temples de l'Abondance, de

[1] Ἄδυτον ὑπόγεων.

[2] *Corinth.* II.

Proserpine, de Pluton, les autels des dieux du pays qui avaient une enceinte particulière et un pronaos. Ruinés par les tremblements de terre et par le temps, ils furent restaurés , à une époque postérieure au voyage de Pausanias, par le grand prêtre Publius Licinius Priscus Juventianus. En même temps, Juventianus fit construire à ses frais des logements pour les athlètes que les jeux Isthmiques attiraient de toutes les parties du monde, un portique pour embellir le stade, des temples nouveaux consacrés à Cérès, à Proserpine, à Bacchus, à Diane. Toutes ces magnificences sont consignées dans une inscription précieuse qui se voyait encore sur les lieux au siècle dernier, et qui a été transportée depuis au musée de Vérone.

« Aux dieux du pays et de la patrie,

« Publius Licinius Priscus Juventianus, fils de « Publius, de la tribu Æmilia, grand prêtre à « vie, a fait construire les logements pour les « athlètes qui viennent aux jeux Isthmiques de « toutes les parties du monde. En outre, le Pa- « lémonion avec ses ornements, le sanctuaire où « l'on offre à Palémon des sacrifices funèbres, « l'avenue sacrée, les autels des dieux du pays « avec le péribole et le pronaos, l'édifice où l'on « examine les athlètes, le temple du Soleil, avec « sa statue et un péribole, le péribole du Bois

« sacré, les temples qui ornent ce bois, à savoir : « les temples de Cérès, de Proserpine, de Bac- « chus, de Diane, avec leurs statues, leurs orne- « ments et leurs portiques, ont été élevés à ses « frais. Il a aussi restauré les temples de l'A- « bondance, de Proserpine, le Plutonium, les « escaliers, les soubassements détruits par les « tremblements de terre et le temps. C'est lui en- « core qui a consacré, en souvenir de son édilité, « le portique qui touche au stade, avec ses cham- « bres voûtées et ses ornements [1]. »

Malgré ces embellissements, l'hiéron de l'isthme ne fut jamais digne d'être comparé à Olympie, cette ville de chefs-d'œuvre, de temples, d'innombrables statues; de même que ses rochers stériles sont bien loin de la belle vallée de l'Alphée. Mais cela ne nuisait en rien à l'éclat des jeux qui s'y célébraient; ils ne le cédaient en importance et en antiquité qu'aux jeux Olympiques.

Ils furent institués, cinq générations avant la guerre de Troie, par Sisyphe, en mémoire de Mélicerte dont le corps, rejeté par les flots, semblait désigné par Neptune aux honneurs et au culte des mortels. Thésée, peu d'années après,

[1] Maffei, *Mus. Veron.*, p. XXXIX. L'inscription a été reproduite par Bœckh, C. I. G. t. I, p. 573; elle avait été publiée pour la première fois par Spon, *Itin.*, III, p. 225.

leur donna une constitution nouvelle, et les dédia à une divinité plus digne de présider à leurs solennités, à Neptune lui-même. Le but de Thésée était de rapprocher les Ioniens et les Éoliens du Péloponèse des Ioniens de l'Attique, et d'établir entre eux un lien politique. Car, ce qui dans le principe distingua les jeux Pythiques, Olympiques, Isthmiques et Néméens de ceux qui se célébraient dans un grand nombre d'autres lieux, c'est qu'ils étaient un congrès politique autant qu'une réunion de plaisir. Pendant que la multitude était attirée par les fêtes, les chefs des différents États qui formaient l'Amphictyonie [1] venaient discuter les intérêts communs d'une race ou d'une confédération. Ainsi Delphes, qui, par suite de la puissance dorienne, devint le centre de la grande et unique Amphictyonie, ne réunissait d'abord que les peuples du nord de la Grèce; Némée, les membres épars de la famille achéenne et les tributaires de la domination argienne; Olympie fut sans doute aussi le centre d'une ligue entre les États occidentaux du Péloponèse, avant que

[1] On sait que le nom d'Amphictyonie ne s'appliquait pas seulement à la confédération formée dans le nord par Amphictyon, mais aussi, par une extension naturelle, aux différentes ligues qui unissaient anciennement les peuples de la Grèce. Il y avait une amphictyonie qui tenait ses assemblées à Oncheste, une autre à Calaurie, une autre à Délos, etc., etc.

Lycurgue en fit l'école de la nationalité grecque. De même la race éolienne et ionienne confédérée se réunit à l'isthme.

La conquête dorienne enleva aux jeux Isthmiques ce caractère politique. Aussi, pendant plusieurs siècles, ne furent-ils plus qu'une fête locale, semblable à tant d'autres que célébraient les villes grecques. Mais, après le règne de Cypsélus, ils prirent un développement et une splendeur nouvelle. La société grecque, après de longs déchirements, s'était constituée ; la civilisation enseignait l'amour des arts, des fêtes, des plaisirs pacifiques. Les habitants des différents pays désiraient se rencontrer ailleurs que sur le champ de bataille, et Olympie les avait initiés au charme de la réunion.

L'isthme semblait créé pour servir de rendez-vous à tous les peuples; c'était le centre du monde grec. Qu'on s'y rendît du Péloponèse ou du continent, de la mer d'Occident ou de la mer d'Orient, le voyage était court, le déplacement facile. De plus, la richesse des Corinthiens leur permettait d'apporter à la célébration des jeux un luxe et une magnificence qui excitaient singulièrement l'empressement des Grecs. Le concours était si grand que les principaux membres des villes de la Grèce pouvaient seuls y trouver place. Les Éléens seuls ne s'y rendaient point, par res-

pect pour une ancienne tradition, disaient-ils [1], par jalousie plus vraisemblablement. Corinthe, en effet, glorieuse de tant de splendeur, voulait éclipser Olympie ; quand la Grèce entière mesurait le temps par le retour périodique des solennités olympiques, seuls les Corinthiens avaient une ère à part : ils dataient des jeux de l'isthme [2].

Ce fut à l'isthme que Titus Quinctius Flamininus fit proclamer la liberté de la Grèce, jour que l'ivresse des peuples déclara aussi beau que le jour de Salamine.

« Une foule immense était assise dans le stade « pour assister aux combats gymniques [3]; car la « Grèce, délivrée depuis peu de temps de la guerre, « accourait à ces fêtes dans l'attente de la liberté, « et pour jouir, du moins, d'une paix dont elle « était assurée. Le son de la trompette fit faire

[1] Hercule, dans son expédition contre Augias, avait tué les fils d'Actor dans une embuscade. Molione, leur mère, demanda en vain aux Corinthiens que le meurtrier fût exclu des jeux Isthmiques. Alors elle prononça des imprécations contre ceux des Éléens qui ne s'abstiendraient pas de paraître à ces jeux. (Paus., *Elid.*, l. I, c. II.)

[2] Ils se célébraient tous les deux ans, quoiqu'ils fussent nommés ἀγῶνες τριετηρικοί, par suite de l'usage grec de compter toujours une année de plus. Ainsi les olympiades étaient des πενταετηρίδες.

[3] Plut., *Vie de Flamininus*.

« silence dans l'assemblée; le héraut s'avança au « milieu de l'arène, et proclama le décret sui-« vant :

« *Le sénat romain et Titus Quinctius, général,* « *proconsul, après avoir vaincu le roi Philippe et* « *les Macédoniens, déclarent libres, exempts de* « *garnisons et d'impôts, régis par les seules lois* « *de leur pays, les Corinthiens, Locriens, Phoci-* « *diens, Eubéens, Achéens, Phthiotes, Magnètes,* « *Thessaliens, Perrhèbes.* »

« Au premier moment, tous les spectateurs « n'entendirent ni complétement ni distincte-« ment. Le stade était plein de confusion et de « trouble. Les uns s'étonnaient, les autres inter-« rogeaient, tous demandaient une seconde lec-« ture. Quand le silence fut rétabli, le héraut, « renforçant sa voix, proclama le décret de ma-« nière à ce que tous l'entendissent. Alors ce fut « un immense cri de joie qui retentissait jus-« qu'à la mer. Tout le théâtre se leva; on ne son-« geait plus aux combattants; on se hâtait, on « s'élançait, on saluait Titus, on l'appelait le sau-« veur, le défenseur de la Grèce. Il arriva alors « ce qu'on répète souvent pour faire concevoir « l'étendue et la force excessive d'une clameur : « des corbeaux qui volaient par hasard au-dessus « de l'assemblée tombèrent dans le stade... »

Tant de joie et d'illusions devaient être de

courte durée. Corinthe elle-même, qui présidait à ces fêtes mémorables, devait apprendre par une triste expérience ce qu'était la liberté que lui apportait Rome. La ruine de la ville n'empêcha point les jeux de se célébrer, ni les Grecs asservis d'y accourir. Les plaisirs ne leur étaient-ils pas plus que jamais nécessaires? Les vainqueurs le comprirent, et chargèrent les Sicyoniens de la présidence jusqu'à l'arrivée de la colonie qui releva Corinthe.

La largeur de l'isthme, selon Diodore, Strabon et Scylax, est de quarante stades, six kilomètres environ. Aussi deux idées devaient-elles se présenter naturellement : fortifier et barrer cet étroit passage; percer un canal qui unît les deux mers et fît du Péloponèse une île.

Le premier projet fut réalisé plusieurs fois, tant dans l'antiquité que dans les temps modernes. Le silence des auteurs anciens autorise à croire que l'isthme ne fut jamais coupé par une fortification permanente, mais qu'aux jours de danger seulement le Péloponèse réuni se prémunissait à la hâte contre les invasions. Quel intérêt avait, en effet, Corinthe, si bien défendue, à fermer le bas de l'isthme et à protéger l'Argolide ouverte de ce côté? Les habitants de l'intérieur eux-mêmes auraient-ils consenti à être ainsi emprisonnés, avec les Corinthiens pour geôliers? Mais

quand les Doriens, quand les Perses, quand les Thébains menaçaient le Péloponèse, les peuples qui l'habitaient se réunissaient à l'isthme. Non contents de faire à leur patrie un rempart de leur corps, ils élevaient des murs, creusaient des fossés pour arrêter l'ennemi. Un travail de cette sorte n'était pas destiné à durer plus longtemps que le danger. Sa ruine devait être aussi prompte que sa construction.

« Les Grecs rassemblés à l'isthme, » dit Diodore[1], « étaient effrayés de la force de l'armée « persane. La mort des guerriers les plus valeu- « reux aux Thermopyles les avait frappés, et la « ruine d'Athènes, à laquelle ils avaient assisté[2], « acheva de les consterner. Leurs chefs... déci- « dèrent alors de fermer l'isthme par un mur. « Cet ouvrage fut rapidement achevé, grâce à l'ar- « deur et au nombre des travailleurs. Les Pélopo- « nésiens construisirent ainsi ce mur, qui avait « quarante stades et s'étendait du Léchée au port « Cenchrées[3]. »

Le mur construit du temps de l'invasion de

[1] Diod., l. XI, c. 16.

[2] Ils avaient pu voir, de l'isthme, l'incendie allumé par Xerxès.

[3] Ἐψηφίσαντο διατειχίζειν τὸν ἰσθμόν.

Οἱ μὲν Πελοποννήσιοι ὠχύρουν τὸ τεῖχος, διατεῖνον ἐπὶ σταδίους τεσσαράκοντα ἀπὸ Λεχαίου μέχρι Κεγχρεῶν

Xerxès était si peu un ouvrage d'art et de durée qu'il fut élevé précipitamment avec tous les matériaux qui se trouvaient sous la main, pierres, briques, bois, sacs de sable, et qu'on y travaillait jour et nuit [1].

Cent douze ans après, il n'y avait pas non plus de fortifications permanentes, quand les Athéniens, les Corinthiens et les Spartiates résolurent de défendre l'isthme contre l'invasion béotienne. Le travail qu'ils entreprirent n'était pas destiné à durer plus longtemps que celui du siècle précédent. Ils coupèrent l'isthme du Léchée au Cenchrées, par une ligne de palissades et un fossé profond [2]. Cette précaution n'empêcha pas, il est vrai, Épaminondas de forcer le passage et d'entrer dans le Péloponèse.

Ce fut sous les empereurs romains, à l'époque où les Barbares se pressaient aux frontières septentrionales de la Grèce, qu'un ouvrage complet et durable de fortification fut entrepris. L'empereur Valérien fit construire le mur de

[1] Καὶ γὰρ λίθοι καὶ πλίνθοι καὶ ξύλα, καὶ φόρμοι ψάμμου πλήρεις εἰσεφορέοντο καὶ ἐλίνυον οὐδένα χρόνον οἱ βοηθήσαντες ἐργαζόμενοι οὔτε νυκτὸς οὔτε ἡμέρης.

(Hérod., l. VIII, c. 71.)

[2] Ἀρξάμενοι δ' ἀπὸ Κεγχρεῶν μέχρι Λεχαίου σταυρώμασιν καὶ βαθείαις τάφροις διελάμβανον τὸν τόπον.

(Diod., l. XV, ch. 68.)

l'Isthme pour arrêter l'irruption des hordes scythes. Justinien le fit rebâtir en y ajoutant cent cinquante-trois tours. Il est difficile d'attribuer à une époque plus reculée les ruines que l'on voit aujourd'hui; encore, le plan seul et les premières assises dateraient-ils de ce temps. Car, si l'on ignore combien de fois le mur de l'isthme fut renversé par les Barbares, l'on sait qu'il fut plus d'une fois relevé, par l'empereur Emmanuel notamment, en 1413. Détruit de nouveau par Amurat II, en 1424, il fut reconstruit à différentes reprises et à grands frais par les Vénitiens, à la fin du quinzième et du dix-septième siècle. On l'appelait *Hexamili*[1], parce que sa longueur était en effet de six milles romains; aujourd'hui encore le village situé au milieu de l'isthme conserve ce nom.

Percer l'isthme était une entreprise autrement gigantesque, un de ces projets que rêvent les esprits ambitieux de s'immortaliser comme Périandre[2]; les conquérants qui veulent vaincre la nature elle-même, comme Démétrius[3] et César[4]; les riches qui ne savent où engloutir leurs trésors,

[1] Ἓξ μίλια.

[2] Diog. Laert., l. I, § 99.

[3] Strab., p. 54.

[4] Dion Cass., l. XLIV, ch. 5. — Plut., *Vie de César*. — Suét., *ibid.*

comme Hérode Atticus[1]; les insensés, enfin, comme Caligula[2] et Néron[3], qui tourmentent l'univers de leur folie. Qu'on se figure combien de milliers de bras, combien de temps, combien d'or il aurait fallu pour creuser un canal de dix-huit mille pieds de long, à travers un terrain qui est tout rocher, et s'élève parfois de quatre-vingts mètres au-dessus du niveau de la mer. Aussi les génies à belles conceptions se gardèrent-ils de les mettre à exécution. On payait de défaites ; le niveau des deux mers était inégal, et leur jonction eût amené d'immenses désastres. Un seul, le moins prudent de tous, se mit lui-même à l'œuvre : ce fut Néron. Après avoir célébré en une seule année tous les grands jeux de la Grèce, après s'y être décerné toutes les couronnes, il voulut égaler Hercule, et créer, lui aussi, un détroit de Gadès[4]. Des milliers d'hommes furent réunis, soldats, esclaves, condamnés, six mille prisonniers juifs envoyés par Vespasien. Devant les prétoriens rangés en bataille, Néron prononça un magnifique discours; puis, au son de la trompette, il donna le premier coup de pioche, remplit de terre une

[1] Philostr., *Vie des Soph.*, l. II, c. 6.

[2] Suét., *Vie de Caligula.*

[3] Suet., *Vie de Néron*, XIX.

[4] Suét., *ibid.*

hotte et l'emporta sur ses épaules. Malheureusement on conspirait à Rome pendant ce temps; l'affranchi Hélius vint arracher son maître désespéré à son œuvre à peine commencée.

Les Corinthiens, au temps de leur prospérité, se seraient bien gardés d'une telle entreprise, surtout si elle eût pu être menée à fin. Car un canal à travers l'Isthme, qu'était-ce autre chose que la ruine de Corinthe? Elle cessait sur l'heure d'être le lien des deux mondes comme des deux parties de la Grèce, l'entrepôt de l'Orient et de l'Occident. Ce n'était plus qu'une ville du littoral. réduite à son industrie locale, à ses vases, à ses bronzes, ses couvertures, ses courtisanes. Périandre n'avait peut-être, après tout, point d'autre but quand il songeait à percer l'isthme. Sa politique n'était-elle pas de réprimer la richesse, le luxe, l'amour du gain, et de tourner l'esprit de ses sujets vers les conquêtes, la gloire et les vertus, filles de la pauvreté?

Aux yeux des Grecs, du reste, il y avait un travail bien plus simple pour franchir cet obstacle, et Hérodote avait grand'raison de s'étonner que Xerxès fît percer l'Athos. « Ne pouvait-il avec « beaucoup moins de peine, » dit-il, « faire passer ses vaisseaux à force de bras par-dessus « l'isthme? »

C'était là, en effet, une opération familière aux

Grecs, et que rendaient facile les dimensions de leurs galères; si familière que plusieurs mots étaient employés dans la langue usuelle pour exprimer cette action : διισθμεῖν, διισθμίζειν, διισθμονίζειν. A Corinthe, non-seulement ce transport d'une mer à l'autre était fréquent, mais un système permanent de machines avait été établi pour cet usage, et l'on appelait *Diolcos* le chemin par lequel on tirait les vaisseaux, source de grands revenus pour la ville en temps de paix, grand avantage en temps de guerre pour faire manœuvrer les flottes selon le besoin, notamment dans la guerre du Péloponèse[1]. C'était du Léchée au port Schœnus que s'étendait le Diolcos.

Le Schœnus avait été nommé ainsi à cause des joncs qui l'entouraient. Aujourd'hui encore croissent sur le sable de petits joncs aux pointes acérées. Mais le nom n'en est pas moins perdu, quoique toujours mérité.

De là, le retour à Athènes est facile sur une de ces barques modernes qui rappellent les barques d'Homère par leur forme et la simplicité de leur gréement. On passe entre Égine et Salamine, longtemps rivales redoutables d'Athènes, l'une dans les arts, l'autre dans les combats. Après avoir doublé la pointe de l'île, on longe Psytalie, îlot

[1] Thucyd., l. III, c. 15; l. VIII, c. 7; et *passim*.

sur lequel Aristide alla massacrer, pendant la bataille, la garnison que les Perses y avaient jetée. On laisse à gauche la montagne sur laquelle Xerxès établit son trône, et ce canal entre Salamine et la côte, où vingt vaisseaux modernes pourraient à peine manœuvrer, et où combattirent jadis, selon les historiens grecs, deux mille bâtiments.

Quelque beaux, quelque nombreux, quelque divers que soient les lieux que l'on a parcourus, la plaine d'Athènes produit, malgré sa nudité, ses maigres oliviers, ses torrents desséchés, ses montagnes arides, le même effet que la campagne de Rome. C'est encore ce qu'il y a en Grèce de plus grand, de plus sympathique, de plus cher aux yeux comme aux souvenirs. Il semble qu'un ciel, qu'une lumière spéciale éclaire toujours Athènes, de même que la destinée lui a départi jadis une histoire et une splendeur qu'aucun autre peuple n'a surpassées.

La perfection est un tempérament de toutes les qualités : Athènes est donc pour nous l'expression la plus parfaite du génie grec, non-seulement parce qu'elle en représente toutes les faces, mais parce qu'elle les représente à un degré éminent. Puissante sur terre, héroïque autant que Sparte, elle conquit l'empire des mers que Minos et Polycrate avaient un jour rêvé, et que

Corinthe ne sut point saisir. Placée au seuil du monde dorien, respectée comme une métropole par les Ioniens, qui envoyaient rallumer le feu sacré à son prytanée, Athènes réunit les tendances opposées des deux races : dans les arts comme dans les lettres, elle eut à la fois la grandeur de l'esprit dorien, la fécondité et la grâce de l'Ionie. Au théâtre de Bacchus, la tragédie parlait alternativement les deux dialectes, et c'est à Athènes que les deux ordres d'architecture ont créé leurs chefs-d'œuvre. Le Péloponèse, après une lutte acharnée, eut un jour la joie de détruire les flottes d'Athènes et de raser ses murs ; mais il était trop tard : la ville de Minerve était déjà ce qu'elle sera toujours dans l'histoire — la capitale de la Grèce.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

VII.

ARCADIE.

I.

II.

III.

IV.

V.

VI.

LA TRIPHYLIE.

ÉLIDE.

I.

II.

III.

IV.

L'ACHAÏE.

SICYONE.

I.

II.

III.

IV.

CORINTHE.

I.

II.

III.

IV.

FIN DE LA TABLE.

